
SE TAIRE ET FAIRE

ÉDOUARD DUJARDIN

—

La Source du Fleuve Chrétien

HISTOIRE CRITIQUE

DU JUDAÏSME ANCIEN ET DU CHRISTIANISME PRIMITIF

★

LE JUDAÏSME

PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVI

LA SOURCE DU FLEUVE CHRÉTIEN

ÉDOUARD DUJARDIN

—

La Source du Fleuve Chrétien

HISTOIRE CRITIQUE
DU JUDAÏSME ANCIEN ET DU CHRISTIANISME PRIMITIF

★

LE JUDAÏSME

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVI

6-12-28.

A

M. MAURICE VERNES

DOCTEUR EN THÉOLOGIE
DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES-ÉTUDES
PROFESSEUR SUPPLÉANT AU COLLÈGE DE FRANCE

L'historien n'attaque ni ne défend les religions; il étudie comment certains livres, qui sont devenus des livres sacrés offerts à la vénération de tous les siècles à travers toute la terre, naquirent chez tel peuple, à telle époque, en telles circonstances, pour satisfaire à tels besoins.

(Page 143.)

L'évolution du peuple juif doit être étudiée avec la même froideur que l'évolution de n'importe quel peuple de l'ancienne Asie.

(Page 277.)

Nous donnons, avant de commencer cette étude du judaïsme, quelques renseignements élémentaires sur l'histoire, la géographie et la littérature juives.

HISTOIRE JUIVE

Le petit tableau qui suit indique les grandes divisions de l'histoire juive et, en regard, d'une façon plus sommaire encore, celles de l'histoire des peuples voisins.

Il n'est question dans ce tableau ni des patriarches, ni de la captivité des Hébreux en Egypte et de l'exode avec Moïse, ni de la conquête du pays de Canaan par Josué ; on verra, au cours de cette étude, que ces personnages et ces événements sont légendaires. Mentionnons seulement que la tradition place Abraham au vingtième siècle ; quelques modernes ont voulu en faire un contemporain de Hammourabi ; quant à Moïse, la tradition le place au seizième siècle.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU JUDAÏSME

Histoire juive	Synchronismes

TRENTE-DEUX SIÈCLES D'HISTOIRE AVANT L'APPARITION DES TRIBUS ISRAÉLITES

Histoire juive	Synchronismes
	3 00 avant J.-C.: Rois les plus anciens, actuellement connus, en Chaldée et en Egypte.
	3800-3700 : En Chaldée, Sargon et Naramsin. En Egypte, dynasties memphites; les Pyramides.
	2200 : Hammourabi, roi de Babylone.
	2000 : Les Hycsos en Egypte.
	1400 : Ramsès II (Sésostris), roi d'Egypte.
	1300 : Salmanasar I, roi d'Assyrie.
xIe siècle : Les tribus israélites en Palestine. Epoque des « Juges ».	

1000-538 avant J.-C.

LES DEUX ROYAUMES

Histoire juive	Synchronismes
1000: Saül et David, puis Salomon.	En Orient, les grands empires assyrien et babylonien. En Egypte, les dernières dynasties nationales.
933 : Mort de Salomon. Les deux royaumes de Juda et d'Ephraïm.	
722 : Destruction du royaume d'Ephraïm par Salmanasar II, roi d'Assyrie.	
588 : Destruction du royaume de Juda par Nabuchodonosor, roi de Babylone. La « Déportation ».	

538-332 avant J.-C.

PÉRIODE PERSANE

Fin du VIe siècle : Formation de l'État de Jérusalem sous la suzeraineté persane.
La « Restauration ».
Ve siècle : Epoque d' « Esdras ».

538 : Conquête de l'Asie occidentale par Cyrus, roi de Perse ; puis de l'Egypte, par Cambyse, son successeur.

490 : Bataille de Marathon.
480 : Bataille de Salamine.
429 : Mort de Périclès.

332-63 avant J.-C.

PÉRIODE MACÉDONIENNE

332-141 : La Judée passe sous la suzeraineté d'Alexandre et de ses successeurs (les Ptolémées, en Egypte, et les Séleucides, en Syrie).
167 : Guerre civile ; les Machabées.
141 : Triomphe des Machabées ; indépendance de la Judée.

332 : Conquête de l'Asie occidentale et de l'Egypte par Alexandre le Grand, roi de Macédoine.

---

63 avant J.-C.-70 après J.-C.

PÉRIODE ROMAINE

63 : Pompée s'empare de Jérusalem.
40-4 : Règne d'Hérode.
35 après J.-C. : « Conversion » de saint Paul.
66 : Révolte des Juifs contre les Romains.
70 : Prise et destruction de Jérusalem par Titus.

48 : Bataille de Pharsale ; règne de César.
31 : Bataille d'Actium ; règne d'Auguste.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU JUDAÏSME

Histoire juive	Synchronismes

TRENTE-DEUX SIÈCLES D'HISTOIRE AVANT L'APPARITION DES TRIBUS ISRAÉLITES

Synchronismes

3 00 avant J.-C.: Rois les plus anciens, actuellement connus, en Chaldée et en Egypte.
3800-3700 : En Chaldée, Sargon et Naramsin.
En Egypte, dynasties memphites; les Pyramides.
2200 : Hammourabi, roi de Babylone.
2000 : Les Hycsos en Egypte.
1400 : Ramsès II (Sésostris), roi d'Egypte.
1300 : Salmanasar I, roi d'Assyrie.

Histoire juive

XIe siècle : Les tribus israélites en Palestine.
Epoque des « Juges ».

1000-538 avant J.-C.

LES DEUX ROYAUMES

Histoire juive

1000: Saül et David, puis Salomon.

933 : Mort de Salomon.
Les deux royaumes de Juda et d'Ephraïm.
722 : Destruction du royaume d'Ephraïm par Salmanasar II, roi d'Assyrie.
588 : Destruction du royaume de Juda par Nabuchodonosor, roi de Babylone.
La « Déportation ».

Synchronismes

En Orient, les grands empires assyrien et babylonien.
En Egypte, les dernières dynasties nationales.

538-332 avant J.-C.

PÉRIODE PERSANE

Fin du VIe siècle : Formation de l'État de Jérusalem sous la suzeraineté persane. La « Restauration ». Ve siècle : Epoque d' « Esdras ».	538 : Conquête de l'Asie occidentale par Cyrus, roi de Perse ; puis de l'Egypte, par Cambyse, son successeur. 490 : Bataille de Marathon. 480 : Bataille de Salamine. 429 : Mort de Périclès.

332-63 avant J.-C.

PÉRIODE MACÉDONIENNE

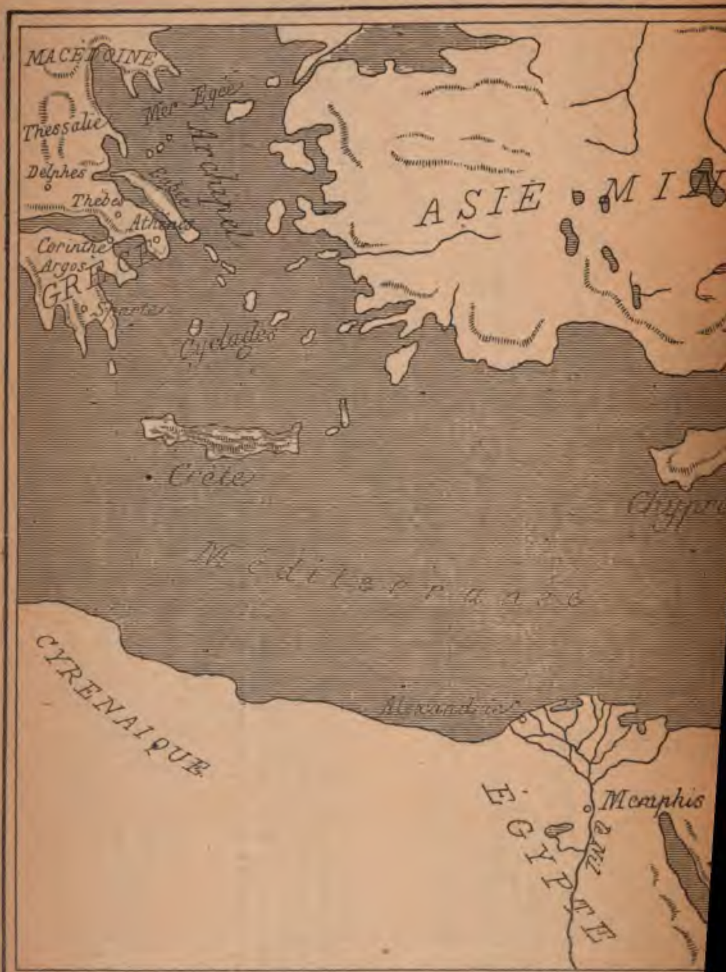
332-141 : La Judée passe sous la suzeraineté d'Alexandre et de ses successeurs (les Ptolémées, en Egypte, et les Séleucides, en Syrie). 167 : Guerre civile ; les Machabées. 141 : Triomphe des Machabées ; indépendance de la Judée.	332 : Conquête de l'Asie occidentale et de l'Egypte par Alexandre le Grand, roi de Macédoine.

---

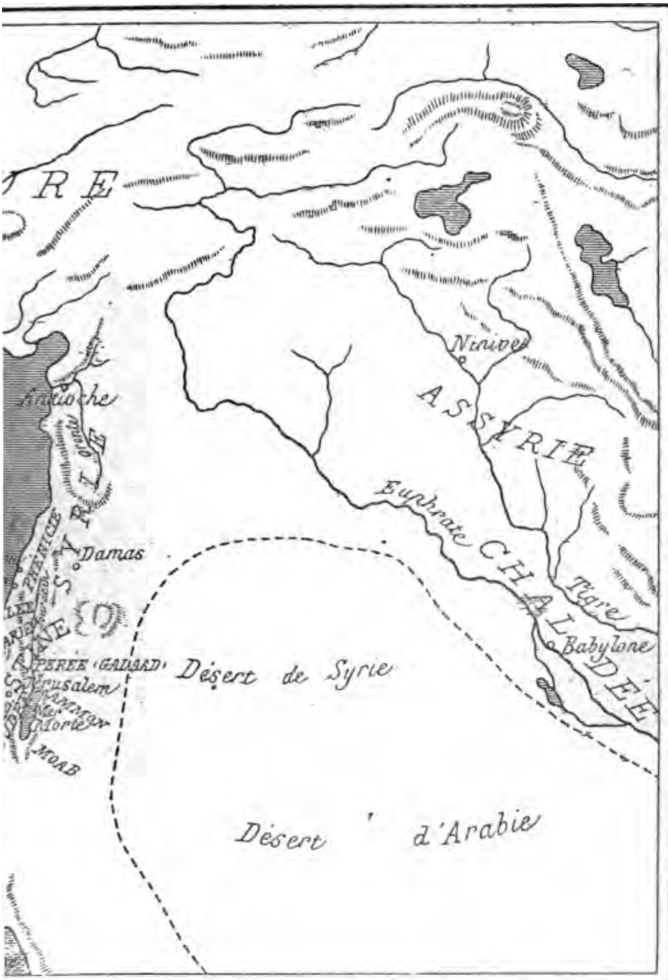
63 avant J.-C.-70 après J.-C.

PÉRIODE ROMAINE

63 : Pompée s'empare de Jérusalem. 40-4 : Règne d'Hérode. 35 après J.-C. : « Conversion » de saint Paul. 66 : Révolte des Juifs contre les Romains. 70 : Prise et destruction de Jérusalem par Titus.	48 : Bataille de Pharsale ; règne de César. 31 : Bataille d'Actium ; règne d'Auguste.



Carte de la Palestine et des pays voisins



u cinquième au premier siècle avant J.-C.

LITTÉRATURE JUIVE

La Bible est le recueil des livres suivants :

1° Livres légendaires et historiques.— Ce sont d'abord les cinq livres de Moïse : la *Genèse*, le plus célèbre de tous, raconte la création du monde, le déluge et l'histoire des patriarches, Abraham, père du peuple juif, Isaac, Jacob et ses douze fils, parmi lesquels Joseph vendu par ses frères ; l'*Exode* met en scène la captivité des Hébreux en Egypte, leur fuite sous la conduite de Moïse, le passage de la mer Rouge, la traversée du désert, la loi révélée sur le mont Sinaï ; le *Lévitique* continue l'exposé de la loi ; dans les *Nombres*, nous lisons le dénombrement du peuple d'Israël et la suite de la loi ; enfin, le *Deutéronome* expose une nouvelle série de lois et se termine par la mort de Moïse. Le recueil de ces cinq livres est souvent désigné sous le titre de « Livre de la Loi »; il porte également le nom de Pentateuque ou livre en cinq tomes.

Il est d'usage, dans les milieux savants, de joindre au Pentateuque le livre de *Josué*, récit de la conquête du pays de Canaan par les Israélites sous la conduite de Josué. Le recueil des six livres ainsi constitué est l'Hexateuque.

A l'Hexateuque font suite les livres dits historiques : le livre des *Juges*, pour l'époque plus ou moins légendaire qui va de Josué à Saül; les deux livres de *Samuel*, pour les règnes de Saül et de David, avec le prophète Samuel pour protagoniste ; les deux livres des *Rois*, pour Salomon et ses successeurs, jusqu'à la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor et la Déportation.

Le livre des *Chroniques* est un doublet des livres histori-

ques; les livres d'*Esdras* et de *Néhémie*, qui font suite au livre des *Chroniques*, racontent la Restauration sous Cyrus (fin du sixième et cinquième siècle).

2° LIVRES PROPHÉTIQUES.—Après l'Hexateuque et les livres historiques, on place les livres des prophètes. Il y a trois grands prophètes : Isaïe, Jérémie, Ezéchiel (Daniel, le quatrième, est généralement reporté à une autre série), et douze petits prophètes qui s'échelonnent depuis l'époque des rois jusqu'à celle d'Esdras. Ces livres sont des séries de discours ou d'apologues.

3° LES HAGIOGRAPHES. — Ensuite, un groupe de livres nommés les Hagiographes, romans dogmatiques, contes pieux, poésies, essais philosophiques ; tels *Job*, le *Cantique des Cantiques*, *Esther* et le plus important de tous, le livre des psaumes; on y joint le livre de Daniel, qui ouvre la série des apocalypses.

Il y aurait lieu d'ajouter au groupe précédent certains livres qui n'ont pas été admis par les Juifs dans le Canon des livres sacrés; leur importance n'en est pas moins grande; on les nomme livres Deutéro-Canoniques et livres Pseudépigraphiques. La plupart sont des apocalypses; exemple, les livres d'Hénoch.

Attributions traditionnelles.

La synagogue et, après elle et d'accord avec elle, l'Eglise chrétienne a, purement et simplement, accepté pour date de composition de chacun de ces ouvrages (sauf pour quelques-uns des livres non canoniques) la date même des derniers événements que chacun d'eux raconte. Bien plus, le personnage principal de chacun de ces ouvrages est presque toujours considéré comme l'auteur de l'ouvrage.

Moïse et Josué sont ainsi censés avoir écrit l'Hexateuque au seizième siècle avant notre ère. Le vieux prophète Samuel est censé avoir écrit, de sa main sévère, le livre des *Juges* et les livres qui portent son nom. Chacun des livres prophétiques aurait été parlé d'abord, écrit ensuite par chacun des prophètes qui en est le héros. Quant aux hagiographes, la tradition les espace à travers toute l'histoire sainte, entre Moïse et les derniers temps du judaïsme.

Il suffisait d'une critique rudimentaire pour mettre en doute ces attributions. Dès qu'il y eut en Europe quelque liberté d'étudier l'histoire, la doctrine traditionnelle fut attaquée. Après des travaux considérables, les écoles du protestantisme libéral sont arrivées, dans la seconde partie du dix-neuvième siècle, à des conclusions dont elles ne se sont pas encore départies aujourd'hui, sauf sur des points de détail. Reuss, en France (1), Graf, en Allemagne, ont été les chefs de ces écoles. Renan, dans son *Histoire d'Israël*, a acccepté tels quels les résultats de leur exégèse, qui, de son fait, se sont trouvés vulgarisés. Il suffira donc de rappeler, grosso modo, la théorie de Renan, pour résumer, malgré les progrès de détail ultérieurement accomplis, les conclusions des écoles du protestantisme libéral.

Attributions du protestantisme libéral.

On place à l'époque des Juges, de Saül, de David et de Salomon, les débuts de la littérature hébraïque, de vieux chants, tel le Cantique de Débora, des récits héroïques, qui

(1) Dans l'Introduction de l'*Histoire Sainte et la Loi* (3[e] volume de sa Bible), Reuss a exposé tout au long l'ensemble des arguments, d'ailleurs irréfutables, qui interdisent d'attribuer le Pentateuque à Moïse et à toute époque antérieure aux rois.

auraient été intercalés et que l'on prétend retrouver dans le corps des livres canoniques.

Les œuvres littéraires ne commencent pourtant, ajoute-t-on, qu'à l'époque des successeurs de Salomon et une première version de la *Genèse* est écrite à Samarie. En même temps, les prophètes apparaissent. Sauf la seconde partie d'Isaïe, on maintient à peu près les livres prophétiques aux dates que la tradition leur attribue. Les livres des *Juges* et de *Samuel* auraient été composés successivement. Puis, le Deutéronome est promulgué par le roi Josias, sous l'influence du prophète Jérémie.

Voici maintenant la ruine de Jérusalem et la Déportation; les prophètes continuent leur œuvre; c'est l'époque d'Ezéchiel et du second Isaïe. Vient la Restauration, et l'on attribue à Esdras la promulgation des lois contenues notamment dans une partie de l'*Exode*, dans le *Lévitique* et les *Nombres*; l'Hexateuque est bientôt achevé, et la fin du cinquième siècle marquerait ainsi la fin de la grande littérature biblique.

Après un quasi silence de plus de deux cents ans, on place au second siècle les psaumes et les livres apocalyptiques, dont *Daniel* est le premier.

Nouvelles attributions.

Sauf pour les psaumes et Daniel, les attributions du protestantisme libéral ont été ruinées par M. Maurice Vernes, qui a prouvé que tous les livres bibliques, et en particulier les livres prophétiques, étaient postérieurs, non seulement à la destruction des anciens royaumes, mais à la Restauration (1).

(1) Voir, notamment : *Résultats de l'exégèse biblique*, Paris, 1890 ; *[Es]sais bibliques*, Paris, 1891 ; *Du Prétendu polythéisme des Hébreux*, [Pa]ris, 1891.

M. Joseph Halévy, de son côté, tout en défendant l'ancienneté des livres bibliques, a démontré que les livres prophétiques étaient postérieurs aux livres mosaïques (1).

La tradition plaçait les livres mosaïques avant les prophètes. Le protestantisme libéral, au contraire, a formulé : les Prophètes avant la Loi. Avec une datation nouvelle, nous revenons à la formule traditionnelle : les Prophètes après la Loi ; et nous proposons les attributions suivantes :

1° Livres légendaires et historiques. — Livres de Moïse, *Josué*, les *Juges*, *Samuel*, les *Rois*, composés au quatrième et au commencement du troisième siècle ; y joindre les *Chroniques*, *Esdras* et *Néhémie*, qui sont postérieurs.

2° Livres prophétiques. — Jérémie, Ezéchiel, les deux Isaïe et les *prophetæ minores*, composés dans la seconde partie du quatrième et pendant tout le troisième siècle.

3° Hagiographes. — Psaumes, Daniel et livres divers, composés au second et au premier siècle.

Retenant principalement dans cette troisième et dernière série les livres apocalyptiques, nous avons établi une classification des livres de la Bible qui correspond à l'histoire du judaïsme et qui fournira les divisions de notre étude :

La Loi (livres de Moïse, *Josué*, les *Juges*, *Samuel* et les *Rois*) ;

Les Prophètes ;

Les Apocalypses.

(1) Voir *Recherches bibliques*, 3 volumes, Paris, 1895, 1901 et 1905.

PREMIÈRE PARTIE

LA LOI

CHAPITRE I

AU PLUS LOIN DE L'HISTOIRE JUIVE

Nous voici onze cents ans avant l'ère chrétienne. Parmi les plateaux de la Syrie méridionale, différents groupes de peuplades sont établis, quelques-uns à peine issus de la vie nomade, quelques-uns plus anciennement fixés.

Quelles étaient ces populations? D'où venaient-elles? A quelles familles se rattachaient-elles? L'histoire ne peut répondre que par des hypothèses.

Les derniers nomades établis semblent être venus des déserts du sud; il n'y a aucune invraisemblance à supposer qu'avant d'envahir la Palestine ces hordes de Bédouins pasteurs et pillards aient, durant de longues années, erré dans la presqu'île aride du Sinaï. Au sortir de l'âpre désert, ils avaient trouvé dans la Palestine un pays arrosé de quelques ruisseaux et ombragé de verdure, vaste oasis où il leur avait paru

désirable de demeurer. Les populations précédemment établies avaient été impuissantes à les repousser; et les nouveaux-venus, devenus sédentaires, les auraient peu à peu absorbées.

Aucun document certain n'éclaire ces obscures origines. L'histoire constate seulement, au onzième siècle, l'établissement d'un certain nombre de peuplades toujours en guerre les unes contre les autres; à peine peut-elle prononcer quelques noms, déterminer quelques territoires, les Ammonites et les Moabites à l'est, les Edomites au sud, les Philistins et les Phéniciens à l'ouest, au centre les Israélites ou Hébreux.

On avait cessé de vivre sous la tente; on habitait des huttes de terre et de pierres. Le sol de la Palestine était propre à la culture de l'orge et du froment, des vignes, du figuier, autant qu'à l'élève du bétail; l'olivier y prospérait; le miel y était récolté. Peu à peu, les pasteurs étaient devenus agriculteurs.

Les populations s'étaient agglomérées en villages, sortes de clans que gouvernaient des cheiks; les villages étaient groupés en tribus, sur lesquelles régnaient des émirs. Parfois, il y avait encore de grandes migrations; des tribus se déplaçaient, et, traversant toute la région, allaient fonder dans un autre coin un établissement meilleur, ou s'emparer, par la force, de villages mieux situés ou mieux construits.

Le souvenir est resté de la tentative faite par un cheik de Sichem, nommé Abimelech, pour soumettre les peuplades environnantes. Mais, de ces temps de lointaine barbarie, quelques noms mi-légendaires ont

seuls survécu, que des traditions populaires, des vestiges de monuments primitifs, de très anciens usages conservèrent à ceux qui, plus tard, entreprirent de raconter le passé du peuple juif. Ce fut l'époque dite des Juges.

Le développement ethnographique des Israélites ne peut pas être conçu autrement que celui des autres peuples de l'Asie occidentale. Luttant obscurément et sauvagement pour l'existence, tout semblable aux groupements voisins, aussi barbare, Israël, jusqu'au dixième siècle, n'a pas d'histoire.

Tout autour s'étendaient de grands empires arrivés depuis longtemps à l'apogée de leur civilisation ; au sud-ouest, l'Egypte, vieille alors d'au moins quatre mille ans ; à l'est, Babylone, la métropole de l'Asie, aussi vieille que l'Egypte ; au nord-est, Assour, dont l'expansion datait de quelques siècles seulement ; au nord, enfin, le vaste empire féodal des Héthéens. Mille ans auparavant, au temps d'Hammourabi, les Babyloniens avaient été les maîtres du coin perdu qui devait plus tard s'appeler la Judée et lui avaient donné un commencement de civilisation ; les Egyptiens, les Héthéens et, postérieurement, les Assyriens étaient ensuite venus, et la Palestine avait commencé d'être un chemin d'armées entre l'Egypte et l'Euphrate. Puis, les conquérants avaient laissé ces montagnes à leurs peuplades, et, depuis le milieu du onzième siècle, ils avaient disparu ; l'Egypte se consumait en guerres intestines ; l'empire héthéen et l'Assyrie étaient pareillement en décadence.

Ce fut apparemment à cette époque, un peu avant l'an mil, que la tentative où avait échoué Abimelech réussit avec Saül, le chef de la tribu israélite de Benjamin. Quelques guérillas heureuses contre les peuplades redoutées et menaçantes de la Philistie, et Saül put étendre sa domination sur plusieurs tribus.

Un chef de bande, David, de la tribu voisine de Juda, reprit et acheva l'œuvre de Saül. Il s'empara de l'antique ville de Jérusalem et en fit sa capitale. Rapidement, il imposa sa domination à toutes les tribus israélites, et peut-être soumit-il également les tribus sœurs, Ammon, Moab, Edom.

Bandit devenu chef de tribus, David fut un heureux aventurier qui régna par la force et par l'habileté. Son successeur, Salomon, paraît avoir été le sultan pacifique, désireux de splendeur, qui voulut faire de la confédération de tribus rivales soumises par son père quelque chose comme un royaume. Mais aucun de ses successeurs n'eut la force ou l'habileté d'en tenir les éléments unis.

Si une fusion avait pu se faire entre les Israélites du nord et ceux du sud, entre les différentes peuplades palestiniennes, l'histoire de l'Orient compterait sans doute un empire de plus parmi le cycle de ces dominations conquérantes et fugitives qui se succédèrent en Asie jusqu'à l'époque d'Alexandre. Mais la fusion n'eut pas lieu, et l'œuvre de Saül, de David et de Salomon resta sans lendemain.

Chacun sait qu'à la mort de Salomon les Israélites

du nord formèrent un petit état qui s'appela le royaume d'Ephraïm et que les Israélites du sud (royaume de Juda) restèrent seuls fidèles à la maison de David. Quant aux peuplades congénères et voisines, leur séparation fut rapide.

A cette époque, le mot d'Israël perd son sens et son emploi dans la vie des peuplades palestiniennes. Le nom d'Israélites avait convenu à un certain nombre de tribus établies avant l'an mil dans la Syrie méridionale; maintenant, ces tribus sont rassemblées en deux groupes distincts, le royaume éphraïmite et le royaume judaïte; le mot d'Israël disparaît dès lors de l'histoire, jusqu'au jour où il sera ressuscité par la politique jérusalémite (1).

Les chronologistes placent en 933 la mort de Salomon. Et pendant quelques siècles se déroule obscurément l'histoire des deux peuples d'Ephraïm et de Juda.

Tels que tous les petits sérails orientaux, les palais primitifs et grossiers des rois judéens ou éphraïmites ruissellent de crimes domestiques. L'écriture est à peine connue; les arts sont nuls, et, pour bâtir leurs maisons royales, les sultans de Juda font venir des villes industrielles et commerçantes de la Phénicie les ouvriers et les matières précieuses qu'ils payent en bourgades et en récoltes.

L'organisation politique est le plus sommaire des autocratismes; le roi est un despote entouré d'une petite légion de janissaires qui lui assure la toute-

(1) Voir appendice I.

puissance; les officiers, les gouverneurs sont des esclaves du monarque; rien qui ressemble à un impôt régulier, à une administration quelconque; la plus barbare tyrannie.

Et de lois, pas l'ombre; la première loi promulguée en Juda sera postérieure de près de deux siècles à la chute de la royauté; Josias ne promulgua aucune législation; il n'y aura pas d'apparence de loi avant Esdras; la seule règle est l'usage, avec ce seul correctif, le caprice du sultan.

Quant à la religion de ces peuplades dont devait sortir le peuple qui fonda la religion dans le monde, on arrive à se figurer, par à peu près, ce que cela pouvait bien être.

Suivant toute probabilité, les Israélites primitifs, comme leurs voisins, avaient été fétichistes. Le fait est vraisemblable; mais aucun monument ne nous a été conservé de ces lointaines époques, et la Bible, qui est un document si précis et si précieux sur les croyances des temps où elle a été composée, fournit les plus mauvais renseignements sur les temps antérieurs.

Nous imaginons cependant comment, peu à peu, à mesure que les anciens Bédouins du désert s'étaient fixés sur le sol de la Palestine, les grossiers fétiches d'autrefois s'étaient promus au rang d'idole. Mais, fétiches ou idoles, ces divinités étaient toujours restées des divinités essentiellement locales, attachées à la tribu, et fixées au sol dès que les tribus elles-mêmes s'y étaient fixées. Tous ces peuples avaient au fond la

même religion. Adoraient-ils le même dieu sous des noms différents? Avaient-ils des dieux différents? En l'absence de mythologies précises, l'histoire ne peut rien affirmer; mais entre les dieux des anciens Syriens du sud, elle n'a encore trouvé de différence que celle des noms.

Laissons aux spécialistes la discussion des origines religieuses du judaïsme, et tenons-nous-en à l'époque mieux connue des rois. Chacun des petits royaumes palestiniens a son dieu. Moab adore Camos; les Phéniciens adorent Bel et sa femelle Astarté; Ammon adore Moloch; les Philistins adorent Dagon; Ephraïm et Juda adorent Iahveh (1); divinités toutes semblables l'une à l'autre, qu'on nourrissait également de la graisse des troupeaux et à qui, dans les circonstances graves, les enfants étaient offerts en sacrifice.

Chacun de ces dieux était le dieu propre de son peuple, le dieu patron de son pays. Comme Iahveh est le dieu d'Ephraïm et de Juda, Moloch est le dieu des Ammonites, Dagon le dieu des Philistins, Camos celui de Moab, Bel avec son Astarté celui de la Phénicie. Qu'on n'imagine pas un instant que ces peuples, en sacrifiant à leur dieu, nient le dieu du voisin. Juda prie Iahveh, mais il ne méconnaît point la redoutable puissance de Dagon.

Un jour, les rois de Samarie, capitale en Ephraïm, et de Jérusalem, capitale en Juda, partent en guerre

(1) La forme « Iahveh » semble devoir être adoptée de préférence à celle de « Jéhovah », en tant que vocalisation des quatre consonnes יהוה composant le nom divin.

contre Mésa, roi de Moab. Que fait Mésa? Il se dit que Iahveh, protecteur de Jérusalem et de Samarie, n'est peut-être pas inaccessible à la corruption; et, dans un sacrifice solennel, il lui immole son fils aîné. Iahveh, attendri, lui accorde la victoire; Jérusalem et Samarie, trahies par leur dieu, sont vaincues. Ainsi le raconte à peu près le troisième chapitre du second livre des *Rois*.

Le dieu protecteur, le dieu patron, le dieu territorial, est, en effet, un dieu national; et, si les petits-fils des Israélites seuls devaient, bien des siècles plus tard, tirer de la conception du Iahveh national toutes ses conséquences, les prémisses n'en furent pas moins, du dixième au sixième siècle avant notre ère, communes à tous les habitants de la basse Syrie. Mésa, roi de Moab, vainqueur de ses ennemis d'Ephraïm et de Juda, pouvait remercier de sa victoire son dieu Camos (l'auteur de la stèle ne s'y est pas trompé) dans les termes mêmes dont Ephraïm et Juda victorieux auraient congratulé Iahveh.

Il faut donc se représenter l'histoire des royaumes hébreux jusqu'à la Déportation de la même façon que celle des peuplades voisines; et il n'y a pas, scientifiquement, possibilité de se la représenter autrement. Iahveh, celui qui devint plus tard le dieu unique des Juifs, l'Eternel des chrétiens et l'Absolu des philosophes, n'a pu être une moins abominable idole que Bel, que Camos, que Dagon et que Moloch... Essayons de reconstituer, afin d'être édifiés, le culte de Iahveh, dixième au sixième siècle.

Au sommet d'une colline élevée, à l'ombre d'un arbre séculaire et verdoyant, est une vaste pierre plate non taillée sur laquelle on immole les victimes. Devant l'autel, deux emblèmes : d'un côté la matsébah, stèle de pierre en forme de phallus, tels nos menhirs bretons ; de l'autre côté, l'asherah, tronc d'un arbre poussé là, dont les branchages ont été coupés, ou tronc d'arbre fiché dans le sol, mais dont une paroi montre de haut en bas la béance sacrée de l'organe sexuel féminin. Quelques dieux sémitiques, comme Bel de Phénicie, ont une femelle; mais la plupart sont originairement hermaphrodites, et de ce nombre est le seigneur Iahveh, mâle et femelle.

Sur ces autels agrestes les familles amènent les bêtes destinées aux sacrifices. Un prêtre sacrificateur demeure près de là. On le hèle ; il s'approche, vêtu d'une tunique blanche. Il commence par arroser l'autel d'huile et de vin ; puis, la bête est amenée, et, d'un coup de couteau savamment dirigé, il l'abat et la dépèce. Les morceaux sont distribués ; le prêtre a mis de côté ceux qui lui sont réservés par la coutume ; le reste revient aux pèlerins; et de la graisse, où le feu est mis, monte, en une fumée noirâtre et âcre, vers le ciel, la part de Iahveh ; car Iahveh aime la graisse, dit la Bible. Alors tout le monde se met à table et la cérémonie s'achève pieusement en un banquet où préside le chef de la famille.

A côté de l'autel des sacrifices, il y a le tabernacle ; l'image du dieu habite là et rend des oracles.

Multiples sont, à l'origine, les images de Iahveh. Il

fut adoré sous la forme d'un aérolithe, sous la forme d'une pierre précieuse, sous la forme d'animaux divers; on sait qu'à Jérusalem il fut un serpent d'airain et en Ephraïm un jeune taureau d'or. On dit, aujourd'hui, le veau d'or, parce que, dans notre langue, il n'y a plus pour le jeune mâle de mot analogue à celui de génisse pour la jeune femelle. Iahveh fut un jeune taureau mâle. Il eut aussi une forme humaine.

Rien d'important ne pouvait être entrepris, dans la famille, non plus que dans la tribu, si Iahveh n'avait été consulté. Il semble que Iahveh répondait par oui ou par non. L'éphod était une petite statue informe, plaquée d'or, représentant une apparence humaine du dieu, avec une poche dans laquelle se trouvaient deux boules de couleur différente, l'une signifiant oui, l'autre signifiant non; le prêtre tirait une boule et proclamait la réponse divine. Le tabernacle, sorte de petite chapelle en peaux de bêtes ou en tapis, parfois en pierres, abritait le précieux simulacre et peut-être son interprète. Non loin, veillait le cheik du village, propriétaire du sanctuaire, avec la troupe des serviteurs bien armés. La consultation de l'éphod de Iahveh se payait deniers comptants et rapportait gros. Parfois, un cheik voisin venait à l'improviste, à la tête de ses gens, pour enlever le dieu, et il y avait des batailles autour de la fructueuse idole. On vit même, témoin le dix-septième chapitre des *Juges*, un cheik voler l'éphod et embaucher du même coup le prêtre.

L'arôn Iahveh, l'arche, était un coffret de bois dans lequel était déposée la pierre précieuse, l'aérolithe

divin, et qu'on donna comme la demeure de Iahveh. Dans les batailles entre peuplades, parfois on amenait au milieu de l'armée l'arche de Iahveh, afin que la présence du dieu décidât la victoire; mais parfois, témoin le quatrième chapitre de *Samuel*, on était battu tout de même et les ennemis s'emparaient, comme du plus glorieux des trophées, de l'habitacle du dieu vaincu.

Les sanctuaires de Iahveh étaient nombreux. Nous venons de décrire le « haut-lieu » rural; dans les villes les plus importantes, les sanctuaires prenaient l'allure de temples; mais, sauf que les proportions étaient plus vastes, ils ne différaient guère des petits sanctuaires provinciaux que par le mur d'enceinte qui les entourait. Au fond de la cour était le tabernacle; devant le tabernacle était l'autel des sacrifices; de chaque côté s'érigeaient la matsébah phallique et l'asherah parèdre. Autour de la cour s'alignaient les demeures des prêtres. Et, toujours, dans le voisinage, la maison de l'émir, du cheik ou du sultan, sentinelle à la porte du dieu patron. Un sanctuaire, temple ou simple haut-lieu, c'est toujours un tabernacle où la représentation du dieu réside, et un autel où les bêtes et quelquefois les hommes sont immolés.

Les temples les plus célèbres de l'époque des rois étaient ceux de Jérusalem, de Gabaon en Juda, de Sichem, de Dan, de Béthel, de Silo en Ephraïm ; et il ne faut guère chercher, dans la description du temple de Jérusalem donnée par le livre des *Rois*, autre chose que des indications générales et très sommaires, cette description ayant été composée longtemps après

la destruction de l'édifice, avec la préoccupation d
représenter un type idéal.

Les proportions de l'édifice, la richesse des maté
riaux, le grand nombre des prêtres, la somptuosit
des accessoires distinguaient des sanctuaires provin
ciaux les temples des capitales. Il semble même qu
Salomon, en bâtissant le temple de Jérusalem, ai
imité la magnificence des temples phéniciens et en ai
reproduit l'ordonnance. Les traditions orientales n
furent pas moins suivies à Jérusalem qu'à Tyr, qu'
Sidon et que dans les capitales syriennes ; à côté de
demeures des prêtres, il y avait, autour de la cou
centrale où se faisaient les sacrifices, des chambre
de courtisanes sacrées et de mignons, et la prostitu-
tion masculine, aussi bien que la prostitution féminine
fit partie du culte de Iahveh.

Comment se sont développées les croyances et le
institutions religieuses des royaumes hébreux d'E
phraïm et de Juda ? Comme celles de Moab, comm
celles d'Ammon, comme celles d'Edom, comme celle
des peuplades voisines de la Syrie ; et il n'est pa
possible de chercher et d'imaginer autre chose. L
rapport de la religion d'Ephraïm et de Juda à cell
des Phéniciens fut celui d'une civilisation mal issu
de la barbarie à une civilisation déjà avancée.

Iahveh était dieu de Juda et d'Ephraïm, comme Ca-
mos était dieu de Moab, comme Bel était dieu de Tyr
il ne put exister sur la terre de Juda et celle d'E
phraïm des autels à Camos, ni, sur la terre phénicienn
des autels à Iahveh. Que des princesses syrienn

amenées, au hasard des alliances, à régner dans le sérail des rois hébreux, aient apporté avec elles l'image de leur dieu national; que des rois, pour plaire à la sultane favorite, pour faire leur cour à l'allié phénicien, pour désarmer la colère du dieu étranger, aient été jusqu'à élever en leur royaume des autels à Bel, à Astarté, la chose est possible et semble vraisemblable; mais il n'y eut là que des exceptions, et la vieille religion nationale ne fut jamais altérée. La célèbre réforme de Josias se réduit historiquement à rien. Concevoir l'autel de Camos à Jérusalem, c'est admettre le drapeau anglais à Paris autrement que pour le déploiement momentané d'une fête, d'une réception.

Mais si Iahveh régna seul dans le pays hébreu, il faut savoir qu'il y fut adoré sous de nombreux vocables. Notre-Dame de Lorette, Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame de la Salette, c'est toujours la même divinité; et les savants l'oublient, qui ont cru que Iahveh-Dieu, Iahveh-Roi, Iahveh-Seigneur, Iahveh-du-Pacte étaient des dieux différents. Dieu se dit en hébreu *el*; roi se dit en hébreu *mêlêk*; seigneur se dit *baal*; et de nombreux sanctuaires étaient élevés à Iahveh-El, à Iahveh-Mêlêk, à Iahveh-Baal. Ce fut la source de la plus étrange et de la plus persistante confusion.

El conserva en hébreu le sens de dieu; ou, plutôt, du sens originel de puissance surnaturelle (δαίμων), le mot passa au sens supérieur de dieu. Mais le mot hébreu *baal*, qui signifie maître, est le même que le nom du dieu phénicien Bel; le mot hébreu *mêlêk*, qui signifie roi, s'identifie au nom du dieu ammonite Moloch, en

hébreu Malak. Les écrivains juifs qui, six et huit siècles plus tard, composèrent la Bible, et qui furent nul n'en doute, de grands poètes, mais de pauvre linguistes, trouvèrent les traces des temples d Iahveh-Baal et de Iahveh-Mèlêk; ils crurent que leur aïeux avaient couramment adoré le Bel phénicien le Moloch ammonite. Par une erreur analogue, o confondit le tronc d'arbre l'asherah avec l'Astarté phénicienne, en hébreu Ashtarot; et les écrivains juif et, après eux, les écrivains chrétiens répétèrent qu l'idole d'Astarté s'élevait, à travers tout Israël, côté de la matsébah, devant l'autel de Iahveh. Au contraire, et voici qui confirme notre théorie, il n'y avai pas de confusion possible pour Dagon, dieu des Philistins, pour Camos, dieu de Moab, pour Rimmon dieu de Syrie, dont les noms ne ressemblent à aucun de vocables de Iahveh non plus qu'à aucun des accessoire de son culte. De sorte que les cultes de Bel, de Moloc et d'Astarté sont à peu près les seuls qui soient reprochés aux anciens Hébreux; le culte de Camos n'es allégué qu'un très petit nombre de fois; mais il n'es jamais question d'un culte de Dagon, de Rimmon e des autres divinités de la Syrie méridionale.

— Tes dieux, Israël, sont aussi nombreux que te villes, répètent à l'envi les auteurs des livres prophétiques...

Ils auraient dû dire :

— Tes sanctuaires, Israël...

Quand, parmi les montagnes pierreuses de la Palestine, l'on a évoqué les vieux sanctuaires de Jérusalem,

de Béthel, de Silo, de Dan, de Sichem, de Gabaon, avec leurs autels de pierres, leurs tabernacles en forme de tentes, leurs matsébah et leurs asherah, et, pour les plus magnifiques, leurs murailles en fruste maçonnerie et les demeures des prêtres, et, pour ceux qui prétendaient à rivaliser avec les temples égypto-phéciens, leurs salons de double prostitution, quand l'on a imaginé le cheik suivi de sa famille, l'humble pasteur de troupeaux, le cultivateur attaché à la glèbe, vêtus du burnous, coiffés du turban, qui amènent à l'autel du dieu le bœuf ou le bélier ou qui viennent demander à l'éphod un renseignement sur l'ânesse perdue ou un conseil pour la saillie des génisses et l'époque des semailles, quand on a vu, au milieu d'une guérilla malheureuse, l'émir offrant, suprême violence, son fils en holocauste à la méchanceté du dieu, il ne reste plus, pour épuiser ce que les documents authentiques nous laissent savoir de ce passé trois fois millénaire, qu'à tirer de leur ombre lointaine les cortèges et les réjouissances, toujours les mêmes en cet Orient qui ne vieillit pas, des fêtes de Iahveh.

Sur toute la surface de la Palestine, ces fêtes se ressemblent, et l'évolution naturelle de l'année rurale en dicte la succession. D'abord, c'est le printemps, quand les semailles commencent à sortir de terre et quand les femelles des troupeaux mettent bas. De toutes parts, autour du village, de petites caravanes se forment et viennent apporter à Iahveh, chacun au sanctuaire le plus proche, les prémices de leurs récoltes, les premiers nés de leur élève.

Puis, voici la moisson ; cela s'appellera plus tard Pentecôte; les Israélites prient Iahveh et le remercie des épis mûris et des bêtes sevrées, par l'offrande jeunes taureaux, d'agneaux d'un an et de béliers do l'odeur lui est agréable. Et, pendant ce temps, il n'(fait aucune œuvre servile.

Enfin, voici les vendanges et la fin des travaux ag coles ; de tous côtés, les caravanes montent vers sanctuaire du dieu protecteur. Chacun a pris du fr des arbres, des branches des palmiers, des rameaux d saules au bord des rivières, et plusieurs jours on réjouit devant son dieu. Le ciel est serein et les nu douces; autour du sanctuaire, sur la colline élevée, pied de l'arbre séculaire et verdoyant, on a constr des cabanes de feuillages, abris de quelques jours, l'on demeure, où l'on boit et où l'on mange et où l' célèbre l'année qui finit, le repos de l'automne q commence. C'est la fête des Tabernacles, la fête d tentes de feuillage.

Parmi ces populations à moitié barbares, sans lo écrites, sans gouvernement, au milieu de guérill perpétuelles qu'interrompait seulement le cycle, cor mun à tous, des fêtes annuelles, à côté de cette re gion locale et idolâtrique, quelle a pu être la littér ture?

Il ne put y avoir de littérature en Ephraïm ou Juda autrement qu'en Moab ou qu'en n'importe lequ des petits royaumes voisins ; à fortiori, ne put-il y avoir davantage que dans les pays de civilisati supérieure comme la Phénicie. Et cette littérature e

partout la même : à la cour de chacun des roitelets orientaux, un historiographe relate les hauts faits du maître ; dans le peuple, quelques courts chants religieux non écrits se transmettent de bouche en bouche ; enfin, les légendes, les récits épiques, certains contes familiers, que les anciens enseignent aux jeunes gens et qui passent à travers les âges.

Les légendes, les cantiques, les annales des historiographes de Moab, d'Ammon, d'Edom ont sombré dans l'effondrement de peuplades qui ne purent jamais, une fois ruinées, se reconstituer en peuples. Au contraire, grâce à la Restauration, les annales officielles, certains chants religieux, quelques légendes antiques demeurèrent, après le bouleversement de la conquête babylonienne, dans la mémoire des Juifs du cinquième et du quatrième siècle. Ces souvenirs permirent plus tard aux Juifs d'écrire l'histoire de leur passé. Mais la prodigieuse fortune faite ultérieurement à cette historiographie, à ces légendes, ne doit pas nous éblouir. En Juda, pas plus qu'en Ephraïm, pas plus qu'en Moab, qu'en Ammon, qu'en Edom, ne cherchons, parmi ces peuplades primitives, autre chose que les chants populaires, les légendes, les contes épiques qui sont à l'origine de toutes les civilisations ; n'imaginons, auprès du sultan despotique et redouté, d'autre historien que le scribe famélique chargé de laisser aux successeurs, en des lignes aussi brèves qu'une inscription, le souvenir d'exploits toujours falsifiés.

Reste-t-il au moins, de cette époque reculée, quelques monuments, quelques inscriptions ? Des harems

de ces petits monarques, de leurs citadelles, des sanctuaires anciens, des cippes de pierre, des matsébahs, des arcs de triomphe, a-t-on retrouvé quelques pierres? On a cru, ces dernières années, que l'humble Moab, à défaut de littérature, nous avait légué, avec la stèle de son roi Mésa, un monument vraiment ancien; hélas! la fameuse stèle semble trop belle pour être honnête... De l'antiquité hébraïque, aucun monument tant soit peu intéressant ne nous est parvenu. Sauf quelques pierres jérusalémites, sauf ce que l'avenir fera peut-être découvrir dans les profondeurs du sol palestinien, rien n'a traversé les âges. Tandis que, sous la pioche des savants, en Assyrie, en Babylonie, en Susiane, en Egypte, les empires écroulés se réveillent chaque jour avec des splendeurs qui nous émerveillent et découvrent à nos yeux, dans les lointains les plus reculés de l'histoire, leurs civilisations prodigieuses, la Judée reste stérile et muette. Ce coin de l'Orient demeura en cet état primitif qui n'est plus de la barbarie, mais qui est à peine de la civilisation; et la grande fortune du peuple juif, qui devait plus tard se propager immensément, n'avait pas même, au septième siècle, à l'époque des derniers rois de Juda, commencé à sourdre dans le monde.

Aucune histoire, en effet, n'est plus humblement obscure que celle des roitelets d'Ephraïm et de Juda, jusqu'au jour où ils furent engloutis dans le déluge des invasions assyriennes et babyloniennes. Après la mort de Salomon, ses successeurs d'Ephraïm et de Juda s'étaient usés, deux siècles durant, à guerroyer

entre eux ou contre leurs voisins. Et, un jour, au nord de la Palestine, étaient apparues les multitudes innombrables et terribles des Assyriens.

Les rois de Ninive étaient en train de reconstituer l'un de ces vastes empires qui, tour à tour, possédèrent l'Asie occidentale, se déversèrent jusqu'en Egypte et, entamant l'Europe, ne s'arrêtèrent qu'à Marathon. Les bandes assyriennes procédaient par grandes invasions, sans s'établir nulle part ; c'était un flot farouche qui passait, ravageant tout, emportant le butin, massacrant les populations ; une défaite les arrêtait pour quelques années; une soumission, une rançon, un tribut payé les faisaient rebrousser chemin. Puis, comme une marée, le flot revenait, et, tôt ou tard, il balayait les digues. Le royaume d'Ephraïm, situé au nord, fut le premier touché. Les vieux historiographes de Samarie et, après eux, les écrivains des livres des *Rois*, nous ont laissé le souvenir des luttes inégales d'Ephraïm contre l'ennemi du nord ; et les monuments cunéiformes retrouvés dans les ruines assyriennes mentionnent les résistances d'Omri, le plus célèbre, avec Jéroboam II, des roitelets éphraïmites.

Vers la fin du huitième siècle, deux siècles et demi après Salomon, Salmanasar, roi de Ninive, s'emparait de Samarie et emmenait en captivité le roi et les principaux habitants d'Ephraïm. Le royaume du nord avait fini d'exister.

Jérusalem, mieux abritée, plus solidement située sur sa montagne, résista aux Assyriens. L'histoire

raconte que Sanchérib, successeur de Salmanasar, étant venu assiéger Jérusalem où régnait le pieux roi Ezéchias, l'ange de Iahveh, une nuit, sortit et frappa dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille hommes ; et, quand on se leva, le matin, voici, c'étaient tous des hommes morts. Mais l'ange de Iahveh n'intervenant que trop exceptionnellement, le petit royaume de Juda (les dimensions de la Corse, à peu près) ne vécut plus dès lors qu'une agonie.

La guerre était ouverte entre Ninive et l'Egypte, et la terre de Juda était la route et le champ de bataille par où passaient les hordes ennemies, entre lesquelles la neutralité était impossible. Après un siècle de guérillas dans la montagne, de soumissions, de révoltes et de désolation, la pauvre peuplade se trouva réduite à une ville forte, Jérusalem, sans cesse assiégée et rançonnée, avec une banlieue éternellement dévastée.

Babylone avait remplacé Ninive ; le formidable empire d'Assyrie s'était écroulé ; les bandes chaldéennes de Babylone se ruaient à leur tour à travers l'Asie occidentale. Après avoir si longtemps résisté aux Assyriens, les Jérusalémites allaient succomber sous l'effort inlassable des Chaldéens. Nous sommes à l'époque de Nabuchodonosor. Les épopées virulentes attribuées à Jérémie ont immortalisé les dernières années des descendants de David ; mais, à force de parti-pris dogmatique, elles en ont faussé la réalité.

Il nous est bien difficile de nous représenter les dernières années de l'ancienne Jérusalem, avec Josias, Joachim et Sédécias, comme le châtiment d'un peu-

ple autrefois saint et maintenant pécheur que punit un dieu jaloux, et d'y voir autre chose que la résistance acharnée et atroce d'un petit peuple de cultivateurs et de pâtres saccagés dans leurs campagnes, qui se réfugient derrière les murailles de la citadelle où demeure l'émir, à l'ombre du principal sanctuaire de leur dieu; lutte sauvage qui ne peut avoir pour terme qu'une victoire invraisemblable ou la destruction.

Jérusalem, quatre siècles auparavant, avait failli devenir, avec le hardi et rusé compagnon David, le centre autour duquel se seraient agglomérées les petites peuplades de mêmes mœurs, de même langue et de religion identique, pour former un royaume de Syriens méridionaux, maîtres de la route qui mène de l'Egypte à l'Asie, avec toutes les chances de conquérir les ports phéniciens, la Méditerranée et l'Occident ouvert. Israël manqua cette destinée ; une autre plus extraordinaire lui était réservée. Ces peuples, hier nomades, à peine au sixième siècle issus de la barbarie, s'usèrent dans d'éternelles guerres intestines, et leurs petits sultans, cruels et fourbes comme tous les despotes orientaux, ne surent que se piller, se trahir et s'assassiner, tandis que montait à côté d'eux la formidable puissance des grandes dominations militaires de Ninive et de Babylone.

En 588, Jérusalem est emportée d'assaut par les troupes de Nabuchodonosor. Le roi Sédécias, après avoir vu égorger ses fils, a les yeux crevés; et, lié de chaînes d'airain, il est emmené à Babylone, avec les principaux de la ville. La maison de Iahveh est brûlée.

Le royaume de Juda est détruit; le royaume d'Ephraïm a disparu depuis un siècle et demi ; Moab, Ammon, Edom, ses frères, s'effondrent l'un après l'autre; la Syrie est conquise; il n'est plus question de la Philistie; Tyr dans son île résiste seule. Toute la Palestine est bouleversée. Les Chaldéens de Babylone en usent comme les Assyriens de Ninive ; quand ils ont conquis une terre, ils commencent par emporter ce qui peut être emporté en or, en airain, en objets précieux ; puis, ils brûlent les édifices et détruisent les murailles ; ils massacrent ceux qui résistent, et, de ceux qui se soumettent, ils font deux parts : les chefs, qu'ils emmènent en captivité, et le bas peuple, qu'ils laissent, à charge de payer tribut, sur une terre fumante de ruines, désolée, improductive pour des années. C'en est donc fini de Juda, comme d'Ephraïm, comme de Moab, d'Edom et d'Ammon. Le peuple hébreu a péri, et il a péri sans avoir rien laissé, ni histoire, ni art, ni législation, ni littérature, ni religion ; il a péri comme la plus obscure de ces grossières peuplades de l'Asie occidentale. Mais à cette peuplade qui n'a rien fait, il allait naître des fils qui feraient tout.

CHAPITRE II

ESDRAS

§ I.

LES COMMENCEMENTS

588, l'histoire juive commence.

Jérusalem, qui n'a jamais été qu'une petite ville obscure, est maintenant une ville en ruines. Alentour, les campagnes sont dévastées. On n'y rencontre que des bandes de Bédouins pillards. Le sol n'est plus cultivé ; il n'y a plus de troupeaux. Les cheiks, les notables ont été massacrés ou déportés. Il ne reste qu'une misérable population de pauvres gens.

Et des années se passent.

Un peu de tranquillité est pourtant revenue ; on essaye de rebâtir les cahutes renversées ; relever les murailles de la ville, il ne saurait en être question ; on cherche si l'on ne pourrait, au milieu de la désolation générale, se resserrer et s'entr'aider ; mais on est sans ressources, sans défense et, apparemment, sans énergie. Dans cette demi-paix qui suit les grand bou-

leversements, on vit en une sorte de retour à la sauvagerie primitive.

Des années passent encore.

Ces plateaux de la Syrie méridionale sont devenus un désert où l'on n'ose plus faire paître de troupeaux, où il est vain de labourer la terre, où les oliviers et les vignes sont détruits, que personne ne songe à replanter. Dans l'insécurité universelle, cependant, tout ce qui tient encore à la vie s'est rassemblé instinctivement autour de l'ancienne ville où la défense contre les pillards est plus facile, où le voisinage donne un peu de confiance. Jérusalem est restée un petit centre, comme Samarie ; dans Jérusalem et autour de Jérusalem, malgré les murailles abattues et les sanctuaires incendiés, un peu de vie végète ; et deux générations se passent ainsi.

Tout à coup, c'est en 538, on apprend que des armées inconnues sont arrivées du fond lointain de la Perse, qu'elles ont de toutes parts assailli l'invincible Babylone, et qu'une nuit, tandis que l'empereur Balthasar festoyait avec ses courtisanes et ses mignons, elles sont montées à l'assaut de la capitale imprenable, et que Babylone est tombée, et qu'avec elle s'est effrondré le terrible empire. Un nouveau peuple est maître du monde ; un nouvel empereur règne, Cyrus. Des émissaires, entourés de cohortes armées, parcourent de tous côtés l'Asie. Et l'on apprend que le nouveau peuple est un peuple fort, mais point cruel, et que le nouvel empereur permet à chacun de vivre à son foyer, d'adorer son dieu, de cultiver sa vigne, de mener paître

ses troupeaux et de trafiquer en paix dans les marchés des grandes villes, à l'ombre de sa puissance redoutable, mais tutélaire.

Il est difficile, en l'état actuel de la science, de savoir si la domination persane et le gouvernement de Cyrus furent, dès l'origine, aussi pacifiques que les louanges des historiens le disent. Il apparaît au moins que les Perses agirent autrement que les Assyriens et les Chaldéens ; ceux-ci avaient été des conquérants dévastateurs, insoucieux d'organisation ; les Perses tendirent, dès le premier jour, à organiser leur empire. Les Perses étaient un grand pays aristocratique, fortement gouverné, avec des mœurs et une religion sévères, point barbare, avec des lois, une agriculture, et où une puissante organisation militaire, loin de pousser à la sauvagerie, créait une discipline, où l'esprit aryen se manifestait par un besoin de gouvernement, une tendance à l'administration, un sentiment de la hiérarchie nécessaire, si bien que, en même temps qu'ils conduisaient leurs armées à travers l'Asie, Cyrus, Cambyse et Darius rédigeaient des édits, nommaient des satrapes, entretenaient avec chacun d'eux un commerce de courriers, rendaient la justice en dernier ressort et gouvernaient.

Les historiens juifs racontent, avec des détails invraisemblables, que Cyrus, aussitôt Babylone prise, permit aux descendants des Judaïtes déportés par Nabuchodonosor de retourner dans leur pays, de reconstruire leur ville, de relever leur temple. Et ils indiquent qu'une première caravane quitta Baby-

lone, en 536, sous la direction de Zorobabel et revint à Jérusalem; puis que, près d'un siècle plus tard, en 458, Esdras ramena à son tour dans leur patrie une troupe de déportés. Ils énumèrent les chefs des familles, ils dénombrent les caravanes, ils précisent les circonstances des deux odyssées.

De ces récits, la critique historique ne retient qu'un très petit nombre de faits. La Restauration a été l'œuvre des Jérusalémites restés dans la ville et aux alentours de Jérusalem, plutôt que des descendants de ceux qui furent déportés en 588.

Les descendants des Jérusalémites exilés en Babylonie s'y étaient définitivement établis. Il est vraisemblable que des déportés auxquels les portes de leur patrie sont rouvertes après quinze, vingt, trente années de captivité, s'empressent de rentrer dans leurs anciens foyers. Mais à l'époque de Cyrus, il y avait plus de cinquante et de soixante ans que la déportation était achevée (car la grande déportation de 588 avait été précédée d'une première en 599); deux générations avaient passé; on s'était installé sur la terre d'exil; à l'époque du soi-disant retour d'Esdras, cent trente et cent quarante années avaient passé depuis la déportation; il n'était plus question de retourner à Jérusalem; on était en Babylonie, on devait vivre en Babylonie. La captivité est un mot impropre qui a faussé l'histoire; il n'y avait pas de captivité, pas d'esclavage; on avait été emmené de force sur les bords de l'Euphrate, mais on s'y était établi; maintenant on y vivait librement; et, pour avoir été imposée

par la violence, la déportation babylonienne n'en fut pas moins la première des innombrables émigrations par lesquelles les Juifs devaient plus tard remplir le monde. La colonie babylonienne, la première des colonies juives, demeura, grandit, et dura des siècles.

Qu'un petit nombre de Judaïtes soient revenus en Palestine à l'époque de Cyrus, cela est possible ; mais il faut chercher les restaurateurs ou plutôt les fondateurs de la nation juive au milieu des populations misérables demeurées sur le sol de la patrie. La domination persane, succédant à la domination chaldéenne, apportait aux Judaïtes restés dans leur pays la possibilité de revivre, de se grouper, de s'organiser. Après l'oppression babylonienne, il semble que le monde se soit repris à respirer, et, dans la Palestine comme ailleurs, s'il restait un souffle de vie au fond des poitrines, une résurrection devenait possible. Mais rien ne fut plus humble et rien n'est plus obscur que ces commencements.

Le premier acte connu de cette histoire est le relèvement du temple de Iahveh, attribué à Zorobabel. Le relèvement du temple, quelque médiocre qu'il ait été, c'est, en effet, l'âme jérusalémite qui se reprend ; tant qu'il n'y avait pas de temple, il n'y avait que des vaincus disséminés dans un pays en ruines ; le temple, cela veut dire que Iahveh est revenu dans sa terre et que, de nouveau, il y a un dieu pour Jérusalem.

Après le temple reconstruit, des années se passèrent. Jérusalem, depuis 588, était restée démantelée ; et une ville ouverte, à cet époque et en cet Orient, offrait

une proie facile aux entreprises des voisins et des nomades. Les écrivains bibliques rapportent qu'un juif du nom de Néhémie, qui remplissait auprès de l'empereur Artaxerxès les fonctions d'échanson, obtint de son maître et apporta à Jérusalem la permission de rebâtir les murailles. On rencontra des difficultés terribles; les ouvriers qui reconstruisaient les murailles, d'une main maniaient la truelle et de l'autre une épée. Il semble que la construction ait été achevée moins de cent ans après Cyrus, c'est-à-dire au milieu du cinquième siècle.

Avec un temple et des murailles, Jérusalem devenait une ville; avec la banlieue de petite étendue qui l'entourait, la ville devenait ce que nous appellerions une petite unité territoriale, et réunissait les conditions nécessaires pour vivre et prospérer.

Jérusalem et sa banlieue, c'était, en effet, le type même de l'organisation que le gouvernement perse entendait favoriser dans l'immense agglomération de peuples qui lui étaient soumis. Le gouvernement perse rappelait précisément à la vie les petits états, les agglomérations agricoles, les cités entourées de leur campagne, toutes les petites unités territoriales. Un grand état eût été un danger; de très petits états étaient préférables dans la confédération que formait le nouvel empire. La politique des empereurs persans ne visa point à autre chose qu'à protéger le développement des petits états, qu'à empêcher la constitution des grands. Dans l'une des principales villes de la Syrie résidait, entouré d'une armée, un satrape, qui

gouvernait la région syro-palestinienne. Dans chaque ville, il avait un lieutenant et quelques soldats ; et son action consistait à maintenir l'ordre et à percevoir le tribut. Pour peu qu'on payât le tribut et qu'il n'y eût point de désordres, chaque ville ou chaque groupement de villes, chaque petit état faisait chez lui ce qu'il voulait.

Y eut-il une restauration semblable à celle de la capitale de l'ancien royaume de Juda, dans les autres cités palestiniennes ? L'ancien royaume d'Ephraïm vit-il Samarie se relever ? Moab, Edom, Ammon eurent-ils la même fortune ? Les vieilles cités, les vieux centres syriens, bouleversés par la conquête assyrienne et babylonienne, revinrent-ils à la vie ? Assurément. Mais l'histoire de ces peuplades nous est presque inconnue ; l'histoire de Jérusalem est encore, malgré l'éclat de son développement postérieur, pleine d'ombre jusqu'au troisième siècle ; à plus forte raison, sommes-nous peu renseignés sur les destinées de ces voisins malheureux qui n'arrivèrent jamais à aucune gloire. Il est certain, cependant, qu'il y eut, sous la domination persane, dans toute l'étendue de la Palestine, un réveil, j'aimerais mieux dire un éveil, de ces peuplades écrasées depuis un siècle ; à Samarie comme à Jérusalem, dans les capitales de Moab, d'Edom, d'Ammon, dans certaines villes de Philistie, à Damas, quelque chose s'organisa d'analogue au développement des cités bourgeoises de notre moyen âge.

Au milieu de ces petits états, dont rien ne le diffé-

renciait à l'origine, le petit état de Jérusalem va grandir et se développer. C'est l'histoire de ce petit état, semblable d'abord aux petits états environnants, que nous allons suivre dorénavant. Le peuple de Jérusalem s'appelle maintenant, d'un mot nouveau, le peuple juif; le mot « juif » est une corruption du vieux mot « judéen » ; mais un mot nouveau caractérise un fait nouveau; il y avait autrefois un royaume de Juda; maintenant, il y a un peuple juif; le mot de Juif est né dans l'histoire. A laplace des petits royaumes qui, avant le sixième siècle, se partageaient la Syrie méridionale, il s'est formé une quantité de minuscules états indépendants les uns des autres, sous la commune hégémonie de l'empereur persan, grands au plus comme un ou deux de nos départements; parmi ce tas de cités rivales, irremédiablement enfouies pour nous dans la nuit d'un passé éteint, l'une est Jérusalem avec quelques milliers d'hectares de pâturages et de cultures alentour,qui, à cette date, végète misérablement, absolument semblable aux obscures cités ses voisines, et dont le nom doit primer un jour dans les destinées du monde. Nous avons vu, dans le premier chapitre de cette étude, que l'histoire de l'ancien royaume de Juda était la même que celle des peuplades voisines ; nous allons voir, au contraire, dans l'histoire du peuple juif, quelque chose d'absolument spécial, d'extraordinaire, d'unique. S'est-il donc passé à Jérusalem, pendant le cinquième siècle, des événements qui ne purent se passer dans les villes rivales de la Palestine? De toute évidence, non. Mais,

étant données les circonstances communes à toutes ces cités, à toutes ces peuplades palestiniennes, une seule d'entre elles sut en suivre le développement logique, avec toutes ses conséquences. Une commune origine, des commencements pareils ; mais, partout ailleurs, l'avortement ; ici, la continuité d'une chose qui devient ce qu'elle doit être, et la plus prodigieuse des réussites.

Qu'avons-nous d'abord? Quelques malheureux bergers ou cultivateurs, quelques humbles artisans, de pauvres gens sans chefs, qui se sont réunis autour des débris d'une cité démantelée, aux trois quarts incendiée, parmi la terreur des hordes pillardes et des voisins hostiles; puis, lorsqu'une ère meilleure est revenue et à la faveur d'une grande paix à travers le monde, la petite ville peu à peu se reconstruit, relève le temple de son ancien dieu national, à travers mille difficultés rebâtit ses murailles, assure quelque sécurité à ses habitants et à sa banlieue. Nous sommes au milieu du cinquième siècle. Il n'y a encore à Jérusalem aucune organisation, aucune loi; la ville, sauf son temple mesquin et peut-être quelques maisons, n'est guère qu'un groupement de cahutes qu'entoure une muraille; la civilisation est nulle; c'est l'âge douteux où un peuple commence à peine à exister; la sauvagerie est, avec la misère, aux portes de la cité. Il n'en est pas autrement de Samarie, l'ancienne capitale éphraïmite, des vieilles villes saintes de Béthel, de Silo, non plus que des petites villes syriennes, des villes de Moab, d'Ammon, d'Edom, de Philistie.

Jérusalem, avec son temple et ses murailles, reste une humble cité palestinienne.

A ce moment, commence l'évolution d'où sortira le christianisme. Un nom fixe la date, Esdras (1).

L'histoire d'Esdras, telle que la rapporte le livre qui dans la Bible porte son nom, est, comme presque toutes les histoires bibliques, une légende doctrinale, c'est-à-dire une légende qui a pour objet d'établir un dogme religieux ; la critique ne peut en retenir que deux ou trois petits faits, et la plus grande obscurité enveloppe le personnage d'Esdras, aussi bien que l'époque d'Esdras. Esdras fut-il l'homme de génie qui le premier organisa la peuplade jérusalémite ? Fut-il le chef d'une école de réformateurs ? Son nom n'est-il que le symbole sous lequel se cache un mouvement populaire, ou l'expression géographique qui désigne un groupe? On suppose qu'Esdras fut un personnage réel, qu'il fut prêtre de Iahveh, qu'il a notamment interdit aux Jérusalémites d'avoir des femmes étrangères et qu'il fut postérieur à Néhémie. Mais, si le personnage est et doit, suivant toute vraisemblance, demeurer irremédiablement obscur, l'œuvre accomplie, qu'elle soit l'œuvre d'un seul ou l'œuvre de plusieurs, apparaît et se comprend. Elle est la première affirmation de ce nationalisme qui fut le point de départ du judaïsme.

Le jour où les hommes de Jérusalem eurent reconstruit le temple de leur dieu et rebâti leurs murailles,

(1) Voir appendice II.

il semble qu'au lieu de s'endormir dans leur demi-sécurité ils jetèrent sur eux-mêmes, sur leur situation, sur leur passé, sur l'avenir, un regard profond, et que de ce regard profond naquit leur fortune. Les autres peuples, autour d'eux, Samarie, Moab, Edom, dans des conditions analogues, ne s'élevèrent pas au delà de l'existence au jour le jour, du pain quotidien, de la nuictée aimable. Il semble que les hommes de Jérusalem s'arrêtèrent à songer et interrogèrent leur destinée. Les autres, acceptant le sort que le hasard leur faisait, se contentèrent de vivre. Les hommes de Jérusalem tremblèrent sur eux-mêmes; ils s'hallucinèrent aux deux siècles dont l'horreur était à peine achevée. Ce tout petit peuple, enfermé dans les quelques hectares que bordaient le Cédron et la vallée de Ben-Himmon, frissonna de se trouver vaincu, isolé et si faible; et il se reporta anxieusement vers son passé. Aux souvenirs atroces de la ruine et de la déportation, aux souvenirs lamentables de cette lente et pénible restauration, ils opposèrent les souvenirs des gloires anciennes; on se racontait encore, parmi les anciens, les grandeurs passées des héros nationaux, les victoires de David, les splendeurs de Salomon; on évoquait le grand royaume davidique dont on exagérait l'ampleur depuis le désert jusqu'à la grande mer, et l'on se faisait des récits merveilleux du temple élevé par la magnificence de Salomon et que remplaçait aujourd'hui le mesquin édifice de Zorobabel. Tandis que les autres nations s'endormaient dans l'acceptation des choses, les hommes de Jérusalem se deman-

dèrent pourquoi ceci leur était advenu et pourquoi cela, pourquoi cette grandeur et pourquoi cette chute; ils ne consentirent point à avoir été glorieux et à être si misérables, si ce n'est pour des causes extraordinaires; ils se posèrent la redoutable question du Pourquoi qui est l'origine de tous les relèvements.

La naïve théologie du dixième, du huitième, voire du sixième siècle enseignait que les victoires des nations étaient les victoires de leurs dieux patrons, que leurs défaites étaient la défaite du dieu patron; une victoire effaçait une défaite; Iahveh battu avec Achaz avait pris sa revanche avec Ezéchias; conception aisée parmi le jeu des brigandages tantôt productifs, tantôt infructueux, des anciennes peuplades palestiniennes. Mais les effroyables événements qui étaient survenus, l'invasion chaldéenne, la ruine, la déportation avaient fait définitivement de ces peuples des peuples vaincus, de ces dieux des dieux vaincus. Et chaque peuplade continuait, comme avant la conquête babylonienne, à honorer son dieu propre; Moab adorait Camos; Ammon adorait Moloch. Semblablement, Iavheh régnait à Jérusalem. Comme Camos était le dieu territorial de Moab, Iahveh était toujours le dieu territorial de Juda. Seulement, tandis que les peuples voisins avouaient la défaite de leurs dieux, les hommes de Jérusalem proclamèrent que leur dieu n'avait pas été vaincu; au lendemain de la déportation babylonienne et sous l'humilité de la domination persane, ils déclarèrent que Iahveh était le maître terrible qui avait voulu frapper son peuple et qui

avait voulu le relever ; ils affirmèrent que leurs désastres, que leur ruine et que leur oppression étaient l'œuvre même de leur dieu national.

Rien n'était changé, en apparence, des traditions anciennes, dans la Palestine du cinquième siècle; mais, au fond, tout était bouleversé dans l'âme des hommes de Jérusalem. Tandis qu'il suffisait aux autres de cultiver la divinité patronne qui dispensait le soleil et la rosée, les hommes de Jérusalem réfugièrent leur désespoir, leur anxiété et leur orgueil dans l'âme terrible qu'ils situèrent en Iahveh. Effort prodigieux de quelques hommes héroïques ! Les autres dieux étaient devenus les minces divinités secondaires, opprimées avec leur peuple et qui ne présidaient plus, sous l'hégémonie persane, qu'aux petits événements de leur petite ville. Les hommes de Jérusalem eurent l'audace de proclamer que leur dieu avait triomphé, qu'il avait voulu la défaite de son peuple, qu'il voulait son relèvement. Iahveh ne fut plus seulement un dieu territorial assis dans l'arche, gourmand de graisse ; il apparut à Esdras, au groupe d'Esdras, tandis que les torturait l'angoisse de leur humiliation, comme le maître terrible qui avait tout fait.

Et pourquoi Iahveh avait-il voulu cette abominable chose, son temple incendié, sa ville détruite, son peuple dispersé, sa terre désolée pour deux cents ans ?

Comme une âme déchirée et qui a connu les affres de l'agonie, veut, à toute force, trouver la cause de son malheur et, pour revivre, a l'absolu besoin de savoir pourquoi elle a failli mourir, le groupe d'Es-

dras inventa la seule réponse capable de lui assurer la vie.

Il fallait que cette réponse fût le stimulant formidable qui, rénovant le patriotisme de la peuplade, exaltât ce patriotisme jusqu'au plus sombre fanatisme. Il fallait que les hommes de Jérusalem s'unissent dans un amour sauvage de la cité; il fallait que désormais le patriotisme étreignît ces cœurs et ne laissât rien subsister à côté; il fallait que l'amour de la patrie jérusalémite flambât dans la profondeur de ces âmes de telle façon que, pour plusieurs siècles, les murailles de la ville n'eussent plus à s'éclairer à d'autre feu.

Eh bien, comment s'appelait, dans ces peuplades de la Syrie méridionale, cette chose que nous appelons aujourd'hui la patrie? A Jérusalem, cela se nommait Iahveh; en Moab, cela se nommait Camos; en Ammon, cela se nommait Moloch; à Tyr, Bel et Astarté sa parèdre; à Damas, Rimmon; en Philistie, Dagon. Si ce patriotisme frénétique avait dû naître en Moab, à Damas, il se serait exprimé par les noms de Camos ou de Rimmon. Naissant à Jérusalem, il s'exprima par le nom de Iahveh.

L'homme ou le groupe qui s'appela Esdras annonça que Iahveh avait désolé sa terre, dispersé son peuple, détruit sa ville, incendié son temple, parce que son peuple avait abandonné son dieu, parce que sa ville l'avait renié, parce que son temple avait vu des idoles étrangères se dresser en face de sa jalousie. Cela voulait dire que la terre de Juda avait été désolée, le peuple dispersé, la ville détruite, parce que les

ancêtres avaient laissé se faner dans leur cœur l'amour de leur terre, parce que le peuple n'était point demeuré uni dans la grande solidarité nationale, parce que le nationalisme, qui seul crée les grands peuples, avait faibli jadis dans la ville de Jérusalem.

La défaite, la ruine, la déportation, la misère obscure, la servitude avaient puni l'âme judaïque de n'avoir pas conservé cette grande passion de la patrie sans laquelle tout peuple est condamné à mourir : Esdras exprima cela en proclamant que Iahveh avait puni son peuple pour lui avoir été infidèle, pour avoir adoré d'autres dieux. La restauration, l'espérance rendue, l'avenir rouvert, récompenseraient le peuple juif, s'il s'unissait dans l'exclusivité farouche de son nationalisme : Esdras exprima cela en annonçant que Iahveh rendait la vie à ses enfants fidèles et qu'il leur promettait un avenir de félicité, s'ils se consacraient entièrement à lui.

Historiquement, il était faux de dire que l'ancien royaume de Juda eût été infidèle à Iahveh ; nous savons que Iahveh avait toujours été adoré en Juda; nous savons qu'il est impossible de concevoir qu'un autre dieu que Iahveh ait été adoré dans le pays de Jérusalem. Mais Esdras ne se piquait point de critique historique ; et le glorieux mensonge de ceux qui, au cinquième siècle, ressuscitèrent la nation juive, ne rencontra aucun contradicteur. L'âme qui a manqué de sombrer dans l'agonie de la mort, et qui veut savoir pourquoi elle a souffert, n'a pas besoin d'une réponse vraie ; elle a besoin d'une réponse qui soit un remède.

Le mensonge d'Esdras était le remède unique qui pouvait sauver, qui sauva l'âme juive. Il s'agissait de constituer, après les pires catastrophes, au milieu de continuels dangers, en face d'un avenir plein de péril, l'âme d'un petit peuple qui voulait vivre. Il s'agissait de lui dire : Vois ton drapeau! Là est toute ta force. Si tu tiens tes yeux attachés à ce signe, tu seras fort; si tu t'en détournes, n'en doute pas, tu es perdu! Sache! chaque fois que tes pères se sont ralliés à lui, quelles victoires, quelles promesses ! Mais quand ils s'en sont détournés, rappelle-toi Nabuchodonosor vainqueur, ta maison et ta vigne incendiées, et l'exil auprès des fleuves de Babylone. Tu as été vaincu, Juda, parce que tu as trahi Iahveh. Tu as été rétabli, parce que tu es revenu à Iahveh. Sois fidèle à Iahveh, Juda, et tu seras heureux.

C'est ainsi que le regard profond et désespéré que les hommes de Jérusalem, au cinquième siècle, jetèrent sur eux-mêmes les sauva.

Et c'est ainsi que l'ancien dieu local de Juda, le Iahveh patron de Juda, analogue au Camos de Moab, au Moloch d'Ammon, se transforma, grandit, s'anima et devint le redoutable personnage que la Bible devait plus tard représenter.

La question religieuse, à Jérusalem, fut donc la question nationale. Le nom ineffable, Iahveh, dont les savants cherchent en vain l'origine, a cette signification et peut se traduire ainsi : la Patrie. Tu aimeras le seigneur ton dieu de tout ton amour, ordonne le Deutéronome ; et cela signifie : Tu aimeras ton pays

au-dessus de toi-même. L'étendard où devaient se rallier les patriotes, c'était le nom du dieu; outrager Iahveh, ce serait aujourd'hui insulter le drapeau. Dans les grands pays, il existe une idole aveugle et féroce, armée du glaive, la Patrie, qui demande des sacrifices humains et à qui les pères apportent leurs fils en holocauste. L'idole, à Jérusalem, se nomma Iahveh.

Ce nationalisme exaspéré a été le berceau du christianisme.

Nous allons en suivre le développement.

§ 2.

L'ÉCOLE D'ESDRAS

L'œuvre de l'école d'Esdras comporte quatre grands faits principaux :

1° L'interdiction de tout autre culte que celui de Iahveh;

2° L'interdiction des mariages mixtes;

3° La défense de représenter Iahveh sous une apparence matérielle;

4° La monopolisation du culte au temple de Jérusalem.

L'histoire de ces quatre grands faits du judaïsme (auxquels on pourrait ajouter l'institution du sabbat, dont l'importance ne fut pas médiocre) nous mène du

cinquième siècle jusqu'à la dernière partie du quatrième, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la conquête de l'Asie par Alexandre le Grand.

Interdiction de tout autre culte que celui de Iahveh. — Dans la Jérusalem ancienne des rois, pas plus que dans la Jérusalem restaurée de Zorobabel et de Néhémie, il n'y avait eu, sauf d'infimes exceptions, d'autre culte que celui de Iahveh ; mais les Jérusalémites suivaient là l'usage, commun aux peuplades palestiniennes, de n'adorer que leur dieu propre. Avec l'école d'Esdras, l'exclusion des dieux étrangers devint une proscription formelle.

Y avait-il alors à Jérusalem un danger quelconque d'intrusion de cultes étrangers? Les communications furent d'abord rares et difficiles de peuplade à peuplade; l'empire persan ne faisait pas de prosélytisme; on n'imagine point comment le vieil Iahveh aurait pu, au fond de son sanctuaire, être dérangé par un dieu du voisinage ou par un dieu persan. A la fin du cinquième siècle, pourtant, les rapports entre Juda et ses voisins furent plus fréquents ; il y eut à Jérusalem des mercenaires, des marchands étrangers ; eux-mêmes, les Juifs de Jérusalem commencèrent à se répandre dans les pays voisins... L'obscurité de l'histoire juive à cette époque ne permet que des hypothèses. En tous cas, la législation des cinquième et quatrième siècles offre une préoccupation constante des cultes étrangers.

Iahveh seul dieu de Jérusalem, c'est le point de

départ jamais oublié de la législation judaïque. Dès qu'il y eut des lois à Jérusalem, l'apostasie, c'est-à-dire simplement le culte rendu par un Juif à un autre dieu que Iahveh, fut dénoncée comme le plus grand des crimes et punie de mort ; les unes après les autres, les mesures les plus effroyables furent édictées pour empêcher la possibilité de la défection religieuse.

Si ton frère, fils de ta mère, ou ton fils ou ta fille, ou la femme de ton cœur, ou ton ami qui t'est comme ton âme, t'incite secrètement, en disant : Allons et servons d'autres dieux !...

Tu ne lui céderas pas, tu ne l'écouteras pas, ton œil ne l'épargnera pas, tu seras sans pitié, tu ne le couvriras pas.

Mais tu le tueras ; ta main sera la première sur lui pour le faire mourir ; et la main de tout le peuple ensuite.

Tu le lapideras, et il mourra, parce qu'il a cherché à te détourner de Iahveh ton dieu...

Si tu entends dire au sujet de l'une des villes que te donne pour demeure Iahveh, ton dieu : Des gens pervers sont sortis du milieu de toi et ont séduit les habitants de leur ville en disant : Allons, et servons d'autres dieux !...

Tu rechercheras, tu examineras, tu interrogeras avec soin.

Et voici, la chose est-elle vraie, le fait est-il établi, cette abomination a-t-elle été commise au milieu de toi ?

Alors tu frapperas du tranchant de l'épée les habitants de cette ville, tu la dévoueras par l'anathème avec tout ce qui y sera, et tu passeras même son bétail au fil de l'épée.

Tu en amasseras tout le butin au milieu de la grand place, et tu brûleras au feu la ville et tout son butin, pour Iahveh ton dieu ; et elle sera pour toujours un monceau de ruines, et jamais elle ne sera rebâtie (1).

(1) *Deutéronome*, XIII, 6-16.

L'Inquisition eut pour objet d'établir une religion. Les atrocités du Deutéronome eurent pour objet de fonder une nation.

Interdiction des mariages mixtes. — Ce fut probablement l'œuvre spéciale d'Esdras.

Les chefs s'approchèrent de moi, raconte Esdras au chapitre IX du livre qui lui est attribué, en disant : Le peuple d'Israël, les prêtres et les lévites ne se séparent point, quant à leurs abominations, des peuples des terres voisines...

Car ils ont pris de leurs filles pour eux et pour leurs fils, et la semence sainte s'est mêlée avec les peuples de ces terres...

Quand j'entendis cette parole, je déchirai mon manteau et ma robe, et j'arrachai les cheveux de ma tête et les poils de ma barbe, et je restai assis consterné jusqu'au soir (1).

Et plus loin :

Ne donnez point vos filles à leurs fils et ne prenez point leurs filles pour vos fils, et ne recherchez jamais ni leur paix ni leur bien, afin que vous deveniez forts et que vous mangiez le meilleur de la terre et que vous la donniez en possession pour toujours à vos fils (2).

Et les femmes étrangères furent chassées, et, avec elles, les enfants qu'elles avaient eus.

Le récit est légendaire; mais le fait semble historique et il y a lieu de laisser à Esdras l'honneur de l'avoir accompli. Tous les livres hébraïques feront de l'interdiction des mariages mixtes une des lois

(1) *Esdras*, IX, 1-4.
(2) *Esdras*, IX, 12.

fondamentales du judaïsme ; quand ils raconteront les apostasies de Salomon, ils les expliqueront par l'influence des sultanes étrangères introduites dans le harem du grand roi ; quand ils raconteront la vie édifiante des héros-types du judaïsme, d'Abraham et de ses descendants, ils les marieront uniquement à des femmes de leur race. La loi deutéronomique, en effet, fut formelle.

Tu ne t'allieras point en mariage avec elles (les nations voisines) ; tu ne donneras pas ta fille à leur fils, et tu ne prendras pas leur fils pour ta fille.

Car on détournerait de moi ton fils, et il servirait d'autres dieux (1).

L'interdiction des femmes étrangères était, en effet, puissamment efficace pour maintenir à Jérusalem l'exclusivité du culte de Iahveh, c'est-à-dire pour favoriser un développement purement national. Plus tard, les écrivains juifs allégueront la sainteté de la race juive et auront horreur du mariage mixte, comme d'un sacrilège. Mais, au cinquième siècle, il ne s'agit encore que d'instituer un nationalisme farouche, sous les espèces d'une consécration absolue des familles juives à Iahveh. Il faudra arriver jusqu'au premier siècle avant notre ère pour voir les Juifs se relâcher de l'observance de la vieille loi, et jusqu'à saint Paul pour les voir s'en libérer résolument.

L'histoire admire avec quelle décision les hommes de Jérusalem se créèrent cette loi anti-humaine qui,

(1) *Deutéronome*, VII, 3-4.

repoussant d'eux les femmes des peuplades voisines, les isolait du coup au milieu des autres peuples.

DÉFENSE DE REPRÉSENTER IAHVEH SOUS UNE APPARENCE MATÉRIELLE. — Ici, l'historien n'admire plus seulement l'opportunité d'une loi sévère, il s'émerveille d'une conception si profonde qu'il a peine à s'en représenter la réalisation.

Comment différencier assez puissamment Iahveh des dieux voisins, comment l'isoler assez jalousement dans le cœur du peuple juif, comment faire de lui un dieu assez exceptionnel, pour que jamais au culte de Iahveh le culte des dieux voisins ne puisse être mêlé, pour que la patrie juive reste à jamais l'unique divinité de ces cœurs ardents?

Les hommes de Jérusalem, au cinquième siècle, imaginèrent que les autres dieux, un Camos, un Bel, un Rimmon, pouvaient se manifester bœuf, serpent, poisson, avoir un ou deux sexes; mais que Iahveh, lui, ne souffrait aucune représentation, n'avait aucun emblème, et qu'insexué il régnait, invisible, dans l'ouragan.

Il est difficile à la critique, dans la pénurie des documents qui nous restent de cette époque, de savoir par quel processus vint, aux Juifs du cinquième siècle, la conception du dieu sans images; peut-être leur fut-elle suggérée par l'exemple de la religion iranienne qui n'avait pas de réprésentations d'Ormuzd; mais l'influence de l'iranisme sur le judaïsme semble postérieure au cinquième siècle, et c'est à Babylone et dans

la civilisation babylonienne que s'éduquèrent les hommes de Jérusalem. Il est possible que la décision géniale d'un Esdras ait imposé à ses contemporains une nouveauté aussi extraordinaire; mais cette nouveauté peut s'expliquer aussi par des causes accidentelles. Peut-être la destruction de tous les emblèmes de Iahveh au moment de la conquête babylonienne, l'extrême misère des Jérusalémites à l'époque de la Restauration, l'impossibilité de fabriquer des images divines assez riches, assez magnifiques pour représenter le dieu hautain qu'on rêvait, le dégoût d'images insuffisantes et grossières, conduisit-il ces hommes à se passer de toute représentation de leur divinité. Quoi qu'il en soit, comprenons que cette conception est un coup de génie qui porta l'âme juive sur un sommet inaccessible dans le monde syrien de l'époque persane, et qu'elle fit la fortune du judaïsme. Il fallait, pour les Juifs du cinquième siècle, que Iahveh, que la patrie juive fût quelque chose d'unique, de monstrueusement isolé, d'isolé jusqu'à la folie; et cela était nécessaire afin que Iahveh vécût, c'est-à-dire, au milieu de tant de dangers, afin que la patrie juive vécût.

Vous prendrez garde à ne vous faire quelque image taillée, quelque représentation d'une forme quelconque.

Ni figure de mâle, ni figure de femelle, ni figure d'aucune bête qui soit sur la terre, ni figure d'aucun oiseau ailé qui vole dans le ciel.

Ni figure d'aucune bête qui rampe sur le sol, ni figure d'aucun poisson qui soit dans les eaux sous la terre.

Tu prendras garde, voyant le soleil, la lune et les étoiles

et toute l'armée des cieux, à ne te prosterner devant elle et la servir...

Et si vous vous corrompez, et si vous faites quelque image taillée, quelque représentation de quoi que ce soit, et si vous faites ce qui est mauvais aux yeux de Iahveh, votre dieu, pour l'irriter,

Je prends aujourd'hui à témoin contre vous le ciel et la terre, que vous serez détruits et que vous périrez (1).

On se rappelle le fameux Décalogue :

Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face.
Tu ne te feras point d'image taillée (2)...

Dès l'époque d'Esdras, Iahveh n'est plus représenté dans son temple. Au fond du sanctuaire, il y a un rideau, et, derrière le rideau, le saint des saints est une salle vide : là réside, invisible et présent, le dieu juif. Les taureaux d'or, les serpents d'airain, les vieux éphod, la matsébah, l'asherah sont des souvenirs abominables; ou bien ils changent de signification; les taureaux d'or se confondent avec les anges de Iahveh, les Keroubim; les serpents d'airain, avec les Sarafim; l'éphod devient un vêtement rituel; la matsébah n'est plus qu'une stèle commémorative; seule, l'asherah périt dans le naufrage, mais on la prend pour la représentation de l'Astarté phénicienne; le vieux culte disparaît, est proscrit, devient criminel.

Et un phénomène nouveau se produit. Les représentations divines sont condamnées si sévèrement que l'on confond les anciennes représentations de Iahveh

(1) *Deutéronome*, IV, 16-26.
(2) *Deutéronome*, V, 7-8.

avec les représentations des autres dieux palestiniens. Idolâtrie est un mot qui signifie adoration des images; il peut être appliqué à l'adoration de Iahveh en image, aussi bien qu'à l'adoration d'autres dieux en images. Les anciens Israélites avaient été idolâtres en adorant Iahveh sous une forme humaine ou animale; mais ils n'avaient pas adoré, sous ces formes matérielles, Camos, Moloch, les dieux étrangers. Les Juifs de l'école d'Esdras ne voulurent pas distinguer l'idolâtrie iahvique de l'idolâtrie étrangère; l'idolâtrie iahvique fut assimilée à l'idolâtrie étrangère et vouée à la même exécration. Nous savons que les écrivains bibliques confondirent différents surnoms de Iahveh (*baal*, maître; *mêlêk*, roi) avec certains dieux étrangers (Bel, dieu phénicien; Moloch, dieu ammonite); l'idolâtrie iahvique fut également assimilée à l'idolâtrie étrangère et vouée à la même exécration; et quand plusieurs siècles eurent passé, les prophètes ne surent même plus que ces représentations matérielles avaient été jadis celles de Iahveh; cette inintelligence de l'ancienne religion israélite est l'une des preuves, M. Maurice Vernes l'a établi, de l'extrême modernité des livres prophétiques.

Plus tard, l'idée d'un dieu sans représentation matérielle sera l'une des forces du judaïsme devenu le christianisme, le jour où il s'offrira à des esprits épris d'abstraction et las du symbolisme des divinités helléniques. Mais comprenons qu'au cinquième siècle et tout le temps que dura le temple de Jérusalem, le culte du dieu sans images, loin d'être un culte spiritualiste, fut

aussi grossièrement matérialiste que celui des au
dieux. A Jérusalem, comme ailleurs, le dieu local
honoré par des immolations d'animaux ; on aba
bêtes devant l'autel ; le prêtre est un sacrificat
c'est-à-dire un boucher ; la législation mosaïque é
tera un manuel d'équarrissage, et lorsque Jérusa
deviendra une ville sainte où afflueront les pèler
le temple sera un énorme abattoir où, en l'honneu
dieu invisible, ruissellera sans cesse le sang des
tiaux.

Monopolisation du culte dans le temple uni de Jérusalem. — Cette fois, il est évident que le
accompli précéda la loi imposée.

L'état juif au cinquième siècle comprenait uni
ment la petite ville de Jérusalem et sa banlieue
Jérusalem, le temple de Iahveh avait été péniblem
reconstruit, et l'on ne voit point qu'il y eût place, d
la même ville, pour un autre temple du même d
La banlieue jérusalémite était trop exiguë pour a
des sanctuaires agrestes ; la vogue de l'ancien ten
de Jérusalem avait d'ailleurs supprimé les tem
rivaux dans un rayon assez considérable. Et puis,
siècles de dévastation avaient passé par là, et si q
que haut-lieu avait pu subsister dans le voisinage
grand temple, la guerre et le pillage l'auraient em
té. Il y a donc les plus grandes chances pour q
commencement du cinquième siècle le temple de Jé
salem fût le seul sanctuaire de Iahveh dans le petit
juif.

Au contraire, les anciennes grandes villes hébraïques, Samarie, Béthel, Silo, Dan, avaient conservé ou reconstruit leurs vieux sanctuaires. Samarie, Béthel, Silo, Dan étaient maintenant des villes étrangères ; il importait aux hommes de Jérusalem de déclarer que le sanctuaire de Iahveh à Jérusalem était le seul sanctuaire orthodoxe, tandis que les sanctuaires de Iahveh à Dan, à Silo, à Béthel et à Samarie étaient des autels schismatiques, réprouvés par le dieu qui régnait à Jérusalem.

La rivalité et même l'hostilité apparaissent, en effet, comme certaines entre Jérusalem et les autres villes de la Palestine au cinquième siècle, et l'on sait que le temple et les murs de Jérusalem furent reconstruits en dépit de ces villes. Mais, en professant que leur temple était le seul temple légitime de Iahveh, les hommes de Jérusalem firent mieux que de lutter contre l'antagonisme des villes voisines; de même que par l'interdiction des mariages mixtes et des représentations matérielles de leur dieu, ils avaient entendu s'isoler dans un patriotisme farouche au milieu des peuplades congénaires, ils voulurent, en proclamant que Iahveh ne pouvait pas être adoré ailleurs qu'à Jérusalem, resserrer plus étroitement l'âme juive autour de son dieu.

Il y aura un lieu que Iahveh, votre dieu, choisira pour y faire demeurer son nom.

Vous y apporterez vos holocaustes et vos sacrifices, vos dîmes et vos prémices, et les offrandes votives que vous aurez vouées à Iahveh.

Et vous vous réjouirez devant la face de Iahveh, votre d
vous, vos fils et vos filles, vos esclaves hommes et fem
et le lévite qui est dans vos portes...

Prends garde à toi, de peur que tu n'offres tes holoc
tes en d'autres lieux.

Mais dans le lieu que Iahveh choisira, c'est là qu
offriras tes holocaustes (1).

Comme l'interdiction des images divines, la mo
polisation du culte au temple de Jérusalem devait ai
plus tard la propagande chrétienne parmi l'em
gréco-romain, le jour où, ce temple unique étant
truit, le christianisme offrit aux esprits philosophiq
l'illusion d'une religion purement spirituelle.

Les exégètes professent généralement que la
nopolisation du culte au temple de Jérusalem fut
postérieure à l'interdiction des images de Iahvel
au reste de l'organisation judaïque. C'est une erre
Le monopole du temple jérusalémite, établi en
dès le début de la Restauration par la concentrat
de l'état juif dans la ville et la banlieue de Jéru
lem, fut primordial, aucun autre temple ne dev
sembler possible aux hommes de Jérusalem. M
plus tard, et notamment au quatrième et au t
sième siècle, lorsque Jérusalem eut acquis une h
monie morale sur la plupart des vieilles villes pa
tiniennes, la théorie du monopole jérusalémite eut
adversaires au sein même du judaïsme; les écriv
jérusalémites firent une concession en admettant
les vieux sanctuaires avaient été légitimes autre

(1) *Deutéronome*, XII, 11-14

pendant que le temple de Jérusalem n'existait pas encore; et nous verrons, tandis que le parti orthodoxe continuera à abominer les hauts-lieux de Béthel, de Dan et de Silo, une autre école les défendre (1); d'accord avec les orthodoxes pour interdire les mariages mixtes et pour proscrire toute espèce d'idolâtrie, elle affirmera qu'il est licite d'adorer Iahveh partout où le dieu a mis la mémoire de son nom. La doctrine du monopole devait cependant triompher, et le jour venir où le judaïsme entier tournerait ses regards vers l'unique sanctuaire de Jérusalem.

§ 3.

LES PREMIÈRES LÉGISLATIONS

Autour des grands faits qui dominent l'organisation du judaïsme, au cinquième siècle, il apparaît qu'une série de petites législations furent promulguées, dont on trouve les traces dans les livres de l'*Exode* et du *Deutéronome*. Lois sommaires de droit commun, coutumes de l'agriculture et de l'élevage, prescriptions rituelles, ordonnances d'hygiène publique, institutions de gouvernement, une série de petits codes primitifs s'élaborèrent peu à peu, que suscitait, coordonnait la grande préoccupation de concentrer les forces de l'âme juive autour du nom de Iahveh.

(1) Légendes de Samuel, d'Elie et d'Elisée, et *Exode*, xx, 24.

L'influence babylonienne, qui allait bientôt devenir prépondérante dans le judaïsme, n'est pas encore sensible dans ces premières législations ; farouchement, les disciples d'Esdras s'isolent entre leurs murs, à l'ombre de leur temple ; l'élément juif règne exclusivement. Mais, dès les premières législations, le nationalisme juif se vêt du vêtement religieux qu'il ne dépouillera jamais ; le régime gouvernemental jérusalémite apparaît comme une théocratie. Les institutions, en évoluant autour de la religion de Iahveh, vont prendre la forme religieuse ; les lois, les lois civiles comme les lois d'hygiène, seront des lois religieuses ; le gouvernement sera un gouvernement religieux ; les chefs de l'état juif régneront au nom de Iahveh et seront des prêtres.

Comment les prêtres du dieu local étaient-ils arrivés, au cinquième siècle, à diriger le gouvernement de l'état de Jérusalem ? A défaut de documents, les vraisemblances historiques nous montrent les prêtres seuls capables, après la Restauration, d'exercer une autorité dans la ville et les environs.

L'état de Jérusalem se développe sous la surveillance de ses maîtres persans ; mais l'empereur qui règne à Suse, le satrape qui gouverne en Syrie, laissent aux Juifs de Jérusalem, pour peu qu'ils vivent en paix et qu'ils payent le tribut, toute liberté pour s'administrer eux-mêmes. Il n'y avait pas, il ne pouvait y avoir d'armée juive, à plus forte raison de caste militaire juive ; l'hégémonie persane n'imposait guère aux peuplades vassales d'autre obligation précise que la soumission

politique et l'impôt. Donc, du côté de la force militaire, rien à Jérusalem pour commander. L'extrême pauvreté, l'absence de commerce et d'industrie, pendant le siècle qui suivit la Restauration, étaient telles qu'aucune bourgeoisie ne pouvait se constituer ; l'industrie ne prospéra jamais à Jérusalem ; le commerce, lorsque la paix persane fut établie en Orient, demeura mince ; une oligarchie de marchands était presque aussi impossible qu'une oligarchie militaire dans la Jérusalem du cinquième et du quatrième siècle. La domination d'un petit sultan, d'une sorte de pacha régnant sous la suzeraineté du satrape syrien n'eût pu s'établir qu'avec un semblant d'autorité militaire nationale ; uniquement appuyée sur la force persane, elle eût été odieuse au peuple. L'empire perse ne songea jamais à faire administrer les petits états vassaux par des préfets ; il fallut l'organisation romaine pour envoyer des fonctionnaires à l'autre bout du monde. Dans l'impossibilité de tout autre gouvernement, un gouvernement clérical était donc, par la force des choses, à peu près nécessaire. Et il se trouva que ce gouvernement correspondait aux besoins du peuple de Jérusalem.

Est-ce parce qu'un gouvernement de prêtres était seul possible à Jérusalem, à l'époque d'Esdras, que le patriotisme juif se formula dans le nom du dieu national? Est-ce parce que le patriotisme juif se formula, à l'époque d'Esdras, dans le nom du dieu national, que le gouvernement de Jérusalem échut aux prêtres? Il est vraisemblable que la cause se confondit avec l'ef-

fet et l'effet avec la cause, pour produire une double nécessité logique, de sorte que le gouvernement des prêtres affermit dans la forme religieuse le patriotisme juif, et que la concentration du patriotisme juif en une forme religieuse affermit décisivement le gouvernement des prêtres.

Dès l'époque d'Esdras, c'est-à-dire dès que le petit état juif commença à vivre, les prêtres se trouvèrent à la tête de la hiérarchie sociale. Il n'y eut ni caste militaire, ni oligarchie de marchands, ni pacha gouvernant despotiquement; le lieutenant persan représentait la lointaine puissance militaire à laquelle personne ne songeait à résister, et la police locale suffisait à maintenir l'ordre. Il y eut une caste sacerdotale; et le chef des prêtres, le grand-prêtre, gouvernait. Le premier soin des législateurs juifs semble avoir été d'établir un système de dîmes sur les récoltes et sur l'élevage, d'offrandes, de vœux obligatoires ou volontaires, qui devait rapidement amasser entre les mains des prêtres toute la richesse possible en ce petit pays. Et la caste sacerdotale fut bientôt aussi riche que puissante.

Elle-même se hiérarchisa très vite. Autour du grand-prêtre, un certain nombre de familles accapara les revenus et l'autorité; la loi mosaïque appelle ces privilégiés du sacerdoce les prêtres-lévites. Au-dessous d'eux, les simples lévites formèrent une sorte d'armée, entretenue et dirigée par les prêtres. Enfin, tout en bas de la caste sacerdotale, il y eut les basses fonc tions des pauvres gens qui n'étaient même poin

lévites. On peut se représenter, en réduisant par la pensée l'immense chose qu'est l'église catholique aux proportions d'une église régnant sur un état de moins de cent mille âmes, les évêques avec leur pape, puis l'armée des curés et des vicaires et, comme cela se vit au moyen âge, la multitude des humbles grouillant obscurément autour de l'autel.

Seulement, à Jérusalem, les prêtres faisaient les lois, les appliquaient et rendaient la justice. Le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire, comme le pouvoir législatif, leur appartenaient. Ils étaient le cœur, aussi bien que la tête, aussi bien que le bras, à Jérusalem.

Au-dessous de la caste sacerdotale, le peuple se distribuait en familles de cultivateurs, de bergers, de petits marchands. On était loin de la vie patriarcale; mais, à part le peu de commerce indispensable à une agglomération d'hommes, la culture et l'élevage étaient la seule affaire des Juifs de l'époque persane; et l'on ne voit pas les législations de l'*Exode*, du *Deutéronome* et, plus tard, du *Lévitique*, réglementer d'autres mœurs que celles toutes primitives d'une population absolument territoriale.

Les textes de la Bible où se trouve la trace des plus anciennes législations sont *Exode*, XXI à XXIII, 19; *Exode*, XXXIV, 17 à 26; et *Deutéronome*, XII à XXVI. Il y eut là comme une « première édition » de la législation mosaïque. Et le système de la théocratie s'y énonça pour la première fois.

Nous avons vu sur quelle base essentiellement

nationaliste et sous quelle forme essentiellement religieuse ces premières législations s'établirent.

Idée générale : Iahveh est le dieu national des Juifs ; adorer un autre dieu que Iahveh, c'est la trahison, le crime suprême ; Iahveh est le nom symbolique de la patrie juive.

Cela établi, trois grandes prescriptions :

Première prescription : interdiction aux Juifs d'avoir des femmes étrangères. Le peuple de Iahveh doit rester pur ; l'âme juive doit rester pure.

Deuxième prescription : interdiction de représenter Iahveh sous une image quelconque. Iahveh ne peut pas être confondu avec les autres dieux ; l'âme juive doit s'isoler contradictoirement à tous les autres peuples.

Troisième prescription : interdiction aux Juifs d'élever à Iahveh un autre temple que celui de Jérusalem. Jérusalem est l'unique terre de Iahveh ; l'âme juive doit se concentrer près du drapeau qu'est le nom de son dieu.

Autour de ces grandes prescriptions fondamentales, la société est organisée religieusement. La hiérarchie sacerdotale est déjà indiquée par la distinction des prêtres-lévites et des simples lévites. Les impôts, constitués par les dîmes, les prémices, les offrandes votives, ont tous le caractère d'offrandes à Iahveh.

Les fêtes religieuses sont les cérémonies où, régulièrement, les enfants de Iahveh doivent se retrouver et s'unir dans leur commun nationalisme ; et les trois grandes fêtes agricoles de l'année, Pâques, la moisson

et les vendanges, sont organisées en trois grands pèlerinages qui convient au temple unique tous les hommes de Juda...

Trois fois l'an, tous les mâles d'entre vous se présenteront devant la face de Iahveh, votre dieu, dans le lieu de sa demeure (1).

Le sabbat, enfin, est une institution théocratique destinée, aussi bien que l'interdiction des mariages mixtes et que la défense de représenter Iahveh sous une apparence matérielle, à isoler au milieu des autres peuplades le nationalisme juif.

Le sabbat aurait un intérêt médiocre, s'il n'était que l'institution d'un jour férié utile aux travailleurs, à l'esclave comme à l'homme libre, et aux bêtes des champs elles-mêmes. Le sabbat est, au contraire, le jour consacré à Iahveh ; c'est une sorte de dîme que le Juif prélèvera sur la semaine, l'offrande d'un jour qu'il doit à son dieu ; le sabbat est un jour tabou. Si l'on en doute, que l'on ouvre la Bible.

Le septième jour est un sabbat pour Iahveh, ton dieu... Tu te souviendras que tu as été esclave dans la terre d'Egypte, et que Iahveh, ton dieu, t'en a fait sortir à main forte et à bras étendu ; c'est pourquoi Iahveh, ton dieu, te commande d'observer le sabbat (2).

La loi du troisième siècle sera plus précisément motivée encore.

(1) *Deutéronome*, XVI, 16.
(2) *Deutéronome*, V, 14-15.

Iahveh s'est reposé le septième jour; c'est pourquoi Iahveh a béni le jour du sabbat et l'a sanctifié (1).

Celui qui profane le sabbat est mis à mort (2). Avouons que la peine de mort serait quelque peu excessive, s'il s'agissait de faire respecter une institution simplement humanitaire.

Mieux que la circoncision, qui fut commune à beaucoup de peuplades palestiniennes et qui n'a pas une grande importance dans la Bible, le sabbat est le signe extérieur par quoi les enfants de Iahveh doivent se distinguer des autres hommes. Aussi n'ordonne-t-il pas seulement le repos, mais l'abstention de toute œuvre, quelle qu'elle soit, et la pleine consécration à Iahveh.

La suzeraineté persane fut la condition providentielle qui, maintenant une paix générale dans le monde, permit à la théocratie de suivre son évolution. Jérusalem indépendante aurait eu besoin d'une armée, d'un pouvoir militaire, aurait vécu la vie hasardeuse des petits états; Jérusalem vassale de la Perse a pu être librement cette utopie d'un état religieux qui a duré plusieurs siècles. Poursuivant en paix son extraordinaire évolution nationale, Jérusalem se donna la série de petites législations qui figurèrent plus tard dans le livre de l'*Exode* et, au commencement du quatrième siècle, celle qui plus tard entra dans le livre du *Deutéronome*.

(1) *Exode*, xx, 11 ; voir aussi xxxi, 12-17.
(2) *Exode*, xxxi, 14-15.

§ 4.

PROGRÈS DE L'ÉTAT DE JÉRUSALEM

Grâce au nationalisme forcené que ses prêtres lui avaient imposé, le petit état de Jérusalem, dès la fin du cinquième siècle, était en pleine prospérité. Parmi les peuplades environnantes, l'âme juive était plus grande; Jérusalem était un centre, ou plutôt un cœur d'où la force se distribuait; l'action juive, je veux dire l'action des hommes de Jérusalem, se faisait sentir jusqu'aux confins du territoire palestinien.

Seul en Palestine, l'état de Samarie opposait une forte résistance au judaïsme. Les documents nous manquent pour reconstituer l'histoire du développement samaritain. Peut-être la capitale de l'ancien royaume éphraïmite avait-elle conservé sa suprématie régionale et était-elle, au sixième siècle, une ville importante, alors que Jérusalem ne faisait que renaître; peut-être s'était-elle, au cinquième siècle, développée parallèlement à Jérusalem, de façon à garder, tandis que Jérusalem grandissait, son autonomie morale, avec son temple du mont Garizim, en face du temple de Jérusalem; peut-être enfin, le temple du mont Garizim ne fut-il construit, comme le raconte l'historien juif Flavius Josèphe, qu'à la fin du quatrième siècle (1). Quoi qu'il en soit, l'antagonisme de

(1) Voir appendice III.

Jérusalem et de Samarie apparaît dès les premières pages de l'histoire juive; dès le quatrième siècle, Jérusalem avait en Samarie une rivale, voire une ennemie.

Les autres états palestiniens étaient incapables de résister à l'influence juive; la plupart végétaient ou restaient stationnaires; les prêtres qui régnaient à Jérusalem voyaient peu à peu leur autorité s'étendre autour d'eux.

Avec le succès, leur ambition grandissait.

Les peuplades palestiniennes qui les entouraient ne parlaient-elles pas la même langue? Bien que souvent ennemies, ne semblaient-elles pas appartenir à la même famille? N'avaient-elles pas des religions analogues ? Pourquoi l'aristocratie jérusalémite n'arriverait-elle pas à leur imposer son hégémonie ?

Précisément, au plus loin de l'histoire de cet antique royaume de Juda qu'ils s'étaient mis à étudier, les noms de David et de Salomon rayonnaient d'une auréole qui illumina leur sombre génie. David et Salomon n'avaient pas été, comme les autres rois de Juda, les humbles sultans d'un royaume de quelques lieues carrées; leur empire s'était étendu de la Méditerranée au Jourdain, du Liban aux déserts du sud. David, premier roi de Jérusalem, roi en même temps de presque tout le pays palestinien, il n'en fallait pas davantage pour suggérer aux convoitises de l'aristocratie jérusalémite l'idée d'un royaume dont Jérusalem serait la capitale.

L'empire persan n'avait pas permis aux mille petits

états, à ces minces unités territoriales qu'il avait confédérées, de s'agrandir les unes aux dépens des autres; à Sidon siégeait le satrape, gouverneur de la région syrienne; ici et là, à Jérusalem comme à Samarie, les lieutenants du satrape représentaient son autorité; à aucun moment de la domination persane, l'état de Jérusalem ne pouvait s'agrandir autrement que religieusement. Mais qui s'agrandissait religieusement s'agrandissait politiquement ; le gouvernement persan n'exigeait que l'impôt et la paix; l'impôt payé, l'ordre respecté, quiconque adorait le dieu de Jérusalem obéissait au clergé jérusalémite. La religion de Iahveh introduite dans les villes palestiniennes, c'était la loi de Iahveh acceptée, c'était l'aristocratie jérusalémite reconnue maîtresse, c'était également, avec le tribut des dîmes, une part d'impôts apportée à son temple.

Jérusalem pouvait ainsi, sous la suzeraineté de ses maîtres persans, devenir la capitale et la métropole des vieilles cités palestiniennes. Mais son aristocratie ne s'en tenait pas à cette ambition. Dans un avenir peut-être lointain, peut-être proche, n'avait-elle pas le droit de rêver, d'espérer, d'attendre le démembrement de cet empire persan contre lequel ses voisins, la Phénicie, l'Egypte se révoltaient incessamment et qui, à la fin du cinquième siècle, donnait des signes évidents de décrépitude ? Elle avait trop bien réussi, par la vertu de son nationalisme, à vivifier, malgré d'innombrables difficultés, le petit état de Jérusalem, pour n'être pas autorisée à concevoir de hautes ambitions. L'ancien royaume de Juda avait été un

royaume indépendant; le nouvel état juif qu'il s'agissait de constituer dans les frontières du vieil empire davidique, ne pouvait-il conquérir, avec l'aide de Iahveh, son indépendance politique? La possession de la Palestine, la libre et paisible possession de la Palestine, telle était la formule que les prêtres de Jérusalem allaient inscrire à toutes les pages de leurs livres; tel était le programme dont ils avaient, dès à la fin du cinquième siècle, entrepris l'accomplissement.

A cette époque, la littérature naît à Jérusalem. Désormais, pour étudier l'histoire du judaïsme, nous n'aurons qu'à étudier, dans leur ordre de composition, les livres du judaïsme, c'est-à-dire les livres de la Bible.

Nous avons cette singulière fortune que l'histoire des idées judaïques ait été écrite, du quatrième siècle avant notre ère jusqu'à la fin du premier siècle de notre ère, dans une série de livres si profondément issus de l'âme juive, si passionnément vécus par l'âme juive, si désespérément symboliques de l'âme juive, que jamais littérature d'aucun peuple ne fut une aussi adéquate expression de l'histoire de ce peuple.

Parmi des pages sublimes, les livres de la Bible sont d'indigestes compilations de récits mal faits, contradictoires, sans art, sans style; le moindre chapitre des écrivains grecs et romains semble toute harmonie, toute logique, toute vérité, quand on sort du chaos des choses hébraïques; mais dans ce fatras souffre, espère, s'exalte si puissamment une âme si puissante

que ce misérable peuple ressuscite pour nous, à tous les instants de son effroyable existence. Et nous n'aurons qu'à suivre la série de ces livres, pour suivre, dès sa source, le cours de ce grand fleuve qui devait être le fleuve chrétien.

Le cinquième siècle est le siècle des guerres médiques; c'est l'Asie échouant à entamer la Grèce, et la Grèce commençant, avec l'Asie Mineure, à entamer l'Asie. A l'écart de ces glorieuses péripéties, perdu dans le coin le plus obscur d'une petite province de l'immense empire persan, parmi ces montagnes où nul écho ne put parvenir de ce qui se passait au nord, l'état juif a su se créer, dans un fanatisme religieux qui n'est autre chose qu'un nationalisme exaspéré, une extraordinaire originalité.

Avant la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, l'état de Juda était une petite nation; après la Restauration, l'état juif est une congrégation, une église, un groupement sans indépendance politique, sans puissance militaire, sans chef laïque, que ses prêtres gouvernent sous la suzeraineté du satrape persan.

Mais au sein de cette petite église vit une âme si profonde et si ardente qu'elle arrivera, sans armées, par la seule force de sa vitalité, à conquérir une partie du monde civilisé. Partout ailleurs les ambitions, les rêves, les fièvres des hommes s'expriment par des actes; ici tout cela s'exprime par le nom d'un dieu qui est l'âme de ce peuple et en qui ce peuple s'est concentré.

La littérature n'apparaît chez un peuple que lorsqu'il a atteint un certain degré de son développement. Un quart de siècle après Esdras, l'état juif est assez sûr de son esprit, de ses institutions, de son idéal, pour avoir enfin une littérature. L'histoire de cette littérature sera désormais l'histoire même du judaïsme.

CHAPITRE III

LES LIVRES DE MOISE

§ I.

L'ÉPOPÉE NATIONALE D'UN PEUPLE SANS PASSÉ

La littérature juive naît, à Jérusalem, à la fin du cinquième siècle avant notre ère. Et elle naît avec tous les caractères, nécessairement, des littératures primitives.

Le caractère général des littératures primitives est d'apparaître en une série de morceaux épiques, indépendants les uns des autres même lorsqu'ils continuent les mêmes sujets. Morceaux épiques, ils racontent l'histoire, les légendes, les fables du passé; le souci des origines est au début de toutes les littératures; chaque peuple exige, dès qu'il prend connaissance de lui-même, qu'on lui dise d'où il vient. Indépendants les uns des autres, ces morceaux épiques sont de courtes compositions qu'aucune unité ne coordonne, si ce n'est l'unité d'inspiration ; rapsodies dans l'ancienne Grèce, ils s'appelèrent en Judée du nom, qui

devait ensuite prendre un sens un peu différent, de *mashal;* leurs auteurs sont des moshlim; et nous demandons la permission de nous servir de ces deux mots, d'ailleurs peu difficiles, plutôt que de mots empruntés à des milieux étrangers.

A côté du caractère général commun à toutes les littératures primitives, un certain nombre de caractères particuliers ressortissent aux différents groupements de peuples. Dans l'Asie occidentale, les premiers écrivains sont les prêtres locaux. Les prêtres sont puissants parmi les sociétés nouvellement formées; à Jérusalem, ils gouvernent. A travers toute l'Asie occidentale, les prêtres ont été les premiers littérateurs; la littérature est pour eux un moyen de gouvernement. L'art, c'est-à-dire une composition qui n'a de but qu'elle-même, n'existe pas chez les Orientaux primitifs, et certains d'entre eux, tel le peuple juif, ne sauront jamais s'y élever. Chez eux, la littérature a toujours un but immédiat; elle est utilitaire et politique; elle est dogmatique; elle justifie, commande ou conseille quelque chose.

Le plus souvent, elle est un cadre à des législations. Les lois doivent venir directement du ciel, et les écrivains sont chargés de raconter comment.

Tout concourt aux mêmes fins; les traditions fabuleuses, les légendes nationales, l'histoire même des ancêtres deviennent l'illustration des thèses religieuses, politiques, sociales qu'on veut imposer.

Légitimer les institutions présentes ne semble pas moins nécessaire; il faut expliquer comment elles ont

été établies et les consacrer en leur attribuant une origine vénérable.

Les relations entre peuples voisins sont encore une préoccupation que n'oublieront jamais les moshlim; il s'agit de prouver que, si l'on descend de telle antiquité, le peuple voisin descend de telle autre, afin que les revendications, les ambitions, les haines soient par là pour ainsi dire sanctifiées.

Ces caractères spéciaux aux premières littératures de l'ancienne Asie occidentale se résument dans une loi générale, laquelle est demeurée si constamment la loi dominante de la littérature hébraïque qu'elle nous semble aujourd'hui lui appartenir en propre; c'est l'usage perpétuel de projeter dans le passé, sous la forme de mythes et de légendes, les institutions, les lois, les théories du temps présent.

Encyclopédies de la religion, du droit, de l'organisation, des ambitions d'une époque, ces floraisons épiques naissent et se développent dès que le sol national est devenu suffisamment fertile, et croissent, infiniment variées, souvent contradictoires entre elles, jusqu'au moment où le travail réfléchi d'une école constituée entreprend de les réunir en de grandes épopées. Telles ont été les premières littératures de l'Asie occidentale; telle devait être et telle fut, à Jérusalem, la littérature mosaïque, ou, pour parler plus exactement, ce grand cycle de récits épiques, de mashal, dont furent formés plus tard les cinq livres de Moïse et les livres de *Josué*, des *Juges*, de *Samuel* et des *Rois*.

de cette œuvre. Sans avouer une ambition qui leur aurait suscité des hostilités acharnées, ils se mirent au travail sur un plan conçu pour des siècles.

Le territoire de Jérusalem et de sa banlieue était vide de tout passé ; mais quelques vieilles légendes, avons-nous dit, subsistaient chez leurs voisins palestiniens. Des monuments, des tombeaux, des stèles de pierre gardaient le souvenir de noms, d'aventures héroïques; des traditions s'étaient conservées qui se rattachaient à des faits anciens; des sanctuaires s'élevaient encore, quelques-uns à moitié ruinés, dont l'antiquité remontait bien au delà des temps de David et de Salomon. Les prêtres de Jérusalem résolurent d'accaparer les noms, les aventures, les traditions, les légendes de leurs voisins. C'était le commencement de la conquête. Avant toute chose on s'efforce de faire juives les traditions palestiniennes, d'englober dans le cycle juif les légendes locales, de persuader aux Palestiniens qu'ils sont des frères. Ne trouvant point chez soi de passé, les prêtres de Jérusalem s'emparent résolument du passé de leurs futurs sujets, et la grande épopée nationale qui devait être une épopée jérusalémite va être une épopée palestinienne.

Puis, avec une décision non moins géniale, ils mirent en circulation le mot qui, en symbolisant le passé qu'ils recréaient, symbolisait leur ambition. A l'empire de David et de Salomon disparu depuis cinq cents ans, ils donnèrent un nom qui devait créer une unité entre les peuplades éparses de cette Palestine à présent divisée; ce nom, l'inventèrent-ils ou ne firent-

ils, l'ayant tiré de l'oubli, que l'adopter? Ce fut le nom d'Israël.

En un certain sens, on pourrait dire que les livres mosaïques ont été écrits afin de lancer ce nom d'Israël qui représenta le programme de l'aristocratie jérusalémite.

Le nom d'Israël avait-il jamais été employé? Admettons-le; mais tenons pour certain qu'il n'exprimait rien à l'époque d'Esdras. Nous l'avons vu au début de ce livre, on appelle tribus israélites un certain nombre de tribus congénères établies en Palestine avant David; faute d'un mot meilleur, rien n'empêche de garder celui-là, mais n'affirmons pas qu'il possède une aussi haute antiquité. En tous cas, le nom d'Israël est absolument impropre à désigner le royaume de David et de Salomon; David et Salomon sont des rois judaïtes devenus maîtres des tribus voisines, des tribus dites israélites; et leur empire est sans cohésion. Après Salomon la scission se fait entre les tribus du nord et les tribus du sud; les premières forment le royaume d'Ephraïm ; celles du sud forment le royaume de Juda. Deux siècles et demi plus tard, la destruction du royaume éphraïmite ramène le chaos parmi les anciennes tribus du nord; le royaume judaïte dure encore un siècle et demi; puis lui-même disparaît dans l'incendie allumé par Nabuchodonosor, et il faut attendre l'époque de Cyrus et la fin du sixième siècle pour voir se relever ou se créer les cités palestiniennes. Il existe, dès lors, un certain nombre de petits peuples parlant même langue

et de religions analogues; peut-être proviennent-ils des anciennes tribus israélites; ils n'en sont pas moins isolés les uns des autres; toute notion de l'ancien Israël a sombré. On déclare même que, seule des anciennes douze tribus d'Israël, celle de Juda est restaurée; les autres ont disparu; et l'incommensurable complaisance des exégètes a pu, jusque de nos jours, rechercher, au centre de l'Asie, à Madagascar, au Japon, les tribus perdues.

Qu'ils l'aient inventé ou seulement remis en honneur, les prêtres de Jérusalem donnent du premier coup un sens et un prestige au nom d'Israël en l'appliquant à l'ancien royaume de David et de Salomon. Immédiatement une unité apparaît entre les peuplades de la Palestine; elles se découvrent des ancêtres communs; une grande famille est constituée, et, aussi loin que remontent les légendes palestiniennes, on retrouve une histoire nationale; une patrie nouvelle est créée. Mais, en faisant des provinces du vieux sultan judaïte David un royaume israélite, les hommes de Jérusalem exprimaient que, si tout le territoire palestinien avait jadis été réuni sous le sceptre du roi aimé de Iahveh, il devait l'être un jour encore, et que, comme au temps de David, Jérusalem en devait être le centre et la capitale.

Le nom d'Israël n'est donc autre chose que le mythe dans lequel les hommes de Jérusalem ont symbolisé leurs ambitions. C'est une utopie dotée d'un passé. Renan a écrit, après et avant beaucoup d'autres, une histoire du peuple d'Israël; nous connaissons diffé-

rents peuples palestiniens; nous connaissons un peuple juif; mais le peuple d'Israël, il faut effacer cette expression de l'histoire, à moins de ne lui laisser que ce sens : l'idéal du peuple juif.

Les prêtres de Jérusalem avaient ainsi conçu une histoire de leur passé où ils engloberaient les précieuses reliques des voisins qu'ils se proposaient de s'annexer un jour. Mais, bien qu'il remontât plus haut que le passé jérusalémite, le passé des voisins palestiniens était vite épuisé, et les plus anciens de leurs souvenirs n'allaient guère, avec les Juges, au-delà d'une couple de siècles en arrière de David. Avant les Juges, c'était la nuit noire de la barbarie.

Il faut se rappeler qu'à l'époque des Juges ceux qu'on appelle les Israélites sont des nomades à peine établis sur un territoire. D'où viennent-ils ? Par quelles aventures ont-ils passé ? Il est inconcevable que la critique historique ait seulement songé à pénétrer de tels mystères. Il a fallu que les exégètes fussent atteints de dogmatisme autant que les prêtres jérusalémites du quatrième siècle eux-mêmes, pour ne pas opposer aux récits mosaïques une question préjudicielle, un *non possumus* absolu.

Au milieu des plateaux de la Syrie méridionale, un beau jour, douze ou quinze cents ans avant notre ère, des hordes de nomades pasteurs et pillards arrivent, traînant derrière eux leurs troupeaux et leurs femmes; les armes à la main, ils ont longuement parcouru le désert à la recherche d'une fontaine où s'abreuver,

et de religions analogues; peut-être proviennent-ils des anciennes tribus israélites; ils n'en sont pas moins isolés les uns des autres; toute notion de l'ancien Israël a sombré. On déclare même que, seule des anciennes douze tribus d'Israël, celle de Juda est restaurée; les autres ont disparu; et l'incommensurable complaisance des exégètes a pu, jusque de nos jours, rechercher, au centre de l'Asie, à Madagascar, au Japon, les tribus perdues.

Qu'ils l'aient inventé ou seulement remis en honneur, les prêtres de Jérusalem donnent du premier coup un sens et un prestige au nom d'Israël en l'appliquant à l'ancien royaume de David et de Salomon. Immédiatement une unité apparaît entre les peuplades de la Palestine; elles se découvrent des ancêtres communs; une grande famille est constituée, et, aussi loin que remontent les légendes palestiniennes, on retrouve une histoire nationale; une patrie nouvelle est créée. Mais, en faisant des provinces du vieux sultan judaïte David un royaume israélite, les hommes de Jérusalem exprimaient que, si tout le territoire palestinien avait jadis été réuni sous le sceptre du roi aimé de Iahveh, il devait l'être un jour encore, et que, comme au temps de David, Jérusalem en devait être le centre et la capitale.

Le nom d'Israël n'est donc autre chose que le mythe dans lequel les hommes de Jérusalem ont symbolisé leurs ambitions. C'est une utopie dotée d'un passé. Renan a écrit, après et avant beaucoup d'autres, une histoire du peuple d'Israël; nous connaissons diffé-

rents peuples palestiniens ; nous connaissons un peuple juif ; mais le peuple d'Israël, il faut effacer cette expression de l'histoire, à moins de ne lui laisser que ce sens : l'idéal du peuple juif.

Les prêtres de Jérusalem avaient ainsi conçu une histoire de leur passé où ils engloberaient les précieuses reliques des voisins qu'ils se proposaient de s'annexer un jour. Mais, bien qu'il remontât plus haut que le passé jérusalémite, le passé des voisins palestiniens était vite épuisé, et les plus anciens de leurs souvenirs n'allaient guère, avec les Juges, au-delà d'une couple de siècles en arrière de David. Avant les Juges, c'était la nuit noire de la barbarie.

Il faut se rappeler qu'à l'époque des Juges ceux qu'on appelle les Israélites sont des nomades à peine établis sur un territoire. D'où viennent-ils ? Par quelles aventures ont-ils passé ? Il est inconcevable que la critique historique ait seulement songé à pénétrer de tels mystères. Il a fallu que les exégètes fussent atteints de dogmatisme autant que les prêtres jérusalémites du quatrième siècle eux-mêmes, pour ne pas opposer aux récits mosaïques une question préjudicielle, un *non possumus* absolu.

Au milieu des plateaux de la Syrie méridionale, un beau jour, douze ou quinze cents ans avant notre ère, des hordes de nomades pasteurs et pillards arrivent, traînant derrière eux leurs troupeaux et leurs femmes ; les armes à la main, ils ont longuement parcouru le désert à la recherche d'une fontaine où s'abreuver,

et de religions analogues; peut-être proviennent-ils des anciennes tribus israélites; ils n'en sont pas moins isolés les uns des autres; toute notion de l'ancien Israël a sombré. On déclare même que, seule des anciennes douze tribus d'Israël, celle de Juda est restaurée; les autres ont disparu; et l'incommensurable complaisance des exégètes a pu, jusque de nos jours, rechercher, au centre de l'Asie, à Madagascar, au Japon, les tribus perdues.

Qu'ils l'aient inventé ou seulement remis en honneur, les prêtres de Jérusalem donnent du premier coup un sens et un prestige au nom d'Israël en l'appliquant à l'ancien royaume de David et de Salomon. Immédiatement une unité apparaît entre les peuplades de la Palestine; elles se découvrent des ancêtres communs; une grande famille est constituée, et, aussi loin que remontent les légendes palestiniennes, on retrouve une histoire nationale; une patrie nouvelle est créée. Mais, en faisant des provinces du vieux sultan judaïte David un royaume israélite, les hommes de Jérusalem exprimaient que, si tout le territoire palestinien avait jadis été réuni sous le sceptre du roi aimé de Iahveh, il devait l'être un jour encore, et que, comme au temps de David, Jérusalem en devait être le centre et la capitale.

Le nom d'Israël n'est donc autre chose que le mythe dans lequel les hommes de Jérusalem ont symbolisé leurs ambitions. C'est une utopie dotée d'un passé. Renan a écrit, après et avant beaucoup d'autres, une histoire du peuple d'Israël; nous connaissons diffé-

rents peuples palestiniens; nous connaissons un peuple juif; mais le peuple d'Israël, il faut effacer cette expression de l'histoire, à moins de ne lui laisser que ce sens : l'idéal du peuple juif.

Les prêtres de Jérusalem avaient ainsi conçu une histoire de leur passé où ils engloberaient les précieuses reliques des voisins qu'ils se proposaient de s'annexer un jour. Mais, bien qu'il remontât plus haut que le passé jérusalémite, le passé des voisins palestiniens était vite épuisé, et les plus anciens de leurs souvenirs n'allaient guère, avec les Juges, au-delà d'une couple de siècles en arrière de David. Avant les Juges, c'était la nuit noire de la barbarie.

Il faut se rappeler qu'à l'époque des Juges ceux qu'on appelle les Israélites sont des nomades à peine établis sur un territoire. D'où viennent-ils ? Par quelles aventures ont-ils passé ? Il est inconcevable que la critique historique ait seulement songé à pénétrer de tels mystères. Il a fallu que les exégètes fussent atteints de dogmatisme autant que les prêtres jérusalémites du quatrième siècle eux-mêmes, pour ne pas opposer aux récits mosaïques une question préjudicielle, un *non possumus* absolu.

Au milieu des plateaux de la Syrie méridionale, un beau jour, douze ou quinze cents ans avant notre ère, des hordes de nomades pasteurs et pillards arrivent, traînant derrière eux leurs troupeaux et leurs femmes; les armes à la main, ils ont longuement parcouru le désert à la recherche d'une fontaine où s'abreuver,

et de religions analogues; peut-être proviennent-ils des anciennes tribus israélites; ils n'en sont pas moins isolés les uns des autres; toute notion de l'ancien Israël a sombré. On déclare même que, seule des anciennes douze tribus d'Israël, celle de Juda est restaurée; les autres ont disparu; et l'incommensurable complaisance des exégètes a pu, jusque de nos jours, rechercher, au centre de l'Asie, à Madagascar, au Japon, les tribus perdues.

Qu'ils l'aient inventé ou seulement remis en honneur, les prêtres de Jérusalem donnent du premier coup un sens et un prestige au nom d'Israël en l'appliquant à l'ancien royaume de David et de Salomon. Immédiatement une unité apparaît entre les peuplades de la Palestine; elles se découvrent des ancêtres communs; une grande famille est constituée, et, aussi loin que remontent les légendes palestiniennes, on retrouve une histoire nationale; une patrie nouvelle est créée. Mais, en faisant des provinces du vieux sultan judaïte David un royaume israélite, les hommes de Jérusalem exprimaient que, si tout le territoire palestinien avait jadis été réuni sous le sceptre du roi aimé de Iahveh, il devait l'être un jour encore, et que, comme au temps de David, Jérusalem en devait être le centre et la capitale.

Le nom d'Israël n'est donc autre chose que le mythe dans lequel les hommes de Jérusalem ont symbolisé leurs ambitions. C'est une utopie dotée d'un passé. Renan a écrit, après et avant beaucoup d'autres, une histoire du peuple d'Israël; nous connaissons diffé-

rents peuples palestiniens; nous connaissons un peuple juif; mais le peuple d'Israël, il faut effacer cette expression de l'histoire, à moins de ne lui laisser que ce sens : l'idéal du peuple juif.

Les prêtres de Jérusalem avaient ainsi conçu une histoire de leur passé où ils engloberaient les précieuses reliques des voisins qu'ils se proposaient de s'annexer un jour. Mais, bien qu'il remontât plus haut que le passé jérusalémite, le passé des voisins palestiniens était vite épuisé, et les plus anciens de leurs souvenirs n'allaient guère, avec les Juges, au-delà d'une couple de siècles en arrière de David. Avant les Juges, c'était la nuit noire de la barbarie.

Il faut se rappeler qu'à l'époque des Juges ceux qu'on appelle les Israélites sont des nomades à peine établis sur un territoire. D'où viennent-ils ? Par quelles aventures ont-ils passé ? Il est inconcevable que la critique historique ait seulement songé à pénétrer de tels mystères. Il a fallu que les exégètes fussent atteints de dogmatisme autant que les prêtres jérusalémites du quatrième siècle eux-mêmes, pour ne pas opposer aux récits mosaïques une question préjudicielle, un *non possumus* absolu.

Au milieu des plateaux de la Syrie méridionale, un beau jour, douze ou quinze cents ans avant notre ère, des hordes de nomades pasteurs et pillards arrivent, traînant derrière eux leurs troupeaux et leurs femmes; les armes à la main, ils ont longuement parcouru le désert à la recherche d'une fontaine où s'abreuver,

et de religions analogues; peut-être proviennent-ils des anciennes tribus israélites; ils n'en sont pas moins isolés les uns des autres; toute notion de l'ancien Israël a sombré. On déclare même que, seule des anciennes douze tribus d'Israël, celle de Juda est restaurée; les autres ont disparu; et l'incommensurable complaisance des exégètes a pu, jusque de nos jours, rechercher, au centre de l'Asie, à Madagascar, au Japon, les tribus perdues.

Qu'ils l'aient inventé ou seulement remis en honneur, les prêtres de Jérusalem donnent du premier coup un sens et un prestige au nom d'Israël en l'appliquant à l'ancien royaume de David et de Salomon. Immédiatement une unité apparaît entre les peuplades de la Palestine; elles se découvrent des ancêtres communs; une grande famille est constituée, et, aussi loin que remontent les légendes palestiniennes, on retrouve une histoire nationale; une patrie nouvelle est créée. Mais, en faisant des provinces du vieux sultan judaïte David un royaume israélite, les hommes de Jérusalem exprimaient que, si tout le territoire palestinien avait jadis été réuni sous le sceptre du roi aimé de Iahveh, il devait l'être un jour encore, et que, comme au temps de David, Jérusalem en devait être le centre et la capitale.

Le nom d'Israël n'est donc autre chose que le mythe dans lequel les hommes de Jérusalem ont symbolisé leurs ambitions. C'est une utopie dotée d'un passé. Renan a écrit, après et avant beaucoup d'autres, une histoire du peuple d'Israël; nous connaissons diffé-

rents peuples palestiniens; nous connaissons un peuple juif; mais le peuple d'Israël, il faut effacer cette expression de l'histoire, à moins de ne lui laisser que ce sens : l'idéal du peuple juif.

Les prêtres de Jérusalem avaient ainsi conçu une histoire de leur passé où ils engloberaient les précieuses reliques des voisins qu'ils se proposaient de s'annexer un jour. Mais, bien qu'il remontât plus haut que le passé jérusalémite, le passé des voisins palestiniens était vite épuisé, et les plus anciens de leurs souvenirs n'allaient guère, avec les Juges, au-delà d'une couple de siècles en arrière de David. Avant les Juges, c'était la nuit noire de la barbarie.

Il faut se rappeler qu'à l'époque des Juges ceux qu'on appelle les Israélites sont des nomades à peine établis sur un territoire. D'où viennent-ils ? Par quelles aventures ont-ils passé ? Il est inconcevable que la critique historique ait seulement songé à pénétrer de tels mystères. Il a fallu que les exégètes fussent atteints de dogmatisme autant que les prêtres jérusalémites du quatrième siècle eux-mêmes, pour ne pas opposer aux récits mosaïques une question préjudicielle, un *non possumus* absolu.

Au milieu des plateaux de la Syrie méridionale, un beau jour, douze ou quinze cents ans avant notre ère, des hordes de nomades pasteurs et pillards arrivent, traînant derrière eux leurs troupeaux et leurs femmes; les armes à la main, ils ont longuement parcouru le désert à la recherche d'une fontaine où s'abreuver,

d'un silo à dévaliser ; voici qu'ils découvrent un ciel plus clément, une terre où chaque nuit apporte sa rosée, des sources et des arbres verts ; les populations indigènes sont impuissantes à les repousser, et ils s'établissent, troupes vagabondes apportées du fond de l'inconnu, comme une nuée de sauterelles, dans le vent du désert... Quelle critique démêlera les migrations des sauterelles ?

L'égyptologie n'a rien encore trouvé qui se rapporte à l'épisode israélite ; dans l'état actuel de la science, il est presque certain que, si rien n'a encore été trouvé, c'est qu'il n'existe rien. Avons-nous besoin d'ajouter combien le récit biblique, pour tout ce qui concerne le séjour en Egypte et l'exode, fourmille d'invraisemblances matérielles autant que d'erreurs géographiques et d'impossibilités historiques, preuve manifeste d'une composition d'imagination ?

Dans l'effondrement de l'histoire ancienne israélite, que l'on veuille sauver un nom, la possibilité d'un fait, soit ! Que ces nomades aient conservé et transmis à leurs descendants le nom d'un grand chef, d'un Moïse, qui, aux temps les plus reculés, aurait dirigé leurs migrations, cela se peut. Que le souvenir soit demeuré d'un esclavage dans la terre d'Egypte, cela serait également possible ; mais rien n'est moins probable, puisque, parmi les monuments égyptiens, pas un ne mentionne l'épisode israélite. Retenons donc le nom de Moïse, si l'on veut, mais que ce soit tout.

Entre les faits racontés et l'époque où ils ont été racontés, douze siècles se sont écoulés : les critiques

ui reculent au huitième siècle la composition des vres de Moïse diront, au lieu de douze siècles, huit ècles... Douze siècles, huit siècles, que de généra-ons ! et de générations perdues au hasard de la vie omade, de la barbarie ou de la civilisation la plus udimentaire ! Comprenons que rien ne traverse de elles steppes.

Les prêtres de Jérusalem qui, après Esdras, entre-rirent de raconter les origines de leur peuple ou plu-ôt du soi-disant peuple d'Israël, allaient donc se rouver, pour les temps antérieurs aux Juges, en face 'un trou béant où rien, sauf peut-être un nom, ne eur était donné. Et, dès lors, ils allaient faire œuvre e pure imagination.

Répugne-t-on à admettre que les prêtres jérusalé-iites aient forgé de toutes pièces, de propos délibéré, npudemment, l'histoire de Moïse? N'oublions pas ue nous avons affaire à des Orientaux; n'oublions as que nous avons affaire à des prêtres, à des gou-ernants qui n'entendent point faire de l'histoire à la çon moderne, mais établir des dogmes, diviniser des is, légitimer des institutions, prêcher à un peuple ne foi nationale.

Mais que les ancêtres du peuple juif, du peuple raélite, soient venus d'Egypte guidés à travers le ésert par la main de Iahveh pour s'établir en Pales-ne, cela ne sera pas encore pour les hommes de Jéru-alem un tableau suffisant de leurs origines. D'où enaient les Israélites avant de s'établir en Egypte?

Iahveh n'avait-il pas, dès les temps les plus reculés, choisi le peuple qui devait être son peuple? N'avait-il pas, dès les premiers jours du monde, promis aux ancêtres israélites le pays qu'il devait donner à leurs descendants ? Les écrivains bibliques ne douteront pas qu'ils puissent faire remonter à la création même de l'univers les promesses de Iahveh et l'élection miraculeuse d'Israël ; ainsi sera composée l'histoire des temps patriarcaux, les récits des premiers jours du monde.

Peut-être les traditions palestiniennes fournirent-elles encore un ou deux noms ; mais, bien que l'imagination jérusalémite ait continué à jouer le rôle principal, la Babylonie, l'Egypte aussi peut-être, peut-être aussi la Perse, apportèrent, cette fois, des éléments.

La science établira, peu à peu, la part qui, dans la conception des origines humaines, revient aux sages de Babylone. Si, en effet, l'histoire de Moïse semble ne comporter aucun document étranger, le récit des origines humaines, au contraire, trahit des documents d'origine babylonienne ; exemple, le Déluge.

La civilisation babylonienne, comme celle de l'Egypte, s'enfonce dans les profondeurs les plus lointaines de l'histoire. Vieille d'un nombre incalculable de siècles, alors que les écrivains jérusalémites commençaient seulement à s'inquiéter de l'histoire de leurs ancêtres, Babylone était une immense cité telle que nous pouvons à peine la concevoir ; grande sept fois comme Paris, elle avait des palais vastes comme de petites villes. Les rois de Perse, loin de détruire l'é-

norme cité, y avaient souvent établi leur résidence ; Alexandre et les successeurs d'Alexandre respectèrent sa puissante antiquité, et elle était encore, au quatrième et au troisième siècle, le centre de l'Asie occidentale. Pour avoir cessé d'en être la capitale politique, elle en était restée la capitale spirituelle. Depuis des temps immémoriaux, une science, des arts, une religion puissamment organisée vivaient à l'abri de ses murs. Héritière des anciennes cités chaldéennes, elle avait été l'éducatrice religieuse, artistique et scientifique de l'Asie. Au quatrième siècle, ses lois la régissent encore ; les Perses, ses maîtres, respectent la législation que, dix-sept cents ans auparavant, a promulguée le roi babylonien Hammourabi. Les petits états de la Syrie méridionale acceptent, comme les autres, cette influence, et les Juifs, plus que les autres, en sont touchés. Une colonie juive vit à Babylone ; ce sont les descendants des hommes de Juda déportés en 588 par Nabuchodonosor. Les relations sont ininterrompues entre les Juifs de Jérusalem et les Juifs de Babylone ; les Juifs de Babylone enseignent aux Juifs de Jérusalem les légendes, les lois, les sciences babyloniennes.

Les hommes de Jérusalem pouvaient donc apprendre de Babylone quelques légendes sur les premiers âges de l'humanité, sur le Déluge, sur certains mouvements de peuples à travers l'Asie; mais pouvaient-ils apprendre d'elle quelque chose concernant leurs ancêtres propres? Est-il imaginable que les Babyloniens aient possédé des renseignements sur les migra-

tions des nomades soi-disant israélites à l'époque de Hammourabi, ou à l'époque des rois cosséens ? En fait, jusqu'àce jour, l'assyriologie est muette sur les aventures des Bené-Israël jusqu'au temps de Salomon. La part des renseignements que les écrivains jérusalémites ont pu recevoir de la civilisation babylonienne est donc facile à établir : sur les ancêtres de la grande famille dite sémitique de l'Asie occidentale, quelque chose; sur les ancêtres des tribus israélites en particulier, rien (1).

Quant à la science, à la religion médo-perse, il n'est pas douteux que les prêtres de Jérusalem en aient eu connaissance; mais l'influence semble avoir été plutôt théologique et fut postérieure.

En recueillant, d'une part, dans les souvenirs des cités palestiniennes quelques bribes de légendes, peut-être quelques vagues noms comme celui de Moïse, et, d'autre part, dans la science babylonienne et peut-être dans la science égyptienne, quelques traditions que l'assyriologie et l'égyptologie démêleront peu à peu des récits bibliques, ils allaient donc remédier à l'absence d'un passé national propre et construire librement, en vue des dogmes qu'ils prétendaient illustrer à l'usage de leurs contemporains, le monument de leur prétendu passé.

Mais, si le cadre historique, légendaire et mythique des livres mosaïques va être emprunté aux histoires légendaires et fabuleuses des autres peuples, si la

(1) Voir appendice IV.

forme est importée, le fond sera puissamment national ; législation, théorie des origines, légitimation des institutions, leçons tirées des événements, justification et glorification des ambitions jérusalémites, tout cela sera si férocement national, à Jérusalem, que cette épopée créée de toutes pièces ou prise à l'étranger par ce peuple sans passé, nous apparaît aussi profondément juive que si elle était véritablement née du passé de quarante siècles que les écrivains jérusalémites se sont plus à imaginer.

§ 2.

L'ÉPOQUE JÉHOVIQUE

A la fin du cinquième siècle avant notre ère, un quart de siècle après Esdras, nous savons que le petit état de Jérusalem possédait les éléments d'une législation ; mais il n'y avait pas là autre chose que des ordonnances édictées au jour le jour et suivant les besoins; rien d'écrit, rien de systématisé, rien par conséquent de codifié. Il s'agissait avant tout, pour les prêtres qui gouvernaient, d'imposer au peuple de Jérusalem, non seulement par la force, mais par la persuasion, c'est-à-dire par la foi, cette fidélité au dieu patron, à Iahveh âme de l'état juif, où ils reconnaissaient la suprême condition d'existence de leur patrie; il s'agissait de perpétuer, vivant et éternel, l'enseignement d'Esdras. Iahveh punissant son peuple pour lui avoir été infidèle;

Iahveh restaurant son peuple pour récompenser sa fidélité, telle était la grande leçon dont il importait de pénétrer le peuple juif. Et ces prêtres terribles qui décrétaient le nationalisme sous peine de mort, loin de légiférer dans l'abstrait, voulurent immédiatement donner le précepte dans l'exemple.

Ainsi fut commencée la Bible. La première époque dans la composition des livres mosaïques fut l'époque jéhovique.

Les prêtres de Jérusalem entendaient ordonner :

— Iahveh est le dieu national de Jérusalem ; Jérulem ne peut pas avoir d'autre dieu que Iahveh...

Ils dirent :

— Vos pères ont été déportés près des fleuves de Babylonie, parce qu'ils avaient abandonné Iahveh.

Ils entendaient ordonner :

— Vous n'aurez point de femmes étrangères... Vous ne ferez point d'image de votre dieu... Vous n'offrirez point à votre dieu l'holocauste ailleurs qu'en sa maison de Jérusalem...

Ils dirent :

— Votre ville a été brûlée, vos pères ont été massacrés, votre nation a été détruite, parce que vous aviez pris des femmes étrangères, parce que vous aviez adoré des images, parce que vous aviez fait fumer la graisse de vos troupeaux sous tout arbre élevé, sur toute colline verdoyante.

Ainsi entreprirent-ils de raconter au peuple l'histoire de son passé, afin de lui donner un exemple et une leçon. En suivant le développement des nombreux

récits dont la réunion constitua plus tard les premiers livres de la Bible, nous allons voir apparaître la série des thèses dogmatiques de l'aristocratie jérusalémite au cinquième et au quatrième siècle.

A l'exemple des sages babyloniens, les prêtres jérusalémites firent remonter à la création du monde leur histoire. Les moshlim narrèrent à cœur joie les merveilleuses aventures, la plupart prises en Babylonie, des âges primitifs. Mais l'objet important pour les prêtres jérusalémites fut de rattacher, par des généalogies complètes, les patriarches, pères du peuple israélite, au premier homme. Aucun anneau ne devait manquer à la chaîne; malheureusement, les divers moshlim inventèrent diverses généalogies, qui furent également, malgré leur désaccord, conservées à notre vénération.

Dès Noé et dès le Déluge, la théorie du Pacte apparaît. Le Déluge est terminé, et Iahveh pour la première fois pose, devant le patriarche, les bases de la fameuse alliance.

Expliquons-nous là-dessus.

L'histoire du peuple juif depuis sa constitution en tant que peuple, c'est-à-dire depuis Esdras, jusqu'à l'époque de sa destruction, l'histoire de l'âme juive, telle qu'elle s'est constituée au milieu des civilisations orientales et telle que, plus tard, sous la forme chrétienne, elle s'est imposée au monde gréco-romain, est le développement d'une idée maîtresse qui se manifeste depuis les bégaiements des légendes des Juges jusqu'aux râles des apocalypses judéo-chrétiennes ;

c'est le Pacte, le pacte conclu entre Iahveh et cet Israël qui symbolisait l'idéal jérusalémite ; les théologiens disent l'Alliance.

Iahveh punira Iraël, si Israël est infidèle à Iahveh; si Israël est fidèle à Iahveh, Iahveh le récompensera. Mais que l'on entende bien qu'il ne s'est pas agi, pour les Juifs, de vagues promesses faites par la divinité ; il s'est agi d'un véritable traité, d'un acte passé en bonne et due forme, d'un sous-seing privé, signé, lu et approuvé, dont les attendus et les clauses rempliront toute la littérature judaïque. Seulement, au quatrième siècle, Iahveh ne promet au peuple juif que la libre et paisible possession de la Palestine.

Avec la légende d'Abraham, la théorie du Pacte est, dès le commencement du quatrième siècle, pleinement développée. Abraham est amené par Iahveh de Our en Chaldée, afin de prendre possession, pour ses descendants, du pays que le dieu leur réserve. Vingt fois le dieu donne au patriarche sa parole divine :

> Ce jour-là Iahveh traita alliance avec Abraham en disant :
> — Je donne cette terre-ci à ta postérité...
> J'établis mon alliance entre moi et toi et ta postérité après toi, en leurs âges, comme alliance perpétuelle, afin que je devienne ton dieu, à toi et à ta postérité après toi (1).

L'élection d'Israël, dogme fondamental du judaïsme, est le point de départ du Pacte. Iahveh, dès les temps les plus anciens, a élu Israël entre tous les peu-

(1) *Genèse*, xv, 18, xvii, 7, et passim.

ples ; et, maintenant, si Israël garde la loi de Iahveh, Iahveh assurera sa félicité dans le pays qu'il lui a donné. Nous savons ce qu'il faut entendre par Israël ; au moment où sont écrits les mashal d'Abraham, Israël n'a aucune existence réelle ; il est le mythe qui symbolise le royaume de l'avenir dont rêve l'aristocratie jérusalémite. L'élection d'Israël est donc une élection à deux degrés : au premier degré, c'est le peuple juif réunissant en un seul royaume, sous son hégémonie, les peuplades palestiniennes ; au second degré, c'est ce nouveau royaume assuré d'une prospérité sans fin au milieu des royaumes de la terre.

Les écrivains qui composèrent, au quatrième siècle, les premiers récits bibliques eurent pour objet de démontrer cette élection de leur peuple, en la posant aux origines mêmes de l'histoire. Mais ils n'eurent pas moins souci de préciser les degrés de subordination des états qui devaient composer le royaume rêvé et les degrés de vasselage des états environnants. Autour des petits peuples que les hommes de Jérusalem regardent comme des peuples frères, qu'ils estiment appartenir à la souche israélite et qu'ils se proposent d'englober dans leur Israël idéal, il y a les voisins, les peuples congénères, Moab, Ammon, Edom. La légende raconte que David régnait sur eux ; pourquoi ne seraient-ils pas soumis un jour à l'hégémonie jérusalémite ? Les moshlim de Jérusalem vont dire comment Moab, Ammon, Edom sont des cousins, ou plutôt des frères inférieurs, des cadets qui doivent obéissance à leurs aînés. Au delà, il y a la Syrie, où déjà pénètre

l'action juive ; c'est que la Syrie est aussi un pays même famille.

Une série de mythes symbolise ces parentés.

Abraham, le père mythique du peuple israélite, n tait pas, lorsqu'il quitta Our en Chaldée pour ve en Palestine, l'unique fils de Tharé (on dit plus c rammment aujourd'hui Térach) ; il amenait avec Lot, le fils de son frère ; or, Lot est le père d'Amm et de Moab ; mais Ammon et Moab sont les fils l'inceste ; et le mythe des filles de Lot remet à l place, dans ce grand tableau des origines, les trib inférieures de Moab et d'Ammon.

Abraham lui-même a deux fils : l'un est Isaac, fils légitime, l'héritier d'Abraham, l'élu de Iahve l'autre est Ismaël, fils d'une esclave, bâtard, frère in rieur d'Isaac, Ismaël, le père de nombreuses trib arabes.

Isaac est également père de deux fils : Esaü, pr de son droit d'aînesse, est le père d'Edom; Jacob, protégé du dieu, est le successeur destiné à contin la famille.

Jacob, lui, est le père éponyme du peuple privi gié; Jacob est Israël lui-même; car ce nom d'Isra que les prêtres jérusalémites viennent de créer ou ressusciter pour le donner à l'ancien royaume davi que, c'est-à-dire à l'ensemble des états palestinie qu'ils espèrent réunir sous leur hégémonie, ils le p jettent maintenant sur la tête de l'ancêtre Jacob. Isr devient le second nom, le surnom donné par Iahv lui-même au patriarche Jacob.

Et Iahveh dit à Jacob :

— Quel est ton nom ?

Et il dit :

— Jacob.

Et il dit :

— Ton nom ne sera plus dit Jacob, mais Israël, c'est-à-dire vainqueur de Dieu ! Car tu as combattu avec Dieu et avec les hommes, et tu as prévalu (1).

Voilà notre définition complétée. Israël est le nom solennel du patriarche éponyme en qui les Jérusalémites du quatrième siècle symbolisèrent le royaume palestinien qu'ils aspiraient à fonder sur le modèle de l'ancien empire davidique.

Avec Jacob-Israël nous sommes au sein même de la famille que les hommes de Jérusalem ont l'ambition de reconstituer. Le peuple d'Israël est créé. Jacob, en effet, a douze fils, et ces douze fils sont les pères des douze tribus israélites et leur donnent leurs noms, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Joseph, Benjamin, etc... Dès lors, à travers toute l'histoire juive, les relations entre les différents groupes israélites se refléteront dans les récits bibliques. Tantôt Joseph sera exalté, tantôt il sera rejeté dans l'ombre; bien que héros de mashal célèbres, jamais ce père éponyme d'une tribu du nord ne sera élevé au rang d'ancêtre patriarcal avec Abraham, Isaac et Jacob. Benjamin sera tour à tour loué et vilipendé. Siméon deviendra l'expression des ambitions juives sur les territoires du sud. Juda lui-même ne sera pas toujours également glorifié, et il

(1) *Genèse*, XXXII, 27-28.

éprouvera la sévérité des mythes péjoratifs, quand il plaira aux prêtres écrivains de tancer leur peuple; mais à l'origine de la tribu se placera le mythe de Thamar, chargé de célébrer par une intervention providentielle et quasi-miraculeuse la naissance des ancêtres jérusalémites.

Rien n'est plus comique que le souci des exégètes de situer sur le territoire palestinien ces douze tribus dont la moitié à peine eut une existence réelle, et qui ne sont plus, pour les écrivains du quatrième siècle, que l'expression de vues politiques. Autrefois (ces temps sont lointains), on cherchait dans la *Genèse* des données géologiques, voire astronomiques; plus tard, on voulut faire concorder la Bible et la géologie... Aujourd'hui on demande à la *Genèse* des indications ethnographiques et anthropologiques, comme si les écrivains bibliques avaient été meilleurs ethnographes que géologues, comme si la Bible était autre chose que des dogmes illustrés de fables!

Nous n'avons cité que quelques exemples; les anciens récits bibliques sont encombrés de généalogies qui, toutes, sont dogmatiques, qui, toutes, ont pour but de préciser les prétentions de l'aristocratie jérusalémite. Et, si de nombreuses contradictions apparaissent entre ces généalogies, entre ces mythes ethniques, c'est que la Bible n'a été composée ni par une seule école, ni en un seul jour; c'est que chaque génération, chaque école y a inscrit ses ambitions. Tel, le mythe des fils de Noé, l'un des derniers nés des mythes mosaïques.

Partout, cependant, au cours de leurs pérégrina-

tions à travers le pays palestinien, Abraham, Isaac, Jacob posent, en quelque sorte, les premières pierres des vieux sanctuaires de Iahveh répandus en Palestine et auxquels il importait de constituer une origine patriarcale.

Que l'on comprenne comment les écrivains jérusalémites du quatrième siècle ont pu, ont dû glorifier les sanctuaires des états voisins. Les exégètes voient là un argument irréfutable de l'origine non judaïque d'une grande partie de la *Genèse;* nous y voyons une preuve du contraire. Au quatrième siècle, ces fameux sanctuaires avaient presque tous disparu ou étaient en rûines; la plupart n'étaient plus que des souvenirs; Bersabée, Hébron, Béthel, Gabaon, Mispha, Galaad, Mahanaïm n'existaient plus; ruines vénérables, ils ne pouvaient inspirer aucune méfiance à l'aristocratie cléricale de Jérusalem. Par contre, on se garde bien de chercher une origine sacrée à Samarie, la cité rivale; Sichem, sous-préfecture de Samarie, trop ancienne et trop célèbre pour être omise, est le plus souvent citée défavorablement. Jérusalem était considérée comme presque aussi récente en Palestine que Samarie; on lui trouve, au contraire, avec Melchisedech, avec le sacrifice du Moria, des antécédents particulièrement sacrés. Les vieux sanctuaires célébrés par l'aristocratie jérusalémite sont presque toujours des rivaux disparus ou déchus dont la gloire éteinte ne fait qu'exalter, en la préparant, la primauté de Jérusalem.

Mais, en recueillant les anciennes légendes du territoire palestinien, en accaparant les vieux souvenirs

des cités voisines, les prêtres de Jérusalem, nous le savons, poursuivent leur objet secret; il s'agit pour eux, peuple sans passé, de s'enrichir des trésors légendaires et nationaux des tribus qu'ils rêvent de s'assimiler; il s'agit de rassembler autour d'eux, et sous leur hégémonie, ce pays palestinien qu'ils ambitionnent de conquérir; il s'agit, plus que jamais, en englobant dans leur œuvre les traditions, les rêves des pays congénères et voisins, de réaliser pour un jour proche leur peuple d'Israël idéal.

Il faudrait aussi dire un mot des étymologies dont sont parsemés les livres mosaïques, étymologies dont presque aucune n'a pu être admise par la linguistique, jeux de mots où se complaisent éternellement les primitifs, calembours tendancieux qui toujours ont pour but de prouver quelque chose. Mais il suffit d'avoir compris comment toute chose, dans cette Bible où l'on a voulu voir de l'histoire, est dogmatique, uniquement dogmatique.

La merveille est qu'autour de ces thèses les légendes patriarcales se soient épanouies en une floraison délicieuse de l'imagination orientale. Sans doute, en cet Orient éternellement semblable à lui-même, les Juifs du quatrième siècle n'imaginèrent-ils pas, dans le lointain de leurs légendes, d'autres caravanes que celles qu'ils voyaient passer au pied des murailles de Jérusalem, et les portes de la ville s'ouvraient-elles le soir aux mêmes nomades conducteurs de troupeaux, avides de repos et de fraîcheur. Il se trouva que les théoriciens qui racontèrent les origines vagabondes

où il importait de fixer des dogmes furent en même temps des poètes. Et ces fleurs vinrent au jour, les plus jolies que l'Orient ait produites, Abraham errant dans les vallées de la Palestine, Eliézer et Rébecca, Joseph et ses frères, ces beaux contes dont le charme profond a conquis les âmes. Génie étrange où le plus étroit dogmatisme a pu se parer d'un aussi délicieux manteau d'idylles!

Le grand épisode de Joseph clôt la légende patriarcale. Là se termine, dans notre Bible, le livre de la *Genèse*. Le livre suivant, l'*Exode*, est la réunion de récits relatifs à la sortie d'Egypte et à la traversée du désert; Moïse en est le héros.

Chacun se rappelle le scénario.

Le peuple israélite languit dans la servitude d'Egypte. Iahveh donne mission à Moïse de le délivrer. Episode des dix plaies d'Egypte. Passage de la Mer Rouge. Après quoi, le peuple israélite erre, sous la conduite de Moïse, dans la presqu'île du Sinaï. Mais les écrivains du commencement du quatrième siècle qui racontèrent, les premiers, les péripéties de l'exode, ne connaissaient point la révélation du Sinaï. Ils ne nomment même pas le Sinaï ; la montagne sacrée où Iahveh apparaît à Moïse s'appelle pour eux le Horeb ; et, du consentement de tous les critiques, la désignationdu Sinaï suffit à dénoncer une série de récits postérieure, la série que nous appellerons lévitique.

Ici sont exposées un certain nombre de lois que les prêtres de Jérusalem entendaient légitimer et qu'ils racontent avoir été dictées par Iahveh lui-même à

Moïse; ajoutons qu'elles n'occupent qu'une faible partie de notre *Exode* actuel.

Notre *Lévitique* entier et une partie du livre actuel des *Nombres* datent d'une époque postérieure. La suite des récits précédents se trouve dans la seconde moitié du livre des *Nombres*. Quarante ans se sont écoulés; le peuple israélite continue à errer dans le désert ; le voici à Cadès; combats avec les indigènes; arrivée dans les plaines de Moab, près du Jourdain, vis-à-vis de Jéricho. Là, Moïse meurt, après avoir posé les mains sur la tête de Josué ; et les enfants d'Israël obéissent dès lors à Josué.

Le livre du *Deutéronome* est entièrement postérieur, quelques chapitres de *Josué* ont conservé les récits des premiers écrivains bibliques. Sous la conduite de Josué, les Israélites font la conquête de la terre promise. Prise de Jéricho, dont les murs s'écroulent au son des trompettes sacrées ; établissement des Israélites dans la terre promise, que les douze tribus se partagent tant bien que mal. Mort de Josué, qui est enseveli dans la montagne d'Ephraïm.

Rien n'est plus connu que la série de ces épisodes dont Moïse et Josué sont les héros. Le groupe de prêtres écrivains qui, les premiers, les offrirent en leçon au peuple de Jérusalem, y virent, avant toute chose, l'illustration du fameux pacte passé entre Iahveh et son peuple, du même pacte dont d'autres prêtres écrivains reportaient l'origine aux patriarches. Les Israélites, tirés d'Egypte, conduits dans le désert, dotés du pays palestinien, c'est l'acte bénévole, mais

définitif, par lequel Iahveh se consacre le peuple qu'il élit comme sien ; et, désormais, la littérature juive ne cessera de rappeler aux Juifs comme quoi ils doivent à Iahveh le pays qu'ils occupent et leur existence même. Israël appartient à Iahveh comme l'être sauvé de la mort appartient au sauveur, ainsi en juge du moins la théologie jérusalémite.

Les premières législations des prêtres de Jérusalem se trouvent insérées de cette façon au milieu des épisodes mosaïques. Il importait, avons-nous dit, aux prêtres de Jérusalem, de présenter comme édictées autrefois par Iahveh les lois qu'ils voulaient imposer à leurs contemporains, et le procédé ne nous étonnera pas ; il n'est pas un des législateurs de l'antiquité qui n'ait attribué à son œuvre une origine divine. Pourquoi les législateurs jérusalémites du quatrième siècle auraient-ils agi autrement ?

Mais il importait également de faire de ces lois les conditions mêmes du pacte conclu entre son peuple et Iahveh.

Et Iahveh dit :

— Voici, je fais un pacte; je ferai, en présence de tout ce peuple, des merveilles qui n'ont été faites nulle part sur la terre, et chez aucune nation ; et tout ce peuple verra combien est terrible l'œuvre de Iahveh...

Tu ne te prosterneras pas devant un autre dieu, parce que Iahveh se nomme le Jaloux, et c'est un dieu jaloux (1).

Tu ne feras pas alliance avec les étrangers, et tu ne prendras pas de leurs filles pour tes fils (2)...

(1) Loi primordiale nationalisant le culte de Iahveh.
(2) Interdiction des mariages mixtes.

Tu ne te feras aucun dieu de fonte (1).

Tu garderas la fête des pains sans levain : pendant s jours tu mangeras des pains sans levain (2)...

Tout premier né d'une mère est à moi, et le premier m de tout ton troupeau dans le gros et dans le menu bétai Tu rachèteras tout premier né de tes fils et on ne paraî pas les mains vides devant ma face (3).

Six jours tu travailleras et tu te reposeras le septiè jour ; tu te reposeras pendant le labourage et pendant moisson (4).

Tu feras la fête des semaines, des prémices de la mo son du froment, et la fête de la récolte quand l'année s révolue (5).

Trois fois l'an, tout mâle d'entre vous paraîtra devant face du seigneur Iahveh, dieu d'Israël. Car je déposséde des nations devant toi, et j'élargirai tes limites, et person ne désirera ta terre quand tu monteras pour paraître dev la face de Iahveh, ton dieu, trois fois l'an (6).

Tu n'offriras pas le sang de mon sacrifice avec du p levé, et le sacrifice de la fête de la Pâque ne passera pas nuit jusqu'au matin (7).

Tu apporteras à la maison de Iahveh ton dieu les prér ces des premiers fruits de ton sol (8).

Tu ne cuiras pas un chevreau dans le lait de sa mère (

Et Iahveh dit à Moïse :

(1) Interdiction des images.
(2) Fête de Pâques.
(3) Loi d'impôt.
(4) Loi du sabbat.
(5) Les trois grandes fêtes, celle de Pâques rappelée.
(6) Les trois pèlerinages.
(7) Détail pour la Pâque.
(8) Loi d'impôt.
(9) Loi dont le sens échappait déjà, dit Reuss, aux anciens comm tateurs juifs. Nous pensons qu'il y a là un proverbe dont la signifi tion a été perdue.

— Ecris ces paroles, car j'ai fait un pacte avec toi et avec Israël selon la teneur de ces paroles (1).

Toutes lois religieuses, dira-t-on; non, car les institutions religieuses ne sont, à Jérusalem, que la forme des institutions civiles; car les gouvernants sont des prêtres et nous savons qu'adorer Iahveh, cela veut dire consacrer son âme à la patrie jérusalémite. Mais, dès les premiers balbutiements de la législation juive, notons, au milieu des autres lois, la loi utopique; la loi idéale, à côté de la loi pratique. Iahveh, en demandant à ses mâles de venir, trois fois chaque année, des campagnes de la banlieue jérusalémite en pèlerinage au temple unique (car il s'agit du temple unique, quoi qu'en aient pensé les exégètes), Iahveh leur promet qu'aucun ennemi ne profitera de leur absence pour dévaliser leurs maisons et ravir leurs femmes.

Un autre petit code un peu plus étendu (2) traite quelques questions d'ordre civil; il règle la situation des serviteurs; il punit l'homicide, le vol, les coups et blessures, la séduction, la sorcellerie, la bestialité, l'usure; il reprend les prescriptions du code précédent et y ajoute l'extraordinaire utopie de l'année sabbatique. Non seulement il est ordonné aux Juifs de dédier à Iahveh le septième jour de la semaine, mais la prescription s'étend à une année entière tous les sept ans...

Pendant six années tu ensemenceras la terre et tu en

(1) *Exode*, XXXIV, 10-27.
(2) *Exode*, XXI, 1, à XXIII, 19.

recueilleras le produit; et la septième tu la laisseras en jachère et en repos (1).

Plus tard, les législateurs jérusalémites garantiront à leur peuple que Iahveh lui donnera, la sixième année, une moisson double, capable de le nourrir pendant la septième.

Enfin, un ensemble de prescriptions est consacré à protéger celui que nos traductions nomment « l'étranger » et qui n'est que l'étranger judaïsant. Chez un peuple qui avait l'ambition et l'espoir de s'annexer les peuples environnants, la protection des étrangers était nécessaire, dès qu'ils acceptaient de judaïser. Jérusalem n'est encore qu'une ville et une banlieue; mais Jérusalem rêve d'être la capitale d'un grand pays, et les mashal jérusalémites sous-entendent constamment ce peuple d'Israël qui n'existe encore qu'à l'état d'idéal. Théoriquement, les lois mosaïques sont faites pour l'ensemble des états palestiniens; pratiquement, elles ne sont valables qu'à Jérusalem et dans la banlieue de Jérusalem; théoriquement, les voisins palestiniens sont des frères; pratiquement, ils sont encore des étrangers. La protection de l'étranger judaïsant à Jérusalem est une disposition transitoire; elle est l'accommodation de l'utopie à la réalité.

Le Pacte, autrefois conclu par les patriarches, maintenant signé par Moïse, est ensuite renouvelé par Josué. Après avoir délivré Israël de la servitude d'Egypte, Iahveh, en effet, lui donne la terre bonne

(1) *Exode*, XXIII, 10.

et spacieuse, la terre ruisselante de lait et de miel, le lieu où sont les Cananéens, les Héthéens, les Amorrhéens, les Pheréséens, les Hévéens et les Jébuséens (1).

Les exégètes et aussi quelques historiens se sont interminablement demandé ce qu'étaient tous ces peuples; et, sur des récits où la fable est un manteau pour vêtir des dogmes, ils ont basé d'érudites discussions. Si des peuples arrivés à la notion de la chose historique, les Grecs et les Latins, ont été impuissants à rien connaître de leur passé au delà de quelques siècles, comment imaginer que des Orientaux, des Juifs dénués de tout sens scientifique, aient su, sinon par une communication miraculeuse, quelque chose d'une époque contemporaine du nomadisme, en dehors des données de la Chaldée et de l'Egypte, à un recul de mille ans derrière eux?

Renan, avec son habitude de railler à demi mot les invraisemblances des thèses exégétiques qu'il faisait siennes, s'étonnait qu'il n'y eût jamais eu, dans l'histoire israélite, de révolte cananéenne. Les Cananéens, les Héthéens, les Amorrhéens, les Pheréséens, les Hévéens et les Jébuséens sont des peuples mythiques; ils ont été créés ou plutôt ressuscités par l'imagination des moshlim jérusalémites du quatrième ou du cinquième siècle, afin d'expliquer que Iahveh avait donné aux Israélites, par un effet de sa grâce, un pays sur lequel ils n'avaient d'autre droit que cette

(1) *Exode*, III, 8.

grâce même de Iahveh. Plus tard, à l'époque deutéronomique, ces soi-disant peuples réunis sous le nom générique de Cananéens serviront à illustrer un nouveau dogme; jamais ils n'auront été autre chose que des fantoches entre les mains des prêtres jérusalémites.

Nous ne prétendons pas qu'il n'ait jamais existé de Cananéens, d'Héthéens, d'Amorrhéens. Les Héthéens constituaient, à l'époque des invasions égyptiennes et assyriennes, un grand empire au nord de la Palestine; les Cananéens semblent être venus de Chaldée, aux environs du vingtième siècle, et s'apparentent aux Hycsos qui envahirent l'Egypte. Mais ces Héthéens, ces Cananéens historiques, la Bible les ignore; elle ne connaît presque rien de l'empire héthéen; elle ne sait pas distinguer les Héthéens des plus misérables tribus palestiniennes. Les noms seuls sont réels; le reste est fiction, et fiction tendancieuse. Il fallait, en effet, un pendant à Israël. On avait pris, dans le passé, le vieux nom désuet d'Israélites; et les Israélites étaient devenus les élus de Iahveh. On prend semblablement, dans le passé, le nom oublié et perdu de Cananéens; les Cananéens deviennent les disgraciés de Iahveh; sortes d'Ilotes théologiques, ils sont les réprouvés du judaïsme. Canaan est la contre-partie d'Israël. La Palestine portera désormais deux noms également irréels et dogmatiques; avant que Iahveh n'en fasse don à son peuple, elle se sera appelée Canaan; après, elle s'appellera Israël.

Et la conquête du pays cananéen racontée, un nou-

veau cycle d'épisodes épiques continua l'histoire des antiquités israélites.

Les Juges, ainsi avaient été nommés les héros légendaires de provenance palestinienne qui avaient vécu sur le territoire d'Israël avant l'établissement de la royauté. Tels furent Gédéon et son fils Abimelèch, Débora la prophétesse, Jephté, celui qui immola sa fille à Iahveh, Samson, l'amant de Dalila la Philistine, Samuel, dont l'âpre figure devait grandir ensuite terriblement.

Doute-t-on de l'intention uniquement, absolument dogmatique des moshlim ? Ecoutons comment parle le livre des *Juges :*

Les fils d'Israël s'en allèrent chacun à son héritage ; et le peuple servit Iahveh durant de longs jours...

Et il s'éleva après eux une autre génération qui ne connut point Iahveh, non plus que l'œuvre qu'il avait faite pour Israël. Et les fils d'Israël firent ce qui est mauvais aux yeux de Iahveh, et servirent les Baals, et ils abandonnèrent Iahveh, et ils allèrent après d'autres dieux d'entre les dieux des peuples qui les entouraient ; et ils se prosternèrent devant eux, et ils servirent Baal et les Astartés.

Et la colère de Iahveh s'alluma contre Israël, et ils les livra aux mains de pillards qui les pillèrent ; ils les vendit en la main de leurs ennemis d'alentour, et ils ne purent plus tenir devant leurs ennemis.

Partout la main de Iahveh était contre eux en mal, selon que Iahveh avait dit et selon que Iahveh le leur avait juré ; et ils furent dans une grande détresse.

Et Iahveh leur suscita des Juges qui les sauvèrent de la main de ceux qui les pillaient...

Et à la mort du Juge ils se corrompaient de nouveau, en

allant après d'autres dieux pour les servir et se prosterner devant eux...

Et la colère de Iahveh s'allumait de nouveau contre Israël (1)...

L'histoire est toujours la même. Les Israélites ayant abandonné Iahveh sont livrés par lui à leurs ennemis. Dès qu'ils se repentent, Iahveh suscite un Juge qui les délivre. Et puis, les Israélites retombent en leur péché, ils oublient Iahveh et ils servent les Baals et les Astartés. Aussitôt, la colère de Iahveh s'enflamme contre eux et de nouveau il les livre à leurs ennemis, jusqu'au moment du repentir et d'un Juge nouveau qu'il suscite pour les sauver.

Les légendes des Juges ne sont que l'illustration de cette doctrine : l'abandon de Iahveh est puni par la défaite, le retour à Iahveh est récompensé par la victoire.

Après les Juges, les écrivains jérusalémites entreprirent de raconter l'histoire de Saül, le premier roi israélite, et de David, le grand fondateur de la dynastie. Cela constitua plus tard les deux livres dits de *Samuel*. Mais l'histoire de Saül, comme l'histoire de David, n'a pas d'autre objet que de montrer comment la fidélité à Iahveh est inévitablement récompensée et la desobéissance inévitablement punie. L'histoire de Salomon et des rois qui lui succédèrent jusqu'à la disparition de la dynastie et la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, fut écrite postérieurement ; et

(1) *Juges*, II, 6-20.

l'état de la critique biblique ne permet pas de déterminer si les premiers écrivains jérusalémites dépassèrent le règne de David ; leurs récits, dans ce cas, auraient été perdus.

Telle se présente donc, au commencement du quatrième siècle, la littérature jérusalémite. Parmi la caste sacerdotale qui gouverne le petit état de Jérusalem et dont l'influence se propage déjà dans les pays voisins, des hommes ont entrepris de raconter comment leurs lois leur ont été données par Iahveh, leur dieu, comment Iahveh, leur dieu, les a choisis pour être son peuple et comment de leur fidélité a dépendu et dépendra toujours leur fortune. Et chacun a raconté, suivant les traditions qu'il avait recueillies, suivant son imagination, suivant les légendes qui circulaient autour de lui, suivant les enseignements apportés de Babylone, ces épisodes destinés à illustrer les dogmes fondamentaux. Sortes de rapsodies, mais de rapsodies tendancieuses, de fables, mais dans le sens du grec ὁ μῦθος δηλοῖ ὅτι, contes moraux, épopées ou idylles, proverbes en forme de légendes, vaste cycle de récits indépendants les uns des autres, mais qu'une unité profonde fait converger à un même objet, voilà les premiers morceaux dont devait plus tard être formée la Bible. Et de cet amas d'épisodes divers il ressort déjà comme une grande histoire nationale, que ce peuple, englobant audacieusement ses voisins, se donne à lui-même afin de s'instruire par l'exemple d'un passé imaginaire. La création du monde, le déluge, Abraham, Isaac, Jacob et ses fils, puis la

captivité d'Egypte, Moïse suscité par Iahveh pour délivrer son peuple et le conduire jusqu'aux portes de la terre promise, la traversée du désert, la loi donnée, et, après Moïse, Josué et la conquête du pays palestinien, puis, maintenant qu'Israël est établi dans son héritage, l'exemple des défaillances toujours punies, des retours à Iahveh toujours récompensés, les Juges, Saül, David fondant ce fameux royaume israélite qu'il s'agit de reconstituer, tout un passé créé à peu près de toutes pièces par un petit peuple à peine né, dans le but de s'ouvrir l'avenir, jamais programme ne fut plus vaste, et jamais programme ne fut plus magnifiquement développé.

Mais les années passaient, et des besoins nouveaux exigeaient des œuvres nouvelles.

§ 3.

L'ÉPOQUE DEUTÉRONOMIQUE

Les quelques lois que les premiers moshlim avaient insérées au milieu des épisodes mosaïques suffisaient, en tant que législation, à l'époque des successeurs immédiats d'Esdras. Les lois écrites ne précèdent jamais l'organisation d'un peuple; elles n'apparaissent qu'au moment où ce peuple prend conscience de lui-même; les sociétés qui ne se développent pas n'ont pas de législation; une législation est la marque qu'u[ne] société est entrée dans son adolescence.

Vers le commencement du quatrième siècle, un peu plus d'un demi-siècle après Esdras, l'état de Jérusalem a atteint cette période de développement qui est l'adolescence d'un peuple. Il est devenu chaque jour plus fort, à mesure qu'il s'est affermi dans le nationalisme ardent que symbolisait le nom du seigneur Iahveh; l'aristocratie sacerdotale est plus grande; le peuple obéit avec une âme plus compréhensive; le temple étend autour de la ville une ombre plus redoutable. Le moment est venu où des lois plus précises sont nécessaires; les prêtres jérusalémites peuvent exiger et d'eux-mêmes et de leur peuple l'obéissance à une discipline plus sévère : une série d'ordonnances nouvelles fut édictée, celles qu'englobe aujourd'hui le livre du *Deutéronome*.

Nous appelons donc « époque deutéronomique » l'époque nouvelle où la préoccupation législative prima dans le judaïsme. Les exégètes ont depuis longtemps adopté ces trois dénominations : jéhovique pour la période la plus ancienne, deutéronomique pour la seconde, et lévitique ou sacerdotale pour la dernière; ces mots ont été justement choisis, il suffit de leur donner toute leur signification. L'époque jéhovique est celle où l'effort des prêtres écrivains consiste à faire de Iahveh (on disait autrefois : de Jéhova) le dieu national unique; l'époque deutéronomique est celle où les lois du Deutéronome sont promulguées et dominent l'histoire et la littérature judaïques; nous arriverons bientôt à l'époque lévitique.

On n'attend pas ici un exposé de la législation deu-

téronomique. Il suffit d'en avoir expliqué les principes fondamentaux, ce que nous avons fait quand nous avons exposé l'histoire de l'école d'Esdras. Les nombreuses ordonnances du code deutéronomique, à part les quelques prescriptions de droit commun, d'hygiène publique, de ritualisme, qu'une civilisation déjà développée réclamait, sont le développement des principes autour desquels le judaïsme s'est formé : Iahveh dieu unique ; Iahveh dieu sans images ; le temple unique ; une solidarité entre Juifs ardente jusqu'à l'amour, avec les bras ouverts à l'étranger quand il vient s'incliner aux pieds de Iahveh et de la patrie juive, mais avec l'anathème jeté à l'étranger non judaïsant. Ajoutons une première organisation systématique du clergé ; la question des sacrifices, des offrandes et des dîmes, c'est-à-dire la loi de finances jérusalémite, plus minutieusement traitée ; enfin, rappelées avec des rites plus précis, les trois grandes fêtes annuelles de la Pâque, des Semaines et des Tabernacles, c'est-à-dire du printemps, de la moisson et de la vendange, puisque, dans cet Orient où les prêtres commandent au nom du dieu local, les communions populaires se font sous les espèces de fêtes religieuses.

Mais qu'on n'imagine point que les prêtres de Jérusalem pouvaient, tels que des jurisconsultes romains, promulguer des lois ab abstracto. Héritiers soi-disant de Moïse, ils enseignaient simplement au peuple la loi très antique à lui dictée par le dieu national, mille ans auparavant, dans les déserts du Horeb ou sur les

rives du Jourdain. Il n'y a pas lieu de distinguer une date où les lois auraient été édictées et une autre date où elles auraient été encadrées dans l'histoire mosaïque ; nulle législation ne put être donnée, à Jérusalem, autrement que sous le nom et l'autorité de l'unique législateur, de Moïse. Au lieu de dire au peuple :

— Tu te reposeras le septième jour de la semaine...

Ils ne pouvaient manquer de dire :

— Dans telle et telle circonstance, à tel jour, en tel lieu, Iahveh parla à Moïse ; et il lui dit : Tu te reposeras...

L'époque deutéronomique marque donc la composition d'une nouvelle série d'épisodes (avec un caractère plus spécialement législatif), qui s'ajoutèrent aux épisodes déjà composés. Il n'y eut aucune interruption ni aucune distinction extérieure entre ce que nous avons appelé l'époque jéhovique et l'époque deutéronomique. Des récits continuent à s'ajouter aux premiers récits de la création, aux légendes patriarcales, à l'épopée mosaïque ; les générations nouvelles donnent leur apport ; seulement l'esprit général a peu à peu changé ; nous sommes arrivés au moment où l'enseignement un peu vague du Jéhoviste ne suffit plus, où une législation précise est mise en scène. Les nouveaux prêtres écrivains ne prétendent pas recommencer l'œuvre de leurs prédécesseurs ; ils la continuent ; ils la complètent.

On raconte maintenant qu'au Horeb, le lendemain la sortie d'Egypte, au commencement de la traver- du désert, Iahveh avait parlé à Moïse ; après qua-

rante années écoulées, on arrive au bord du Jourdain, dans les plaines de Moab, et là :

Moïse convoqua tout Israël et leur dit :

— Ecoute, Israël, les statuts et les ordonnances que je prononce aujourd'hui à tes oreilles...

Iahveh, notre dieu, a conclu avec vous un pacte au Horeb... Il vous parla face à face sur la montagne, au milieu du feu ; moi, je me tenais, en ce temps-là, entre Iahveh et vous, pour vous rapporter la parole de Iahveh, car vous craigniez en présence de ce feu et vous ne montâtes point sur la montagne.

Et Iahveh vous dit (1)...

Suit le célèbre Décalogue.

D'autres scènes sont composées, pour encadrer de nouvelles législations. Chaque promulgation nouvelle se présente comme le récit d'une conversation entre Iahveh et Moïse, d'où Moïse rapporte de nouvelles ordonnances. Voici, enfin, le fameux épisode des bénédictions et des malédictions ; c'est le magnifique développement du vieux motif :

— Si tu obéis à la voix de Iahveh, ton dieu, Iahveh, ton dieu, te mettra très haut parmi les nations de la terre... Mais si tu n'obéis point à la voix de Iahveh, ton dieu, toutes les malédictions viendront sur toi et seront ton partage.

Toutes les bénédictions sont énumérées, qui trahissent l'idéal de l'aristocratie jérusalémite du quatrième siècle ; toutes les malédictions sont énumérées aussi

(1) *Deutéronome*, v, 1-5.

avec un redoublement d'atrocité lyrique qui hallucine (1).

Les écrivains deutéronomiques ajoutèrent un grand nombre de récits nouveaux aux anciens récits relatifs à la conquête du pays palestinien par les Israélites, sous la conduite de Josué; ces récits font partie de notre livre actuel de *Josué*. La même nécessité qui avait obligé les écrivains à grossir de tant d'épisodes l'épopée mosaïque, les obligeait à développer l'épopée de la conquête. Encore une fois, une situation nouvelle créait des besoins nouveaux.

A l'époque jéhovique, l'objet principal des successeurs d'Esdras avait été le maintien forcené du nationalisme juif autour du nom de Iahveh dieu national; Jérusalem était alors une petite ville avec sa banlieue; il avait paru essentiel aux prêtres de Jérusalem de créer dans le temple de Iahveh un foyer de patriotisme inextinguible. Un demi-siècle plus tard, le petit état jérusalémite ayant prospéré, son action s'étendait sur les régions voisines; l'objet de l'aristocratie sacerdotale n'avait pas varié; il s'agissait toujours suprêmement de resserrer dans le culte de l'unique Iahveh les âmes des Juifs. Mais le danger n'était plus tout à fait le même; autrefois, le danger était peut-être que le peuple de Jérusalem ne laissât pénétrer dans sa ville et dans son cœur les divinités étrangères; maintenant, le danger était que le peuple de Jérusalem n'allât prendre chez ces mêmes étrangers qu'il venait

(1) *Deutéronome*, XXVIII.

de se soumettre, leurs divinités; le danger était que les vaincus n'imposassent leurs dieux aux vainqueurs.

Déjà, l'état de Jérusalem, qui est un peuple, a les allures vaguement d'une secte. L'œuvre d'Esdras, en créant un ardent nationalisme, mais en lui donnant la forme d'une religion, a développé dans les âmes juives un extraordinaire fanatisme. Rome, en conquérant l'Italie, imposait férocement ses lois; Jérusalem, autour d'elle, imposa une foi, un culte, des rites; le despotisme était effroyable. Le judaïsme, avec ses prêtres d'abord, avec ses pharisiens plus tard, exigea toujours des judaïsants, non seulement l'obéissance matérielle, mais l'entier abandon de la personne morale. On a dit que l'Inquisition est dans le Deutéronome. Dès le quatrième siècle avant notre ère, l'aristocratie cléricale de Jérusalem inaugura l'Inquisition.

Or, c'est un fait constant, dans l'histoire des religions, que les peuples religieusement conquis tendent, en dépit de leur conversion, à persévérer dans leurs anciennes pratiques. Il ne pouvait en être autrement des peuplades qui, peu à peu, cédaient à l'hégémonie jérusalémite. Ces judaïsants n'étaient pas tous de bons judaïsants; un grand nombre, surtout dans les campagnes, en furent, évidemment, de très mauvais; les vieilles pratiques idolâtriques et fétichistes, Iahveh adoré sous des formes animales ou inorganiques à côté des dieux minuscules et familiaux, les sacrifices et les propitiations en dehors du temple, les pratiques nécromanciennes, ne pouvaient manquer de se perpétuer malgré les interdictions, les colères et les

vices des maîtres jérusalémites. Un foyer d'idolâtrie ıti-iahvique, anti-jérusalémite, anti-nationale, ne cesıit de menacer les lois mosaïques, et la propension ıturelle des hommes à la superstition en faisait pour judaïsme un danger redoutable.

Nous savons que les Cananéens, les Héthéens, les morrhéens, les Pheréséens, les Hévéens et les Jébuéens sont à peu près une invention des premiers rivains jéhoviques qui voulaient établir comment hveh avait bénévolement donné leur terre à Israël. vec les écrivains deutéronomiques, tous ces peuples ont confondus sous le nom générique de Cananéens; ıais les Cananéens ne sont plus seulement des aincus dépossédés par Iahveh en faveur d'Israël; ils eviennent le symbole de l'idolâtrie, du paganisme; s sont, par définition, les ennemis de Iahveh. En eux, uivant l'éternel usage de la littérature judaïque, les ıoshlim du quatrième siècle projettent, dans le passé, ne réalité contemporaine. Les Cananéens de la Bible eutéronomique sont l'image mythique de ceux des oisins de Jérusalem qui, au milieu de l'hégémonie rusalémite, continuaient, au quatrième siècle, les ratiques religieuses condamnées par la loi jérusalémite. Plus encore qu'à l'époque jéhovique, Canaan est contre-partie d'Israël.

Aussi les mashal de l'époque deutéronomique sonts terribles pour les Cananéens. Les épisodes deutéronomiques de la conquête, dans le livre de *Josué*, ont des pages de sang ; il n'y a là que massacres ffroyables ; les femmes ne sont pas plus épargnées

que les hommes ; les enfants, que les vieillards ; les troupeaux sont voués à l'extermination ; le sol même est maudit ; ces pages semblent écrites dans l'affreux délire de visionnaires assoiffés de carnage. La volonté de Iahveh est formelle ; nul ne doit être épargné ; et, lorsque Josué se couche dans la tombe après la conquête achevée, il ne reste plus vivant, disent les vieux récits, un seul Cananéen. Les prêtres qui gouvernaient à Jérusalem au quatrième siècle posaient dès lors au monde le dilemme que toute la littérature juive avec les prophètes et les apocalypses devait retenir : se soumettre ou être exterminé.

Les anciens récits jéhovistes des temps censément postérieurs à Josué, les anciens épisodes des Juges ignoraient cette extermination des Cananéens et, tout bonnement, ils avaient raconté la suite des conflits entre Israélites et Cananéens. Avec l'indifférence commune aux Orientaux et spéciale aux Juifs pour des contradictions qui nous sont si choquantes, les écrivains deutéronomiques n'eurent cure de refaire les légendes des Juges et de Samuel ; et l'incohérence qu'ils laissèrent passer éclate toujours dans notre Bible définitive.

Nous avons dit que les écrivains qui racontèrent les épisodes de l'ancienne histoire israélite en étaient probablement arrivés à la fin du règne de David, lorsque l'esprit deutéronomique, peu à peu, remplaça l'esprit jéhovique. L'histoire de Salomon, le fils de David, qui, maître tout-puissant de ses voisins, se lais défaillir à accepter de leurs femmes leurs divinit

abominables, l'histoire de ses successeurs, les rois de Juda et d'Ephraïm, avec leurs chutes dans l'idolâtrie toujours punies par Iahveh et leurs retours toujours récompensés, fut écrite dans un esprit deutéronomique avéré. Le grand principe posé par les écrivains jéhoviques de l'infidélité toujours punie et de la fidélité toujours récompensée n'a pas cessé de régner; mais les infidélités châtiées sont maintenant de simples désobéissances aux codes deutéronomiques.

La fameuse réforme de Josias est la dernière création du dogmatisme deutéronomique. Aucune histoire ne fut plus invraisemblable; aucune, cependant, ne fut prise davantage au sérieux par les exégètes; erreur colossale qui fourvoya la critique biblique pour un demi-siècle. La prétendue réforme de Josias est l'épisode extrême inventé en vue d'établir qu'à la veille même de la Déportation, Iahveh avait donné à son peuple un dernier avis. Car la fin de la dynastie davidique, la ruine de la nation, l'incendie de la ville, c'est toujours, c'est plus que jamais le grand châtiment infligé par le dieu irrité au peuple qui l'a abandonné pour les Baals et les Astartés.

Parce que le roi de Juda a pratiqué des abominations, parce qu'il a adoré les idoles, et parce qu'il a aussi fait pécher Juda par ses idoles, à cause de cela, ainsi dit Iahveh, dieu d'Israël :

Je vais faire venir sur Jérusalem et sur Juda un mal tel que, quiconque l'entendra, les oreilles lui tinteront.

Et j'étendrai sur Jérusalem le cordeau du nivellement; et j'écurerai Jérusalem comme on écure un plat ; on l'écure et on le renverse sens dessus dessous.

Et je délaisserai le reste de mon héritage, et je les livrerai aux mains de leurs ennemis, et ils seront pillés et dépouillés par tous leurs ennemis, parce qu'ils ont fait ce qui est mauvais à mes yeux, et qu'ils m'ont irrité (1).

La composition des récits bibliques en était là, au milieu du quatrième siècle, à l'époque des derniers empereurs persans. Depuis les guerres médiques, la guerre continue entre l'Asie persane et l'Europe hellénique. Des colonies grecques se sont élevées tout le long des côtes de l'Asie Mineure, et, peu à peu, la civilisation grecque pénètre l'Orient. L'empire des Artaxerxès s'étend, en une confédération de provinces et d'états, jusqu'aux Indes, à travers toute l'Asie occidentale. Bientôt se déroulera la grande épopée d'Alexandre, conquérant à l'hellénisme après cent cinquante ans de luttes ce vaste univers.

Jérusalem pouvait avoir à cette époque, toute la population comprise, trente ou quarante mille habitants; les environs n'atteignaient pas le double; on peut se représenter l'état juif comme une petite république de cent mille âmes, aussi ignorée du restant du monde, aussi perdue dans l'univers que la plus humble des principautés jordaniques. C'est ailleurs, en effet, c'est à Suse et à Babylone, autour du roi des rois, au centre de la grande féodalité persane, c'est là-bas, chez l'ennemi, à Athènes, puis à Sparte, puis à Thèbes, et bientôt en Macédoine; c'est en Asie Mineure, où l'hellénisme et l'Orient sont face à face; c'est parmi

(1) *II Rois*, XXI, 11-15.

les îles de la mer Egée, que semblent se jouer les destinées de l'univers.

Et, cependant, ce n'est pas moins dans ce coin obscur que l'histoire du monde se prépare. Et cet avenir, il se fait sous l'espèce de quelques prêtres qui mettent en scène, pour leur petite ville, des préceptes et des dogmes. Le génie grec a laissé à la postérité, en des images éternelles, le souvenir de ses idées, de son art, de sa civilisation; dans les récits des historiens, dans les vers des poètes, nous lisons, aussi clairement que parmi les colonnes du Parthénon, les annales des époques lumineuses qui furent l'adolescence de l'esprit humain. Mais les annales de ce judaïsme, qui devait plus tard contrebalancer le génie grec, s'élaborent dans un pays inconnu de Socrate et de Périclès. Pour retrouver l'origine de notre christianisme, il nous faut étudier l'humble composition d'une série de récits fabuleux et dogmatiques écrits à l'ombre d'un pauvre temple de la Syrie méridionale, par quelques générations de prêtres fanatiques, pour l'enseignement du petit peuple que le mépris persan leur laissait gouverner.

§ 4.

L'ÉPOQUE LÉVITIQUE

Quelques dates prises dans les auteurs grecs con-

firment notre datation des différents morceaux dont furent composés les livres mosaïques.

Au milieu du cinquième siècle, Hérodote, si curieux, si renseigné, ignore jusqu'au nom des Juifs, et, bien entendu, des Israélites. On est, en effet, à l'époque d'Esdras; Jérusalem vient à peine de naître.

Au milieu du quatrième siècle, Aristote parle d'une particularité géographique de la Palestine; il ignore encore Juifs et Israélites. Les Juifs ne sont toujours, malgré un développement réel, que l'un des nombreux petits peuples de la Palestine.

Le mot de Juif entre dans la littérature grecque après Alexandre, à la fin du quatrième et au commencement du troisième siècle. La première mention intéressante est celle d'Hécatée d'Abdère, commencement du troisième siècle.

Hécatée d'Abdère connaît quelques récits mosaïques, quelques lois deutéronomiques et une loi lévitique, mais avec assez d'erreurs et de confusion pour indiquer qu'il n'a fait qu'en ouïr parler en Egypte, où il vivait et où un grand nombre de Juifs venaient de s'établir.

Au cours du troisième siècle, les textes de Manéthon et de Bérose confirment l'existence des récits mosaïques, mais les supposent à l'état encore séparé et non encore traduits en grec.

L'époque lévitique ou sacerdotale, qui succéda à l'époque deutéronomique et qui fut celle où furent écrits à Jérusalem les épisodes dits lévitiques ou sacer

dotaux des livres mosaïques, semble avoir commencé vers le milieu du quatrième siècle, s'être développée pendant la conquête alexandrine et pendant les guerres des successeurs d'Alexandre, avoir ainsi coïncidé avec les débuts du prophétisme et s'être continuée jusque pendant la première partie du troisième siècle, au moment où la paix fut rétablie en Palestine, sous la vice-royauté du grand-prêtre Siméon I.

C'est l'époque où l'état de Jérusalem acquiert définitivement l'hégémonie sur la moitié de la Palestine; c'est l'époque où l'aristocratie des prêtres jérusalémites est à son apogée.

Seul, en Palestine, l'état de Samarie résiste à l'état de Jérusalem; la Judée va bientôt constituer une grande province où Jérusalem sera capitale; les petits états voisins sont soumis; l'ardent nationalisme des successeurs d'Esdras a porté ses fruits; Jérusalem règne autour d'elle.

A l'intérieur, l'aristocratie cléricale est complètement organisée; la caste jouit de tous ses privilèges; les grands-prêtres se succèdent de père en fils et, d'abord sous la suzeraineté des empereurs persans, ensuite sous la suzeraineté des rois macédoniens de Syrie ou d'Égypte, ils gouvernent l'état; au-dessous d'eux, quelques familles occupent les hauts emplois et possèdent la richesse du pays; on les appellera plus tard les princes des prêtres. Un corps de prêtres sacrificateurs continue la hiérarchie; l'armée des lévites obéit; autour, le peuple juif s'étage, obéissant et fanatique, dans la fidélité de son cœur envers Iahveh.

En même temps, les rites sont devenus innom-brables; beaucoup viennent d'Egypte; les prêtres on peu à peu créé un vaste formulaire où leur puissanc se manifeste et s'exerce. Jérusalem est quelque chos comme une confrérie où règne l'abbé mitré, avec so collège de vicaires, parmi l'infinie succession de cérémonies.

L'époque deutéronomique n'avait pas connu ce institutions compliquées, cette puissante hiérarchie Peu à peu, de nouvelles lois devaient venir au jour pour fixer les nouvelles prescriptions rituelles ; d nouveaux mythes, pour légitimer les institutions nou-velles. Car l'organisation de l'état juif est toujours d droit de Iahveh, de droit divin. La vieille théorie du Deutéronome s'applique à la situation nouvelle. I reste établi que Iahveh lui-même, dans les temps le plus reculés de l'histoire, a dit qu'il fallait que le choses fussent ainsi. Les auteurs des législations du quatrième siècle avaient cru nécessaire d'en attribuer la promulgation à Moïse ; les prêtres qui codifièrent au troisième siècle, les nouvelles lois de l'état juif ne jugèrent pas moins indispensable de leur donner Moïse pour parrain. Il fallut que la loi entière eût été pro-mulguée par Moïse, dictée à Moïse par Iahveh ; i fallut que le sacerdoce remontât à un frère de Moïse et que le temple ait eu sa première forme, dès Moïse, dans le désert.

Le travail qui avait été fait aux époques jéhovique et deutéronomique fut recommencé dans un autre esprit, en vue de l'apologie du sacerdoce. Et il est

possible aujourd'hui aux exégètes de distinguer cette nouvelle édition des livres mosaïques, que les compilateurs ultérieurs mirent le plus souvent bout à bout à la suite de l'ancienne, dans les livres qui composent notre Bible actuelle.

Les écrivains deutéronomiques n'avaient pas repris l'histoire légendaire des origines et s'étaient contentés des récits jéhoviques. Les écrivains sacerdotaux n'en usèrent pas ainsi ; ils reprirent tout entière l'histoire légendaire des origines, depuis les patriarches et la création. Il y eut de la création un récit sacerdotal, comme il y avait eu un récit jéhovique. Le vieux récit est celui qui, dans notre Bible actuelle, commence au verset quatre du deuxième chapitre de la *Genèse :* « Voici les origines des cieux et de la terre, lorsque le dieu Iahveh fit la terre et les cieux... » Il raconte comment Iahveh forma la femme avec une des côtes du premier homme ; il se termine au verset vingt-quatre du même chapitre. Le récit sacerdotal, c'est le fameux commencement de la *Genèse* avec la création en six jours : « Au commencement Dieu créa les cieux et la terre... et Dieu dit que la lumière soit... » Là, Dieu crée l'homme à son image ; il le crée mâle et femelle.

Les légendes patriarcales sont reprises avec une exagération des tendances ritualistes ou hiérarchiques ; ailleurs, les généalogies débordent et prennent la place des anciens récits ; partout, une situation politique nouvelle fait éclore des mythes ethnographiques nouveaux.

Les écrivains deutéronomiques, qui n'avaient rien ajouté aux épisodes jéhoviques de la légende patriarcale, avaient beaucoup ajouté aux épisodes jéhoviques de l'exode. L'histoire de Moïse et de Josué ainsi complétée parut cependant insuffisante aux écrivains de l'époque lévitique ; on la recommença.

Je ne citerai qu'un exemple, mis en valeur de la manière la plus profonde par M. Maurice Vernes dans ses cours de l'Ecole des Hautes-Etudes.

Les écrivains anciens avaient imaginé que les Israélites, après la sortie d'Egypte et avant de s'emparer du pays de Canaan, s'étaient engagés, vis-à-vis de Iahveh, par un pacte solennel et juré pour l'éternité. Mais en quel lieu avait été conclu le pacte ? Les anciens épisodes trahissent les hésitations, les retouches, les inquiétudes de leurs rédacteurs. Au cours de la traversée du désert, c'est Cadès, c'est Massa et Meriba, c'est d'obscurs oasis où Iahveh obscurément s'entretient avec Moïse. Puis, un écrivain plus heureux imagine la montagne du Horeb, Moïse descendant d'auprès du dieu avec le Décalogue inscrit sur des tables de pierre ; et, à la veille d'entrer dans la terre promise, Moïse dévoile au peuple, au milieu des plaines de Moab, tout le cycle de commandements que Iahveh lui avait révélés au Horeb et dont le Décalogue avait été la préface. Cependant, dans une autre école, une tradition se développe : celle-là a un point de départ historique ; on sait que le plus ancien sanctuaire de Iahveh dont le souvenir subsiste est celui de Sichem, le vieux temple de Baal-Berit, du Seigneur-de-l'Alliance,

de Iahveh-Seigneur-de-l'Alliance, célèbre au temps de Gédéon et de son fils Abimélech ; c'est là, raconte-t-on, que l'alliance a été promulguée, au milieu d'un grand concours de peuple, parmi les bénédictions du mont Garizim et les malédictions du mont Ebal. Et les épisodes deutéronomiques se ferment sur ces contradictions.

Les écrivains de l'époque sacerdotale voulurent plus de majesté dans la conclusion du Pacte; mais ils voulurent aussi que, d'une façon quelconque, le temple de Jérusalem en eût la gloire. Et il se trouva qu'il y eut parmi eux un écrivain de génie et un casuiste forcené, association fréquente parmi les écrivains bibliques, qui conçut l'épopée du Sinaï.

Au milieu du désert arabique, pendant cette errance effroyable de quarante années, le peuple, Moïse le conduisant, s'est arrêté au pied du Sinaï; là, parmi le chaos des rochers où nulle végétation ne pousse, dans l'horreur des gorges dénudées et des pics neigeux, à travers les orages qui roulent de cime en cime, de précipice en précipice, tandis que le peuple, béant d'horreur, se parque dans les vallées, Iahveh se manifeste à son prophète... Une épaisse nuée était tombée; au milieu des tonnerres et des éclairs, les trompettes retentissaient; une fumée s'élevait comme d'une fournaise et la montagne tremblait. Iahveh descendit sur le sommet de la montagne et il appela Moïse, et Moïse monta. Alors le dieu parla :

— Je suis Iahveh, ton dieu, qui t'ai tiré de la terre d'E-

gypte, de la maison des esclaves. Tu n'auras point d'au dieux devant ma face (1)...

Et la loi suit.

Voilà l'homme de génie; voici le casuiste.

Le Pacte a été conclu parmi les cimes du Sinaï, plein désert, loin de la terre d'Israël, loin par cor quent de l'endroit où s'élèvera le temple unique Jérusalem. Mais il a été conclu au-dessus de l'Arc près de l'autel d'airain, sous la tente de tapisseri de peaux de bêtes qui s'appelle le Tabernacle. Or, l'Arche, l'autel d'airain et le Tabernacle ont-ils tro leur résidence pour l'éternité des temps? Dans le tem de Jérusalem. Après avoir erré dans le désert, ap avoir trouvé de provisoires abris à Sichem, à Silc Bethsamès, à Cariathiarim, à Gabaon, le « mobilie divin est ramené à Jérusalem, et, à tout jamais, i tallé par Salomon dans le temple. Le temple de Jé salem est donc l'héritier légitime ou plutôt la co nuation du Sinaï.

Bien que la civilisation ait progressé, le même es qui avait inspiré les anciens moshlim inspire les mo lim sacerdotaux. Nous sommes toujours en Orie toujours à Jérusalem; il s'agit toujours de légitir par des origines divines les lois présentes, de con crer les institutions en les faisant émaner de Iahv toujours des thèses doctrinales qu'on illustre de lég des; des espérances et des ambitions qu'on veut j tifier; des généalogies créées en masse afin d'expliq

(1) *Exode*, xx, 2-3.

les prétentions juives au milieu des peuples voisins. La dernière législation mosaïque est à la fois, comme les précédentes, une légitimation théologique des institutions présentes, une promulgation solennelle de lois nouvelles et un exposé de vues législatives idéales.

Légitimation théologique des institutions établies : ce qui existe se justifie, dès la plus haute antiquité, par la volonté divine; le temple est tel qu'il est, parce que Iahveh a commandé qu'il fût ainsi; la caste sacerdotale gouverne, parce que les prêtres sont les descendants directs d'Aaron, frère de Moïse.

Promulgation solennelle de lois nouvelles : les lois nouvelles ne sont pas des lois nouvelles, mais les lois que Iahveh lui-même a jadis dictées à Moïse, — bien que les trois quarts des lois de l'époque lévitique règlent des questions de chasublerie, de boucherie rituelle.

Exposé de vues législatives idéales : à côté de l'ordonnance immédiatement utile, voici le rêve qu'il sera beau de réaliser dans une époque meilleure, proche sans doute; partout l'idéal entremêlé au réel. Comme celle du Deutéronome, la législation sacerdotale est tantôt minutieuse et tantôt chimérique; toujours elle est dogmatique et théocratique.

Mais les préoccupations ne sont plus les mêmes qu'aux temps du Deutéronome. La caractéristique de l'époque lévitique est le besoin, pour l'aristocratie cléricale de Jérusalem, d'une organisation définitive. La législation du dernier grand code mosaïque est, en effet, celle d'une puissante église qui rayonne sur

les pays voisins; elle a les grandeurs et les mesquineries d'un état constitué qui veut, non plus seulement vivre, mais régner. Une administration se fonde, avec ses rouages compliqués : et l'on songe à l'église catholique, si puissamment, si administrativement organisée pour gouverner.

Il n'est plus question, par exemple, dans les récits lévitiques, des massacres de Cananéens. Le culte jérusalémite a définitivement triomphé, autour de Jérusalem, des vieilles résistances païennes; l'horizon s'est élargi ; au delà des pays environnants, on aperçoit des peuples plus lointains qu'il sera possible de judaïser.

Le vieux pacte conclu entre Iahveh et le peuple juif exigeait qu'en récompense de sa fidélité Iahveh assurât à Israël la libre et paisible possession de cette partie de la Palestine à laquelle les prêtres de Jérusalem avaient donné le nom mythique d'Israël, symbole de leurs ambitions. Aujourd'hui que le pays est à peu près conquis, que, Samarie seule résistant, l'ancien Israël est presque reconstitué, le rêve d'une judaïsation plus lointaine, que nous verrons se développer dans l'âme du Premier Isaïe, point déjà dans l'âme des prêtres jérusalémites. L'indépendance politique, c'est-à-dire le joug persan ou le joug macédonien secoué, est incluse dans toutes les épopées mosaïques, depuis le premier mashal jéhovique jusqu'aux dernières généalogies lévitiques; mais aux dernières pages des derniers épisodes lévitiques se dresse, ainsi que dans le Premier Isaïe, l'ambition de

conquérir le monde, et le Pacte s'exalte jusqu'à promettre aux Juifs, en récompense de la fidélité traditionnelle, non plus seulement la jouissance d'un morceau de la Palestine, mais la conquête de l'univers... Rêve extravagant du plus petit des peuples de la terre à ce commencement du troisième siècle! Rêve souverainement fécond, puisqu'il devait un jour produire sa réalisation. Et ce rêve, nous le lisons, pour la première fois peut-être dans les épopées judaïques, avec le fameux épisode des trois fils de Noé.

Noé commença à cultiver la terre et il planta de la vigne.
Et il but du vin, et il s'enivra, et il se découvrit au milieu de sa tente.
Cham vit la nudité de son père et le raconta à Sem et Japhet, ses deux frères.
Alors Sem et Japhet prirent un manteau et le mirent sur leurs épaules, et ils marchèrent à reculons et couvrirent la nudité de leur père; leur visage était tourné en arrière, et ils ne virent point la nudité de leur père.
Et Noé se réveilla de son vin, et il sut ce qui avait été fait.
Et il dit : Maudit soit Canaan (fils de Cham); il sera l'esclave des esclaves de ses frères!
Et il dit : Béni soit Iahveh, dieu de Sem, et que Canaan soit son esclave!
Que Dieu étende les possessions de Japhet, et qu'il habite dans les tentes de Sem (1)!

Sem, dit la suite du récit, est le père d'Israël et des peuples congénères. Cham et Canaan sont pères des Cananéens, qui symbolisent une dernière fois les goïm réfractaires au judaïsme. Japhet est le père de

(1) *Genèse*, IX, 20-27.

Javan, Ἰαπετός, le père des peuples grecs et de tous ceux que les Juifs du troisième siècle considéraient comme grecs; avec Japhet, le monde grec est invité, pourvu qu'il se soumette à la loi de Iahveh, à prendre sa part des bénédictions du dieu.

Nous voici arrivés à l'époque du grand-prêtre Siméon I, qui, l'an 300, succéda au grand-prêtre Onias I; Siméon I, très probablement le Siméon le Juste dont parlent Flavius Josèphe et le Siracide, le Shimeon Hasadiq dont parle le Talmud, le grand-prêtre idéal de la tradition rabbinique, celui après qui la décadence devait commencer (1).

Il semble qu'à partir de cette date les légendes mosaïques aient cessé de s'enrichir de nouveaux récits, de nouvelles prescriptions. Des modifications, corrections, interpolations, remaniements continueront à être faits aux anciens récits; les plus grandes additions consisteront en des psaumes intercalés de toutes pièces; mais l'ensemble est fixé, et bientôt les scribes commenceront à réunir cette infinité de morceaux divers, afin d'en constituer un livre unique. Des récits peu concordants mis bout à bout, les mêmes choses racontées plusieurs fois avec des variantes souvent contradictoires, les législations de près de deux siècles simplement juxtaposées, des centaines de mythes nés des situations les plus diverses, se heurtant les uns les autres sans autre unité que la constante pensée de l'œuvre nationale qu'il s'agit d'éta-

(1) Voir appendice V.

blir, telle sera la compilation dont les scribes du troisième et du second siècle constitueront le livre de la Loi, chef-d'œuvre des littératures orientales.

§ 5.

PREMIÈRE VUE SUR L'INTERNATIONALISATION DU JUDAISME

Peut-être importe-t-il aux religions de maintenir l'historicité de leurs livres sacrés ; ainsi en jugent les théologiens conservateurs. Peut-être est-il indifférent aux religions que leurs origines soient éclairées à la lumière de l'histoire ; ainsi en jugent les libéraux israélites, catholiques et protestants. L'historien ignore ces préoccupations ; il n'attaque ni ne défend les religions ; il étudie comment certains livres qui sont devenus des livres sacrés offerts à la vénération de tous les siècles à travers toute la terre, naquirent chez tel peuple, à telle époque, en telles circonstances, pour satisfaire à tels besoins.

Le christianisme a fait, des livres nationaux et nationalistes du plus petit peuple de l'Asie occidentale ancienne, les livres sacrés du monde moderne ; autrement dit, il les a internationalisés. Nous suivrons cette œuvre au fur et à mesure que nous achèverons une nouvelle étape de l'histoire juive ; avec le premier groupe des livres juifs, avec les livres de Moïse, nous avons une première vue sur l'internationalisation du judaïsme.

Les livres de Moïse, nous l'avons reconnu, sont né de la plus pressante nécessité, ressentie par le peti peuple jérusalémite, de se créer un passé, de se donner une législation d'origine divine, de légitimer se institutions, de consacrer ses ambitions, de sanctifie ses haines nationales. L'internationalisation est l'œuvre de se saisir de mots ayant eu, à leur date et dan leur milieu, un sens concret, et de revêtir ces mots d'un sens général, purement moral ; de leur arrache leur signification littérale pour leur en accorder une idéale.

Nous donnerons plusieurs exemples. Ce chapitre pourrait s'intituler : « Du sens de quelques mots hébreux. »

Le prochain. — Le prochain, en hébreu *réa*, signifie, dans les livres de Moïse, le compatriote. Un Juif n'a d'autre prochain que le compatriote juif; l'Egyptien n'est pas un prochain pour le Juif. Le fameux verset : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même (1) » signifie : « Tu aimeras ton compatriote comme toi-même ; » nouvelle affirmation de l'arden nationalisme auquel Jérusalem dut sa fortune.

L'étranger. — L'étranger est protégé par la lo mosaïque. Mais le mot français « étranger » sert, lui seul, à traduire quatre mots hébreux : *ger*, *toshab* *nocri*, *goïm*. Le ger et le toshab sont les étranger

(1) *Lévitique*, XIX, 18.

s dans la terre jérusalémite et obéissant à la loi
ïque; le nocri est l'étranger non judaïsant; les
sont les ennemis. Est-il besoin de dire que la
ction mosaïque ne s'étend pas plus loin qu'au
au toshab?

RETÉ ET IMPURETÉ.—Sens strictement matérialiste.
l'origine, une chose impure, *tamé* en hébreu, a
re une chose tabou, elle n'est plus, aux quatrième
isième siècles, qu'une chose infectieuse ou infec-
Une chose pure devient une chose propre ou
fectée; la purification, une opération hygiénique.
ment, dans ce pays où toutes les lois ont revêtu
forme religieuse, l'opération se fait suivant un
pécial et est prétexte à un impôt que perçoivent
ouvernants.

femme, quelques jours chaque mois, est impure;
touché un cadavre est impur; manger de certains
aux défendus rend impur.

rendez pas vos âmes abominables en mangeant les
animaux qui fourmillent sur la terre, car vous seriez
és ; je suis Iahveh, votre dieu (1).

and la femme sera purifiée de son flux, elle comptera
ours, et ensuite elle se rendra pure. Le huitième jour,
prendra deux tourterelles ou deux pigeonnaux et les
tera au sacrificateur, à l'entrée de la Tente d'Assigna-
2).

SAINTETÉ. — La racine du mot hébreu *qadosh*,

Lévitique, XI, 43.
Lévitique, XV, 28-29.

que l'on traduit par saint, a le sens de séparer ; une chose, un homme saint est une chose, un homme séparé des autres, désigné spécialement pour un but; sanctifier, c'est préparer spécialement en mettant à part ; le peuple d'Israël est saint, parce qu'il a été mis par Iahveh à part des autres peuples de la terre. Nous sommes plus près que tout à l'heure du tabou. Même lorsque le mot commence à prendre une acception morale, il ne signifie encore sacré que dans le sens de consacré. Le féminin *qedoshah*, sainte, est une variante néologique et post-biblique inventée par la pudeur des rabbins pour remplacer le véritable féminin *qedéshah*, bien biblique au contraire, qui signifie prostituée, souvenir des temps anciens où la prostitution faisait partie du culte de Iahveh.

IAHVEH. — L'histoire du nom divin est un remarquable exemple d'internationalisation. Nous étudierons bientôt l'histoire du mot *elohim*, qui, en hébreu, signifie également Dieu, un dieu et les dieux, et nous connaîtrons comment l'élargissement de la signification du mot a correspondu au développement du judaïsme. Occupons-nous ici du nom particulier du dieu particulier des Juifs, Iahveh.

Le dieu juif est nommé dans la Bible du nom propre de Iahveh. Iahveh est son nom, comme Camos est le nom du dieu moabite, comme Dagon est le nom du dieu philistin. D'où vint aux anciens Israélites le nom de Iahveh ? On croit à une forme explétive du vieux mot Iah, qui ressemble fort à un Iah babylonien

la science n'en est pas encore fixée... Enfin, Iahveh est le nom du dieu adoré à Jérusalem.

Lorsque, au troisième ou au second siècle avant notre ère, les Juifs eurent promu leur petit dieu local à la dignité de dieu suprême, maître et créateur de l'univers, ils éprouvèrent un scrupule à laisser leurs bouches prononcer le nom d'un si grand personnage; et, de plus en plus, ils lui substituèrent des mots vagues comme Adonaï, qui signifie « mon seigneur ». Un jour vint même où, interprétant à faux un verset de la Loi, ils n'osèrent plus prononcer le nom sacré; et, comme celui-ci revenait à chaque page de leurs livres, ils décidèrent de le lire Adonaï (1).

Les traducteurs grecs de la Bible transcrivirent simplement en caractères grecs les noms propres hébreux; mais ils n'osèrent pas conserver Iahveh et ils traduisirent par le correspondant grec d'Adonaï, ὁ Κύριος, le Seigneur. Après eux, les catholiques continuèrent d'appeler le vieil Iahveh *Dominus*, puis « le Seigneur ». Les protestants traduisirent « l'Eternel ». Aujourd'hui, les savants qui étudient les textes hébreux et qui se piquent de critique continuent à dire « le Seigneur », s'ils sont catholiques, et « l'Eternel », s'ils sont protestants ou israélites.

Or, Iahveh est un nom, comme Moloch est un nom, comme Camos en est un, comme Jupiter en est un, comme Wotan en est un. Dire Iahveh, c'est sous-entendre un certain dieu, à côté d'autres dieux, un

(1) Les grammaires hébraïques enseignent encore aujourd'hui aux jeunes Israélites à prononcer Adonaï le nom divin.

dieu peut-être plus grand, peut-être meilleur, p
être plus pur que Moloch, que Camos, que Jup
que Wotan, mais un dieu particulier à côté des au
dieux. Le Seigneur, l'Eternel, au contraire, cela
acceptable pour les chrétiens aussi bien que pour
Juifs, pour les Européens comme pour les Asiatiq
pour les philosophes et les métaphysiciens, pour I
aussi bien que pour Esdras. Mais, de Iahveh à l'E
nel ou au Seigneur, il y a la même distance qu
petit état de Jérusalem à l'église chrétienne, cathol
et universelle.

Il suffit de restituer, dans la Bible, « Iahveh »
tout où l'on trouve « l'Eternel » ou « le Seigneu
pour remettre les choses au point. Avec « l'Etern
on lit un livre sacré; avec « Iahveh », un docun
historique. La colère de l'Eternel, la vengeanc
l'Eternel, à la rigueur cela s'estompe dans une no
un peu confuse de divinité imprécise ; la vengea
la colère font l'effet d'expressions humaines, ap
quées, faute de mieux, à des choses divines qui
sont pas notre colère, notre vengeance. Iahveh
contraire, est un dieu déterminé : c'est le dieu d
braham, le dieu d'Isaac, le dieu de Jacob, le dieu
Jérusalem, qui conquerra peut-être le monde, m
en temps que Jérusalem conquerra le monde. Iah
devenant l'Eternel, c'est un dieu national et natio
liste qui devient international.

DEUXIÈME PARTIE

LES PROPHÈTES

CHAPITRE I

NAISSANCE DU PROPHÉTISME

§ I.

L'HELLÉNISME

L'an 334 avant notre ère, Alexandre envahissait l'Asie Mineure ; dès la première rencontre, l'armée persane était battue, et l'Asie Mineure conquise; l'année suivante, la victoire d'Issus livrait aux Grecs l'empire entier de Darius; en 332, Alexandre s'emparait de la ville de Tyr et soumettait, sans coup férir, la Palestine. Une tradition raconte qu'il entra à Jérusalem et que les prêtres, allant à sa rencontre, obtinrent de lui, au seuil du temple, grâce pour leur ville. Qu'Alexandre soit entré ou non à Jérusalem, la Palestine n'en passa pas moins, avec toute l'Asie occidentale, de la domination persane à la domination macédonienne.

A cette date, l'état de Jérusalem était arrivé à l'apo-

gée de son développement. L'œuvre commencée par Esdras avait produit ses effets. Tandis que les autres petits états palestiniens soumis à la suzeraineté persane languissaient dans une existence neutre, l'état juif, entre les humbles limites de ses murs et de sa banlieue, s'était affermi dans le nationalisme intense qu'exprimait la religion de Iahveh ; et, réagissant autour d'elle par le fait de son énergie, l'âme juive s'était peu à peu répandue dans la Palestine. La plupart des petits états de l'ancien Israël acceptaient l'hégémonie religieuse et morale de Jérusalem ; les peuplades voisines, Moab, Ammon, Edom, végétaient ; dans les villes même de la Syrie, le nom de Iahveh commençait à être grand. Seul, l'état de Samarie restait en antagonisme. Partout ailleurs, le nombre des judaïsants augmentait sans cesse, et les prêtres de Jérusalem pouvaient admettre les grandes espérances qu'eux-mêmes s'étaient données, leur peuple élu entre tous les peuples, l'âme juive imposant sa primauté aux nations voisines.

Mais il importe de préciser ce qu'il faut entendre par ces dénominations géographiques : la Palestine, Juda, la Judée, l'état de Jérusalem.

Après s'être emparé de Tyr et de Gaza, Alexandre, devenu maître de la région syrienne, constitua un gouvernement que délimitèrent la Méditerranée, le Liban, les déserts syrien et arabique et l'Egypte. Voilà la Palestine ; les historiens disent aussi la Célé-Syrie. La Palestine forme donc, à l'époque d'Alexandre, une grande province comprenant : au nord, les petits

tats dont la réunion allait porter le nom de Galilée ; à l'est du Jourdain, le Galaad (plus tard la Pérée) ; au sud-est, Ammon, Moab, Edom ; sur les bords de la Méditerranée, les anciennes villes philistines ; enfin, au centre, les deux états rivaux, les deux principales puissances du groupe, la Samarie, où se retrouve une partie de l'ancien royaume d'Ephraïm, et la Judée, qui englobe l'ancien royaume de Juda. Tel est, en effet, le progrès accompli par l'état de Jérusalem depuis Esdras ; si le royaume davidique est loin encore d'être reconstitué, le royaume de Juda est par contre déjà acquis. A l'époque d'Esdras, il existait un état de Jérusalem comportant Jérusalem et sa banlieue ; à l'époque d'Alexandre, cet état a établi sa domination sur les territoires dont s'était autrefois composé le royaume de Juda ; seulement, le pays de Juda va maintenant s'appeler la Judée. En créant une province de Judée avec Jérusalem pour capitale et métropole, les rois macédoniens ne feront que consacrer un fait accompli. Quant au Canaan, quant à Israël, ces antiques dénominations, devenues des expressions d'ordre théorique, correspondent géographiquement tantôt à l'ensemble, tantôt à la majeure partie de la Palestine.

L'aristocratie jérusalémite, maîtresse de la Judée, régnait déjà sur la moitié de cet Israël, de ce pays de Canaan promis par Iahveh à la ville de son temple, lorsqu'éclata la première des grandes crises qui devaient bouleverser le judaïsme. Un danger nouveau, l'hellénisme, était apparu, d'autant plus redoutable qu'il

était né au sein même de l'aristocratie par qui jadis le judaïsme avait été créé. Et l'âme juive allait avoir besoin, pour persévérer, d'un effort plus grand encore qu'il ne lui en avait fallu, cent cinquante ans auparavant, pour se constituer.

Il ne faut pas croire qu'avec l'armée d'Alexandre l'hellénisme pénétra pour la première fois dans l'état de Jérusalem. Nous savons que les batailles de Marathon et de Salamine n'avaient pas eu d'écho dans la Jérusalem de la Restauration; de nombreuses années avaient passé sans que les disciples d'Esdras aient soupçonné quelque chose de cette civilisation grecque qui, en Asie Mineure et dans les Iles, luttait avec la monarchie persane. Peu à peu, cependant, à mesure que l'hégémonie persane assurait à l'Asie occidentale la sécurité des routes, en même temps que les armées persanes et grecques combattaient et se battaient tour à tour, l'infiltration hellénique arriva jusqu'à la Palestine. Tyr, la grande ville commerciale de l'Orient, n'était pas très éloignée des montagnes de Jérusalem; la Palestine marquait une étape du chemin qui menait d'Asie en Egypte; la Palestine ne pouvait pas échapper à l'invasion commerciale des Grecs. A quelle date les prêtres de Jérusalem eurent-ils connaissance de la nouveauté qui se glissait autour de leurs murailles? Aucun document ne nous l'enseigne; mais il est incontestable qu'au milieu du quatrième siècle, bien des années avant l'arrivée d'Alexandre, des mots de langue grecque avaient été prononcés au pied du temple de Iahveh. La conquête macédonienne n'était pas la

isque invasion de conquérants inattendus, d'une
rde de vainqueurs qui s'emparent tout à coup d'un
nd pays; elle était la suite logique d'un siècle et
ni d'efforts, la conclusion d'une longue campagne
ursuivie sans relâche. Autant que par l'armée grec-
, l'Asie était conquise par la civilisation grecque.
is, conduit par Alexandre, l'hellénisme entrait le
it haut, avec l'autorité de la victoire et de la con-
ite, dans des milieux où jusque-là il n'avait fait que
sinuer.

.es succès militaires d'Alexandre importaient peu
enfants de Iahveh; Israël en avait vu bien d'au-
; le triomphe du roi de Macédoine pouvait passer
r éphémère, ne supprimait aucun espoir; et puis,
logmatique sacrée n'avait-elle pas des explications
sibles pour toutes les victoires des goïm? et puis,
le maître du moment s'appelât Alexandre ou
ius, la farouche persévérance du Juif devait consi-
er avec mépris le soldat qui gagnait des batailles;
ie qui avait su renaître, vivre et grandir après
uchodonosor, saurait résister au nouveau maître.
s ceux qui, à Jérusalem, tenaient aux vieilles tra-
ns d'Esdras et du Deutéronome, s'épouvantèrent,
'an 332, de voir, autour d'eux, des Juifs qui se
aient à vivre de la vie hellénique.

insi s'ouvrit une époque nouvelle dans le judaïs-
Ainsi, désormais, le traditionnalisme juif va-t-il
resser implacablement en opposition contre les
rs helléniques. Ainsi commence, dans le sein du
ïsme, cette lutte de partis, qui est la clef de l'his-

toire juive, entre le nationalisme et l'influence étrangère.

Seulement, à Jérusalem, le nationalisme fut le parti de la démocratie et l'hellénisme celui de l'aristocratie qui gouvernait.

L'âme juive s'était constituée sur le principe d'un isolement absolu au milieu des autres peuples. Dès lors, tout avait été ordonné dans la loi juive, dans cette illustration de la loi juive qu'est la littérature juive, pour que les hommes de Jérusalem vécussent au milieu des autres hommes comme une église, comme une caste de saints, comme des privilégiés de la divinité, spécialement protégés par elle. Mais, si les Juifs se mettaient à vivre la vie des autres peuples, n'en serait-ce pas fini de l'âme juive?

Le coup d'œil que les hommes de Jérusalem, à l'époque d'Esdras, avaient eu génialement des seules conditions d'existence qui leur étaient possibles, ce coup d'œil, un siècle et demi plus tard, quelques hommes de Jérusalem, à l'époque d'Alexandre, l'eurent, non moins génialement. Il fallait que l'âme juive réagît de toute sa force contre l'hellénisme, qu'elle demeurât purement juive en face de l'hellénisme, ou qu'elle mourût. Il s'agissait pour les Juifs d'extirper de leur sein les tendances à l'hellénisation, d'instituer parmi eux une inquisition qui préservât de tout alliage les espérances du judaïsme.

Les historiens du judaïsme n'ont pas compris que les tempêtes du judaïsme se sont passées entre Juifs, à partir de l'invasion de l'hellénisme en Asie. L'œuvre du judaïsme a été, au troisième et au second siè-

cle, de lutter, non pas contre les mœurs et les idées des autres nations, mais contre l'introduction de ces mœurs, de ces idées en Israël.

Quelque sombre fanatisme qui ait, en effet, toujours régné dans le petit état de Jérusalem, il serait insensé de supposer qu'il n'y eut pas là, comme ailleurs, des esprits enclins à une plus grande douceur de mœurs, à de l'indulgence pour les idées étrangères, à quelque tendresse pour les arts et la vie élégante. Des hommes de cette espèce n'ont pu manquer de se rencontrer dans les plus sombres milieux, et la conquête macédonienne en découvrit entre les murs de Jérusalem, à l'énorme scandale des puritains. Mais il se trouva, et rien n'était plus logique, que les tendances nouvelles se manifestaient principalement au sein de l'aristocratie.

Le désir du luxe apparaît nécessairement au sein d'une aristocratie prospère, cette aristocratie fût-elle une aristocratie cléricale. L'aristocratie cléricale détenait à peu près toute la richesse du pays, grâce aux nombreux impôts que, sous la forme de dîmes, d'offrandes et de propitiations, avait déjà institués la loi deutéronomique; et sa puissance, établie de droit divin, était absolue. Parmi les prêtres de Jérusalem, il y eut des hommes riches qui eurent envie de maisons plus spacieuses, mieux décorées; ils modifièrent le vieux vêtement traditionnel; la mode fit son apparition aux abords du temple de Iahveh; ils affectèrent de parler grec; leurs femmes eurent des toilettes excentriques; les vins généreux coulèrent; il y eut peut-être des

fleurs sur les tables. Je n'exagère guère; ces abominations sont décrites par l'indignation des livres prophétiques.

L'hellénisation se fit encore d'une autre manière. Les personnes peu familières avec les livres bibliques seront étonnées d'apprendre que non seulement le luxe y est anathématisé, mais que le commerce y est condamné comme un crime. Le commerce est devenu plus tard la grande affaire des Juifs, parce que des conditions nouvelles d'existence ont fait des âmes nouvelles. En développant le commerce à travers toute l'Asie, la conquête macédonienne l'introduisit à Jérusalem; il y eut des Juifs qui se firent commerçants; naturellement, ils s'enrichirent; bien entendu, ils voulurent du luxe. Cette fois encore, les puritains crièrent au scandale.

Enfin, un siècle plus tard, le mal fut à son comble lorsque, pour la première fois sans doute dans l'histoire, les Juifs s'attaquèrent à la finance et que Joseph, fils de Tobie, se fit le fermier général des Ptolémées pour le gouvernement de Célé-Syrie.

Si l'hellénisation avait triomphé à Jérusalem, le monde n'aurait connu ni la conquête juive, ni le christianisme. Mais il y eut une réaction formidable du vieux nationalisme, un ressaut prodigieux de l'âme implacable de Jérusalem; et ce fut au sein du peuple, parmi les humbles, que le mouvement naquit, grandit et triompha. Partie du peuple, la réaction nationaliste prit ainsi un caractère démocratique qui devait être essentiel dans le judaïsme.

Le patriotisme juif comprit et prouva que la haute correction des chefs est une loi suprême, que les chefs doivent donner l'exemple de l'obéissance aux traditions, qu'il ne sert à rien de parler au peuple de discipline lorsque les chefs n'ont pas les premiers obéi à la plus rigoureuse des disciplines, et qu'il n'y a pas de vrai nationalisme dans un état où des chefs coupables sont tolérés.

Ce rappel aux anciennes traditions, à la discipline nécessaire, ce retour à un nationalisme intransigeant fut l'œuvre des prophètes.

§ 2.

LES HOMMES DE DIEU

Aux époques les plus reculées de l'histoire des peuples, dans tout l'Orient, en Occident et en Afrique aussi bien qu'en Palestine, parmi les nomades conducteurs de troupeaux, dans les premiers établissements des agriculteurs primitifs, au sein des petites cités entourées de murailles de terre, dans les vieilles villes où règne un sultan redoutable avec son harem et ses janissaires, à l'ombre des plus vieux sanctuaires et dans les vallées où passent les caravanes, on trouve des sorciers, des devins mercenaires, des guérisseurs bizarres, craints et vénérés.

Ces hommes aux gestes désordonnés, aux paroles incohérentes, aux yeux hallucinés, sont quelquefois

des déments, quelquefois des épileptiques. Ils errent, vêtus de haillons, maigres et affamés, sordides. On les rencontre dans le voisinage des villages ; mais ils habitent dans les lieux déserts ; des cavernes sont leur gîte ; ils passent de longues semaines dans la solitude. Ils n'ont aucun métier. Quand une bête, quand un homme est malade, ils savent des remèdes qui guérissent ; quand l'on médite des projets difficiles, ils disent des paroles où l'on devine l'avenir. Et quelques sicles d'argent, quelques mesures de froment sont leur salaire.

Ces hallucinés sont considérés comme inspirés de la divinité. Chez les peuples primitifs, le dément passa toujours pour un être sacré. Il n'en fut pas autrement en Judée que dans le reste du monde ; il n'en est pas autrement aujourd'hui en Orient. La folie est un mal sacré ; l'épilepsie est un phénomène divin ; la parole divine ne saurait s'exprimer aux oreilles humaines qu'à travers ce délire où l'homme, perdant son individualité, devient un instrument passif de l'inspiration. Saint Paul l'expliquera plus tard de la façon la plus précise (1).

C'est pourquoi on les vénère et on les craint. Ces sorciers hagards, ces devins faméliques voient quelquefois dans l'avenir et commandent aux mauvais esprits. A travers leurs guenilles, ils portent au front le signe de Iahveh... Ce sont des hommes de Dieu.

Les anciennes tribus palestiniennes, Israël comme

(1) *I Corinthiens*, XII et XIV.

Moab, comme Ammon, comme Edom, comme la Syrie, pullulaient d'hommes de Dieu. En des pages dont on doit contester l'historicité, mais dont la valeur est indéniable en tant que tableaux de mœurs, la Bible a gardé la trace de ces hommes de Dieu.

Il y avait une fois — cela se passe onze cents ans avant notre ère — un homme de la tribu de Benjamin qui s'appelait Cis. Il était fils d'Abiel, fils de Seror, fils de Bechorath, fils d'Aphia, fils d'un homme de la race de Benjamin. C'était un homme puissant et fort.

Il avait un fils appelé Saül, qui était parfaitement bien fait, et de tous les enfants d'Israël il n'y en avait point de mieux tourné que lui. Il dépassait des épaules tout le peuple.

Cis, père de Saül, avait des ânesses qui s'étaient égarées; et il dit à son fils Saül : Prends avec toi l'un de mes serviteurs, lève-toi et va chercher les ânesses.

Et Saül passa par la montagne d'Ephraïm, puis il passa par la terre de Salisa, et ils ne les trouvèrent pas ; et il passèrent par la terre de Salim, et elles n'y étaient pas ; et il passa par la terre de Jémini, et ils ne les trouvèrent pas.

Quand ils arrivèrent dans la terre de Suph, Saül dit à ce serviteur qui était avec lui : Viens, et retournons-nous-en, de peur que mon père ne commence à oublier ses ânesses et qu'il ne soit plus en peine que de nous.

Et le serviteur lui dit : Voici, il y a un homme de Dieu dans cette ville, et c'est un homme considéré. Tout ce qu'il dit arrive infailliblement. Allons-y donc présentement; peut-être nous fera-t-il connaître le chemin que nous cherchons.

Et Saül dit à son serviteur : Allons-y, mais si nous y allons, que porterons-nous à l'homme de Dieu ? Il n'y a plus de pain dans nos sacs, et nous n'aurons point de présents à porter à l'homme de Dieu ; qu'avons-nous avec nous ?

Et le serviteur prit encore la parole et dit à Saül : Voici, il se trouve que j'ai dans la main le quart d'un sicle d'argent; je le donnerai à l'homme de Dieu, et il nous fera connaître notre chemin...

Et Saül dit à son serviteur : Ton avis est bon. Viens, allons. Et ils allèrent à la ville où était l'homme de Dieu.

Ils montaient par le coteau qui mène à la ville, lorsqu'ils trouvèrent des filles qui sortaient pour aller puiser de l'eau; et ils leur dirent : Le voyant est-il ici ?

Et elles leur répondirent et dirent : Il y est, le voilà devant toi ; hâte-toi... Quand vous arriverez à la ville, certainement vous le trouverez avant qu'il monte au haut-lieu pour manger... Montez donc présentement.

Et ils montèrent donc à la ville ; comme ils arrivaient au milieu de la ville, voici, Samuel sortait pour monter au haut-lieu...

Or, Saül s'approcha de Samuel au milieu de la porte de la ville, et dit : Indique-moi, je te prie, où est la maison du voyant.

Et Samuel répondit à Saül et dit : C'est moi qui suis le voyant. Monte devant moi au haut-lieu ; vous mangerez avec moi aujourd'hui ; et demain matin je te laisserai aller et je t'indiquerai tout ce que tu as dans le cœur.

Et quant aux ânesses que tu as perdues, il y a aujourd'hui trois jours, n'en sois plus en peine, car elles sont retrouvées (1).

Le vieux sorcier Samuel, habile à retrouver pour un quart de sicle d'argent les ânesses perdues, rendit ce jour-là sa consultation dans un appareil, paraît-il, assez simple. Mais il n'en était pas toujours ainsi, sinon avec Samuel, au moins avec ses confrères. Et sur le mode dont se faisaient, à ces lointaines époques

(1) *I Samuel*, IX, 1-20 ; quelques traits de cette traduction sont pris à Lemaistre de Saci.

de la légende, les prédictions et les conjurations, la Bible n'est pas sans nous donner des renseignements.

L'anecdote de Saül, des ânesses et de Samuel continue; et, après le repas, Samuel, entre autres choses et parmi des discours théologico-dogmatiques à la façon des docteurs de l'école d'Esdras, dit à Saül :

Lorsque tu seras sorti de là, tu passeras outre, et tu arriveras au chêne de Thabor; et là tu rencontreras trois hommes qui monteront vers Dieu à Béthel, l'un portant trois chevreaux, l'autre portant trois tourteaux et l'autre portant une outre de vin.

Et ils te salueront et te donneront deux pains, et tu les prendras de leur main.

Après cela, tu viendras à Guibea-de-Dieu, où il y a un poste de Philistins; et il arrivera qu'en entrant dans la ville tu rencontreras une troupe de prophètes qui descendront du haut-lieu ayant devant eux luth, tambourin, flûte et harpe, et prophétisant.

Et l'esprit de Iahveh se saisira de toi; et tu prophétiseras avec eux et tu seras changé en un autre homme(1).

Prophétiser, cela signifie, en hébreu, pousser des cris et danser au son des instruments.

Voici, plus tard, David qui amène en sa ville de Jérusalem l'arche de Iahveh...

David, revêtu d'une tunique de lin, sautait de toute sa force devant la face de Iahveh.

Et, étant accompagné de toute la maison d'Israël, il faisait monter l'arche de Iahveh avec des cris et au son des trompettes.

Et, comme l'arche de Iahveh entrait dans la ville de

(1) *I Samuel*, x, 3-6.

David, Michol, fille de Saül (et femme de David), regardait par une fenêtre, et elle vit le roi David s'évertuant et sautant devant la face de Iahveh ; et elle s'en moqua dans son cœur...

... Quand David s'en retourna pour bénir sa maison, Michol, fille de Saül, sortit à sa rencontre et dit : Combien le roi d'Israël s'est fait honneur aujourd'hui, en se découvrant aux yeux des servantes de ses sujets et paraissant à demi-nu comme ferait un bouffon (1) !

Je ne crois pas à l'historicité des légendes de David, de Saül et surtout de Samuel ; mais elles impliquent des mœurs certaines. Israël ne pouvait pas être une exception au milieu des autres peuples de l'Orient. Que des sorciers épileptiques, devins et guérisseurs, aux gestes et aux paroles de déments, aient rempli la Palestine, aussi bien à l'époque des anciens royaumes qu'à celle de la Restauration, le témoignage des livres bibliques confirme ici toutes les vraisemblances historiques.

Comment s'appelaient ces sorciers en Palestine ? La Bible emploie plusieurs mots dont les sens sont d'autant plus vagues qu'une confusion a été volontairement créée par ses écrivains entre le sorcier réel de l'histoire et le voyant idéalisé de la légende ; les trois mots les plus fréquemment usités sont :

Ish haélohim, l'homme de Dieu ;

Hozêh ou *roêh*, le voyant ;

Nabi, le parleur, plus spécialement le prophète.

Il est impossible, dans l'état actuel de la science,

(1) *II Samuel*, vi, 14-20.

de déterminer l'ordre chronologique de ces trois désignations. La troisième a été acceptée par l'usage pour désigner les prophètes dans la plus haute acception du mot; la première, probablement antérieure aux deux autres, exprime mieux la conception primitive du devin guérisseur, dément, c'est-à-dire inspiré d'un dieu ; la deuxième, plus vague, est d'un usage moindre, et ne s'applique guère qu'à Samuel et à Gad. Aussi, tout en avertissant que le choix est arbitraire, je demande la permission, afin de mettre plus de clarté dans cette exposition, de négliger l'appellation voyant (roêh ou hozêh); de réserver le mot prophète (nabi) au type prophétique idéalisé ; et de garder pour le sorcier israélite historique le nom d'homme de Dieu (ish haélohim).

Il s'agit de voir, à présent, comment de l'homme de Dieu on a fait le prophète.

Les hommes de Dieu que nous trouvons dans l'histoire réelle de l'ancien Israël comme en Moab, en Ammon, en Edom, en Syrie, dans tout l'Orient et chez tous les peuples primitifs, ne jouèrent, en effet, dans l'ancien Israël, aucun rôle particulier. Ils furent, dans l'ancien Israël, ce qu'ils étaient partout ailleurs, des diseurs de bonne aventure, des rebouteurs auxquels chacun recourait à l'occasion et qui donnaient leurs consultations dans un appareil de chants, ou plutôt de hurlements, et de danses, ou mieux de trépignements et de sauts frénétiques.

A l'époque de la Restauration, nous les retrouvons, éternels en Orient, toujours les mêmes, sorciers

misérables et puissants, dont Iahveh inspire la démence, comme on les reverra dans les juiveries de saint Paul, comme on les voit, de nos jours, sous les noms de derviches hurleurs, de derviches tourneurs. Quel rôle jouaient-ils dans la Jérusalem restaurée du cinquième, du quatrième siècle? Pas d'autre que celui que leurs ancêtres avaient joué dans les anciens royaumes, pas d'autre que celui que jouaient autour d'eux leurs confrères des peuplades voisines, c'est-à-dire aucun.

Ainsi auraient-ils passé, oubliés et quelconques, si leurs noms n'avaient servi à abriter un artifice littéraire des écrivains juifs du quatrième siècle, — si les historiques hommes de Dieu n'avaient suggéré à l'imagination des écrivains de la Bible le type idéal et purement littéraire des prophètes.

Les prêtres de Jérusalem qui, dans les premiers livres bibliques, avaient raconté comment Iahveh punissait l'infidélité et récompensait la fidélité nationale, avaient imaginé que Iahveh, au cours de ces vicissitudes, avait maintes fois donné à son peuple des avis directs. Avec cet ésprit hostile aux abstractions qui faisait passer tous enseignements à travers la forme vivante d'une légende, ils avaient cru nécessaire que, de temps à autre, des personnages sacrés aient, de la part de Iahveh, averti les ancêtres, dont ils racontaient l'histoire, des châtiments qui les attendaient, des promesses qui leur étaient offertes; ils avaient voulu que Iahveh lui-même, tout au long de cette histoire tragique et glorieuse, ait suscité des ins-

pirés qui aient parlé en son nom et qui, depuis l'installation en Palestine jusqu'à Nabuchodonosor, aient répété, à chaque tournant de l'histoire juive :

— Ainsi dit Iahveh : Parce que vous avez abandonné Iahveh, votre dieu, et que vous vous êtes prostitués aux Baals et aux Astartés, je frapperai les pères avec leurs enfants, les proches avec leurs proches... Ainsi dit Iahveh : Si vous revenez à Iahveh, votre dieu, je ferai rentrer vos captifs dans la terre que j'ai donnée à leurs pères, et je romprai vos chaînes, et je vous ôterai du cou le joug de vos ennemis...

Ces inspirés sont donc, éminemment, des avertisseurs que les écrivains bibliques inventent afin de préciser l'enseignement qu'ils veulent donner à leurs lecteurs. Non seulement les avertissements, mais les avertisseurs eux-mêmes pourraient être supprimés des livres historiques, sans que le récit en souffrît aucunement. Les livres de *Samuel* et des *Rois* sont surchargés de ces personnages épisodiques ; à chaque page nous les voyons jouer le rôle des moralistes dont Alexandre Dumas fils parsema ses pièces, sortes de Desgenais parlant au nom de la morale publique, c'est-à-dire, pour rester dans le sentiment de la Bible, au nom de Iahveh.

L'esprit juif répugna toujours à donner un enseignement abstrait. Au lieu d'exposer simplement que le roi David commit une faute en prenant la femme de son serviteur Urie, et que cette faute méritait un châtiment :

La chose que David avait faite déplut à Iahveh.

Et Iahveh envoya Nathan vers David. Et Nathan vint vers lui et lui dit :

... Pourquoi as-tu méprisé la parole de Iahveh, en faisant ce qui est mauvais à ses yeux?

... C'est pourquoi je vais susciter des maux contre toi dans ta propre maison (1)...

Voilà l'invention... Mais quels seraient ces avertisseurs supposés chargés d'annoncer au peuple d'Israël les ordres de Iahveh? Les écrivains jérusalémites auraient pu attribuer le rôle à des prêtres des temps anciens; et quelques-uns le firent. Mais, d'une façon générale, ils préférèrent attribuer le rôle à des personnages spéciaux, et, regardant autour d'eux, ils choisirent les hommes de Dieu.

Ils supposèrent qu'autrefois, parmi ces sorciers hallucinés, ces devins craints et vénérés qu'on voyait rôder autour des villes et dont la démence semblait toujours une marque divine, il y en avait eu de plus spécialement inspirés par Iahveh, et que Iahveh avait donné à ceux-là mission de parler pour son compte à Israël. Le personnage était créé; il répondait exactement aux besoins des écrivains; et, peu à peu, la fiction s'était développée; sous le nom de prophètes, les hommes de Dieu allèrent et vinrent de la part de Iahveh à travers l'histoire juive, tirant des événements la leçon qu'il convenait aux prêtres écrivains de donner à leur peuple.

Les hommes de Dieu se trouvèrent ainsi promus au rang de prophètes. Mais que l'on entende bien

(1) *II Samuel*, XI, 27; XII, 1, 9 et 11.

qu'au temps des anciens royaumes hébreux il n'avait existé et qu'au cinquième et au quatrième siècle il n'existait aucun homme de Dieu qui prétendît donner par la volonté de Iahveh des avertissements au peuple juif. Si l'on se reporte aux définitions conventionnelles que j'ai proposées pour les mots d'homme de Dieu et de prophète, il faut dire que, dans la Judée du cinquième et du quatrième siècle, comme dans les anciens royaumes, comme dans la Palestine du troisième et du second siècle, il y eut toujours et partout d'humbles hommes de Dieu, mais, dans la réalité des choses, qu'il n'y eut jamais de prophètes.

Plus tard, au premier siècle de notre ère, quand les livres anciens du judaïsme furent devenus livres sacrés, alors que tout le monde, en Judée, croyait à la réalité historique des Samuel, des Elie, des Jérémie, des Isaïe, alors seulement, quelques-uns des pauvres guérisseurs et diseurs d'avenir qui toujours pullulaient en Palestine, essayèrent d'être de nouveaux Elie, de nouveaux Jérémie; à cette époque seulement il y eut, historiquement, des prophètes en Palestine; pâles imitateurs de héros fictifs, tels furent Jean-Baptiste, Jésus de Nazareth, Theudas.

Nous définirons donc les prophètes :

Des personnages fictifs, que les écrivains juifs du quatrième siècle et des siècles suivants inventèrent, sur le modèle idéalisé des hommes de Dieu (c'est-à-dire des sorciers devins et guérisseurs) répandus dans tout l'Orient, et qu'ils imaginèrent d'intercaler dans leur histoire nationale, en tant qu'avertisseurs

chargés par Iahveh de donner la leçon à son peuple.

Il n'est aucunement nécessaire, pour expliquer la présence des prophètes dans les livres bibliques, de supposer qu'il ait existé des prophètes au temps des anciens royaumes ou qu'il en existât au cinquième et au quatrième siècle : il suffisait qu'il y eût eu et qu'il y eût encore des hommes de Dieu. L'antiquité judaïque n'eut pas plus de prophètes que le moyen âge n'eut d'enchanteurs ; le judaïme ancien, comme notre moyen âge, eut seulement des hommes de Dieu. Pour que le moyen âge créât le personnage épique de Merlin l'Enchanteur, il n'était pas nécessaire qu'il existât au moyen âge des Merlin l'Enchanteur; il suffisait qu'il y eût des sorciers et qu'un écrivain ait voulu les idéaliser. Les prophètes d'Israël sont les Merlin l'Enchanteur du judaïsme (1).

Avec les premiers livres de la Bible, l'invention était pourtant restée mesquine. Les personnages de Samuel, d'Elie et d'Elisée n'avaient pas encore été créés ou du moins pas encore développés; Moïse et Josué étaient représentés comme des chefs théocratiques plutôt que comme des prophètes; les prophètes avertisseurs mis en scène par les anciens écrivains étaient les faibles expressions d'un artifice littéraire médiocre; fantoches sans vie et sans intérêt, ils auraient sombré dans l'oubli, si, un beau jour, aux environs de l'an 332 et de la conquête de Jérusalem par Alexandre, l'invention tout à coup n'avait été tirée de son humi-

(1) Voir appendice VI.

lité, ne s'était tout à coup développée et n'avait pris aussitôt une ampleur inouïe.

Vers 332, en effet, comme il s'agissait de jeter parmi les contemporains un cri d'alarme devant le nouveau péril qui menaçait le judaïsme, de trouver une formule plus saisissante, d'arrêter avec une parole inspirée les hommes qui menaient à sa perdition la patrie juive, un écrivain jérusalémite supposa qu'aux temps reculés des rois Osias, Joathan, Achaz et Jéroboam, il avait existé un homme de Dieu, un devin, c'est-à-dire un prophète, du nom d'Osée et que cet Osée avait pris la parole de la part de Iahveh pour avertir Israël, lui reprocher ses fautes, lui prédire le châtiment. Mais, au lieu de raconter la chose en quelques maigres lignes, comme l'avaient fait les écrivains des livres des *Rois* lorsqu'ils montraient le prophète Nathan interpellant le roi David, le nouvel écrivain eut l'idée extraordinaire d'inventer une série de grands discours et de dire à ses contemporains :

> Voici la parole de Iahveh qui fut adressée à Osée, fils de Béeri, aux temps d'Osias, de Joathan, d'Achaz, d'Ezéchias, rois de Juda, et au temps de Jéroboam, roi d'Israël (1).

Les grands discours d'Osée sont des avertissements, des menaces et des promesses. Mais les secs avertissements des anciens livres bibliques se changent en odes passionnées où l'imagination orientale se déploie en mille inventions pittoresques et lyriques ; les froids moralistes de jadis deviennent de grands inspirés qui

(1) *Osée*, I, 1.

parlent, au nom du dieu national, le langage qui convient à sa colère, à son amour terrible. Des événements de leur histoire nationale, de leurs antiques légendes, les premiers écrivains bibliques avaient fait un enseignement à l'usage de leurs contemporains; pour mieux exprimer l'enseignement, ils avaient mêlé aux événements et aux légendes, en guise de porte-paroles, des hommes de Dieu apparaissant, disant quelques mots dictés par Iahveh, puis s'enfonçant dans l'ombre ; de ces vagues silhouettes d'hommes de Dieu, la présente génération faisait les tribuns, les orateurs, les poètes nationaux qu'allaient être les prophètes.

Ce fut la grande création de la littérature juive. Les hommes du parti populaire prirent ainsi, des mains des écrivains aristocratiques, l'arme que ceux-ci avaient préparée, l'artifice littéraire qu'ils avaient ébauché ; mais, du coup, ils le magnifièrent.

L'invention, en effet, fit aussitôt fortune. Tout de suite après Osée, un autre écrivain inventa Amos.

Amos est censé un berger contemporain d'Osée, « un berger, fils de berger, qui se nourrit de figues sauvages ; et Iahveh l'a pris derrière son troupeau et lui a dit d'aller prophétiser à son peuple d'Israël (1) ».

Et voici que l'on raconte, à leur tour, « les paroles d'Amos, l'un des bergers de Thécué, les visions qu'il a vues sur Israël, aux temps d'Osias, roi de Juda, et de Jéroboam, roi d'Israël (2) ».

(1) *Amos*, VII, 14-15.
(2) *Amos*, I, 1.

Les livres prophétiques ne sont point des livres à clef; ils ne racontent pas, sous la figure d'événements anciens, des événements récents ou contemporains. Les auteurs des prophéties, comme tous les écrivains de la Bible, veulent donner à leurs contemporains une leçon ; et, comme tous les écrivains de la Bible, ils se refusent à prêcher dans l'abstrait; autour de la leçon qu'ils entendent donner, ils créent une mise en scène passionnée, avec les souvenirs ou les légendes de leur passé national.

Mais, si les écrivains se replacent à l'époque d'un Amos et d'un Osée, si les faits dont ils encadrent leurs discours sont des faits anciens, les idées qu'ils expriment sont des idées modernes ; leurs préoccupations éclatent aux yeux ; et, sous le mensonge de leur fausse antiquité, telle est leur naïveté et leur sincérité qu'on entend, tandis qu'ils font parler les antiques hommes de Dieu idéalisés d'Ephraïm et de Juda, l'écho des grands événements de l'époque macédonienne.

N'oublions pas, enfin, que les livres prophétiques sont des livres pseudonymes, c'est-à-dire que, composés aux quatrième et troisième siècles, ils se donnèrent comme les œuvres d'écrivains des huitième, septième et sixième siècles.

Il n'y a pas à en douter ; l'auteur des discours d'Osée prétendit, aux environs de l'an 332, publier en leur authenticité les discours qu'Osée aurait prononcés au huitième siècle. Que ces discours, perdus et oubliés, aient été ainsi retrouvés tout à coup, la chose ne pouvait guère étonner une époque incapable de

critique, où les livres n'existaient parfois qu'à un ou qu'à deux exemplaires.

Et jamais les écrivains juifs n'usèrent d'un autre procédé. La Bible est un recueil de livres qui ne furent pas écrits par les auteurs auxquels ils sont attribués. Il s'agissait de donner à un écrit nouveau l'autorité d'un écrit ancien, à l'œuvre d'un contemporain l'autorité d'un nom vénérable; ainsi avaient agi les moshlim mosaïques ; ainsi devaient agir les psalmistes et les faiseurs d'apocalypses; ne fallait-il pas légitimer, sanctifier la leçon qu'on voulait donner au peuple?

Les prophètes, avons-nous dit, sont des personnages fictifs inventés par les écrivains juifs pour figurer dans l'histoire de leur pays. Les livres prophétiques sont des compositions littéraires que leurs auteurs produisent comme les œuvres de ces personnages ; ils sont des œuvres d'imagination qui se donnèrent pour des œuvres vécues, un *Conciones* qui se prétendrait authentique.

A Athènes, chez les peuples élevés à l'école de l'intelligence hellénique, la création du beau est un but suffisant aux historiens, aux poètes et aux philosophes. L'homme de Jérusalem, au contraire, n'écrit, ne parle que dans un but utilitaire précis. La gloire, suprême récompense à Athènes, n'existe pas à Jérusalem; les livres de la Bible sont anonymes ou plutôt pseudonymes. Afin de donner à leurs paroles une plus grande autorité, les auteurs des prophéties abdiquent leur personnalité ; ils signent d'un nom antique et ils disent :

— Ainsi parla Osée... Ainsi parla Amos... Ainsi parla Jérémie...

§ 3.

OSÉE ET AMOS

Après Alexandre, comme au temps des empereurs persans, le gouvernement de l'état, à Jérusalem, est resté aux chefs de la vieille aristocratie cléricale; mais les chefs de la vieille aristocratie qui, sous la suzeraineté macédonienne, gouverne la Judée, s'enivrent au charme, à la joie des mœurs helléniques; ces petits-fils des farouches compagnons d'Esdras, riches, obéis et redoutés du peuple, sont devenus d'heureux et fastueux pachas. L'hellénisme, qui triomphe avec les armées macédoniennes, triomphe encore dans les cœurs des aristocrates juifs et bouleverse les traditions comme il bouleverse les territoires. A ce moment Onias I est grand-prêtre à Jérusalem, c'est-à-dire vice-roi de Judée. Aussi impuissant à résister à l'invasion morale de l'hellénisme qu'à l'invasion des armées égyptiennes ou syriennes, il ne peut que laisser faire. L'œuvre des prophètes commence.

Nous avons dit, en effet, comment, du sein de la démocratie jérusalémite et de ce vieux nationalisme intact de toute contagion hellénique, des hommes se levèrent pour rappeler au respect des traditions une aristocratie que les nouveautés étrangères envahis-

saient, et comment l'œuvre des livres prophétiques, avec Osée et Amos d'abord, puis avec Jérémie, Ezéchiel, Isaïe et leurs disciples, fut une réaction nationaliste et démocratique contre l'hellénisation de la caste sacerdotale qui gouvernait l'état.

Alexandre étant entré en Palestine en 332, on peut admettre, grosso modo, que l'hellénisme avait commencé vers l'an 350 à pénétrer en Judée, et l'année 332 marque vraisemblablement l'époque où put naître la littérature prophétique à Jérusalem. Il faut placer dans le dernier tiers du quatrième siècle, 332 à 300, et dans les premières années du troisième siècle, les livres prophétiques d'Osée et d'Amos d'abord, puis de Jérémie, d'Ezéchiel et de leurs disciples; le Premier et le Second Isaïe sont postérieurs.

Le nationalisme démocratique, et spécialement l'esprit anti-hellénique, anti-aristocratique et anti-sacerdotal des écrivains prophétiques, les localise donc à l'époque d'Alexandre et de ses premiers successeurs; l'atmosphère historique n'est pas moins significative. Rappelons, en effet, les principaux événements politiques de ce demi-siècle, en remontant de quelques années avant l'arrivée d'Alexandre, soit 350 à 300; nous comprendrons qu'aucune date ne convient mieux aux vieux prophètes. Aussi bien, importe-t-il, pour les entendre, de se représenter à la suite ou au milieu de quelles circonstances ils ont parlé.

Les dernières années de la monarchie persane avaient été occupées par une expédition d'Artaxerxès Ochus contre l'Egypte et la Phénicie. Pendant qu'Ar-

taxerxès Ochus assiégeait Sidon, les Juifs s'étaient soulevés; mais la révolte avait été vaincue, Jérusalem prise par l'armée persane et une quantité de Juifs déportés en Egypte et en Hyrcanie.

En 332, Alexandre s'était emparé de la Palestine et y avait établi un gouverneur macédonien. Bientôt après, il avait fondé, en Egypte, la ville d'Alexandrie, où quantité de Juifs amenés de force ou poussés par la misère s'établirent.

Alexandre mort, ses généraux s'étaient partagé son empire; mais leurs ambitions les avaient jetés en des guerres interminables. Et la Palestine fut, pendant un quart de siècle, l'enjeu pour lequel se battirent le roi macédonien d'Egypte et le roi macédonien de Syrie.

La Palestine avait été donnée au roi de Syrie; en 320, Ptolémée entre par surprise à Jérusalem, qu'il met à sac. Un grand nombre de Juifs sont déportés en Egypte.

Antigone reprend bientôt la Palestine. Ptolémée y rentre en 312 ; il en est de nouveau chassé; Jérusalem retourne à la Syrie; mais ses murailles ont été rasées.

Enfin, en 301, la Palestine est rendue à l'Egypte. La ville d'Antioche est, à cette date, fondée en Syrie, et en partie peuplée de Juifs.

D'incessants passages d'armées en campagne, la Judée devenue un champ de bataille, des dévastations ininterrompues, Jérusalem deux fois prise d'assaut et saccagée, les Juifs deux fois déportés en masse, le pays occupé militairement, une émigration continue :

l'histoire nous a laissé ce tableau de la Palestine, entre l'an 350 et l'an 301.

Au sein de ce pays dévasté, la rivalité s'est exaspérée entre Jérusalem et Samarie. Ici on prend parti pour l'Egypte, là pour la Syrie ; le lendemain, c'est là qu'on prend parti pour l'Egypte et ici pour la Syrie. Des territoires sont enlevés à Samarie et donnés à la Judée ; ils sont repris à la Judée et rendus à Samarie. Quand Jérusalem est en faveur auprès du vainqueur, elle demande le châtiment de Samarie ; Samarie n'a garde d'être plus généreuse, quand son protecteur a triomphé. Cependant, les anciennes populations philistines et édomites remuent ; et des bandes armées se répandent parfois jusqu'au pied des murailles de Jérusalem.

Une guerre intestine entre Jérusalem et Samarie et l'hostilité des peuplades voisines : voilà pour l'histoire intérieure de la Palestine.

Enfin, au delà de la région palestinienne, la déportation ou l'émigration remplissent de colonies juives l'Egypte, la Syrie et la Phénicie. Alexandrie regorge de Juifs ; Antioche sera bientôt en partie peuplée de Juifs ; Damas et Tyr connaissent déjà les misères des ghettos ; depuis deux siècles, la Babylonie est un centre juif. Tous les exilés ne sont pas misérables ; la plupart le sont ; et, autour de la Palestine, un vaste champ d'exil, où des fils d'Israël pleurent après la patrie absente, est l'horizon où s'arrêtent les regards des hommes de Jérusalem.

Tel est le bilan de cette seconde moitié du qua-

trième siècle. La série de ces événements ne sera pas rappelée, même par voie d'allusion, par les livres prophétiques, puisque les auteurs des livres prophétiques placent leurs discours dans le cadre d'une époque ancienne ; à peine, de temps en temps, quelque grand fait sera-t-il annoncé sous la forme d'une prédiction (telle, la prise de Tyr par Alexandre, Alexandre étant le seul qui ait pu s'emparer de Tyr) ; à peine quelque allusion sera-t-elle indiquée à un grand événement (telle, la disgrâce d'un ministre impopulaire). Mais les malheurs de cette époque troublée seront l'atmosphère où évolueront les personnages de ces monodrames.

A tous les chapitres des livres prophétiques, on trouvera, en effet, le sentiment de l'invasion étrangère, des armées qui saccagent le pays, de la ville sainte profanée, de la déportation. Ces querelles de clocher aboutissant à des guerres sourdes ou déclarées, mais toujours féroces, entre Jérusalem et Samarie, empliront les vieux prophètes. La terreur des incursions édomites planera sur eux, parmi les malédictions prodiguées à l'Egypte autant qu'à la Syrie. Sans cesse ils reviendront à la question des « alliances étrangères » ; faut-il prendre parti pour la Syrie contre l'Egypte, pour l'Egypte contre la Syrie, ou faut-il seulement rester les hommes de Iahveh? Mais jamais ils n'oublieront les frères d'Egypte et de Syrie, les frères en exil, les malheureux déportés, les émigrés misérables, dont ils ne s'arrêtent pas de rêver le retour.

Ainsi transparaît, à travers la fiction dont ils s'enveloppent, le milieu historique dans lequel ont vécu les auteurs des livres prophétiques. Leur objet ne saurait nous échapper; au nom du vieux traditionnalisme juif, ils brandissent la menace contre Jérusalem infidèle à Iahveh, c'est-à-dire à ses traditions nationales; et, quelles que soient les modifications et les interpolations qui aient été apportées aux livres prophétiques jusqu'au jour où ils devinrent sacrés et canoniques, il est impossible à la critique, pour peu qu'elle se soit libérée des à priori théologiques, d'en méconnaître l'esprit.

Le premier, l'auteur des prophéties d'Osée lance l'anathème; et, dès les premières lignes de la féroce diatribe, la fiction du poète revêt des allégories les plus colorées les malédictions dont le vieux traditionnaliste veut épouvanter ses compatriotes.

Quand Iahveh commença à parler par Osée, Iahveh dit à Osée : Va, prends pour femme une prostituée et aie d'elle des enfants de prostitution; car Israël se prostitue en quittant Iahveh.

Et il alla et prit pour femme Gomer, fille de Debelaïm. Et elle conçut et lui enfanta un fils.

Et Iahveh dit à Osée : Appelle-le Jezrahel, car, dans peu de temps, je romprai l'arc d'Israël dans la vallée de Jezrahel.

Et Gomer conçut de nouveau et enfanta une fille; et Iahveh dit à Osée : Appelle-la Lo-Ruchama, c'est-à-dire Pas-Aimée; car je n'aimerai plus la maison d'Israël...

Et Gomer sevra sa fille; et elle conçut et enfanta un fils.

Et Iahveh dit à Osée : Appelle-le Lo-Ammi, c'est-à-dire

Pas-Mon-Peuple; car vous n'êtes plus mon peuple et je ne suis plus votre dieu (1).

Suit le développement des plus terribles menaces. Mais, dans les livres de la Bible, la promesse vient toujours après la menace; Israël pécheur sera puni; Israël fidèle sera infiniment récompensé.

Et les fils d'Israël seront un jour comme le sable de la mer qui ne se mesure ni ne se nombre. Et il arrivera que, dans le lieu où il leur fut dit : Pas-Mon-Peuple! ils seront appelés : Fils-Du-Dieu-Vivant !

Et les fils de Juda et les fils d'Israël se réuniront ensemble et ils se donneront un seul chef, et ils s'élèveront de la terre; car grand est le jour de Jezrahel.

Et vous direz à vos frères : Ammi, Mon-Peuple! et à vos sœurs : Ruchama, Aimée (2)!

Et voici l'exhortation :

Levez-vous, levez-vous contre votre mère; car elle n'est pas ma femme et je ne suis pas son mari!

Qu'elle ôte de sa face ses prostitutions et d'entre ses mamelles ses adultères, de peur que je ne la dépouille toute nue, et que je ne la laisse telle qu'au jour de sa naissance, la rendant semblable à une terre aride...

Elle ne reconnaît pas que c'est moi qui lui donne le froment, le vin et l'huile, et l'argent que je lui multiplie, et l'or qu'ils emploient pour Baal.

C'est pourquoi je reprendrai mon froment en sa récolte et mon vin en sa vendange, et j'arracherai ma laine et mon lin qui couvrent sa nudité...

Je ferai cesser toutes ses réjouissances, ses fêtes, ses nouvelles lunes, ses sabbats et ses solennités...

(1) *Osée*, I, 2-9.
(2) *Osée*, I, 10-11, et II, 1.

Je dévasterai sa vigne et son figuier; et je les changerai en forêt, et les bêtes les mangeront.

Et je la punirai à cause des parfums qu'elle a fait fumer aux Baals, à cause de ses pendants d'oreilles et des ses colliers, et parce qu'elle m'a oublié, dit Iahveh.

Après cela, voici; je l'attirerai doucement et je la mènerai dans la solitude et je parlerai à son cœur.

Et je lui donnerai des vignes et la vallée d'Achor, comme une porte à l'espérance; et elle chantera comme aux jours de sa jeunesse, et comme aux jours où elle montait de la terre d'Egypte.

Et en ce temps, dit Iahveh, tu m'appelleras : mon mari! et j'ôterai de sa bouche les noms des Baals...

Et je serai ton fiancé pour toujours, dit Iahveh (1).

Menaces et promesses, les prophètes ne connaissent pas autre chose. Mais c'est au haut clergé jérusalémite que sont adressées les menaces.

Ecoutez ceci, prêtres; soyez attentifs, maison d'Israël; et vous, maison du roi, prêtez l'oreille; car c'est contre vous qu'est le jugement (2).

L'hostilité contre les prêtres qui règnent à Jérusalem éclate dans le passage fameux, et si peu compris, des prophéties d'Osée :

— Je veux amour, c'est-à-dire amour du dieu, c'est-à-dire patriotisme, — je veux patriotisme et non victimes. Je veux respect du dieu, c'est-à-dire respect des institutions nationales, respect des traditions, — je veux respect des traditions plutôt qu'holocaustes (3).

(1) *Osée*, II, 2-19.
(2) *Osée*, V, 1.
(3) *Osée*, VI, 6.

Et les invectives se pressent, ardentes, contre l'aristocratie jérusalémite. Rien de pareil, jusque-là, n'avait paru dans la littérature juive, ni dans les livres mosaïques, ni dans les *Juges*, ni dans les *Rois*. Une âme nouvelle s'est levée du sein du peuple. Nous allons suivre désormais, à travers toute l'histoire juive, cet antagonisme du parti populaire et de l'aristocratie. Mais son apparition date les livres prophétiques ; nous sommes à l'époque où l'hellénisme entre à Jérusalem.

Amos, le successeur d'Osée, énumère à son tour les crimes pour lesquels le traditionnalisme juif demande justice à Iahveh.

Malheur à ceux qui vivent à l'aise en Sion et qui sont en sécurité sur la montagne de Samarie...

Ils se couchent sur des lits d'ivoire, ils sont étendus sur leurs divans et ils mangent les agneaux du troupeau et les veaux choisis à l'engrais.

Ils babillent au son du luth.

Ils boivent le vin dans des bassins, ils s'oignent de l'huile la plus fine, et ne souffrent point de l'affliction d'Israël.

C'est pourquoi ils seront emmenés à la tête des déportés et leurs cris de joie cesseront (1).

L'auteur des prophéties d'Amos n'a pas moins de fureur que l'auteur des prophéties d'Osée contre les puissants et les riches, c'est-à-dire contre les prêtres qui règnent à Jérusalem.

Je hais, je méprise vos fêtes, dit Iahveh, et je ne flairerai pas vos parfums dans vos assemblées solennelles.

Que si vous m'offrez vos holocaustes, je ne les aurai pas

(1) *Amos*, VI, 1 et 4-7.

pour agréables; et le sacrifice de vos bêtes grasses, je ne le considérerai pas.

Débarrasse-moi du bruit de tes cantiques, et que je n'entende plus la musique de tes luths (1).

Du fond du peuple jérusalémite, des hommes s'étaient élevés, qui comprenaient le nouveau danger, le grand danger qui menaçait la patrie jérusalémite. Le sombre nationalisme d'Esdras et de ses successeurs avait concentré toutes les forces du petit état jérusalémite autour du nom de Iahveh, dieu national; il avait fait de l'idolâtrie étrangère le suprême danger. Aujourd'hui, l'hellénisme était un nouveau danger, puisque les chefs oubliaient les vieilles traditions judaïques et se donnaient aux nouveautés helléniques.

Et la douceur des mœurs nouvelles, la vie facile et les festins, les femmes parées et les maisons spacieuses, et la richesse qui donne le luxe, et le luxe qui fait les âmes molles, cela s'appela, dans le langage forcené des prophètes, l'apostasie, la fornication, l'adultère, la trahison, et cela devint Iahveh abandonné, les dieux étrangers adorés, les abominations des cultes antinationaux instaurées à Jérusalem, les vieilles idoles ressuscitées, Baal, Astarté, Camos, Moloch arrachant à Iahveh le cœur d'Israël.

En reprenant la guerre contre Baal, Astarté, Camos et Moloch, les prophètes, suivant l'antique procédé de la littérature judaïque, vont donner à leurs contemporains, sous l'espèce d'une vieille histoire, une ardente leçon pour le présent.

(1) *Amos*, v, 21-23.

Baal, Astarté, Camos, Moloch, quels dangers offrait encore cette mythologie disparue de leur horizon, pour les Juifs de la fin du quatrième siècle ? Baal et Astarté signifient maintenant la séduction hellénique ; l'apostasie, la trahison, c'est l'oubli de l'antique discipline deutéronomique ; la prostitution, c'est l'abandon des vieilles traditions nationales : et, déjà, vingt-deux siècles avant le nôtre, les hommes qui montrent de l'indulgence pour les idées et les mœurs étrangères sont déclarés par leurs ennemis « traîtres » et « sans-patrie ». Exagération, certes ; mais avec cette aristocratie corrompue, le judaïsme était en péril de mort; et les menaces, les fureurs (car il n'y a pas de déchaînements comparables à ceux où, tout à l'heure, va se livrer un Jérémie), les tempêtes des démocrates juifs s'expliquent, s'il s'agit de conjurer l'épouvantable danger d'une aristocratie qui oublie ses traditions, qui ne connaît plus de discipline et qui se dénationalise. En face de l'hellénisme envahissant, l'âme juive s'est trouvée au plus redoutable tournant de son histoire et a produit son œuvre décisive.

CHAPITRE II

JÉRÉMIE

L'histoire de la littérature juive, avons-nous dit, est l'histoire même du judaïsme. Après s'être une première fois formulé dans les livres mosaïques, le vaste mouvement d'idées que fut le judaïsme se fixa dans les œuvres de quelques écrivains anonymes, de quelques écrivains de génie, les auteurs des prophéties dites de Jérémie, d'Ezéchiel, d'Isaïe. Analyser ces œuvres, en comprendre la raison d'être, en pénétrer l'esprit, en déterminer les effets, ce sera faire l'histoire du judaïsme à la fin du quatrième et au troisième siècle avant notre ère.

Pour combattre l'idolâtrie hellénique et les mœurs helléniques, les auteurs des prophéties d'Osée et d'Amos avaient imaginé les personnages des prophètes Osée et Amos comme ayant vécu à l'époque lointaine des vieux royaumes d'Ephraïm et de Juda, deux cents ans avant Nabuchodonosor ; et ils avaient composé et mis en circulation de grands discours lyriques que ceux-ci auraient prononcés et qui auraient été conservés, Dieu sait par quel miracle ! Mais, à part l'énon-

ciation des rois sous lesquels auraient vécu les soi-disant prophètes, à part quelques indications très générales, ils n'avaient déterminé aucune des circonstances où ces discours auraient été prononcés; le cadre historique était resté vague; nets, en tant qu'idées, les discours des prophètes, en tant que faits, flottaient entre ciel et terre. Les auteurs des prophéties d'Osée et d'Amos ignoraient-ils le détail des événements qui s'étaient accomplis dans les vieux royaumes d'Ephraïm et de Juda, quatre siècles avant eux? Une seule chose leur parut nécessaire, la leçon qu'ils voulaient donner à leurs contemporains; et ils négligèrent de reconstituer, autour de leurs déclamations, un milieu historique qui ne les intéressait pas.

L'auteur des prophéties de Jérémie, comme tout sérieux écrivain, suivit d'abord ses maîtres; comme tout écrivain de génie, il les dépassa ensuite. Qu'un homme du nom de Jérémie eût existé ou n'eût pas existé dans l'histoire, peu importait; aussi bien, peu importait-il aux romans de la Table Ronde qu'un Merlin l'Enchanteur eût existé ou n'eût pas existé. Qu'il ait donc créé ou qu'il ait développé le personnage de son prophète, l'auteur des prophéties de Jérémie se reporta, comme ses devanciers, à une époque ancienne ; mais, remontant moins loindans le passé, il s'arrêta à l'époque même de Nabuchodonosor et y installa son héros. Et il commença par lui attribuer une série de grands discours lyriques analogues à ceux qui avaient été attribués à Osée et à Amos.

Les premières prophéties de Jérémie s'encadrent

dans un milieu aussi vague que les prophéties d'Osée et d'Amos; nous savons au temps de quel roi elles sont attribuées; nous ignorons en quelles circonstances elles sont censées avoir été prononcées. Mais l'écrivain trouva bientôt son originalité en bâtissant, autour de ses discours, le milieu historique fortement déterminé qui manquait aux œuvres précédentes.

L'époque dont il avait fait choix le servit évidemment. L'époque choisie par ses devanciers était à moitié oubliée des Juifs du quatrième siècle; au contraire, le souvenir demeurait intense des derniers rois de Juda, de l'invasion de Nabuchodonosor, de la lente et sanglante agonie de l'ancienne Jérusalem, de la destruction de la ville et de la déportation en Babylonie. On pouvait rester indifférent aux lointains malheurs d'Israël; il était impossible de ne pas se passionner à la catastrophe où l'ancienne Jérusalem avait sombré et d'où la Jérusalem présente était née. Nabuchodonosor demeurait, dans l'imagination des Juifs du troisième siècle, le fléau de Dieu dont on s'épouvantait encore; la déportation le long des fleuves de Babylonie passait pour le symbole des déportations et des émigrations de la fin du quatrième siècle; l'incendie du temple était la menace suprême suspendue sur la tête du nationalisme juif. L'auteur des prophéties de Jérémie, en se reportant à cette époque fatale, ne put faire autrement que d'en ressusciter les péripéties. Les événements au milieu desquels il situait les paroles qu'il voulait dire débordèrent. L'action envahit de toutes parts, et le roman naquit nécessairement.

Jérémie ne fut pas seulement une éloquence qui tonne et un lyrisme qui s'enthousiasme dans les nuages; il fut une âme qui se mêle au cours des événements; et le personnage du prophète prit, au milieu des malheurs de sa patrie, une vie ardente et terrible. L'auteur des prophéties de Jérémie est, comme les auteurs des prophéties d'Amos et d'Osée, un poète et un orateur; mais il a créé une forme littéraire que l'on peut nommer le roman lyrique, si l'on considère la forme, ou le roman politique, si l'on considère le fond. Et le roman de Jérémie a été assez puissamment conçu, assez passionnément réalisé, pour que la postérité ait pu s'y tromper pendant des siècles et voir de l'histoire dans ces imaginatious forcenées.

Voici le sujet du roman de Jérémie :

On est censé à la fin du septième siècle, à Jérusalem; le peuple juif a été infidèle à Iahveh, son dieu national; un prophète, du nom de Jérémie, annonce, au milieu de nombreuses aventures, le châtiment prochain. Cependant, Nabuchodonosor, roi de Babylone, approche avec son armée; Jérémie reconnaît en lui l'instrument de Iahveh et exhorte les Juifs à ne pas résister, à accepter leur châtiment; l'épreuve terminée, il leur promet que Iahveh restaurera son peuple. Nabuchodonosor, en effet, prend et détruit Jérusalem; mais, sur les ruines de la ville coupable et justement punie, le dieu enfin apaisé élèvera la nouvelle Jérusalem, qui ne doit point périr.

Paroles de Jérémie, fils d'Helcias, l'un des prêtres qui étaient à Anathot, dans la terre de Benjamin, au temps de

Josias, roi de Juda, et au temps de Joachim, fils de Josias, roi de Juda, jusqu'à la fin de la onzième année de Sédécias, frère de Joachim, roi de Juda, jusqu'au temps où Jérusalem fut menée en captivité (1).

Ainsi commence le livre. Suit le récit de la vocation du prophète :

La parole de Iahveh me fut adressée en disant :

Avant que je t'eusse formé dans le ventre de ta mère, je t'ai connu, et avant que tu fusses sorti de son sein, je t'ai sanctifié; je t'ai établi prophète sur les nations.

Et je dis : Ah ! seigneur Iahveh ! Voici, je ne sais point parler, car je suis un enfant.

Et Iahveh me dit : Ne dis point : Je suis un enfant. Car tu iras vers ceux à qui je t'enverrai, et tu diras les paroles que je te commanderai.

Ne crains point à cause d'eux, car je suis avec toi pour te délivrer, dit Iahveh.

Et Iahveh avança sa main et toucha ma bouche, et Iahveh me dit : Voici, je mets présentement mes paroles dans ta bouche.

Vois, je t'établis aujourd'hui sur les nations et sur les royaumes, pour que tu arraches et que tu détruises, pour que tu ruines et que tu disperses, pour que tu bâtisses et que tu plantes (2).

Le romancier imagine que le pays est arrivé au dernier degré de la perversité; l'idolâtrie règne à Jérusalem; Iahveh est abandonné et trahi; Jérusalem, l'épouse de Iahveh, se souille avec tous les Baals; comme une prostituée, elle a répudié sa foi. Jérémie alors se lève, la menace à la bouche. Bien des fois

(1) *Jérémie*, I, 1-3.
(2) *Jérémie*, I, 4-10.

déjà, Israël s'est détourné de son dieu national. Aujourd'hui, le châtiment est à la porte. Comme Osée et comme Amos, Jérémie, en de grands discours lyriques, adjure ses concitoyens. La colère de Iahveh est prête à éclater; si Israël ne revient pas à Iahveh, Israël sera détruit.

Jérémie n'est pas entendu; Israël persévère dans l'idolâtrie; la voix de Jérémie se fait plus âpre.

En ce temps-là, dit Iahveh, on tirera de leurs sépulcres les ossements des rois de Juda, les ossements de ses chefs, les ossement des prêtres, les ossements des prophètes et les ossements des habitants de Jérusalem.

On les étendra devant le soleil, devant la lune et devant toute l'armée des cieux, qu'ils ont aimés, qu'ils ont servis, qu'ils ont suivis, qu'ils ont recherchés et devant lesquels ils se sont prosternés; on ne les recueillera point, on ne les enterrera point, et ils seront comme du fumier sur la face de la terre.

La mort sera préférable à la vie pour tous ceux qui resteront de cette race méchante, dans tous les lieux où je les aurai chassés, dit Iahveh des Armées (1).

Les menaces redoublent.

J'enverrai contre vous quatre familles, dit Iahveh, l'épée pour tuer, les chiens pour traîner, les oiseaux du ciel pour déchirer et la vermine de la terre pour absorber (2).

Cependant, les apologues symboliques apparaissent. Israël est une ceinture de lin que Jérémie va enfouir aux abords de l'Euphrate et qu'il reprend pourrie, parce que Iahveh l'a rejetée. Voici des vases

(1) *Jérémie*, VIII, 1-3.
(2) *Jérémie*, XV, 3.

remplis de vin et que Iahveh fracasse les uns contre les autres. Voici le pot d'argile que Jérémie va briser, au milieu des Anciens du peuple et des Anciens des prêtres, dans la vallée de Ben-Ennom... Ainsi, dit Iahveh, je briserai ce peuple et cette ville... Et, peu à peu, Jérémie devient un personnage vivant, les circonstances se précisent, le milieu se dessine, le roman se déroule.

Phassur, prêtre et intendant du temple, entend Jérémie prophétiser la destruction d'Israël; il le conduit en prison. Le lendemain, Jérémie lui dit :

— Iahveh ne t'a pas appelé Phassur, mais Magor-Missabib, c'est-à-dire Epouvante-De-Toutes-Parts.

Et il renouvelle ses sinistres prédictions, ajoutant seulement que Phassur lui-même et tous les siens s'en iront en captivité.

Phassur et Jérémie, le prêtre et le prophète, deux partis sont en présence. Et bientôt l'auteur du livre reprochera aux gouvernants de ne pas rendre la justice, d'opprimer les faibles et de vivre dans le luxe. Malheur, dit-il, à ceux qui pratiquent l'injustice ! Et malheur, aussi, à ceux qui se bâtissent des maisons vastes avec de spacieuses chambres, de hautes fenêtres, des lambris de cèdre et du vermillon (1).

Le roman continue. Le roi Sédécias envoie deux prêtres à Jérémie :

— Consulte pour nous Iahveh ; car Nabuchodonosor, roi de Babylone, nous attaque avec son armée.

(1) *Jérémie*, XXII, 14.

Et Jérémie leur dit :

— Vous direz ainsi à Sédécias : Ainsi dit Iahveh, eu d'Israël : Je frapperai les habitants de cette ville ec la peste, l'épée et la famine ; je livrerai Sédé- as (1).

Nabuchodonosor approche, formidable. L'humble yaume de Juda saurait-il lui résister ? Mais l'écrivain voit pas en lui l'ennemi qui va détruire sa ville son pays ; il reconnaît, il salue l'exécuteur des juge- ents de Iahveh.

Voici, dit Iahveh, j'envoie vers eux Nabuchodonosor, roi Babylone, mon esclave... et je les voue à l'anathème, et les livrerai à la désolation et aux sifflets et à des solitudes ernelles.

Je ferai fuir de chez eux le bruit de l'allégresse et le uit de la joie, la voix de l'époux et la voix de l'épouse, le uit des meules et la lumière de la lampe.

Et toute cette terre deviendra une solitude et une désola- on, et cette nation servira le roi de Babylone durant soi- nte-dix ans (2).

Car, au bout de soixante-dix ans, Iahveh se retour- ra contre Babylone et la châtiera pour s'être enor- eillie comme si sa force lui venait d'elle-même et n pas de la colère de Iahveh. La colère de Iahveh est pas une expression métaphorique. Ecoutons mment se manifeste le dieu qui devait plus tard venir l'Inconditionné des philosophes :

Iahveh rugit du haut-lieu ; il rugit, il rugit contre sa

(1) *Jérémie*, XXI, 3 et 7.
(2) *Jérémie*, XXV, 9-11.

maison ; il pousse contre la terre le cri des hommes qui foulent au pressoir. Le retentissement en parvient jusqu'au bout de la terre...

On entend le cri de terreur des bergers et le hurlement affolé des troupeaux, parce que Iahveh dévaste les pâturages... Comme un jeune lion, il quitte son fourré; et la terre devient une désolation (1).

Et ceux qu'aura frappés le dieu ?

Les blessés à mort de Iahveh couvriront la terre d'un bout à l'autre, ils ne seront pas pleurés, ils ne seront point recueillis, ils ne seront point enterrés, ils serviront de fumier à la face du sol (2).

Cependant le romancier raconte comment Jérémie va se poster sur le parvis du temple, comment il continue à vaticiner la ruine de sa patrie et comment les prêtres s'emparent de lui en disant :

— Tu mourras ! Pourquoi prophétises-tu contre la ville ?

Le peuple intervient :

— Cet homme ne mérite point la mort ; car il parle au nom de Iahveh, notre dieu.

A peine délivré, Jérémie recommence. Il avertit les pays voisins, Edom, Moab, Ammon, Tyr et Sidon, que, s'ils ne se soumettent pas à Nabuchodonosor, ils seront détruits. Pour exprimer la chose, il envoie des jougs et des liens aux rois de ces cinq peuples.

Et Jérémie lui-même, continue l'écrivain, se présenta devant le peuple avec un joug de bois sur les

(1) *Jérémie*, xxv, 30-31 et 36-38.
(2) *Jérémie*, xxv, 33.

épaules. Mais il a des contradicteurs. Hananias, un autre prophète, annonce :

— Ainsi parle Iahveh, dieu d'Israël : Je brise le joug du roi de Babylone.

Saisissant, sur le cou de Jérémie, le joug qu'il portait, Hananias en brise la barre, en disant :

— Ainsi dit Iahveh : Ainsi je vais briser le joug de Nabuchodonosor, roi de Babylone, de dessus le cou des nations.

Jérémie se tait et s'en va son chemin. Mais, le lendemain, il reparaît devant le peuple avec, sur le cou, un joug de fer.

— Ainsi dit Iahveh : Tu as brisé un joug de bois, mais tu as fait à la place un joug de fer. Car ainsi dit Iahveh, dieu d'Israël : Je mets un joug de fer sur le cou des nations, pour servir Nabuchodonosor, roi de Babylone, et elles le serviront ; et je lui donne même les bêtes des champs.

Et, se tournant vers Hananias :

— Tu mourras cette année, car tu as parlé contre Iahveh.

Hananias, ajoute le romancier, mourut cette année-là.

Jérémie est le prophète de la mort. Ce peuple, qui s'est adonné aux Baals et aux Astartés, doit être détruit. La condamnation est irrémissible. Et il écrit à ceux qui sont déjà déportés en Babylonie qu'ils n'ont point à espérer de revoir leur patrie.

Jamais anarchiste n'a aussi violemment prêché la destruction de la société présente, afin d'édifier à

nouveau la société future. Jérémie court la ville en criant qu'il n'y a point à se défendre, qu'il n'y a point à lutter, que la ville est condamnée ; il appelle de ses vœux Nabuchodonosor avec l'épée, la famine et la peste. Implacable, il lui voue la race de David.

Le romancier décrit l'indignation qui éclate dans Jérusalem. La ville s'attroupe. Jérémie est, de nouveau, jeté en prison. Cependant, l'armée du roi de Babylone assiège Jérusalem. Le roi Sédécias va trouver le prophète dans la cour de sa prison :

— Pourquoi, lui dit-il, prophétises-tu la ruine de ce pays ?

— Ce pays sera restauré un jour. De nouveau, on y achètera des maisons, des champs et des vignes.

Et Jérémie, joignant toujours l'exemple à la parole, achète à l'instant un champ à Anathot, son village natal, avec l'appareil formaliste du bourgeois qui prétend être sûr de ses placements. Maintenant, en effet, les prophéties de restauration et de gloire se pressent. Lorsque l'extermination aura expié les crimes présents, le royaume de Jérusalem pourra se relever, Iahveh ramènera ses captifs, il les rétablira, et les nations de la terre seront étonnées du bien qu'il leur fera.

Ainsi dit Iahveh : Dans ce lieu dont vous dites : C'est une dévastation, où il n'y a plus d'hommes et où il n'y a plus de bêtes, se fera encore entendre le bruit de l'allégresse et le bruit de la joie, la voix de l'époux et la voix de l'épouse, la voix des gens qui disent : Louez Iahveh des Armées, car Iahveh est bon, car sa grâce demeure éternellement... Car

je ramènerai les captifs de la terre, comme ils étaient premièrement, dit Iahveh.

Ainsi dit Iahveh des Armées : Dans ce lieu qui est dévasté, où il n'y a plus d'hommes ni même de bêtes, et dans toutes ses villes il y aura encore un séjour pour les bergers faisant reposer le bétail.

Dans les villes de la montagne, dans les villes du bas pays, dans les villes du midi, dans la terre de Benjamin, aux alentours de Jérusalem et dans les villes de Juda, le menu bétail passera encore sous les mains de celui qui le compte, dit Iahveh.

Voici, des jours viennent, dit Iahveh, où j'accomplirai la bonne parole que j'ai prononcée pour la maison d'Israël et pour la maison de Juda.

En ces jours-là, et en ce temps-là, je ferai germer à David un germe de justice, et il fera droit et justice sur la terre.

En ces jours-là, Juda sera sauvé et Jérusalem demeurera en assurance, et voici comment on la nommera : Iahveh-Notre-Justice.

Car ainsi dit Iahveh : David ne manquera jamais d'un successeur assis sur le trône de la maison d'Israël.

Et les prêtres ni les lévites ne manqueront jamais, devant ma face, d'un successeur qui offre les holocaustes, et qui fasse fumer l'hommage, et qui fasse les sacrifices à jamais (1).

Mais, aujourd'hui, il faut que Jérusalem soit livrée aux mains de Nabuchodonosor et qu'elle soit brûlée et que le peuple s'en aille en captivité. Pendant que l'armée du roi de Babylone pousse le siège de la ville, Jérémie recommence ses imprécations abominables.

Jérémie joue, dans ce roman, un rôle terrible, odieux et sublime. Conçoit-on, demandait Renan, un Fran-

(1) *Jérémie*, XXXIII, 10-18.

çais qui, pendant la guerre de 1870, entre les murs mêmes de Paris assiégé, aurait acclamé dans l'empepereur Guillaume le ministre du ciel, aurait applaudi à ses victoires, l'aurait pressé de détruire Paris et la France ?... Tout s'explique, au contraire, si les imprécations sont écrites deux cent cinquante ou trois cents ans après les événements, si le soi-disant prophète est un polémiste qui illustre d'exemples anciens ses théories politiques.

Ailleurs, il reproche à l'aristocratie « d'aimer les étrangers (1) »... Accusation incompréhensible, si elle a été prononcée à l'époque de Josias ou de Sédécias, alors que l'armée de Nabuchodonosor menace la ville, alors que Jérémie seul est l'ami des ennemis de sa patrie; accusation justifiée, si l'on est à la fin du quatrième siècle, si les étrangers aimés de l'aristocratie sont des Grecs.

Un jour, Iahveh a commandé au prophète d'écrire dans un livre toutes les paroles qu'il lui a inspirées. Le roi fait prendre le livre; et il se le fait lire par Judi, le secrétaire. Il était assis dans sa maison d'hiver; on était au neuvième mois; un brasero brûlait devant lui. Et, au fur et à mesure que Judi lisait, le roi arrachait les feuilles du rouleau et les jetait au feu.

Peine inutile, car Iahveh dicte immédiatement à Jérémie un nouveau livre tout semblable au premier... Les orthodoxes aiment à penser que la postérité conserva ainsi les prophéties de Jérémie.

(1) *Jérémie*, II, 25.

Cependant, le roman se corse d'aventures ; le prophète juge utile de quitter une ville où il ne se sent plus en sécurité; mais il est arrêté à la porte de Benjamin par l'officier de garde Jérias, fils de Sélémias. On le conduit devant les chefs, on le bat, on le met en prison dans le cachot souterrain ; on l'y laisse quelques jours. Par grâce spéciale, le roi ordonne qu'on le remonte dans la cour de la prison, en lui donnant chaque jour une miche de pain de la rue des Boulangers.

Jérémie reste intraitable :

— Ainsi dit Iahveh : Cette ville sera livrée aux mains du roi de Babylone, qui la détruira.

Les chefs perdent patience :

— Qu'on fasse mourir cet homme ! Car c'est ainsi qu'il amollit les bras des hommes de guerre.

— Soit, dit le roi, il est entre vos mains.

Les chefs prennent Jérémie et le jettent dans une basse-fosse, la citerne de Melchas, fils d'Amalech. Il n'y avait point d'eau dans la basse-fosse, mais de la boue, où s'enfonça Jérémie. Or, un eunuque éthiopien, du nom d'Abdemelech, qui était dans la maison du roi, vit cela. Le roi était assis devant la porte de Benjamin. Abdemelech alla le trouver et lui dit :

— O roi, mon seigneur, ces hommes ont jeté Jérémie, le prophète, dans la basse-fosse, pour qu'il y meure de faim.

Et le roi commanda à Abdemelech, l'Ethiopien, de prendre trente hommes pour tirer Jérémie de la basse-fosse avant qu'il ne mourût. Abdemelech se munit

de cordes et de chiffons d'étoffe déchirée, les fit passer à Jérémie et lui dit :

— Prends ces cordes ; mets ces chiffons d'étoffe déchirée sous tes aisselles.

Le prophète était sauvé.

Le siège continue cependant. Jérusalem est aux abois. Tout à coup, le neuvième jour du quatrième mois de la onzième année de Sédécias, une brèche est faite dans les murailles de la ville. Jérusalem est prise d'assaut. Nérégel-Séréfer, Sémégar-Nabu et Sarashim, chefs de l'armée de Nabuchodonosor, campent parmi les ruines des portes. L'écrivain raconte la catastrophe, et comment les généraux babyloniens reconnurent en Jérémie le prophète du dieu qui les avait guidés... On voit combien tout cela est historique... Parlant le langage du Deutéronome, Nabuzardan, capitaine des gardes du roi Nabuchodonosor, dit à Jérémie :

— Iahveh avait prononcé ce mal contre ce lieu. Iahveh a exécuté selon ce qu'il avait dit, parce que vous avez péché contre Iahveh (1).

Le roman se termine avec les aventures des Juifs restés en Judée et de ceux qui s'échappèrent en Egypte. Jérémie est de ces derniers ; et en Egypte, il continue ses sinistres prédictions par des menaces et des vociférations contre les nations palestiniennes, contre Babylone elle-même et, plus que jamais, contre ses compatriotes.

(1) *Jérémie*, XL, 2-3.

Mais à l'instant où il raconte la destruction de l'ancienne patrie juive, l'auteur du livre de Jérémie déclare que Iahveh, dieu des Juifs, triomphe. Ce nationalisme ardent qui n'a pu s'établir tandis que la nation subsistait, l'âpre romancier en annonce la glorification parmi les ruines et la dispersion. Comme un vaste incendie qui détruirait le chaume et le bois, mais laisserait intacts les piliers de granit, la ruine de Jérusalem a détruit les éléments inférieurs qui constituaient Israël, sans toucher au précieux métal incombustible et inaltérable, élaboré par Iahveh. Le temple bâti par Salomon aux dieux de Canaan, à Moloch, aux Baals, aux Astartés, flambe; mais l'effondrement des idoles réduites en cendres ne fait, ô merveille, que laisser debout, en airain et pour des milliers d'années, le nom du seul Iahveh rénové.

L'auteur du livre de Jérémie a prophétisé la ruine...

Je lâche contre vous, a-t-il dit, l'épée, la famine et la peste; je vous traite comme ces figues âpres qui sont trop mauvaises pour être mangées; je vous livre à la vexation par les royaumes de la terre, aux imprécations et à la désolation et aux sifflets et à l'opprobre parmi les nations où je vais vous disperser, parce que vous n'avez point écouté mes paroles, dit Iahveh, lorsque je vous ai envoyé mes esclaves les prophètes (1)...

Mais il a prophétisé aussi la restauration...

Je ramènerai vos captifs; je vous rassemblerai des nations où je vous ai dispersés et je vous ferai retourner aux lieux d'où je vous ai chassés...

(1) *Jérémie*, XXIX, 17-19.

La légende naît, grandit, s'étend...

Ne crains point, Jacob, mon esclave; car voici, je suis ton sauveur, qui ramènera ta postérité de la terre de captivité.

Et je serai avec toi pour te sauver, car je ferai alors une destruction totale des nations où je t'aurai dispersé. Et tu seras mon peuple, et je serai ton dieu.

La tempête tourbillonnante roule, l'ardeur de la colère de Iahveh ne se retirera point, jusqu'à ce qu'il ait exécuté les pensées de son cœur...

Je t'aime d'un amour éternel. Et je te rebâtirai encore, vierge d'Israël. Tu te pareras encore de tes tambourins, et tu danseras. Tu planteras encore des vignes sur la montagne.

Et il y aura un jour auquel les populations crieront : Levez-vous et montons à Sion vers Iahveh, notre dieu.

Car ainsi dit Iahveh : Chantez avec joie sur Jacob. Nations, écoutez la parole de Iahveh, annoncez-la dans les îles lointaines ; dites : Celui qui dispersa Israël le rassemble... Ainsi dit Iahveh, dieu d'Israël (1).

Le vieux peuple idolâtre de Juda est détruit ; mais le peuple juif va naître, et Iahveh, après l'avoir traîné parmi toutes les opprobres de la dispersion, lui promet une Jérusalem nouvelle.

L'histoire juive, pour l'auteur du livre de Jérémie, n'est qu'un exemple dans un enseignement. Il s'agit d'exhorter les contemporains à rester fidèles au puissant nationalisme symbolisé par le nom de Iahveh. De nouveaux dieux, aussi abominables que le Moloch, les Baals, les Astartés d'autrefois, ont apparu ; ils s'appellent les dieux grecs ; et l'abandon de Iahveh pour Moloch, Baal et Astarté n'est que le mythe qui

(1) *Jérémie*, XXX, XXXI.

ıre l'apostasie hellénique. Le peuple juif est averti l'exemple de ses pères, par l'exemple effroyable a ruine et par l'exemple miraculeux de la restau- ion. Comme ses devanciers, comme ses succes- rs, le sombre auteur des prophéties de Jérémie ıne, dans un passé dont il refait l'histoire, une ɔn pour le présent. Mais le froid dogmatisme des iens livres historiques a fait place au roman pas- ıné d'un homme de génie qui, insufflant la vie au me, dramatise l'œuvre implacable du dieu natio- dont il est le porte-parole.

Iais il ne faut pas oublier que, pour l'auteur du e de Jérémie, comme pour les auteurs des livres sée et d'Amos, les criminels qui oublient les vieil- traditions et qui s'adonnent aux cultes étrangers t les prêtres aristocrates qui gouvernent l'état, les ilégiés qu'a séduits la douceur de l'hellénisme. Le ıctère démocratique des écrivains prophétiques ılte évidemment du fait que l'aristocratie est le ti des fauteurs de nouveautés qu'ils poursuivent de s menaces, que la démocratie est le parti des purs la contagion n'a pas atteints ; il résulte également ce que les écrivains prophétiques furent des hom- s du peuple qui se levèrent en face des hommes de istocratie. Mais ce que les circonstances produi- ent, une nécessité profonde le voulait en même ps ; l'aristocratie devait être, en effet, trois fois con- nnée par les prophètes, une fois parce qu'elle se fondait, aux environs de l'an 332, avec le parti i-traditionnaliste, une seconde fois parce que les

prophètes n'étaient pas sortis de son sein, une troisième fois parce que la démocratie était une conséquence logique de l'évolution du judaïsme.

Il n'y eut pas en Grèce de démocratie, au sens actuel du mot ; il n'y en eut pas à Rome. Les démocraties romaine et grecque sont des classes privilégiées au-dessous desquelles grouille la vaste foule de tout ce qui n'est pas des citoyens. La démocratie est née à Jérusalem.

La férocité si puissante de l'âme juive ne pouvait pas, en effet, ne pas tirer de ses prémisses leur conséquence. Les étrangers sont les ennemis ; en face d'eux, les Juifs sont unis par le combat et par la haine. Une même hostilité, une haine commune à tout un peuple, crée dans ce peuple un lien d'amour comme celui, sauvage et fanatique, qui régna entre les Juifs. Ennemis implacables des autres peuples, il fallait qu'ils fussent entre eux indissolublement unis. Et, fils de Iahveh, fils, tous, de Iahveh, ils étaient conséquemment frères entre eux et il fallait qu'ils fussent égaux, tous, devant Iahveh. Lorsqu'un ardent patriotisme se serre autour d'un chef militaire, d'un roi, d'une dynastie, l'état se range en hiérarchie au-dessous de ce chef suprême et crée à tous les sujets un devoir d'amour envers le maître. Mais dans une théocratie, lorsque le nom qui résume le nationalisme d'un peuple est celui de son dieu, l'égalité démocratique s'implique nécessairement. Au-dessous du dieu national il faut des chefs qui gouvernent ; tant que les gouvernants demeurent fidèles à leurs devoirs, les gouvernés peu-

vent accepter les gouvernants; mais aucune faute ne sera pardonnée à cette aristocratie; dès qu'elle faillira, ses sujets se rappelleront leurs droits; tôt ou tard, elle est condamnée à périr.

Une société hiérarchique admet, non pas certes l'oppression du faible par le fort, mais la suprématie du fort ; quelques-uns doivent être en haut et beaucoup doivent être en bas; l'inégalité des devoirs implique l'inégalité des droits. Dans la théocratie, le dieu seul est maître; un besoin effréné d'égalité règne ; qu'il y ait des faibles et des forts, cela semble déjà intolérable ; le faible ne souffrira pas l'apparence d'une oppression ; et voici ce que l'on a appelé la conquête du judaïsme : l'orphelin, la veuve et le mercenaire seront infiniment protégés. Ne nous attendrissons point, cependant ; l'orphelin, la veuve et le mercenaire n'étaient pas moins protégés dans la Rome païenne qu'à Jérusalem. Ayons le courage de voir plus de noblesse chez le fort qui donne que chez le faible qui demande. Il y a noblesse, pour le fort, à protéger le faible ; mais, lorsque le faible, lui-même, décrète qu'il doit être protégé, la revendication est légitime, mais n'a droit à aucune admiration. Notre admiration, réservons-la à un Marc-Aurèle, maître du monde, qui pratique les plus hautes vertus ; et, lorsque nous voyons le ghetto s'agiter et gronder contre l'oppresseur, accordons à ces gens la satisfaction qui peut leur être due, et passons.

Autrefois, les livres mosaïques, les livres des *Juges*, de *Samuel* et des *Rois* avaient menacé du châtiment

divin le crime d'idolâtrie, c'est-à-dire l'abandon des traditions nationales; les livres prophétiques menacent du châtiment divin le crime d'idolâtrie d'abord, puis le crime qu'ils dénomment l'injustice et qui est l'oppression du peuple par son aristocratie. Cette nouveauté suffirait à prouver aux exégètes que les livres prophétiques sont postérieurs aux livres mosaïques. Depuis Osée et Amos, depuis Jérémie surtout, le judaïsme, après avoir été un fait nationaliste, devient, en même temps qu'un fait nationaliste, un fait démocratique. Par l'exemple d'un passé qu'il dramatise, l'auteur du roman de Jérémie poursuit un double objet : il prétend reconstituer le nationalisme juif, mais il veut fonder la démocratie juive. Le judaïsme était destiné à être le parti des humbles ; un jour devait arriver où l'aristocratie juive, presque entièrement hellénisée, serait exclue du judaïsme. L'auteur du livre de Jérémie, après les auteurs des livres d'Osée et d'Amos, confondit, dans un même anathème, ceux qui semblaient favoriser l'idolâtrie hellénique et renier le culte du dieu national, et ceux qui s'enrichissaient, qui s'adonnaient au luxe, qui opprimaient le peuple et qui refusaient la justice aux faibles.

J'irai vers les grands et je leur parlerai ; car, eux, ils connaissaient la voie de Iahveh, le droit de leur dieu ; mais, eux aussi, tous ensemble, ils ont brisé le joug, ils ont rompu les liens.

... Tes fils m'ont abandonné et ils jurent par des dieux qui ne sont pas des dieux. Ils commettent l'adultère et s'attroupent dans la maison de la prostituée. Ce sont des che-

vaux bien repus ; ils courent çà et là et hennissent chacun après la femme de son prochain (1).

Comme une cage est pleine d'oiseaux, ainsi leurs maisons sont pleines de fraudes; c'est pour cela qu'ils sont devenus grands et qu'ils se sont enrichis.

Ils sont devenus gras ; ils sont luisants ; ils ne jugent point la cause de l'orphelin ; ils prospèrent; ils ne font pas droit dans le procès des pauvres (2).

Et voici la parole la plus caractéristique du tribun anti-sacerdotal :

Ainsi dit Iahveh des Armées, dieu d'Israël : Ajoutez vos holocaustes à vos sacrifices... Je ne donnai point de commandements à vos pères, au jour où je les fis sortir de la terre d'Egypte, au sujet d'holocaustes et de sacrifices (3)...

Quoi! voici que maintenant le prophète déclare que Iahveh n'a point donné à Moïse de lois concernant les sacrifices et les holocaustes! S'agit-il des quelques prescriptions rituelles du Deutéronome? Non, car Jérémie se montre, en tout son livre, fidèle à l'esprit comme à la lettre du Deutéronome. Il s'agit des nouvelles lois rituelles que les prêtres promulguaient alors dans le Code Sacerdotal, et dont l'opposition de Jérémie date l'apparition.

Au lieu de ces lois rituelles que l'aristocratie entassait autour du culte, que demande, en effet, le vieux démocrate ?

... Voici la parole que je leur commandai, en disant : Obéissez à ma voix, et que je sois votre dieu, et que vous

(1) *Jérémie*, V, 5-8.
(2) *Jérémie*, V, 27-28.
(3) *Jérémie*, VII, 21-22.

soyez mon peuple ; et marchez dans la voie que je vous commande, afin que vous soyez heureux (1).

Jérémie en est resté au Deutéronome et à Esdras; il en est resté à la formule d'Osée :

— Je veux amour, c'est-à-dire amour du dieu, c'est à-dire patriotisme, — je veux patriotisme et non victimes. Je veux respect du dieu, c'est-à-dire respect des institutions nationales, respect des traditions,— je veux respect des traditions plutôt qu'holocaustes (2).

Avec le livre de Jérémie, l'âme juive venait de trouver son expression. Aussi violent, le Deutéronome avait jadis continué l'œuvre des premiers législateurs mosaïques; l'œuvre nouvelle, ébauchée par les livres d'Osée et d'Amos, se continuait maintenant. En face d'une aristocratie en décadence, que l'hellénisme dénationalisait, le parti rigoriste, à la fois traditionnaliste et démocratique, s'emparait de l'héritage du judaïsme; issu de lui, le livre de Jérémie le constituait.

(1) *Jérémie*, VII, 23.
(2) Voir ci-dessus, page 182.

CHAPITRE III

ÉZÉCHIEL

§ I.

LE PREMIER LIVRE D'ÉZÉCHIEL

Autour des écrivains de génie qui imaginèrent Jérémie, Ezéchiel, Isaïe, l'histoire juive nous fait voir, comme des disciples répétant les leçons des maîtres, les *prophetæ minores* du judaïsme, Michée, Sophonie, Habacuc, Joel, etc. Nous ne nous arrêterons qu'aux œuvres originales, et nous considérerons l'étrange et poignant roman intitulé la prophétie d'Ezéchiel.

A l'époque où cette œuvre fut écrite, la Judée est tour à tour la proie des Séleucides de Syrie et des Ptolémées d'Egypte ; mais le second des grands écrivains prophétiques se refuse, aussi bien que les autres écrivains juifs, à parler au présent, et il va chercher dans le passé le héros et le cadre de son roman. Il choisit la même époque que l'auteur du roman de Jérémie ; mais, tandis que celui-ci avait placé son action à Jérusalem, l'auteur du roman d'Ezéchiel place la sienne en Babylonie.

On sait qu'en 599, onze années avant qu'il détruisît Jérusalem et le royaume de Juda, Nabuchodonosor s'était emparé une première fois de Jérusalem, se contentant de lui imposer de dures conditions et de déporter en Babylonie quelques milliers de ses habitants. Le roman d'Ezéchiel s'ouvre près du fleuve Chobar, non loin de Babylone, au milieu de ces premiers déportés. Les onze années seront bientôt près d'être écoulées; là-bas, le roi de Juda a voulu secouer le joug de Nabuchodonosor ; celui-ci est revenu, avec sa formidable armée; Jérusalem est assiégée; le jour approche où elle sera prise et détruite.

Cependant, les déportés traînent, sur la terre d'exil, leurs misérables vies, regrettant la patrie et doutant, dans leurs cœurs, du dieu qui les a frappés. Au milieu d'eux est un prophète, Ezéchiel, fils de Busi, prêtre de Iahveh. Et, tout à coup, le cinquième jour du quatrième mois, la main de Iahveh fut sur lui.

Je regardai, et voici, il vint du septentrion un vent de tempête, une grande nuée et du feu entremêlés, avec autour une lumière éclatante ; et du milieu du feu sortait comme de l'airain ardent.

Et du milieu apparaissaient quatre animaux ; et tel était leur aspect : ils avaient ressemblance humaine.

Chacun d'eux avait quatre faces, et chacun avait quatre ailes.

Leurs pieds étaient droits, et la plante de leurs pieds était comme la plante des pieds d'un veau, et ils étincelaient comme de l'airain poli.

Ils avaient des mains d'hommes sous leurs ailes à leurs quatre côtés ; et tous quatre avaient leurs faces et leurs ailes.

Leurs ailes se joignaient l'une l'autre : ils ne se tournaient point en marchant, mais chacun marchait droit devant sa face.

Et quant à leurs faces, ils avaient tous quatre une face d'homme, tous quatre une face de lion à droite, tous quatre une face de bœuf à gauche, et tous quatre une face d'aigle.

Voilà leurs faces ; et leurs ailes étaient déployées vers le haut ; chacun en avait deux qui joignaient celles de l'autre, et deux qui couvraient leurs corps.

Chacun marchait droit devant sa face ; où l'esprit voulait aller, ils allaient, et ils ne se tournaient point dans leur marche.

Et l'aspect de ces animaux était comme des charbons de feu, brûlants comme des torches ; et ce feu circulait entre les animaux ; il jetait une lumière éclatante, et il en sortait des éclairs.

Et les animaux allaient, courant et revenant, pareils à la foudre...

Au-dessus des têtes des animaux, il y avait comme un ciel de cristal redoutable, étendu au-dessus de leurs têtes vers le haut.

Sous ce ciel, leurs ailes étaient droites l'une contre l'autre...

Et j'entendais le bruit de leurs ailes, quand ils marchaient, pareil au bruit de grandes eaux, ou, à la voix du Tout-Puissant, un bruit de grand tumulte comme le bruit d'un camp.

Quand ils s'arrêtaient, ils laissaient retomber leurs ailes ; et il se faisait un bruit du haut du ciel étendu sur leurs têtes, lorsqu'ils s'arrêtaient et laissaient retomber leurs ailes.

Au-dessus du ciel qui était sur leurs têtes, il y avait comme une pierre de saphir, en forme de trône ; et sur cette forme de trône apparaissait comme un homme assis dessus, en haut.

Et je vis comme de l'airain ardent, comme du feu, servant de demeure, tout autour, depuis ses reins jusq haut, et depuis ses reins jusqu'en bas; je vis comme du avec, tout autour, une lumière éclatante (1).

C'est Iahveh, lui-même, monté sur son char Keroubim. Plus tard, pour les hommes de l'Occid élevés à la tradition hellénique, l'église chrétie fera de ces terribles Keroubim nos charmants ché bins, joufflus et frisés, avec de jolies ailes blanc Mais les Keroubim, enfants de Babylone, apporté Jérusalem avec les traditions de la vieille Chald étaient des monstres à têtes d'animaux, à corps taureaux, aux doubles paires d'ailes, crachant le f tels qu'on en voit sur les ruines babyloniennes. désormais, les Keroubim auront leur rôle dans manifestations de Iahveh.

Iahveh parle à Ezéchiel :

Fils d'homme, je t'envoie vers les fils d'Israël, vers nations qui se sont révoltées contre moi; eux et leurs pè ils se sont révoltés contre moi jusqu'à ce jour. Et ces au visage endurci et au cœur obstiné, je t'envoie vers e et tu leur diras : Ainsi parle le seigneur Iahveh (2).

Ezéchiel se lève; il prend une brique et, dessus représente Jérusalem assiégée et, autour d'elle, retranchements, les terrasses, le camp et, autour murs, les béliers; et il prend une poêle de fer et met, comme un mur de fer, entre lui et la ville; à ce moment, dit le narrateur, Jérusalem est assié

(1) *Ezéchiel*, I.
(2) *Ezéchiel*, II, 3-4.

par Nabuchodonosor. Puis, il se couche sur le côté gauche et, pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, il reste ainsi couché, portant l'iniquité d'Ephraïm. Alors il se retourne sur le côté droit et, pendant quarante jours, il reste ainsi couché, portant l'iniquité de Juda. Avec du froment, de l'orge, des fèves et des lentilles, il a préparé autant de pains qu'il devait rester de jours couché et les a fait cuire sur des excréments. Car les enfants d'Israël mangeront ainsi un pain souillé. Pour toute grâce, Ezéchiel obtient de son dieu qu'au lieu d'excréments humains il fasse cuire son pain sur des excréments de bœuf. Et il prophétise contre la ville coupable.

Nous sommes, maintenant, dans le temple de Iahveh que déshonorent toutes les idolâtries, toutes les prostitutions. Voici, en face du saint des saints, l'idole de jalousie ; ici, toutes sortes de reptiles et de bêtes abominables, que soixante-dix cheiks honorent, l'encensoir à la main ; ici, des femmes assises pleurant Adonis ; là, vingt-cinq jeunes hommes envoyant des baisers au soleil... Cela ne crie-t-il pas vengeance ?

Cependant, les Keroubim déploient leurs ailes et de chapitre en chapitre transportent le prophète.

Cette fois, le héros prépare ses vêtements de voyage, et, au milieu de ses compatriotes silencieux, le soir, il part comme partent les exilés. Mais, pour sortir de sa maison, il n'a pas pris la porte ; il a fait, de sa main, une brèche dans le mur ; sous les yeux de ses compatriotes, il met sur son épaule le manteau du voyageur, et, se couvrant la face, il s'éloigne, afin que cela

soit un signe pour la maison d'Israël. Et il dit :

Je suis pour vous un signe. Ce que j'ai fait, vous le ferez. Vous irez en exil.

Vos chefs, au milieu de vous, mettront leurs manteaux sur leurs épaules et sortiront quand il fera obscur ; on percera la muraille pour les faire sortir ; ils se couvriront le visage, afin de ne point voir la terre (1).

Plus loin, le seigneur s'adresse à l'épouse coupable, à celle qu'il a distinguée et vêtue et parée, et qui s'est prostituée aux étrangers.

Ailleurs, elles sont deux femmes, Ohola et Oholiba, c'est-à-dire Samarie et Jérusalem, que le maître avait choisies. Et toutes deux ont été infidèles ; elles ont laissé toucher leurs seins ; elles ont découvert leur ventre ; elles ont convié les passants vers leurs lits. Parées de leurs ornements, les yeux fardés, assises sur des lits magnifiques, avec des bracelets aux mains et des couronnes sur la tête, près d'une table chargée d'encens et d'huile, elles ont appelé du geste et de la voix les Assyriens aux manteaux teints de bleu, les pachas et les jeunes cavaliers d'Assyrie, les Chaldéens aux tuniques rouges, aux mitres de couleurs flottantes ; elles ont laissé les Egyptiens froisser leurs mamelles en souvenir de leur virginité. Mais elles seront dépouillées de leurs ornements, elles auront le sein déchiré, elles seront laissées nues sur la terre, le nez coupé, les oreilles arrachées.

Cependant, les menaces s'accomplissent. Un jour,

(1) *Ezéchiel*, XII, 11-12.

fugitif arrive, qui s'est échappé de Jérusalem, et il
:

– La ville a été prise.

lors, Iahveh parle à Ezéchiel :

toi, fils d'homme, prophétise pour les montagnes d'Is-, et tu diras : Montagnes d'Israël, écoutez la parole de eh...

arce qu'on vous a désolées et qu'on vous a englouties ue vous avez été une proie parmi les nations;

insi dit le seigneur Iahveh aux montagnes et aux col-s, aux ruisseaux et aux vallons, aux ruines désolées et villes abandonnées qui ont été livrées au pillage et à oquerie;

insi dit le seigneur Iahveh : Je parlerai, dans le feu de jalousie, contre le reste des nations qui ont pris ma e afin de la réduire au pillage.

insi dit le seigneur Iahveh : Je lève ma main; les na-s qui sont autour de vous porteront leur ignominie.

t vous, montagnes d'Israël, vous pousserez vos ra-aux et vous porterez vos fruits pour mon peuple.

ar voici que je me tournerai vers vous; et vous serez tivées et ensemencées; et je multiplierai les hommes et bêtes; ils multiplieront et fructifieront; et je vous ferai s de bien que dans votre commencement, et vous saurez je suis Iahveh (1).

Ezéchiel est transporté à travers l'espace; il mar- au milieu d'une vallée, laquelle est remplie d'osse-nts, d'ossements nombreux, d'ossements tout à secs.

Et Iahveh dit : Prophétise sur ces os et dis-leur : Osse-nts desséchés, écoutez la parole de Iahveh.

(1) *Ezéchiel*, XXXVI, 1-11.

Ainsi dit le seigneur Iahveh à ces os : Voici, je vais faire entrer l'esprit en vous et vous revivrez.

Et je vais mettre sur vous des muscles, et faire croître sur vous de la chair, et vous recouvrir de peau, et mettre l'esprit en vous, et vous vivrez ; et vous saurez que je suis Iahveh.

Et je prophétisai, comme il m'avait été commandé ; et, comme je prophétisais, il y eut un bruit, et voici, il se fit un tremblement, et les os se rapprochaient, os avec os.

Et je regardai, et voici qu'il y eut sur eux des muscles, et la chair crût, et la peau les recouvrit ; mais il n'y avait point d'esprit en eux.

Et il me dit : Prophétise à l'esprit, prophétise, ô fils d'homme ; et tu diras à l'esprit : Ainsi dit le seigneur Iahveh : Esprit, viens des quatre vents, et souffle sur ces morts, et qu'ils revivent !

Et je prophétisai, comme il m'avait été commandé, et l'esprit entra en eux, et ils vécurent, et ils se tinrent sur leurs pieds : c'était une armée très nombreuse.

Et il me dit : Fils d'homme, ces os sont toute la maison d'Israël. Voici qu'ils disent : Nos os sont secs ; notre espoir a péri ; c'en est fait de nous.

C'est pourquoi prophétise, tu leur diras : Ainsi dit le seigneur Iahveh : Voici que j'ouvre vos sépulcres, et je vous fais monter de vos sépulcres, ô mon peuple, et je vous ramène sur le sol d'Israël.

Et vous saurez que je suis Iahveh, lorsque j'aurai ouvert vos sépulcres, et que je vous aurai fait monter de vos sépulcres, ô mon peuple !

Je mettrai en vous mon esprit, et vous vivrez ; et je vous rétablirai sur votre sol, et vous saurez que c'est moi, Iahveh, qui le dis et qui le fais, dit Iahveh (1).

Les anciens prophètes ont promis à Israël un ave-

(1) *Ezéchiel*, XXXVII.

nir de bonheur; et ils ont dit que Iahveh lui-même accomplirait l'œuvre de libération. Ezéchiel annonce que le jour de Iahveh n'adviendra qu'après d'épouvantables catastrophes, au milieu des pires angoisses. Le peuple juif ne doit pas espérer d'entrer paisiblement et par un ciel serein en son ère de bonheur ; il faut, pour que la promesse s'accomplisse, que des jours effroyables aient préalablement passé, afin sans doute qu'il ait expié ses anciens crimes, mais afin aussi qu'il connaisse mieux le prix des grâces que Iahveh lui réserve.

Et, dans les profondeurs du septentrion, parmi des cavaliers portant le casque et le bouclier, tous vêtus terriblement, tous maniant l'épée, multitude assemblée pour faire du butin, ruiner les nations et détruire les troupeaux, il évoque Gog, roi de Magog, prince de Rosch, de Meschec et de Thubal.

Alors, quand la désolation sera à son comble, Iahveh se manifestera dans un renversement des montagnes, dans un écroulement de rochers, dans l'effondrement des murailles, avec la peste, avec le sang, avec une pluie de feu et de soufre et les pierres tombant en grêle; il apparaîtra sur son char porté par les quatre Keroubim ; il se fera reconnaître devant les nations ; et elles sauront que c'est Iahveh.

§ 2.

LE SECOND LIVRE D'ÉZÉCHIEL. LES LÉGENDES DE SAMUEL, D'ÉLIE ET D'ÉLISÉE

Nos Bibles ne distinguent pas les deux livres d'Ezéchiel; mais le témoignage de l'historien juif Flavius Josèphe (1) établit que les deux parties, si différentes entre elles, du recueil d'Ezéchiel (chapitres I-XXXIX et chapitres XL-XLVIII) furent originellement séparées. Le second livre d'Ezéchiel est un essai de législation que le parti prophétique opposa à la législation mosaïque.

Vers la même époque, des écrivains du même parti créèrent ou développèrent les légendes de Samuel, d'Elie et d'Elisée, qui plus tard ont été ajustées dans les livres de *Samuel* et des *Rois*. Samuel était un personnage des anciens livres historiques; Elie et Elisée semblent, au contraire, avoir été à peu près inventés par l'école prophétique et leurs aventures imaginées de toutes pièces. Les légendes de Samuel, d'Elie et d'Elisée furent lancées par le parti prophétique pour être opposées aux légendes mosaïques, comme la législation d'Ezéchiel pour être opposée à la législation mosaïque.

Le mouvement prophétique était issu des terribles bouleversements qui précédèrent et suivirent l'arrivée d'Alexandre le Grand, en 332. En 301, après la

(1) *Antiquités judaïques*, x, 6.

bataille d'Ipsus, les successeurs d'Alexandre s'étant définitivement partagé son empire, une ère moins affreusement troublée, sinon tout à fait paisible, avait commencé. Cette période de demi-tranquillité correspond, dans l'histoire juive, au pontificat de Siméon I, dit Siméon le Juste, probablement 300-270. Ptolémée est roi d'Egypte, Séleucus roi de Syrie; les guerres entre l'Egypte et la Syrie sont momentanément terminées; la Palestine, objet de leurs querelles, reste à l'Egypte. Jérusalem est toujours sujette; mais les passages d'armées, les batailles, les prises d'assaut, les massacres et les déportations ont cessé.

Il ne faut pas toutefois prendre à la lettre les assertions du Siracide et celles du Talmud touchant le bonheur dont put jouir la Judée sous Siméon le Juste; ce bonheur fut un bonheur par comparaison, eu égard aux effroyables calamités des époques antérieure et postérieure. Considérons le pontificat de Siméon le Juste comme une accalmie au milieu des tempêtes qui, depuis l'an 350 jusqu'à l'ère chrétienne, désolèrent la Judée; et comprenons qu'aucune des causes de misères et d'opprobre qui pesaient sur ce malheureux pays ne se trouva conjurée. Mais ces trente années d'accalmie permirent, d'une part, à l'aristocratie sacerdotale de terminer l'œuvre de la législation mosaïque (1), et, d'autre part, au parti prophétique de faire son premier effort pour s'emparer du gouvernement.

(1) Voir plus haut, page 142.

Les livres d'Amos, d'Osée, de Jérémie, d'Ezéc des *prophetæ minores*, avaient obtenu parmi la p lation jérusalémite un succès considérable; ils av: en tous cas réussi à enrayer l'hellénisation de la Ju Les écrivains prophétiques avaient prouvé qu'h niser la Judée serait la dénationaliser ; ils ava devant le tribunal de l'opinion, convaincu de fo ture les prêtres hellénisants ; ils avaient remi honneur les traditions anciennes. D'ailleurs, si l'h nisme, depuis un tiers de siècle, avait terrible envahi la noblesse jérusalémite, il ne pouvait pas l'a absorbée ; si un grand nombre de ces prêtres lév à qui toute la puissance et toute la richesse ét dévolues à Jérusalem, s'étaient livrés au charme nouveautés helléniques, il était impossible que tres n'aient pas protesté, de concert avec les d crates, contre l'abandon des antiques coutumes ceux-là ne pouvaient reprocher à un Amos, Osée, à un Jérémie, que leurs exagérations. S nus par la plèbe jérusalémite, mal combattus pa aristocrates les plus hellénisants, à peine désappro par les autres, les écrivains prophétiques avaien imposer, au moins jusqu'à un certain point, idées.

Les écrivains prophétiques et la masse des hon du peuple qui les avaient suivis constituaient n tenant un parti d'opposition en face de l'aristoc régnante. Les ambitions de cette turbulente min pouvaient-elles se satisfaire d'une première vict Ils prétendaient réformer le gouvernement, l'

jérusalémite; mais qu'est-ce que réformer un gouvernement, une église, si ce n'est lui substituer une autre église, un gouvernement meilleur ?

Qu'on relise les invectives des écrivains prophétiques contre l'aristocratie sacerdotale, leurs menaces, leurs malédictions. Que demandent-ils? La déchéance des prêtres aristocrates. De là à vouloir se substituer à eux, à revendiquer leur succession, à se poser en prétendants, il n'y avait qu'un pas, qui fut franchi avec le second livre d'Ezéchiel et les légendes de Samuel, d'Elie et d'Elisée.

Il n'y eut pourtant pas de rupture déclarée.

Il n'est pas douteux que le parti prophétique, à Jérusalem, n'ait été une sorte de protestantisme juif. Religieusement, on veut en revenir aux anciennes traditions et aux anciennes mœurs, à la pureté des dogmes primitifs et à la sévérité des vertus antiques. Politiquement, on veut remplacer un gouvernement aristocratique ancien par un gouvernement démocratique nouveau; dans l'ancienne Judée comme dans certaines villes allemandes du seizième siècle, gouverner religieusement, c'est gouverner politiquement; et la lutte du prophétisme juif contre le lévitisme mosaïque ou du protestantisme contre l'église romaine, est celle d'une théocratie démocratique qui veut prendre la place d'une théocratie aristocratique.

Mais, si les hommes pour qui furent composés le second livre d'Ezéchiel, les légendes de Samuel, d'Elie et d'Elisée sont des réformateurs, ils ne furent jamais les révoltés, au moins au troisième siècle; peut-être

ne rencontrèrent-ils pas au milieu d'eux l'homm
décision capable, comme Luther, de rompre o
tement avec l'autorité établie; peut-être ne cons
rent-ils pas à la rupture. A peine leur échapp
quelques violences significatives contre le parti e
mi (1); ils se flattent de faire agréer leurs nouve
par la persuasion; ils se refusent aux moyens i
rectionnels; ils préludent à l'art de dépouille
bénissant.

D'autre part, ils ne réforment pas pour le p
de réformer. Tout ce qui, dans la législation,
les coutumes mosaïques, leur semble convenir au
veau sacerdoce qu'ils veulent instituer, est accept
eux. Ils conservent le plus, ils changent le moins
peuvent des prescriptions lévitiques ; ils n'inn
que dans l'essentiel. Aussi les ressemblances d
tail sont-elles nombreuses entre la législation m
que et celle d'Ezéchiel, entre les coutumes consa
par les livres de Moïse et celles que prétendent é
les légendes de Samuel, d'Elie et d'Elisée.

Se targuant d'être avant tout des traditionnal
les hommes du parti prophétique se défendaient
leurs de prendre des allures révolutionnaires. A
des anciennes institutions, ils s'efforcèrent seule
d'en établir de nouvelles; et, là encore, nous ve
qu'ils allèrent trop loin. En réalité, ils tendaient
changement de personnes plus qu'à un change
d'institutions.

(1) Voir, par exemple, *Ezéchiel*, XLIV, 10-15.

Le sanctuaire sera aux prêtres, fils de Sadoc, qui gardèrent mes lois et ne s'égarèrent pas, lorsque les fils d'Israël s'égarèrent, comme s'égarèrent les Lévites (1).

Le procédé des auteurs d'Ezéchiel, d'Elie et d'Elisée est l'éternel procédé de la littérature juive. Ils savent que le sacerdoce qui gouverne à Jérusalem provient de Moïse et est d'institution divine; le prophétisme n'a garde de mettre en doute de telles vérités. Mais, à côté de ce gouvernement d'origine mosaïque et d'institution divine, ils enseignent, ils expliquent qu'un autre gouvernement, qu'un autre sacerdoce existe, d'institution divine également, mais d'origine prophétique, dont Samuel, dont Elie, dont Elisée auraient été les protagonistes. En face d'Aaron, premier grand-prêtre mosaïque, on installe Sadoc, grand-prêtre du roi Salomon. Les prêtres de l'aristocratie lévitique étaient dénommés Aaronides ; on essaiera de dénommer les prêtres du parti prophétique les prêtres Sadocides. Les livres de Moïse avaient été écrits pour justifier et légitimer, parmi beaucoup d'institutions, celle du sacerdoce officiel; pour créer un sacerdoce prophétique nouveau, on fabrique des livres antiques d'où il appert que Samuel, qu'Elie, qu'Elisée ont été des prophètes investis des hautes fonctions sacerdotales, ou que Iahveh lui-même a dicté à son prophète Ezéchiel, il y a trois cents ans, la législation avec laquelle on se flatte de renverser en douceur le vieux gouvernement lévitique. Pour en

(1) *Ezéchiel*, XLVIII, 11.

venir à ses fins, le parti prophétique, fidèle aux errements du judaïsme, emploie l'éternel stratagème des pseudo-livres antiques, et allègue les volontés du dieu national soi-disant énoncées plusieurs siècles auparavant en des prophéties et des légendes retrouvées pour la circonstance.

Nous ne nous arrêterons pas aux légendes de Samuel, d'Elie et d'Elisée; elles racontent que Samuel, Elie et Elisée ont été tous trois des prophètes, mais que tous trois ont exercé le sacerdoce, — cela en contradiction avec l'institution lévitique. Qui pis est, tous trois ont sacrifié en dehors de Jérusalem ou du sanctuaire où résidait l'arche de Iahveh, — chose illicite pour Samuel, mais criminelle pour Elie et Elisée, aux termes exprès de la loi mosaïque, puisque tous deux sont censés postérieurs à Salomon et à l'édification du temple. Ajoutons que la plupart des aventures des trois prophètes sont des « répliques » aux aventures de Moïse ou des personnages mosaïques; exemple, Elie montant vers Iahveh au Horeb (1). Enfin, symbole décisif, Samuel est représenté prenant la place du grand-prêtre son contemporain devenu indigne; quant à Elie et Elisée, ils ignorent le sacerdoce lévitique.

De la législation proposée par le second livre d'Ezéchiel, nous ferons une analyse sommaire.

Le livre commence par un projet de reconstruction du temple. La question était alors à l'ordre du jour,

(1) *I Rois*, XIX, 6-18.

et le projet d'Ezéchiel correspondait si bien aux préoccupations de ses contemporains que le grand-prêtre Siméon le Juste fit à cette époque restaurer le temple, depuis les fondations jusqu'au sanctuaire, et y compris les murs d'enceinte (1).

Un jour, en effet (l'auteur du second livre d'Ezéchiel dit quel jour : le deuxième du premier mois de la vingt-cinquième année), le prophète est transporté en extase dans le pays d'Israël, au sommet de la montagne sainte ; et là il voit un homme dont l'aspect était semblable à l'airain; on n'est pas sûr que ce soit Iahveh lui-même ou un ange de Iahveh; et cet homme, ange ou dieu, tenait à la main un cordeau de lin et une perche à mesurer. Il dit à Ezéchiel :

> Fils d'homme, regarde de tes yeux, et écoute de tes oreilles, et applique ton cœur à tout ce que je vais te faire voir; et ce que tu verras, rapporte-le à la maison d'Israël (2).

Alors l'apparition divine prend, avec son cordeau et sa perche, toutes les mesures d'un édifice qui est le temple idéal... Et Ezéchiel note soigneusement :

Le seuil, une perche...

La première chambre, une perche...

Le vestibule, huit coudées...

Les poteaux du vestibule, deux coudées...

Il y en a six pages dans notre Bible hébraïque ; car l'écrivain entre dans les plus minimes détails. On a essayé de reconstituer le plan d'un édifice si minutieusement mesuré ; malheureusement, des choses

(1) Voir *Ecclésiastique*, L, 1-3.
(2) *Ezéchiel*, XL, 4.

essentielles manquent ; on ignore le sens de quelque
termes d'architecture ; il y a d'évidentes erreurs d
texte ; et puis, il y a des contradictions. De sorte qu
le plan ne peut être établi qu'au prix de beaucou
d'hypothèses.

Lorsque les exégètes croyaient à l'authenticité d
livre d'Ezéchiel et le dataient de l'époque de la Dépor
tation, on voulait voir dans sa description tantôt l
temple de Salomon qui venait d'être détruit, tantôt l
temple que Zorobabel allait construire. Nous ignoron
ce que fut le temple de Salomon. Nous soupçonnon
ce que fut le temple de Zorobabel : une humble bâtiss
faite de pièces et de morceaux, sans ampleur et san
harmonie ; en tant que dimensions, quelque chose
dit Renan, comme Notre-Dame de Lorette. Le templ
célèbre, où Jésus de Nazareth prêcha, fut le troisièm
temple, chef-d'œuvre d'Hérode le Grand. Simple pro
jet de reconstruction, le temple décrit par Ezéchi
était une idéalisation du modeste sanctuaire de Zor
babel, que chacun, au troisième siècle, trouvait insu
fisant. Sans s'écarter de son ordonnance, de l'agenc
ment et des proportions générales, l'écrivain indiqua
à ses contemporains quelles améliorations étaient con
venables, et ce qu'il fallait faire pour mener l'édific
au point de splendeur nécessaire. Mais, selon la vieil
méthode judaïque, il jugeait utile d'attribuer à Iahv
lui-même, agissant par l'intermédiaire de l'antiqu
prophète Ezéchiel, les projets, plans et devis.

Une fois le temple décrit, avec son sanctuaire, l
vestibules, les cours, les galeries extérieures, les log

ments des prêtres, Ezéchiel expose les rites de l'autel à l'effet d'y offrir des holocaustes et d'y répandre le sang. Puis, il expose l'organisation nouvelle du clergé, et, tout de suite, l'anathème est lancé au vieux clergé mosaïque.

Assez de toutes les abominations que vous avez commises en faisant entrer des fils d'étrangers, incirconcis de cœur et incirconcis de chair, de sorte qu'ils profanaient mon sanctuaire, lorsque vous m'apportiez le pain, la graisse et le sang, et qu'ils enfreignaient mon alliance, selon toutes vos abominations (1).

Le vieux clergé mosaïque qui s'est laissé gagner aux abominations étrangères, c'est-à-dire à l'hellénisme, est condamné. Il a été infidèle à Iahveh; il doit être remplacé par un nouveau clergé issu du parti prophétique. Tel, dans les légendes de Samuel, le prophète prend la place du grand-prêtre lévitique. Nous avons cité la phrase caractéristique :

Le sanctuaire sera aux prêtres fils de Sadoc, qui ne s'égarèrent pas, comme s'égarèrent les Lévites.

Aux prêtres fils d'Aaron seront substitués les prêtres fils de Sadoc. En réalité, les Sadocides sont le nouveau corps sacerdotal que le parti prophétique veut substituer au vieux corps lévitique dans l'administration du temple et le gouvernement de l'état. Ou, plutôt, les rôles sont renversés. Les anciens aristocrates deviendront les serviteurs des nouveaux maîtres; pour la première fois apparaît dans le judaïsme

(1) *Ezéchiel*, XLIV, 7.

la formule révolutionnaire : les premiers seront les derniers (1).

Suit toute une législation du culte, un rituel complet, peu différent du code mosaïque; nous savons que les Juifs n'innovent pas inutilement. Puis, une législation politique où reparaît la volonté d'établir un gouvernement issu du prophétisme.

Un prince est mis au sommet de la hiérarchie; le texte hébreu ne dit ni un grand-prêtre, ni un roi; *nasi* signifie originellement chef de tribu. Il s'agit d'entendre à quoi correspond ce titre.

Le nasi d'Ezéchiel pourrait, sans en avoir le titre, exercer les fonctions de roi; les démocraties inclinent souvent au césarisme, par crainte des aristocraties; les livres juifs sont pleins de l'attente d'un monarque descendant de David; enfin, on a songé aux Machabées et l'on s'est demandé si la partie législative du livre d'Ezéchiel ne datait pas du second siècle. Mais le nasi d'Ezéchiel n'a aucun des caractères d'un roi ou d'un tyran.

On s'est encore demandé si l'institution du nasi ne correspondait pas à un mouvement d'idées qui se serait produit, dès le troisième siècle, en faveur d'une théocratie militaire, avec une sorte de chef du pouvoir exécutif dépendant d'un sacerdoce législatif. La paix persane, jadis, avait permis la constitution d'un gouvernement sacerdotal sans organisation militaire; mais, depuis l'arrivée d'Alexandre, l'état de guerre

(1) Voir encore *Ezéchiel*, XLIV, 10-15.

avait été à peu près permanent autour de Jérusalem; au-dessous des prêtres qui gouvernaient l'état, un pouvoir exécutif, conclut-on, pouvait sembler nécessaire, un ministre de la guerre, un généralissime des troupes qui auraient eu charge de veiller autour du temple... Hypothèse gratuite, qu'aucune indication ne confirme; rien ne permettant, dans le texte d'Ezéchiel, d'assimiler le nasi à un exécutif, quel qu'il fût. Jamais, d'ailleurs, l'esprit militaire ne fleurit chez un peuple moins que chez le peuple juif; et jamais l'esprit militaire ne manqua à un parti autant qu'au parti prophétique. La vieille aristocratie, en s'hellénisant, aurait pu se militariser; les écrivains prophétiques, au contraire, ne veulent, autour du temple, d'autre garde que celle de Iahveh; les psaumes, les apocalypses pousseront jusqu'au paroxysme l'exclusivité de cet abandon de soi-même entre les mains de la divinité. Une institution militaire semble incompatible avec la tradition prophétique.

Les exégètes qui ont étudié la question du nasi d'Ezéchiel auraient dû être édifiés par l'absence extraordinaire du grand-prêtre, du cohen hagadol, dans cette législation. En réalité, le prince, dans le second livre d'Ezéchiel, est le titre nouveau proposé par le parti prophétique pour les nouveaux grands-prêtres. Les anciens grands-prêtres, les grands-prêtres du parti aristocratique, du parti hellénisant, les grands-prêtres aaronides étaient des cohen hagadol; les nouveaux grands-prêtres, ceux du parti démocratique, les Sadocides, devront être des nasi. A dynas-

tie nouvelle, titre nouveau. Si le cohen hagadol n
pas nommé dans la législation d'Ezéchiel, les fonct
attribuées au nasi sont les siennes. A la tête du c
sacerdotal réformé, l'auteur du livre d'Ezéchiel p
ce grand-prêtre réformé, personnage religieux au
que politique.

Le reste du projet s'entend sans difficultés. A
du prince, le corps sacerdotal gouvernera et rend
justice.

Au-dessous, Israël, restitué dans ses frontières th
riques, maître de la Galilée et de la Samarie, jouir
ce vieux pays de Canaan promis jadis aux patriarc

Et, pour finir, l'utopie la plus chimérique qui
jamais été imaginée ; le territoire palestinien est
tribué entre les douze tribus idéales, au moyen
lignes droites allant de l'est à l'ouest, en douze
tions géométriques à peu près égales entre elles, a
au milieu, à Jérusalem, une sorte d'état de l'égl
le lot privilégié des nouveaux prêtres. Et le livre d'E
chiel se termine sur ce mot :

Dorénavant, le nom de la ville sera : Iahveh-Sham
Ici-Est-Iahveh (1).

La tentative du parti prophétique échoua.

Certaines impossibilités pratiques, telle que celle
réaliser l'extravagante division du pays de Canaan
portions géométriques entre des tribus qui n'existai
que théoriquement, n'eût pas été un obstacle au s

(1) *Ezéchiel*, XLVIII, 35.

cès de la législation d'Ezéchiel; l'esprit judaïque aima toujours à joindre l'utopie à la réalité. La pauvreté littéraire du projet d'Ezéchiel, que le mot n'étonne pas, fut un plus grave obstacle.

On se rappelle l'affabulation légendaire, l'atmosphère profonde et lointaine des livres mosaïques. Rien de tel dans le second livre d'Ezéchiel. Si le premier livre d'Ezéchiel, le livre lyrique, abondait en sublimes beautés, le second était trop terre à terre, trop dénué de souffle, trop nu de fictions pour retenir des âmes d'Orientaux. La loi mosaïque avait été l'œuvre de plusieurs générations de poètes nationaux en même temps que de politiques persévérants ; la loi d'Ezéchiel fut l'œuvre d'un homme de parti qui manqua d'imagination.

Mais le traditionnalisme même qui avait fait la fortune du parti prophétique, s'opposait à ses ambitions ; les hommes de ce parti ne pouvaient se présenter que comme les continuateurs authentiques des anciennes institutions. Comment, dès lors, en imposer de nouvelles ? Comment concilier avec le respect des légendes mosaïques, certaines des contre-légendes de Samuel, d'Elie et d'Elisée ?

La législation d'Ezéchiel ne réussit pas. Les prescriptions et institutions imitées des codes mosaïques vécurent et purent donner aux démocrates l'illusion d'un succès ; les innovations échouèrent.

Aux raisons d'ordre intrinsèque qui condamnaient la tentative prophétique, s'ajoutèrent les circonstances historiques au milieu desquelles elle se produisit.

A une époque troublée, en face d'un grand-prêtre faible ou malheureux, le prophétisme aurait peut-être réussi ; en face d'un grand-prêtre relativement heureux et fort comme Siméon le Juste, au moment même où la Judée semblait jouir d'un peu de tranquillité, il devait échouer. Si, d'autre part, le sacerdoce s'était refusé à toute réforme ou s'était jeté dans une hellénisation à outrance, les réformateurs auraient trouvé de nouvelles armes dans l'excès de l'indignation populaire ; mais nous savons que le prophétisme lui-même avait enrayé l'hellénisation du sacerdoce, et ce premier succès l'empêcha d'en obtenir un second, c'est-à-dire de détrôner son adversaire.

Nous avons comparé le prophétisme juif au protestantisme moderne ; les analogies se poursuivent. Luther ne détruisit pas l'église romaine, mais, tout en établissant à côté d'elle une église rivale, il la réforma ; on ignore trop généralement que l'église romaine, sur quantité de points, donna satisfaction aux exigences des protestants. Il en fut de même, au troisième siècle, à Jérusalem ; le parti prophétique contraignit l'aristocratie cléricale à des réformes, mais il ne l'abattit point.

Pendant que celui-ci essayait en vain d'imposer ses lois et de s'emparer du gouvernement, la vieille aristocratie achevait l'œuvre de la législation mosaïque, et, grâce sans doute à l'action de Siméon le Juste, elle l'imposait victorieusement. Le parti prophétique était battu, mais il n'était pas vaincu et n'avait pas fini de produire ses grands hommes. Les causes qui l'avaient

fait naître subsistaient et, après la mort de Siméon, elles allaient s'aggraver ; non moins qu'auparavant, il devait continuer à agiter la Judée. Mais c'en était fait des réformes législatives du second livre d'Ezéchiel, des traditions que les légendes de Samuel, d'Elie et d'Elisée s'étaient efforcées d'implanter; lorsqu'après un siècle de luttes contre une aristocratie retombée de plus en plus dans l'hellénisme, il prendra finalement sa revanche, il acceptera, en l'accaparant, la vieille loi mosaïque, œuvre de cette aristocratie ; et le livre d'Ezéchiel sera, à ce que raconte le Talmud, sur le point d'être exclu du canon des livres sacrés.

CHAPITRE IV

LES DEUX ISAIE

§ I.

LE PEUPLE JUIF A L'ÉPOQUE DES DEUX ISAÏE

A partir du troisième siècle, l'histoire du peu[
juif se déroule, d'une part, en Palestine et, d'au
part, dans les colonies juives qui, de plus en plus,
répandent autour de la Méditerranée. Les premie
écrivains prophétiques avaient surgi sous le co
des calamités effroyables qui avaient accablé la Jud
pendant la seconde moitié du quatrième siècl
pour comprendre les derniers écrivains prophétiqu
il est nécessaire de résumer l'histoire du peuple ju
pendant le siècle suivant, à travers ses colonies au
bien qu'en Palestine.

En Palestine. — Le pontificat de Siméon le Juste n
été qu'une accalmie après les tempêtes de la fin
quatrième siècle; avec son fils Onias II (270), en mêr
temps que s'inaugure une série de grands-prêtr
incapables ou indignes, se rouvre une ère de misèr

et, de toutes parts, les plus cruels démentis sont donnés aux vieilles espérances du peuple juif. On est toujours sous le joug étranger; la Judée, avec toute la Palestine, est soumise aux Ptolémées d'Egypte; pendant un demi-siècle, la domination égyptienne n'a pas été troublée et la paix s'est maintenue; mais, tout à coup, les guerres recommencent entre les rois de Syrie et d'Egypte ; de nouveau, la Palestine est saccagée; de nouveau, le cortège des maux que ces guerres traînaient avec elles apparaît. Au bout de dix ans, la paix est rétablie ; la Palestine reste à l'Egypte. Cet infortuné pays aura-t-il seulement le temps de panser ses plaies ? Au bout de quelques années, la guerre entre Syriens et Egyptiens recommencera (217-176) ; la Palestine, une fois de plus, connaîtra les incessants passages d'armées, les batailles, les villes d'où le vaincu s'échappe furieux, où le vainqueur entre menaçant ; ou bien elle sera donnée, comme dot royale, par le roi syrien au roi égyptien, pour se retrouver province syrienne, en 175, à l'avènement d'Antiochus Epiphane.

On est pourtant des vassaux plutôt que des sujets; Ptolémées ou Séleucides laissent semblablement les petits états palestiniens se gouverner eux-mêmes, sous leur suzeraineté, et moyennant le paiement d'un tribut. Mais, pour être le plus souvent des maîtres accommodants, les Séleucides ou les Ptolémées n'en sont pas moins des maîtres ; l'humiliation est d'autant plus grande que les espérances avaient été plus belles. Les livres de Moïse n'avaient-ils pas promis la

libre et paisible possession du pays palestinien? Le peuple élu par Iahveh souffrait, en obéissant aux goïm, en mesure de ses ambitions.

Quand la guerre sévit, les pillages et les dévastations se multiplient ; quand la paix a suivi, les exactions commencent et les violences les accompagnent. Les puissants ne désirent que s'enrichir ; ils refusent la justice et oppriment les faibles; sous prétexte de percevoir le tribut réclamé par le suzerain, on pille les villes et les campagnes ; les fermiers d'impôts sont des chefs de bandes qui vont de contrée en contrée extorquer à main armée les redevances. Mais les exactions et les violences semblent plus cruelles au peuple de Jérusalem, quand elles sont commises par des hommes de son aristocratie, et quand ses chefs s'appuient sur le maître étranger pour le maltraiter et le dépouiller.

La loi mosaïque règne à Jérusalem. A l'ombre de son autorité incontestée, et sous la suzeraineté des rois syriens ou égyptiens, le grand-prêtre est une sorte de vice-roi qui exerce une puissance souveraine. L'aristocratie sacerdotale l'entoure; le peuple obéit. La constitution théocratique récemment parachevée est en pleine vigueur ; mais une division irremédiable est au fond de la société juive.

Peu à peu, la haine s'était exaltée chez les rigoristes contre les hellénisants. L'abandon des mœurs nationales était, pour les prophètes, une apostasie. Les prophètes avaient reconstitué l'âme juive en enseignant que, hors Iahveh et la loi de Iahveh, le peuple

juif était condamné à périr; si la haine des Juifs rigoristes pour les étrangers était grande, leur haine pour les renégats devait être plus atroce.

Chaque jour, l'abîme se creusait plus profondément. Les Juifs du peuple, au milieu de leur misère, s'hallucinaient des espérances qui leur promettaient la revanche; et, déjà, quelques-uns des aristocrates du haut clergé se disaient que ces espoirs étaient inutiles. Dans l'humiliation de la patrie juive, les fils de l'aristocratie cléricale de Jérusalem ne trouvaient pas mauvaise une condition qui les laissait maîtres de la Judée sous une suzeraineté aisément supportable, riches et suffisamment indépendants pour jouir de leurs richesses.

La colère du Juif traditionnaliste et nationaliste contre le Juif renégat, du pauvre contre le riche, s'attisait des exactions sans nombre, des dénis de justice, de l'oppression de plus en plus âpre que le peuple reprochait à son aristocratie. Il semble, si l'on s'en rapporte au témoignage des écrivains contemporains, et tout en faisant la part des exagérations rhétoriques, que cette oppression ait été extrême et que les gens du peuple, exploités, bravés et bafoués par leurs maîtres, en soient arrivés au plus cruel ressentiment. Le scandale avait été à son comble, parmi les Jérusalémites pauvres, pieux et patriotes des basses classes, lorsque, vers le milieu du troisième siècle, sous le pontificat d'Onias II, un certain Joseph, fils de Tobie, avait obtenu de Ptolémée Philopator la ferme des impôts de la Palestine. Ce Joseph, fils de Tobie, était

le propre neveu du grand-prêtre Onias II ; c'était donc l'une des têtes de l'aristocratie jérusalémite. Par son hellénisme, par son faste, par ses exactions, Joseph, fils de Tobie, représente tous les griefs des enfants de Iahveh contre leur aristocratie.

Voici, d'après Flavius Josèphe, l'épisode de Joseph, fils de Tobie. Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée de la société juive à cette époque, que de citer tout au long le pittoresque récit des *Antiquités judaïques*.

Le grand-prêtre Onias était d'intelligence courte et dominé par l'amour de l'argent ; aussi, comme il n'avait pas acquitté l'impôt de vingt talents d'argent que ses pères payaient aux rois, sur leurs propres revenus, au nom du peuple, il fut cause que le roi Ptolémée entra dans une grande colère. Ptolémée envoya un messager à Jérusalem, reprochant à Onias de n'avoir point payé l'impôt, et menaçant, s'il ne recevait pas cette somme, de partager le territoire juif en lots et d'y envoyer des soldats en guise de colons. Les Juifs, en entendant ces menaces du roi, furent épouvantés ; mais rien ne put émouvoir Onias, aveuglé par son avarice.

Il y avait alors un certain Joseph, jeune encore, mais jouissant déjà auprès des habitants de Jérusalem de la réputation d'un homme grave, prudent et juste ; il était le fils de Tobie et d'une sœur du grand-prêtre Onias. Sa mère lui ayant fait savoir la présence de l'envoyé — car il se trouvait alors en voyage à Phicola, village auquel il appartenait — il revint à la ville et reprocha à Onias de ne pas se soucier du salut de ses concitoyens, et de vouloir mettre le peuple en danger... Onias s'étant obstiné dans son refus, Joseph lui demanda alors la permission de partir en ambassade auprès de Ptolémée au nom de la nation ; Onias l'accorda.

seph monta donc au temple, appela le peuple à l'assem-
ée et pria les citoyens de ne se laisser ni troubler ni
frayer par l'indifférence de son oncle Onias à leur égard;
ais, tout au contraire, d'avoir l'esprit tranquille et de
nnir leurs tristes prévisions ; il promettait, en effet, de se
ndre en ambassade auprès du roi et de le persuader qu'ils
avaient rien fait de mal. La foule, à ces paroles, remercia
seph ; celui-ci, descendant du temple, donna chez lui
ospitalité à l'envoyé de Ptolémée, le combla de riches
ésents, et, après l'avoir généreusement traité pendant plu-
eurs jours, le renvoya au roi, ajoutant qu'il le suivrait de
ès lui-même...

L'envoyé, de retour en Egypte, raconta au roi l'entête-
ent d'Onias et lui parla de la haute valeur de Joseph qui
lait venir pour excuser le peuple des fautes qu'on lui re-
ochait ; il fit du jeune homme tant d'éloges qu'il disposa
roi et sa femme Cléopâtre à la bienveillance pour Joseph
ant même que celui-ci fût arrivé. Joseph envoya auprès
ses amis de Samarie pour emprunter de l'argent, et,
près avoir préparé tout ce qu'il fallait pour son voyage,
tements, vaisselle, bêtes de somme, ce qui lui coûta envi-
on vingt mille drachmes, il se rendit à Alexandrie. Il se
ouva qu'à ce même moment tous les principaux citoyens
les magistrats des villes de Syrie et de Phénicie s'y ren-
aient aussi pour la ferme des impôts, que chaque année le
oi vendait aux plus puissants, dans chaque ville. Ceux-ci,
rsqu'ils virent Joseph sur la route, raillèrent sa pauvreté
t sa simplicité. Mais Joseph, à son arrivée à Alexandrie,
yant appris que Ptolémée était à Memphis, s'avança à sa
encontre. Le roi était assis dans son char avec sa femme
t son ami Athénion, celui-là même qui avait été envoyé à
érusalem et hébergé par Joseph ; quand Athénion vit ce
ernier, il le fit aussitôt connaître au roi, disant que c'était
à le jeune homme dont, à son retour de Jérusalem, il lui
vait vanté la bonté et la générosité. Ptolémée l'embrassa
alors le premier, le fit monter dans son char, et dès que

Joseph fut assis, se répandit en reproches sur les procédé d'Onias.

— Pardonne-lui, dit alors Joseph, en considération de sa vieillesse ; car tu sais certainement que vieillards et enfants ont souvent pareille intelligence. Mais nous, les jeunes, nous te donnerons pleine satisfaction, et tu n'auras aucun reproche à nous faire.

Le roi, charmé de la grâce et de l'enjouement du jeune homme, se prit pour lui d'affection comme s'il le connaissait déjà depuis longtemps ; il l'invita à s'installer dans son palais et à partager chaque jour son repas. Quant le roi fut revenu à Alexandrie, les grands de Syrie, voyant Joseph assis à ses côtés, en conçurent un vif dépit.

Lorsque le jour fut venu où l'on devait affermer aux enchères les impôts des villes, ceux qui par leurs dignités occupaient le premier rang dans leur patrie se présentèrent pour les acheter. Les offres s'élevèrent à huit mille talents pour les impôts de la Célé-Syrie, de la Phénicie, de la Judée avec Samarie ; Joseph s'approchant alors reprocha aux acheteurs de s'être concertés pour offrir au roi un prix aussi faible des impôts ; il déclara que lui-même se faisait fort de donner le double et en outre de livrer au roi les biens de ceux qui auraient manqué envers sa maison ; en effet, ces biens étaient adjugés avec les impôts. Le roi l'écouta avec plaisir et se déclara prêt à lui adjuger la ferme des impôts, puisqu'il y gagnerait une augmentation de revenus, mais demanda s'il avait des garants à lui fournir. Joseph répondit avec beaucoup d'esprit :

— Je vous fournirai de braves gens dont vous ne pourrez pas vous défier.

Le roi l'ayant prié de dire qui ils étaient :

— Je vous donne comme garants, ô roi, toi-même et ta femme, chacun pour la part qui revient à l'autre.

Ptolémée rit, et lui permit de prendre les impôts sans caution. Cette faveur chagrina vivement ceux qui étaient venus des villes en Egypte, car ils se sentirent relégués au

second rang. Et ils retournèrent chacun dans leur patrie avec leur courte honte.

Joseph obtint du roi deux mille soldats d'infanterie, car il avait demandé de la force pour mettre à la raison ceux qui dans les villes mépriseraient son autorité; et, après avoir emprunté, à Alexandrie, aux amis du roi, cinq cents talents, il partit pour la Syrie. Arrivé à Ascalon, il réclama le paiement de l'impôt aux habitants; ceux-ci refusèrent de rien donner et même l'insultèrent; alors il s'empara des principaux d'entre eux, en tua une vingtaine, saisit leurs biens, environ mille talents, et les envoya au roi en lui faisant savoir ce qui était arrivé. Ptolémée admira sa décision, loua sa conduite et lui donna carte blanche. Les Syriens, à cette nouvelle, furent épouvantés, et, ayant sous les yeux, comme un exemple bien fait pour décourager la désobéissance, le sort des victimes d'Ascalon, ils ouvrirent leurs portes, reçurent Joseph avec empressement et payèrent les tributs. Les habitants de Scythopolis cependant essayèrent de l'insulter et de lui refuser les impôts, qu'ils payaient auparavant sans difficultés ; là aussi il fit mettre à mort les principaux et envoya leurs biens au roi. Quand il eut rassemblé beaucoup d'argent et fait de gros bénéfices sur la ferme des impôts, il en usa pour affermir la puissance qu'il possédait, jugeant prudent de faire servir les biens qu'il avait acquis à conserver ce qui avait été la source et l'origine de sa présente fortune; il envoya donc sous main de nombreux présents au roi, à Cléopâtre, à leurs amis, et à tous ceux qui étaient puissants à la cour, achetant ainsi leur bienveillance.

Il jouit de cette prospérité pendant vingt-deux ans, et devint père de sept fils d'une première femme, et, de la fille de son frère Solymios, d'un fils appelé Hyrcan (1).

(1) *Antiquités judaïques*, XII, 4, d'après la traduction de Théodore Reinach.

Dans les colonies. — Mais, au troisième siècle, le peuple juif n'est pas seulement en Judée ; il est partout où sont établies des colonies juives; et, dans les colonies, les espérances séculaires des Juifs ne trouvent pas une réalisation meilleure qu'en Judée.

Nous terminerons ce volume par une étude d'ensemble sur l'expansion des Juifs dans le bassin de la Méditerranée (1). Déjà, nous avons vu les Juifs se répandre, d'abord en Palestine, puis en Syrie, en Phénicie, en Egypte; bientôt, nous les verrons pénétrer en Asie mineure, dans les îles grecques, en Grèce même.

La déportation et l'émigration ont fait leur œuvre; seules, la violence et la misère ont chassé les Juifs de leur patrie, et ces colons ne sont, en somme, que des exilés dont les prophètes pleurent inlassablement l'infortune et dont ils ne veulent prédire que le retour triomphal.

Mais, pour s'être multipliées de toutes parts, les colonies juives n'en sont pas moins, au troisième siècle, de lamentables établissements où règne la misère, où l'on est des parias. Déjà, la juiverie est, parmi les populations, quelque chose de méprisé et de haï. Ces gens qui ne se mêlent pas aux peuples parmi lesquels ils vivent, qui conservent leur vêtement, leurs usages, qui s'isolent dans leur orgueil particulariste, qui, grouillant dans une pauvreté sordide, s'estiment supérieurs, qui ne peuvent dissimuler sinon leurs espéran-

(1) Troisième partie, chap. IV.

ces, du moins leur envie, pourraient-ils attendre des autres hommes mieux que de la haine pour leur hostilité, que du mépris pour leur faiblesse?

Après tant de promesses de retour glorieux à la mère patrie, les Juifs des colonies seront encore, au second siècle, ce qu'ils étaient au troisième, de malheureux exilés qui meurent, les uns après les autres, rassasiés d'humiliations, sous l'inimitié d'un ciel étranger.

Tels étaient les démentis que la réalité donnait aux vieilles espérances juives, dès le troisième siècle, dans les colonies aussi bien qu'en Judée. Et la situation était celle-ci : en Judée, la domination étrangère, l'oppression, les divisions intestines, les exactions de l'aristocratie cléricale : au delà des frontières juives, le vaste champ de misère où les exilés grouillaient, haïs des autres hommes et les haïssant.

Dans ce sombre tableau, à peine l'optimisme le plus aventureux aurait-il pu jeter quelques rayons de lumière; Jérusalem demeurait la ville la plus importante, son temple le sanctuaire le plus célèbre, la Judée l'état le plus considérable de la Palestine; au delà de la Palestine, les colonies juives répandaient le nom de Iahveh dans les grandes cités de la Méditerranée orientale... Mais, pour entretenir et rénover les espérances, pour relever les courages, il fallut l'œuvre des hommes de génie qui écrivirent sous le nom du prophète Isaïe.

§ 2.

LE PREMIER ISAIE

Le recueil de prophéties qui porte, dans nos Bibles, le nom d'Isaïe, se divise en deux parties nettement distinctes ; l'unanimité des critiques tant soit peu indépendants les a depuis longtemps reconnues pour les œuvres de deux écrivains que l'usage est de dénommer le Premier Isaïe, le Second Isaïe ; l'œuvre du premier comprend les chapitres I-XXXIX du recueil, l'œuvre du second les chapitres XL-LXVI. Encore est-il possible que les chapitres attribués au Premier Isaïe proviennent eux-mêmes de plusieurs écrivains ; mais, à défaut d'unité de composition, ces chapitres ont une unité d'inspiration qui permet de les étudier d'ensemble.

L'auteur des prophéties dites du Premier Isaïe suivit la tradition de ses devanciers. En tant qu'affabulation, il prit, comme eux, dans l'histoire ancienne de la Judée une situation et le nom d'un prophète, et il fit dire à ce prophète, au milieu des circonstances de cette situation, les paroles que lui, homme du troisième siècle, il voulait faire entendre à ses contemporains. Les auteurs des livres de Jérémie et d'Ezéchiel avaient choisi les dernières années de l'ancien royaume de Juda ; l'auteur du livre d'Isaïe remonta plus loin dans le passé et choisit l'époque d'Ezéchias et des derniers rois d'Ephraïm. Et le livre d'Isaïe se

déroule, analogue au livre de Jérémie et au livre d'Ezéchiel. Au lieu d'un roman politique, cependant, le livre d'Isaïe est plutôt un recueil d'anecdotes et de grandes odes ; les anecdotes sont des épisodes de l'ancienne histoire juive dans lesquels l'auteur fait intervenir son prophète avec un geste ou avec un discours, les odes sont des invectives contre les aristocrates juifs qui pratiquent les mœurs helléniques, ou des oracles sur les peuples voisins, Tyr, l'Egypte, la Syrie, Babylone.

En tant que doctrine, il continue les errements du prophétisme. Il reprend l'invective de Jérémie contre le clergé et contre la législation lévitique dans la fameuse apostrophe : « Qu'ai-je affaire, dit Iahveh, de la multitude de vos sacrifices ? Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des victimes... (1). » Il ne s'agit pas, comme tant d'écrivains l'ont répété, d'une profession de foi spiritualiste, mais d'attaquer la corruption d'une aristocratie qui vit du temple et qui opprime le peuple. Ailleurs (2), on trouve une allusion évidente à une querelle de palais. Rien de tout cela n'est nouveau dans le Premier Isaïe. L'originalité du Premier Isaïe fut d'avoir répondu aux misères et au désespoir de ses compatriotes par le rêve de la conquête du monde.

Esdras et ses successeurs avaient, après la Restauration, créé le nationalisme juif. Au milieu des petits

(1) *Isaïe* I, 11 et suivants.
(2) *Isaïe*, XXII, 15-25.

états de la Palestine, ils avaient, en concentrant l'état de Jérusalem autour du nom de Iahveh, créé une âme juive. Réduit à quelques milliers d'hommes, vaincu, opprimé, esclave depuis un siècle, ce petit peuple ne s'était pas relevé avec l'allure d'une grande nation vaincue que sauve tout à coup une éclatante victoire. La défaite, l'oppression et l'esclavage, la faiblesse lui avaient appris la patience. Opiniâtres, mais humbles, dissimulant sous leurs yeux demi-clos l'indomptabilité de leurs ambitions, les compagnons d'Esdras avaient entrepris, sans bruit et l'échine courbée, de bâtir la maison de Iahveh.

Nous les avons vus enseigner aux hommes de Jérusalem que les malheurs de leurs pères avaient été le châtiment de leur infidélité envers Iahveh, et que Iahveh leur avait promis de les récompenser, pourvu qu'ils lui fussent fidèles.

Et, peu à peu, la fameuse théorie du Pacte s'était formée. L'obligation du peuple juif est de demeurer fidèle à Iahveh; l'obligation de Iahveh est de récompenser le peuple juif, si le peuple juif est fidèle à Iahveh. Seulement, dans les premiers mashal mosaïques, dans le Deutéronome, la récompense promise au peuple juif ne consiste en rien d'autre qu'en la libre et paisible possession d'une terre ruisselante de lait et de miel, du plus beau des pays du monde; les Juifs désignent ainsi la Palestine.

La libre et paisible possession de la Palestine, tel est l'idéal des anciens moshlim et du Deutéronome. « Iahveh, ton dieu, te mettra très haut parmi les na-

tions de la terre ;... tous les peuples de la terre te craindront (1)... » voilà la formule maximum, et exceptionnelle, des promesses de Iahveh au quatrième siècle. L'espérance des Juifs du Deutéronome n'avait pas été au delà ; il s'agissait, pour eux, d'être heureux sur le sol que Iahveh avait juré à leurs pères de leur donner (2) ; la promesse était circonscrite :

Votre limite sera du désert au Liban, depuis le fleuve de l'Euphrate jusqu'à la mer du couchant (3).

Et comme, à cette époque, l'aristocratie jérusalémite venait de lancer le mot et la théorie du peuple d'Israël, englobant sous ce nom l'ensemble des peuplades qu'elle méditait de gouverner et de s'assimiler, le fameux programme « Israël dans la Terre Promise » représentait toute l'ambition du judaïsme.

Devant l'irruption et la menace de l'hellénisme, Osée et Amos ont fort à faire de rappeler au peuple ses devoirs ; et, comme le Deutéronome, ils n'offrent à leurs contemporains que la promesse du bonheur à domicile.

Jérémie, dans l'épouvante du danger où manque de sombrer le judaïsme à l'époque des successeurs d'Alexandre, est une âme farouche que hante seule la menace des catastrophes prêtes à fondre une fois de plus sur Jérusalem, si Jérusalem est infidèle. Pourtant Jérémie ne manque pas, après la menace, de dire et redire la promesse. Mais l'état juif florissant, les vignes et les figuiers replantés, les filles de Jérusalem

(1) *Deutéronome*, XXVIII, 1 et 10.
(2) *Deutéronome*, XXX, 20.
(3) *Deutéronome*, XI, 24.

dansant par des soirs paisibles au son des cithares et des tambourins, cet idéal lui suffit. Jérémie s'adresse souvent aux nations étrangères; mais par nations étrangères il faut entendre, dans Jérémie, les états qui entourent la Judée; jamais Jérémie (sauf, peut-être, une fois) ne s'adresse aux Iles; les Iles, dans la Bible, c'est le monde grec, et Jérémie ne regarde pas si loin.

Ezéchiel, dans ses sombres visions d'avenir, ne s'était guère préoccupé que de son pays; il avait apporté aux anciennes promesses sa formule particulière; mais l'avait-il agrandie ?

Isaïe, le premier, s'adresse aux Iles.

Le rêve de conquête, de domination universelle, bien que pressenti par les auteurs des derniers récits mosaïques, est le coup de génie du Premier Isaïe.

Nous connaissons quelle est, à ce moment, la situation du peuple juif. En Judée, il est soumis aux étrangers; une aristocratie corrompue l'opprime; des guerres perpétuelles pèsent sur la terre d'Israël. Dans les colonies, il végète misérablement; le fils meurt après le père sans avoir revu le ciel de la patrie. On est loin de compte avec les vieilles espérances de paix, de gloire et de bonheur; la fidélité n'a pas eu sa récompense. Et il semble aux plus optimistes que la réalisation des promesses divines est bien lointaine, bien difficile, sinon bien chimérique. La libre et paisible possession de la Palestine ! Israël fructifiant dans la terre promise! Il y avait loin du rêve à la réalité.

Que dire au peuple juif pour lui rendre la confiance et le courage ?

Dans une invention sublime, le Premier Isaïe, renonçant à prêcher une défensive périlleuse, se retourne soudain, et, prenant l'offensive contre les ennemis de son pays et de son parti, il apprend aux Juifs qu'ils n'ont rien à craindre, et que non seulement tout ce qui a été promis arrivera, mais que Iahveh donnera à son peuple, d'un seul coup, cent fois plus qu'il ne lui a promis.

Il ne fera pas toujours sombre là où il y a maintenant angoisse; comme les temps passés ont humilié la terre de Zabulon et la terre de Nephtali, ainsi les temps suivants la glorifieront, des rivages de la mer jusqu'au delà du Jourdain.

Le peuple qui marchait dans les ténèbres voit une grande lumière; sur ceux qui étaient assis dans la terre de l'ombre et de la mort, une lumière resplendit.

Tu multiplies la nation, tu accrois sa joie; elle se réjouit devant ta face, comme on se réjouit dans la moisson, comme on s'égaie dans le partage du butin.

Car le joug dont il est chargé et le bâton qui frappe son épaule, la verge de son oppresseur, tu les brises, comme dans la journée de Madian.

Car toute chaussure de guerre qu'on chausse pour le fracas de la mêlée et le manteau roulé dans le sang seront la pâture du feu.

Car un enfant nous est né, un fils nous est donné et l'empire est sur son épaule; et on l'appellera l'Admirable, le Sage, le Puissant, le Père Immortel, le Prince Pacifique.

Un empire sans cesse accru, une paix sans fin autour du trône de David et de son royaume, le droit affermi, la justice à jamais, dès maintenant et pour toujours : la jalousie de Iahveh des Armées fera cela (1).

(1) *Isaïe*, VIII, 23, et IX, 1-6.

L'âge d'or que les autres poètes avaient placé à l'origine des temps, le Premier Isaïe l'entrevoit pour l'avenir.

Alors le loup séjournera avec l'agneau et le léopard se couchera près du chevreau; le veau et le lionceau s'engraisseront ensemble et un petit enfant les mènera.

La génisse et l'ourse auront un même pâturage et leurs petits un même gîte; le lion comme le bœuf mangera de la paille.

L'enfant qu'on allaite s'ébattra sur le trou de l'aspic, et l'enfant qu'on sèvre mettra sa main dans le trou de la vipère.

Il ne se fera ni tort ni dommage sur la montagne sainte; car la connaissance de Iahveh remplira la terre, comme les eaux couvrent le fond de la mer.

Ce jour-là le rejeton de David sera un étendard pour les peuples; les nations le chercheront, et la gloire sera sa demeure (1).

Ce jour-là la Philistie sera conquise, Edom et Moab seront la proie des enfants d'Israël et les fils d'Ammon leur seront assujettis (2); à Doumah (probablement Edom) il sera dit: Soumettez-vous (3); Tyr sera détruite, mais après soixante-dix ans elle sera relevée afin que ses richesses soient offertes au temple de Jérusalem.

En ce temps-là Tyr sera oubliée soixante-dix ans, ce qui dure la vie d'un roi. Au bout de soixante-dix ans, il en sera de Tyr comme de la prostituée dont parle la chanson.

Prends ta guitare,
Cours par la ville,

(1) *Isaïe*, XI, 6-10.
(2) *Isaïe*, XI, 14.
(3) *Isaïe*, XXI, 12.

Courtisane oubliée;
Danse toujours,
Chante longtemps,
De toi qu'on se souvienne!

bout de soixante-dix ans, Iahveh visitera Tyr, et
ɔurnera à son salaire, et se prostituera à tous les
ɔs de la terre, sur la face du monde.
ı commerce et son salaire seront consacrés à Iahveh;
ront ni accumulés ni mis en réserve; mais son com-
ɔra pour ceux qui habitent devant la face de Iahveh,
ınger à satiété et pour des vêtements magnifiques (1).

Ethiopiens seront vaincus, mais ils se soumet
t ils apporteront des offrandes au temple de
(2); les Egyptiens seront châtiés, mais ils se
tiront à Iahveh et Iahveh les exaucera (3); la
ıcceptera le dieu de Jérusalem; il y aura une
d'Egypte en Syrie et Iahveh bénira la soumis-
:s Syriens comme des Egyptiens (4). Que signi-
onversion de la Syrie des Séleucides et de l'E-
des Ptolémées, si ce n'est la soumission de tout
les Juifs du troisième siècle connaissent de
ıisme? Et à toutes ces victoires aura préludé la
:iliation, c'est-à-dire l'union définitive de Juda
ɔhraïm (5), c'est-à-dire de Jérusalem et de toutes
:iennes villes palestiniennes, c'est-à-dire la cons-
n finale de cet Israël qui symbolise l'idéal juif.

·rivera, aux derniers jours, que la montagne de la

ıïe, XXIII, 15-18.
ıïe, XVIII, 7.
aïe, XIX, 21-22.
ıïe, XIX, 23.
aïe, XI, 13.

maison de Iahveh sera affermie sur le sommet des montagnes et s'élèvera au-dessus des collines ; et toutes les nations y afflueront.

Et il viendra des peuples nombreux, et ils diront : Venez, et montons à la montagne de Iahveh, à la maison du dieu de Jacob, afin qu'il nous instruise de ses voies et que nous marchions dans ses sentiers.

Car de Sion sortira la loi, et de Jérusalem la parole de Iahveh.

Il sera juge entre les nations et arbitre entre les peuples (1).

La soumission du monde est la conséquence nécessaire, logique, du Pacte. Pour peu qu'Israël observe les conditions du pacte, Iahveh, de son côté, les observera ; et l'œuvre de Iahveh, ce sera, non seulement Israël puissant et prospère, mais le monde entier agenouillé devant Israël ; pour la première fois dans le judaïsme, le Premier Isaïe le dit explicitement. Événement considérable. Jusque-là, il ne s'agissait que d'obtenir de Iahveh la tranquille jouissance du pays palestinien ; maintenant, il s'agit d'être maître du monde. L'histoire des Juifs ne va plus être autre chose que le conflit de cette ambition avec la réalité.

Mais tout s'enchaîne ; tout est cause et effet. La grandeur de l'avenir offert aux Juifs a grandi démesurément le dieu capable de telles promesses ; cependant que, par une réaction de l'effet sur la cause, la grandeur du dieu grandissait la splendeur de sa promesse. Le Premier Isaïe eut encore cette gloire, d'avoir le premier explicitement élargi Iahveh, dieu d'Is-

(1) *Isaïe*, II, 2-4.

raël, jusqu'à l'ampleur d'un Iahveh devenu dieu de l'univers.

Nous connaissons le Iahveh des anciens nomades établis en Palestine, dieu fétiche, devenu plus tard le dieu patron des vieux royaumes de Juda et d'Ephraïm, absolument semblable à Camos, dieu patron de Moab, à Moloch, dieu patron d'Ammon, à Dagon, dieu patron de la Philistie. A l'époque d'Esdras, l'âme juive avait eu besoin, pour revivre et pour durer, de s'isoler dans un patriotisme orgueilleux; du même coup, elle isolait nécessairement Iahveh au milieu des dieux congénères et voisins; et, dès lors, Iahveh commença à faire bande à part, dans un orgueil égal à l'orgueil de son peuple, parmi l'assemblée des dieux palestiniens.

Puis, persévérant dans une prétention qui lui donnait sa force, l'âme juive en était arrivée à se considérer comme élue pour des destinées extraordinaires au milieu des autres peuples. Et, en même temps, Iahveh devint, pour les Juifs, au milieu des autres dieux, un dieu supérieur. C'est l'époque du Deutéronome. Les textes abondent, qui montrent en Iahveh un dieu au-dessus des autres dieux. Moïse ne chante-t-il pas, après le passage de la mer Rouge :

Qui est semblable à toi parmi les dieux, ô Iahveh (1).

Pour le Premier Isaïe, Iahveh devient le dieu suprême; et, auprès de lui, il n'y a plus que des démons et que des anges. Les démons sont les dieux étrangers, les dieux ennemis, les dieux des étrangers et

(1) *Exode*, XV, 11.

des ennemis, qui disparaîtront ensemble le jour de la victoire de Iahveh; les anges sont les serviteurs de Iahveh, qui entourent son trône dans les cieux. Iahveh est le seul dieu, le vrai dieu. Le Deutéronome et Jérémie lui-même proclamaient que l'adoration des autres dieux était le plus grand des crimes; le Premier Isaïe n'est pas plus indulgent, mais il connaît un sentiment nouveau; il sait que les dieux étrangers sont des dieux inférieurs, qu'ils sont condamnés à périr et qu'ils périront.

Ce jour-là les hommes jetteront les idoles d'argent et les idoles d'or, qu'ils s'étaient faites pour les adorer, aux taupes et aux chauves-souris (1).

Le moment viendra bientôt où le Second Isaïe, ajoutera le sarcasme à la malédiction et raillant ces idoles de bois ou d'or fabriquées de la main des hommes, fera connaître par là que Iahveh seul est dieu et que les autres dieux ne sont rien.

A l'histoire de Iahveh correspond l'histoire du vieux mot *elohim*. Elohim est le mot hébreu que nous traduisons par « dieu » ; qu'est-ce exactement que l'élohim? Un fétiche qui devient une idole, une idole qui devient un dieu national, un dieu national qui devient le dieu de l'univers, en attendant qu'un jour le dieu de l'univers se fasse dieu métaphysique. Le Premier Isaïe en est au dieu de l'univers.

Mais l'histoire du mot elohim et l'histoire du dieu Iahveh, c'est encore l'histoire de cette âme juive qui

(1) *Isaïe*, II, 20.

s'y est fidèlement reflétée. Une peuplade syrienne qui devient un petit peuple; un petit peuple qui s'isole dans un patriotisme extrême et farouche, où il trouve la force de vivre et de durer; et, maintenant, une poignée d'hommes, une confrérie presque, une nation à peine, une église plutôt, qui se croit destinée à gouverner le monde et qui croit avec tant de force à son destin qu'elle finira par l'accomplir.

Cela est encore dans le Premier Isaïe.

Jusque-là, l'âme juive n'est qu'en préparation, ou plutôt en puissance; même dans Jérémie elle en est encore à se concentrer, à se constituer. Jérémie n'avait été qu'un retour forcené à la politique d'Esdras et du Deutéronome, devenue démocratique en face de l'hellénisation de l'aristocratie; avec le Premier Isaïe, le judaïsme s'ouvre vers le monde. La prophétie de Jérémie avait été le cri d'alarme d'un homme qui voyait ébranler les fondements de l'édifice judaïque; maintenant, l'âme juive s'est reprise; l'hellénisation n'a pas disparu de l'aristocratie, mais le peuple juif a renoué sa tradition; maintenant, pour la première fois dans la Bible et dans l'histoire juive, les regards des hommes de Jérusalem vont se porter au delà de la Palestine. Pour la première fois, l'âme juive, avec le Premier Isaïe, apparaît telle qu'elle conquerra le monde sous la forme chrétienne, par la foi en son élection.

Et déjà le Premier Isaïe expose, sans ambages, comment cette conquête extraordinaire s'accomplira. Avant lui, le Deutéronome, les premiers prophètes,

Jérémie ont, les uns après les autres, développé la formule du fameux Pacte. Le Premier Isaïe en tire toutes ses conséquences; il l'expose dans son ampleur. Il y a un engagement synallagmatique entre Iahveh et Israël; si Israël est fidèle à Iahveh, Iahveh lui donnera le monde. Mais Israël n'est qu'un petit peuple au milieu des grands peuples de la terre; la Syrie, l'Egypte l'écrasent de leur redoutable puissance. Quelles armées Israël amènera-t-il pour vaincre de pareils ennemis ? Quel général les conduira à la bataille ? Ces armées seront les armées célestes, et Iahveh sera leur général. Edom, Moab et Ammon assujettis, Tyr rendant son or ainsi qu'une vieille prostituée, les Ethiopiens apportant leur tribut, l'Egypte et la Syrie agenouillées, les peuples affluant à la montagne de Jérusalem : cela sera l'œuvre personnelle de Iahveh.

Voici, le jour de Iahveh arrive, cruel, avec débordement de l'ardeur et de la colère, qui mettra la terre en désolation et en exterminera les ennemis.

Les étoiles des cieux, même les Orions, ne feront pas luire leur lumière ; le soleil s'obscurcira dès son lever, et la lune ne fera point resplendir sa clarté...

Je ferai trembler les cieux, et la terre sera ébranlée de sa place, dans le débordement de la fureur de Iahveh des Armées, au jour de l'ardeur de sa colère.

Et ce sera comme une gazelle poursuivie et comme du menu bétail que nul ne rassemble ; ils se tourneront chacun vers son peuple, et ils fuiront chacun vers sa terre.

Quiconque sera trouvé sera transpercé, et quiconque sera saisi tombera par l'épée.

Et leurs petits enfants seront écrasés sous leurs yeux ;

leurs maisons seront saccagées et leurs femmes seront violées...

Car Iahveh aura compassion de Jacob et il élira encore Israël...

Et la maison d'Israël possédera les peuples comme esclaves hommes et comme esclaves femmes ; ils mèneront captifs ceux qui les menaient captifs, et ils domineront sur leurs oppresseurs (1).

Et il arrivera qu'en ce jour-là, Iahveh visitera en haut l'armée d'en haut, et les rois de la terre sur la terre.

Et ils seront rassemblés captifs dans le cachot souterrain ; ils seront enfermés en prison ; et, après un grand nombre de jours, ils seront châtiés (2).

Et la foule de tes ennemis deviendra comme la poudre menue, et la foule des redoutables comme la balle qui passe ; et ce sera en un clin d'œil et soudain.

De par Iahveh des Armées viendra la visitation, avec fracas, et secousses, et grand bruit, avec ouragan, et tempête, et flamme d'un feu dévorant.

Et la foule de toutes les nations qui marchent en armée contre toi, et tous ceux qui te font la guerre, deviendront comme un songe, une vision de la nuit.

Et il arrivera que, comme l'homme qui a faim songe, et voici, il mange, et quand il s'éveille son âme est vide ; et comme l'homme qui a soif songe, et voici, il boit, et quand il s'éveille, voici, il est las et son âme est altérée ; ainsi sera la foule des nations qui marchent en armée contre la montagne de Sion (3).

Lorsqu'une pareille espérance devient, non pas le motif de divagations rhétoriques, non pas la rengaine

(1) *Isaïe*, XIII, 9-16 et XIV, 1-2.
(2) *Isaïe*, XXIV, 21-22.
(3) *Isaïe*, XXIX, 5-8.

d'un clergé matérialiste, mais la chair et le sang d'un peuple, fût-il au fond de ses montagnes le plus humble des peuples, il est redoutable entre tous.

§ 3.

LE SECOND ISAÏE

L'œuvre des prophètes n'était pourtant pas achevée; et une voix devait encore s'élever, qui inaugura un aspect nouveau dans l'évolution du judaïsme. Ce fut le Second Isaïe, le plus connu, le plus chrétien des prophètes.

Trait d'union entre les premiers prophètes et les psaumes, le Second Isaïe est déjà le consolateur des humiliés.

Le livre du Second Isaïe, comme celui du Premier Isaïe, mais avec plus d'unité, est un recueil d'odes. L'écrivain n'a pas pu cependant parler en son nom propre; la pseudonymie est la condition nécessaire de la littérature hébraïque. Il présenta son œuvre comme la continuation de l'œuvre du vieux prophète Isaïe. Un livre qui n'aurait pas eu la paternité d'un nom ancien n'aurait pas été reçu à Jérusalem. Et voici quel fut l'artifice littéraire : le vieux prophète Isaïe, aux temps d'Ezéchias, roi de Juda, est censé consoler de ses malheurs le peuple juif, prophétiser la fin de la déportation babylonienne et la restaura-

tion de Jérusalem par Cyrus, au temps de Zorobabel. Seulement, en réalité, ce n'est pas aux malheurs des temps d'Ezéchias ou de la Déportation que l'écrivain offre des consolations, mais aux malheurs des temps présents ; ce n'est pas la fin de la déportation babylonienne que l'écrivain annonce, mais le retour des exilés de tous les points de la Dispersion ; ce n'est pas le joug du roi de Babylone secoué, mais la fin de la servitude égyptienne et syrienne ; ce n'est pas la restauration de Jérusalem aux temps de Zorobabel, mais sa glorification future, quand adviendra le jour de Iahveh.

Comme tous les prophètes, comme tous les écrivains juifs, le Second Isaïe développe presque uniquement le thème classique des malheurs qui sont le châtiment envoyé par Iahveh aux Juifs coupables, des récompenses que le dieu promet à son peuple redevenu fidèle. Mais les malheurs que déplore le Second Isaïe ne sont plus les mêmes que ceux que déploraient les anciens prophètes et dont ils brandissaient la menace sur la tête de leurs contemporains. Autrefois, il s'agissait de l'invasion, de l'incendie, de la déportation ; il s'agit, aujourd'hui, que Jérusalem avec tout son orgueil est esclave, que les colonies juives sont humiliées au milieu des goïm et que les chefs de l'aristocratie jérusalémite sont de mauvais bergers qui trahissent le troupeau.

A qui s'adresse, en effet, le Second Isaïe ? A « celui qu'on méprise, qui est en horreur à tous, à l'esclave des dominateurs », aux captifs, à ceux qui sont dans

les ténèbres, à ceux qui ont faim et soif, à ceux « que le mirage et le soleil font souffrir (1) ».

Que leur dit-il ?

Ne craignez point l'opprobre des hommes, et ne soyez pas abattus par leurs outrages; car, ajoute-t-il, la teigne les rongera comme un vêtement, et la gerce les rongera comme de la laine (2).

Ailleurs, il est question des oppresseurs d'Israël qui lui disaient :

Courbe-toi, pour que nous passions ! Et Israël faisait de son dos comme une terre, comme une rue pour les passants (3).

Ce peuple est pillé et dépouillé, dit-il encore (4).

Plus loin, il parle à « ceux qui ont soif », à « ceux qui n'ont pas d'argent (5) ».

Le Second Isaïe date de la fin du troisième siècle et est contemporain du roi de Syrie Antiochus le Grand. L'abominable Joseph, fils de Tobie, est mort ; mais ses fils le remplacent abondamment; un d'eux surtout, Hyrcan, renouvelle au décuple les scandales de son père. L'une des odes du Second Isaïe (6) est une diatribe évidente, aux allusions transparentes, contre le nouveau fermier d'impôt, ce « fils de la sorcière, postérité de l'homme adultère et de la prostituée », qui s'enrichit « aux dépens d'Israël », qui s'est « rebellé »,

(1) *Isaïe*, XLIX, 7, 9 et 10.
(2) *Isaïe*, LI, 7-8.
(3) *Isaïe*, LI, 23.
(4) *Isaïe*, XLII, 22.
(5) *Isaïe*, LV, 1.
(6) *Isaïe*, LVII.

qui se bâtit « un château-fort sur la montagne », qui offre « des présents au roi (au roi d'Egypte) et envoie des ambassadeurs », qui irrite Iahveh « par l'iniquité de son gain (1) ».

Et le prophète revient inlassablement sur les exactions de l'aristocratie.

Mais le second Isaïe s'adresse aux exilés presque autant qu'aux Juifs demeurés à Jérusalem. Le troisième siècle est l'époque de la grande exode des Juifs dans les villes de la Méditerranée, et la pensée du poète va sans cesse aux misérables émigrés qui languissent, au fond des ghettos, vers la ville où leur dieu réside. L'originalité du Second Isaïe est d'être un consolateur des affligés plus encore qu'un justicier qui menace des coupables.

Consolez, consolez mon peuple, dit votre dieu (2).

Ainsi commence-t-il la série de ses poèmes.

Le poème fameux de « l'Homme de Douleur » résume le lamentable tableau, où se plaît le Second Isaïe, des humiliations du peuple juif; et si ce morceau est l'un des plus connus de la Bible, il en reste aujourd'hui l'un des moins compris.

Il faut imaginer les hommes de Jérusalem se réunissant autour du temple, drapés dans leurs burnous, pendant de longues journées qu'occupent seulement les méditations en commun, la prière, les agitations politiques, les colères contre les oppresseurs,

(1) *Isaïe*, LVII, 3-5, 7, 9, 17.
(2) *Isaïe*, XL, 1.

les rêves d'avenir. Que font, à travers ce sombre forum asiatique, les grandes odes des écrivains prophétiques, sinon légitimer de l'autorité du dieu national les rancunes et les convoitises?

Un jour, le poème de l'« Homme de Douleur » se répand parmi cette foule déjà fanatisée; il est l'œuvre du vieux prophète Isaïe, paraît-il; on ne songe pas même à discuter; la cervelle des Juifs de l'antiquité n'est pas ouverte aux questions de critique... Et ce poème vieux, dit-on, de plusieurs siècles, voici qu'il répond merveilleusement à toutes les inquiétudes qui agitent ces âmes...

Il s'est élevé comme un rejeton, comme une faible plante qui sort d'une terre aride; il n'a ni forme, ni éclat; quand nous le regardons, il n'a aucune apparence pour nous plaire.

Méprisé et le moindre des hommes, homme de douleur et connu de la souffrance, semblable à celui dont on détourne son visage, il est méprisé, et nous ne l'avons point estimé.

Cependant il a porté nos maladies; il a été chargé de nos douleurs; et nous, nous avons considéré qu'il était frappé, battu par Dieu, et humilié.

Et lui, il était percé à cause de nos rébellions, écrasé à cause de nos iniquités; le châtiment, prix de notre paix, était sur lui, et dans ses meurtrissures il y a guérison pour nous.

Nous avons tous été errants comme le menu bétail; nous nous sommes tournés chacun vers sa propre voie; et Iahveh a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous.

Il est maltraité et lui-même il s'humilie; il n'ouvre point la bouche; comme un agneau qu'on mène à la tuerie, et comme une brebis muette devant ceux qui la tondent, il n'ouvre point la bouche.

Il est livré à la captivité et au jugement, et, parmi sa génération, qui comprend qu'il est retranché de la terre des vivants et frappé à cause des rébellions de mon peuple (1)?

Ce poème a servi successivement de thème à toutes les théologies ; la théologie traditionnelle y a lu la prédiction du messie Jésus ; les exégètes du protestantisme libéral y ont lu la doctrine de la rédemption; les critiques les plus indépendants eux-mêmes ont consenti à y reconnaître Israël expiant les péchés du monde. Le texte hébreu ne dit cependant pas qu'Israël a été frappé pour les iniquités des autres peuples, mais pour ses propres iniquités. Nous donnerons un exemple des incroyables erreurs où une idée préconçue peut conduire les meilleurs exégètes; l'Homme de Douleur est frappé, dit Isaïe, « à cause de nos iniquités »; et le critique explique: « Oui, *nos* iniquités... mais ce sont les goïm qui parlent... seulement, le prophète a oublié de nous en prévenir. »

Les iniquités qu'expie l'Homme de Douleur sont les iniquités d'Israël ; l'Homme de Douleur, c'est-à-dire Israël lui-même, expie ses propres fautes. Israël expiant les péchés du monde, c'est une conception que nul n'aura avant saint Paul, une conception impossible avant l'ère chrétienne. Israël est humilié parce qu'Israël a péché envers Iahveh; si l'Homme de Douleur, si Israël est un rédempteur, il n'est qu'un rédempteur de lui-même; nous voici revenus au vieux motif bien connu du Pacte.

(1) *Isaïe*, LIII, 2-9

Mais Iahveh frappe maintenant son peuple d'une humiliation nouvelle. Les malheurs dont les anciens prophètes menaçaient Israël étaient ceux d'un peuple vaincu; ceux que déplore le prophète de la fin du troisième siècle sont les hontes de l'oppression. Avec Jérémie, l'épée était brandie au-dessus de la tête d'Israel; maintenant, le bâton.

Tel est le sens de « l'Homme de Doûleur ».

Autour de l'humiliation juive, le prophète reprend la série des anciens motifs. Il énumère les fautes d'Israël, ses défections, ses apostasies. Puis, aux hommes de Jérusalem qui l'écoutent, il promet, si Israël redevient et reste fidèle, les mêmes récompenses que le Premier Isaïe a déjà fait miroiter à leurs yeux, et il déploie la perspective des gloires à venir.

On a voulu voir dans le Second Isaïe une âme tendre qui rêve de conquête pacifique, qui appelle tous les peuples à partager les délices du règne de Iahveh. Hélas! voici comment l'âme tendre du Second Isaïe invitait les Juifs rassemblés aux abords du temple à fraterniser avec les goïm.

Descends et assieds-toi sur la poussière, vierge, fille de Babylone! assieds-toi à terre; il n'y a plus de trône, fille des Chaldéens! on ne t'appellera plus molle et délicate.

Prends les meules et mouds de la farine; ôte ton voile, trousse ta robe, découvre ta cuisse, passe les fleuves.

Que ta nudité soit découverte, et que ta honte soit vue. J'exercerai ma vengeance, et n'épargnerai personne...

Ces deux choses t'arriveront en un moment, en un jour: la privation d'enfants et le veuvage; elles fondront sur toi, malgré la multitude de tes sorcelleries...

Il viendra sur toi un mal dont tu n'auras pas vu l'aurore; et il fondra sur toi une calamité que tu ne sauras pas conjurer; et il viendra sur toi une ruine subite que tu n'auras pas prévue...

Voici, ils sont comme le chaume, le feu les brûle; ils ne se délivreront pas du pouvoir de la flamme (1).

Ailleurs :

Je ferai manger à tes oppresseurs leur propre chair et ils s'enivreront de leur sang comme du jus de la grappe (2).

Plus loin :

Voici, je prends de ta main la coupe d'étourdissement, la coupe de ma colère; tu ne la boiras plus, et je la mettrai dans la main de tes oppresseurs (3).

Iahveh s'est revêtu du vêtement de la vengeance, et s'est enveloppé de jalousie comme d'une robe.

Il donnera à tous leur salaire, il donnera aux Iles leur salaire.

On craindra le nom de Iahveh depuis le couchant, et sa gloire depuis l'orient; quand l'ennemi viendra comme un fleuve, l'esprit de Iahveh le mettra en fuite (4).

J'ai foulé les peuples dans ma colère, et je les ai écrasés dans ma fureur, et leur sang a jailli sur mes habits, et j'ai souillé tous mes vêtements.

Car le jour de la vengeance est dans mon cœur (5).

Et les Juifs enfiévrés de colère et de désespoir répétaient, avec leur prophète, en regardant passer les fiers aristocrates qu'ils accusaient de renier leur dieu et leur patrie :

(1) *Isaïe*, XLVII, 1-14.
(2) *Isaïe*, XLIX, 26.
(3) *Isaïe*, LI, 22.
(4) *Isaïe*, LIX, 17-19.
(5) *Isaïe*, LXIII, 3-4.

Je vous destine à l'épée, dit Iahveh, et vous tendrez le cou à la tuerie, parce que j'ai appelé et vous n'avez point répondu ; j'ai parlé et vous n'avez point écouté ; mais vous avez fait ce qui est mauvais à mes yeux, et vous avez choisi ce qui me déplaît.

C'est pourquoi, ainsi dit le seigneur Iahveh : Voici, mes esclaves mangeront, mais vous aurez faim ; voici, mes esclaves boiront, mais vous aurez soif ; voici, mes esclaves se réjouiront, mais vous serez honteux : voici, mes esclaves chanteront dans la joie de leur cœur, mais vous crierez dans la douleur de votre cœur, et vous hurlerez dans l'abattement de votre esprit (1).

Le héros du second Isaïe (et ce sera aussi le héros des psaumes) est désigné par les mots *êbêd Iahveh*, que les traductions chrétiennes ont traduit le « Serviteur de Dieu », c'est-à-dire le serviteur de Iahveh, et dont il importe de préciser le sens. Le mot hébreu *êbêd* a, dans la Bible, un sens qui varie entre esclave, serf, serviteur et domestique ; la loi mosaïque distingue l'êbêd hébreu, qui est une sorte de serviteur à demi serf, de l'êbêd cananéen, qui est un esclave païen ; mais Moïse est également nommé l'êbêd de Iahveh. Dans le Second Isaïe, l'êbêd de Iahveh représente évidemment le peuple juif ; Iahveh est le souverain, le roi suprême du peuple juif, et l'expression êbêd de Iahveh signifie simplement le sujet de Iahveh ; le peuple juif est le sujet de Iahveh, comme les peuples en Orient sont les sujets, c'est-à-dire les esclaves de leur monarque ; le sujet de Iahveh, c'est l'esclave de Iahveh. L'êbêd Iahveh est le groupe sombre de ces hommes

(1) *Isaïe*, LXV, 12-14.

de Jérusalem qui errent pauvres, humiliés et orgueilleux, auprès du temple. Le Second Isaïe entend dire que le peuple juif, esclave de son roi Iahveh, deviendra maître du monde.

Plus nettement encore que le Premier, le Second Isaïe prophétise, pour son auditoire qu'il fanatise, la soumission du monde aux Juifs ; il n'admet pas d'échappatoire au dilemme : se soumettre ou périr. Idéal pacifique, mais à la condition que le monde s'agenouille. Et à ces malheureux dix fois opprimés et humiliés, le poète répète sans merci ces promesses qui doivent les affoler :

Les fils de l'étranger rebâtiront tes murailles et leurs rois seront tes serviteurs...

La nation et le royaume qui ne te serviront pas périront, et ces nations seront exterminées.

La gloire du Liban viendra chez toi, le cyprès, le pin et le buis à la fois, pour parer le lieu de mon sanctuaire, et je glorifierai la place de mes pieds...

Les fils de tes oppresseurs viendront vers toi, en se courbant, et tous ceux qui t'auront méprisé se prosterneront jusqu'à la plante de tes pieds...

Et, quant à ton peuple, il possédera la terre à perpétuité... Je suis Iahveh, et je hâterai ces choses en leur temps (1).

Inlassable, le tribun forcené fanatise son misérable auditoire.

Les étrangers feront paître votre menu bétail, et les fils de l'étranger seront vos laboureurs et vos vignerons.

Mais vous, vous serez appelés prêtres de Iahveh ; on vous nommera serviteurs de votre dieu ; vous vous nourrirez des

(1) *Isaïe*, LX, 10-22.

richesses des nations, et vous vous glorifierez de leur gloire.

Au lieu de la honte, vous aurez une portion double, et au lieu de l'ignominie, vous vous réjouirez de votre part (1).

Comment tout cela arrivera-t-il, demandez-vous?

Voici, Iahveh viendra avec le feu, et ses chars seront comme l'ouragan ; il fait de sa colère un incendie, de sa menace une flamme.

Car Iahveh exercera son jugement par le feu ; et il frappera toute chair par l'épée ; et ceux qui seront tués par Iahveh seront innombrables (2).

Ce jour-là, tous les Juifs, épars dans l'humiliation des colonies au milieu des goïm, seront triomphalement ramenés à Sion. La chose s'exprime sous la figure du retour de la Déportation ; mais il est si peu question, dans l'intention du Second Isaïe, de la captivité en Babylonie, qu'il convoque les déportés non pas seulement des rives babyloniennes, mais de l'ouest et du midi (3), c'est-à-dire de Phénicie et d'Egypte, et du milieu de toutes les nations (4). Les promesses glorieuses sont pour les Juifs de la Dispersion, aussi bien que pour ceux de la Judée.

Le monde sera soumis aux Juifs, et les nations paieront tribut.

Ils apporteront de l'or et de l'encens... Les navires de Tarsis viendront avec leur argent et leur or (5).

Les Juifs seront les maîtres de la terre.

(1) *Isaïe*, LXI, 5-7.
(2) *Isaïe*, LXVI, 15-16.
(3) *Isaïe*, XLIII, 5-6.
(4) *Isaïe*, LXVI, 20.
(5) *Isaïe*, LX, 6-9.

ɜmps est venu de rassembler toutes les nations et les langues, afin qu'elles viennent et voient ma

: mettrai en vous un signe, et j'enverrai d'entre vous happés aux nations, à Tarsis, à Poul et à Loud, qui le l'arc, à Toubal et à Javan, aux Iles lointaines, qui n'ont entendu parler de moi, et qui n'ont pas vu ire; et ils annonceront ma gloire parmi les nations. s amèneront tous vos frères, du milieu des nations, ımage à Iahveh, sur des chevaux, sur des chariots, es litières, sur des mulets et sur des dromadaires, ıontagne sainte, à Jérusalem, dit Iahveh (1).

oici le trait final :

ɔontempleront les cadavres des hommes qui se sont s contre moi; car leur ver ne mourra point, et leur s'éteindra point, et ils seront en horreur à toute 2).

§ 4.

ɪERNATIONALISATION DES LIVRES PROPHÉTIQUES. LE SIÈCLE DES PROPHÈTES

ıs connaissons l'œuvre de ces écrivains dont la evait pendant tant de siècles retentir dans l'hu-ʲ, et nous comprenons qu'ils n'ont pas fait autre que reconstituer, en le démocratisant, le natio-ıe juif qu'avaient avant eux créé Esdras et les mosaïques.

:ïe, LXVI, 18-20.
ıïe, LXVI, 24.

Nous l'avons dit, nous n'attaquons aucune religion; nous n'en défendons aucune. L'objet de l'historien est de chercher pourquoi et comment sont nés certains livres devenus plus tard livres sacrés. Nous avons expliqué comment, des livres nationaux et nationalistes que furent les livres de Moïse, il a été fait des livres internationaux; nous devons, dès à présent, expliquer comment furent internationalisés à leur tour les livres, démocratiques autant que nationaux et nationalistes, des écrivains appelés les prophètes.

Il y a vingt-quatre siècles, dans l'un des plus petits états de l'Asie occidentale, des hommes surgirent, issus du plus pressant besoin de leur milieu, qui prêchèrent à leurs contemporains le culte de leur patrie et la haine de leur aristocratie.

L'internationalisme a fait de ces hommes :

1° Les apôtres de la conversion du monde au monothéïsme;

2° Les protagonistes de la justice.

L'histoire rétablit :

1° Les prophètes juifs prêchèrent, non pas la conversion du monde, mais sa conquête et sa soumission;

2° Les prophètes juifs furent les protagonistes, non pas de la justice, mais des revendications de leur peuple et de leur parti politique.

Le rôle du peuple juif, disent les orthodoxies juive et chrétienne, fut d'enseigner la véritable religion au

monde (1). Récemment, Isidore Loëb, dans un livre publié après sa mort (2), et M. Maurice Vernes, dans la plupart de ses derniers travaux, ont remis en honneur la théorie du « prosélytisme des prophètes » ; les Juifs auraient rêvé, non pas la conquête et la soumission, mais la conversion des nations étrangères.

L'analyse des prophéties des deux Isaïe a pleinement montré, l'analyse des psaumes et des apocalypses montrera sans cesse quel genre de « conversion » rêvèrent les cervelles juives.

En quoi devait consister la « conversion » des nations étrangères ? D'abord à obéir aux Juifs, ensuite à leur payer tribut. Il ne faut pas se laisser tromper par la forme religieuse que revêtirent les revendications juives. L'état juif est un état où les prêtres gouvernent, où les prophètes aspirent à remplacer par une démocratie cléricale la vieille aristocratie cléricale ; bien qu'élaborée par des prêtres, la loi juive est une loi nationale ; les tributs payés au clergé juif sont des tributs payés au gouvernement juif. Une loi purement religieuse, dans le sens que nous attribuons à cette expression, c'est-à-dire une loi purement morale, est une conception impossible en Judée. Un si monstrueux anachronisme enlève à l'histoire juive sa réalité ; la gloire du peuple juif est d'avoir su, lui, le plus infime des peuples de l'Orient, rêver, aussi bien que le peuple romain, la conquête matérielle, la soumission politique du monde.

(1) Voir Munk, *la Palestine*, début du livre III.
(2) *La Littérature des pauvres dans la Bible*, Paris, 1892.

Les Romains, pour conquérir le monde, envoyèrent des légions et des administrateurs. Les Juifs comptèrent sur Iahveh et les armées célestes, Iahveh Sebaot. Le « prosélytisme » juif ne diffère du « prosélytisme » romain que par le choix des moyens. Pareillement, il s'agit, ici et là, de conquérir les nations étrangères; et le même dilemme est proposé au monde : soumission (conversion, si l'on tient au mot) ou extermination. Aucune équivoque n'est possible; les deux Isaïe, et plus tard les psaumes et les apocalypses, le répètent invariablement; si les nations ne se « convertissent » pas, elles seront exterminées.

A l'époque des Isaïe, comme à l'époque du Deutéronome, le nationalisme juif, entouré des plus formidables dangers, s'est dressé férocement en face des autres peuples; ici l'horizon est restreint; là il est large; mais au troisième comme au quatrième siècle, il s'agit, pour ne pas périr, de réduire les nations étrangères. Rien n'est plus humain; rien n'est plus simple. L'internationalisme, en lisant « conversion » quand il est dit « conquête », met une dogmatique à la place de l'histoire.

Que les prophètes aient été, dans le monde, les protagonistes de la justice, le préjugé en est également établi; pas de commentateurs, aujourd'hui, même des plus indépendants, qui ne loue les prophètes d'avoir réclamé, d'aucuns disent d'avoir créé la justice. James Darmesteter, en 1891, ne proposait-il pas à la France, au monde, d'en revenir aux prophètes juifs?

'histoire doit percer à jour l'œuvre de l'internatio-
alisation, car jamais la notion de justice ne fut plus
'uellement niée que par les hommes de la démocra-
e jérusalémite.

En quoi consiste la justice ?

En ceci : rendre à chacun ce qui lui appartient. *Suum
uique.*

La justice a été figurée une balance à la main. Elle
t sans passion et désintéressée ; sans passion, c'est-
-dire qu'elle n'obéit ni à la haine, ni à l'amour, ni à
colère, ni à la peur, ni à la vengeance, ni à l'envie ;
ésintéressée, c'est-à-dire que le souci de son propre
vantage ne parle pas à l'oreille du juge.

D'où naît le sentiment de la justice ? D'une cons-
ence égale des droits et des devoirs ; des devoirs qui
sultent des droits ; des droits que donnent les de-
oirs.

Chose humaine, contingente, dépendant du lieu et
temps, différente ici ou là, bouleversée par les cir-
nstances, parlant d'une façon en deçà des Pyrénées,
une autre façon au delà, la justice n'a de com-
un que le nom avec l'idole métaphysique imaginée
r quelques philosophes et spécialement adorée
puis Kant. La justice, qualité d'ordre essentielle-
ent pratique, vertu nettement politique, fait empi-
que et relatif, est une conception romaine ; l'allégorie
la balance est romaine ; *suum cuique* est une devise
maine ; Rome a défini : « Justitia est constans ac
rpetua volontas jus suum cuique tribuendi. »

Les Romains ont trouvé le sentiment de la justice

dans la conscience de leurs droits et de leurs devoirs; maîtres du monde (voilà leur droit), ils doivent la justice au monde (voilà leur devoir). Le Romain idéal est le juge sans haine et sans amour, sans colère et sans peur, sans rancune et sans envie ; le Romain idéal, avons-nous dit; l'idéal du Romain, si l'on veut. La définition de la justice est, au bout de deux mille ans, restée celle du mot *justitia*.

Les Romains s'élevèrent jusque-là, parce qu'ils furent un peuple militaire, donc soumis à une hiérarchie et à une discipline, et un peuple politique, donc soucieux d'asseoir sa domination sur des bases inébranlables. Les Juifs, peuple d'exaltés fanatiques, enfiévrés par des humiliations ininterrompues, étaient à jamais incapables de l'effort de modération sereine qu'implique la justice.

Les prophètes sont les porte-parole d'un peuple et d'un parti; ils réclament pour ce peuple, pour ce parti, tous les avantages. L'idée de rendre aux goïm ce qui revient aux goïm, aux aristocrates ce qui revient aux aristocrates, est aux antipodes de la pensée des prophètes. *Suum cuique*, disent les Latins ; tout pour nous, disent les prophètes. Est-il un seul passage où les prophètes ne demandent la condamnation de leurs adversaires ?

La justice rend, même à l'ennemi, ce à quoi il a droit. Les prophètes sont des tribuns passionnés qui vouent à l'extermination les goïm et les aristocrates, à moins qu'ils ne s'agenouillent. Patriotes et démagogues, ils étaient dans leur rôle. Mais qu'y a-t-il de

commun entre les revendications d'un peuple et d'un parti, et la sereine attribution de son droit à chacun ?

La notion même était absente de leurs cerveaux. Les traductions, toujours pieusement tendancieuses, traduisent par « justice » un certain nombre de mots hébreux dont aucun n'en a le sens.

Mishpat signifie exactement jugement, sentence; quand les prophètes invoquent le mishpat, ils appellent purement et simplement sur leurs adversaires la sentence de Iahveh, c'est-à-dire le châtiment.

Que le jugement, dit Amos, roule en flots comme une rivière, et la justice comme un torrent intarissable (1)... C'est-à-dire le jugement qui condamnera nos adversaires, la justice qui nous accordera toutes nos revendications.

Sadiq, le juste, signifie celui qui vit honnêtement ou pieusement; rien de commun avec le sens de *justus*.

Mishor et *nakohah*, la droiture, voisinent avec l'honnêteté et la piété; rien encore de la *justitia*.

Les goïm, les aristocrates opprimant et dépouillant le peuple juif, c'est le riche opprimant et dépouillant le pauvre. Les prophètes rêvant d'exterminer ou d'agenouiller les aristocrates et les goïm, c'est le pauvre dépouillant et opprimant le riche. Derrière ceux-ci, pas plus que derrière ceux-là, je ne vois l'ombre auguste de la justice.

J'entends l'objection. La justice s'exerce en protégeant les faibles. S'exerce-t-elle aussi en exterminant

(1) *Amos*, V, 24.

les puissants, en jetant hors la loi les dissidents? Sérénité, désintéressement, gravité, toute haine étouffée, toute colère domptée, toute rancune oubliée, large attribution des droits correspondant aux devoirs, aucun des caractères de la justice ne se trouve dans les livres prophétiques. Tout y est national et démocratique; et c'est la gloire autant que la raison d'être de ces livres.

A la base des livres juifs est l'idée éminemment nationaliste de l'élection d'Israël. Iahveh, le plus injuste des dieux, a élu le peuple juif, non point à cause des mérites du peuple juif, la Bible le répète inlassablement, mais par un pur effet de son libre choix; il a élu le peuple juif et rejeté les autres. La théologie chrétienne fera de cette iniquité le dogme de la prédestination et de la grâce. L'idée éminemment démocratique que, seul, le parti populaire représente Israël, n'est pas moins fondamentale chez les prophètes. Parmi les Juifs, les prophètes séparent les hommes de leur parti et les hommes du parti adverse; l'élection d'Israël devient, chez les prophètes, l'élection du parti démocratique de Jérusalem; Israël ne représente plus, pour les prophètes, que les Juifs du parti prophétique.

Il ne faut pas lire : justice. Il faut lire : revendications. Revendications plus ou moins autorisées. Revendications d'un peuple, le peuple juif; d'un parti, la démocratie.

L'internationalisation, avons-nous dit, est l'œuvre

de se saisir de mots ayant eu, à leur date et dans leur milieu, un sens concret, et de revêtir ces mots d'un sens général, purement moral.

L'histoire du judaïsme ancien et du christianisme primitif se résume en ceci : un fait national et nationaliste qui devient un fait international. L'œuvre de l'historien du judaïsme consiste à retrouver, sous le fait international moderne, le fait national et nationaliste ancien. L'évolution du peuple juif doit être étudiée avec la même froideur que l'évolution de n'importe quel peuple de l'ancienne Asie.

De quelque côté que nous cherchions, il nous est impossible de découvrir dans les prophètes, non plus que dans toute la Bible, autre chose que des œuvres nationales, nées du besoin d'une époque déterminée. A la base des livres prophétiques, il y a le pacte conclu entre Iahveh et Israël. L'obligation d'Israël est d'être fidèle à Iahveh; l'obligation de Iahveh est, moyennant cette fidélité, de donner le monde à Israël.

Mais en quoi consiste la fidélité demandée à Israël envers Iahveh?

Si l'on en croit la plupart des exégètes et des historiens, Iahveh aurait demandé à Israël, pour lui donner le royaume du monde, l'accomplissement de l'ensemble des vertus dites vertus chrétiennes.

Il n'en fut rien. Iahveh demande à son peuple, uniquement, de se constituer en un nationalisme absolu en face des étrangers. Les lois d'ordre social, de confraternité ne sont édictées que de Juif à Juif, et non de Juif à étranger. Nous savons que le « prochain » pour

un Juif, c'est un autre Juif; un païen n'est pas le prochain pour le Juif. Nous savons que « l'étranger » que la loi protège est le mercenaire ou le prosélyte qui vit en terre juive sous la loi de Iahveh. La loi juive n'existe que pour les Juifs ou les judaïsants.

Iahveh, même devenu dieu universel, est le prototype du dieu national; la loi juive, même devenue (par le fait de la conquête) loi universelle, demeurera loi juive. Un absolu nationalisme, voilà les prophètes; tels seront pareillement les psaumes et les apocalypses. Une statistique l'établirait.

Le pacte conclu entre Iahveh et Israël est énoncé ou rappelé en cinq cents passages environ des livres prophétiques. Deux cents environ de ces passages ne précisent pas moyennant quelles conditions; le pacte y est rappelé, et c'est tout. Mais en trois cents passages environ, les conditions sont déterminées. On peut faire le décompte et la répartition de ces trois cents passages.

Quatre fois sur dix, la condition est de ne pas adorer de dieux étrangers;

Une fois sur dix, de ne pas représenter Iahveh sous une forme sensible;

Une fois sur dix, de ne pas célébrer son culte hors le temple de Jérusalem;

Un peu moins d'une fois sur dix, d'observer le sabbat, commandement suprême;

Un peu plus d'une fois sur dix, de ne tuer ni voler; ce sont les préceptes de droit ordinaire; la fornication et l'adultère sont presque toujours, chez les prophètes,

des façons de parler symboliques qui signifient l'adoration de dieux étrangers;

Enfin, deux fois sur dix, il est interdit de violer la justice, de dépouiller le faible ou d'opprimer l'orphelin, la veuve et l'étranger mercenaire résidant en Judée et observant la loi juive; mais il est bien entendu qu'il ne s'agit que de la justice due aux Juifs, que de la protection due au faible, à la veuve, à l'orphelin juif ou judaïsant.

Donc, une fois sur dix seulement, il est question des préceptes de droit ordinaire : encore ne s'appliquent-ils, implicitement ou explicitement, que de Juif à Juif; deux fois, le Pacte impose une loi d'égalité démocratique et de protection envers les humbles d'Israël; sept fois sur dix, il n'ordonne que de concentrer autour de Iahveh le nationalisme juif.

Pour les livres mosaïques, le même travail de statistique aurait donné des résultats analogues.

Les sept dixièmes des prescriptions prophétiques, les trois quarts du Décalogue et de la loi mosaïque consacrés aux questions religieuses, cette effroyable prépondérance du culte sur le droit civil, sur le droit politique et sur le droit moral, cela signifie seulement que l'âme juive, pour vivre et pour durer, s'est concentrée dans un nationalisme exaspéré et qu'elle a donné à la patrie le nom de Iahveh, dieu d'Israël.

Les hommes de Jérusalem n'avaient pas à formuler pour les siècles futurs les principes d'une religion subjective ; et l'historien, en arrachant aux œuvres des écrivains juifs le faux semblant d'une spiritualité

impossible, loin d'en ravaler la grandeur, leur rend leur vérité propre.

Lorsqu'on a étudié dans les livres prophétiques, dans la loi mosaïque, le développement du nationalisme juif, quand on en a dégagé la tendance démocratique, lorsque l'on a noté quelques principes de droit et de morale communs à tous les peuples, que reste-t-il ? Rien.

Rien, si ce n'est ceci :

L'anathème jeté à la politique : faire des alliances, organiser des armées, c'est narguer Iahveh ;

L'anathème jeté au luxe : le luxe est un outrage à Iahveh ;

La malédiction contre le commerce : l'agriculture et l'élevage sont seuls permis aux enfants de Iavheh ; le commerce est bon pour les goïm ;

La réprobation contre la joie de vivre, contre la volupté, contre le plaisir ; la chasteté érigée, pour la première fois dans le monde, en vertu ; l'amour devenu la honteuse nécessité dont on rougit ;

Et puis, la malédiction contre ce qui est grand, ce qui est noble, ce qui est fort. La grandeur, la force, la noblesse, autant d'outrages à Iahveh. Iahveh, est-il dit cent fois, n'a pas de joie plus profonde que d'humilier les puissants, que d'abattre les forts, que de bafouer les nobles ;

Et puis, la condamnation irremédiable de ce qui est intellectuel, art ou science ; jamais les « intellectuels » ne furent autant haïs que par le nationalisme juif.

Il y aura un jour de Iahveh contre tout ce qui est fier et contre tout ce qui est élevé ;

Contre tous les cèdres du Liban et contre tous les chênes de Basan ;

Contre toutes les montagnes hautes et contre toutes les collines élevées ;

Contre toute haute tour et contre toute muraille forte;

Contre tous les vaisseaux de Tarsis et contre tout ce qui charme les regards (1).

Il y aura un jour de Iahveh contre tout ce qui charme les regards !... Iahveh, dieu national, a été la création sublime par qui s'est fondé un nationalisme qui sut conquérir le monde. Admirable récompense que le dieu a donnée au peuple qui l'inventa ! Mais ce dieu, pour avoir, dans les temps anciens, porté, parmi beaucoup de noms, le nom de Moloch, est resté le dieu terrible à qui les enfants étaient immolés; s'il a donné à son peuple cette récompense, le monde, il a exigé de lui cette offrande, les premiers nés des sentiments humains.

Tel est le sens du Pacte, base du judaïsme.

C'est un lieu commun de dire que les livres légendaires, comme les livres prophétiques, rayonnent de beautés littéraires. Si la *Genèse*, si les romans des deux Isaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel, n'avaient pas été semés de pages qui restent admirables même pour une époque irreligieuse, ils n'auraient pas accompli l'œuvre qu'ils ont accomplie ; ils n'auraient pas enthousiasmé les hommes de Judée ; ils n'auraient pas bouleversé

(1) *Isaïe*, II, 12-17.

le monde païen; aujourd'hui encore, ils ne troubleraient pas des âmes. On n'y trouvera rien de la beauté toute d'harmonie que la Grèce a créée; on y trouvera des âmes puissantes, qui voient puissamment, et qui, pour exprimer leur vision, disent des mots puissants.

Jérusalem, par une fortune que j'allais dire miraculeuse, a produit une dynastie morale d'hommes de génie, d'hommes de fer, d'hommes de rêve, d'hommes de feu, qui lui ont donné la vie pour des siècles... *in secula seculorum*, pourra chanter plus tard l'orgueil du judaïsme triomphant. Mais les hommes de génie ne sont pas seulement le résumé d'une époque, d'une tradition; le spectacle des choses qui les entoure éveille en eux une compréhension, une divination, une idée, qu'il n'éveille point parmi les hommes qui vivent à côté. Ils s'allument, comme des flambeaux, dans la nuit noire. Une ombre indéfinie, mortellement vague, s'étendait; et, soudain, la foudre a lui, et ils apparaissent, ils flambent, ils sont un phare, ils sont l'étoile d'une mer où tout était chaos et qui devient à leur éclat une route large ouverte vers l'avenir.

Les écrivains anonymes qui, idéalisant la figure des vieux derviches de la Palestine, créèrent les personnages de Jérémie, d'Ezéchiel, d'Isaïe, pour répondre aux plus pressantes nécessités de leur pays et de leur époque, sont debout dans l'histoire du monde. Et le siècle, ce troisième siècle qui les a vu vivre, devrait porter ce nom : le siècle des prophètes.

Deux cents ans plus tôt, de l'autre côté de la mer,

il y avait eu un épanouissement prodigieux de splendeur désintéressée. Le génie grec a produit l'art et la science. Les cervelles humaines ont appris à Athènes à être harmonieusement, et l'humanité pourra évoluer sur l'éducation créée par le siècle de Périclès.

Il y aura, plus tard, le siècle d'Auguste et son succédané, le siècle des Antonins. Ce sera l'époque romaine. Et l'humanité apprendra de Rome le droit, l'art de vivre en société, de commander et d'obéir, et d'être des peuples.

L'instant où, après mille ans de tâtonnements obscurs, l'humanité se réveillera à la lumière de la culture grecque, s'appellera le siècle de Léon X et sera vraiment la Renaissance, car le monde renaîtra à la pensée et à la joie.

Mais un siècle s'est trouvé où des hommes, dans le coin le plus farouche de l'univers, ont fondé, en des poèmes, en des discours, en des imprécations effroyables, quelque chose de nouveau et d'inconnu à la civilisation grecque autant qu'à la civilisation romaine, qui se nommera tour à tour le judaïsme, puis le christianisme, puis, d'un mot général, la religion et qui deviendra, pour les époques où les évolutions arrivent à leur terme, le socialisme. Qu'on bénisse cette époque ou qu'on la maudisse, reconnaissons sa grandeur : c'est le siècle des prophètes.

Le judaïsme peut maintenant se répandre à travers le monde. De Jérusalem, nous l'avons vu rayonner à travers la Judée, puis dans toute la Palestine; de là, il s'est infiltré dans les pays congénères et voisins, en

Moab, en Edom, en Ammon et en Syrie ; puis, des colonies sont parties et ont été s'établir les unes en Asie Mineure, les autres en Egypte, d'autres dans les îles de la Méditerranée et jusque dans les pays grecs. Partout, les Juifs emportent avec eux la parole de leurs prophètes, qui les console de leur faiblesse et de leurs humiliations et qui leur promet pour un jour assuré le triomphe. Ils peuvent endurer les détresses et les oppressions, les railleries et les affronts; ils ont avec euxce viatique des longues espérances et des certitudes intimes, que Jérémie, qu'Ezéchiel et que les deux Isaïe leur ont donné. La persistance du judaïsme parmi tant de causes de ruine ne s'expliquerait pas sans l'œuvre de ces écrivains de génie.

A l'occident, cependant, la puissance romaine grandit; l'Italie appartient à Rome; Carthage, la grande ennemie, est vaincue. La Grèce, prochainement, va devenir province romaine ; cependant, elle s'use en guerres intestines ; mais son agonie politique n'enlèvera rien à sa domination intellectuelle; la Grèce intellectuelle triomphera, en même temps que triomphera la politique romaine. Le troisième siècle est l'époque des grandes écoles philosophiques issues de Platon, d'Aristote, et l'époque des premiers Scipions. Mais, parmi ces montagnes de la Judée dont les savants de Grèce et le sénat de Rome ignorent presque le nom, des hommes ont préparé la révolution qui doit emporter un jour le monde gréco-romain.

TROISIÈME PARTIE

LES APOCALYPSES

CHAPITRE

CANTIQUES DANS LES SYNAGOGUES

Les prophéties du Second Isaïe datent des environs de l'an 200; l'apocalypse de Daniel des environs de l'an 164. Le Second Isaïe clôt le siècle des prophètes; Daniel inaugure l'ère des apocalypses. De l'un à l'autre, il n'y a pas de solution de continuité; l'apocalypse suit, logiquement aussi bien qu'historiquement, les prophètes. Avant de passer d'une époque à l'autre, des prophètes aux apocalypses, il convient de s'arrêter aux psaumes. Vaste recueil de courts poèmes nationaux ouvert dès le troisième siècle et continué pendant la moitié du deuxième, les psaumes eurent leur plus grande efflorescence entre le Second Isaïe et Daniel; ils nous serviront à caractériser l'état d'âme du peuple juif au moment où, les prophètes s'étant tus, naquirent les apocalypses.

Reuss, le grand exégète, a appelé les psau
livre des cantiques de la synagogue.

La synagogue, en effet, venait de naître et s
loppait en Judée et dans les colonies juives.
daïsme n'eut qu'un temple, le temple de Jéru
ainsi l'avait ordonné la loi mosaïque. Mais le
unique qui avait suffi, au cinquième et au qua
siècle, lorsque l'état juif ne comprenait que Jér
et sa banlieue, ce temple unique qui avait enco
lorsque le judaïsme s'était répandu autour de
lem sur les territoires palestiniens, ne pouva
suffire maintenant qu'Israël avait des établiss
dans toute la Palestine, en Syrie, en Egypte,
Mineure, dans les Iles et en Grèce même. D'autr
il était impossible de transgresser la loi prim
du judaïsme; et l'aristocratie sacerdotale de Jér
n'aurait pas toléré des concurrences.

Le temple de Jérusalem demeura le seul ten
Iahveh; là, seulement, on put lui offrir les ho
tes; là, seulement, se développa la série des rit
ciels; au temple de Jérusalem les offrandes et le
continuèrent d'affluer ; et de toutes les juive
monde, là, seulement, les pèlerinages apport
tribut de la piété des fidèles. Le temple de Jér
resta le centre de la patrie juive. Mais des mai
prière, de prédication, de réunion patriotique
rent; à Jérusalem même, autour du temple, de
pieux servirent de rendez-vous aux pèlerins
leurs nationalités; et cela s'appela des synagog

Aucun culte n'était célébré dans les synagog

n'y offrait point de sacrifices ; mais on s'y réunissait ; on y écoutait les lectures de la Loi, et, plus tard, des prophètes ; on s'y resserrait dans l'amour de la patrie ; et, quand on avait entendu la lecture des livres nationaux, les commentaires et les exhortations de ceux qui savaient discourir, on aimait à chanter en commun, en de longues mélopées sombres, des cantiques où les âmes trouvaient leur expression.

Les psaumes furent les cantiques qu'on chantait dans les synagogues.

Qui avait composé, qui composa ces cantiques?

La vieille exégèse ecclésiastique n'hésita point à déclarer que les psaumes étaient l'œuvre écrite, au dixième siècle, par le pieux roi David et autres personnages vénérés de l'antiquité. Nous ne ferons guère un pas dans la littérature judaïque sans trouver la pseudépigraphie. Les psaumes furent composés par des poètes du troisième et du second siècle. La forme, indiquée déjà en quelques passages des prophètes, leur en fut probablement donnée par l'ancienne poésie babylonienne ; mais, ici encore, les Juifs, en s'emparant d'une chose étrangère, surent la faire éminemment juive.

De même que les auteurs des livres prophétiques avaient pris dans l'ancienne histoire israélite des situations à propos desquelles ils avaient créé les discours qu'ils voulaient adresser à leurs contemporains, les auteurs des psaumes prirent des situations dans leur histoire ancienne et principalement dans les légendes du roi David ; et les chants qu'ils voulurent faire chan-

ter à leurs contemporains, ils les présentèrent, par un artifice analogue, comme l'œuvre antique des héros de leur histoire nationale. La plupart des psaumes ainsi composés demeurèrent à l'état isolé, indépendants les uns des autres, et formèrent le recueil appelé le livre des psaumes; quelques autres, au contraire, furent intercalés dans les livres historiques et même dans les livres prophétiques, sous prétexte de morceaux lyriques qu'auraient, en de grandes circonstances, prononcés Moïse ou sa sœur Marie, David, Ezéchias.

Issus des malheurs de la fin du troisième et du commencement du second siècle, les cantiques de la synagogue se résument en une prière toujours la même :

— Iahveh, sauve-nous de nos ennemis; venge-nous de nos ennemis; anéantis nos ennemis.

Le célèbre psaume CXXXVII, *Super flumina Babylonis*, doit être cité intégralement :

Auprès des fleuves de Babylone nous étions assis, et là nous pleurions en nous souvenant de Sion.

Aux saules de la contrée nous avions suspendu nos harpes.

Car là, ceux qui nous avaient emmenés captifs nous demandaient des paroles de chant, et ceux qui nous faisaient gémir, des chants de joie. Chantez-nous, disaient-ils, des chants de Sion.

Comment chanterions-nous les chants de Iahveh sur le sol étranger ?

Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite oublie son art

Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me sou

toi, si je ne mets Jérusalem au-dessus de la pre-
mes joies !
n, souviens-toi des fils d'Edom, qui disaient, dans
ée de Jérusalem : Rasez, rasez jusqu'à ses fonde-

le Babylone, vouée à la destruction, heureux qui
a la pareille de ce que tu nous as fait !
ux qui saisira tes petits-enfants et les écrasera sur

me XXI, 8-10 :

ain atteindra tous tes ennemis, ta droite atteindra
i te haïssent.
rendras tels qu'un four en feu au temps où se mon-
face ; Iahveh, ta colère les engloutira, et le feu les
.
as périr leur fruit de dessus la terre, et leur posté-
tre les fils des hommes.

me XXXV, 26 :

soient revêtus de honte et d'ignominie !

me LV, 15 et 23 :

mort les saisisse, qu'ils descendent tout vivants
r des morts !
u, tu les feras descendre au fond de la fosse, et ils
ront pas la moitié de leurs jours.

me LVIII, 6-10 :

u, dans leur bouche brise leurs dents; fracasse la
e des lionceaux, ô Iahveh !
s'évanouissent comme des eaux qui s'écoulent ; que
es qu'ils ajustent soient comme brisées !
pareils à la limace, ils aillent se fondant ; qu'ils
mme l'avorton d'une femme, lequel n'a pas con-
e soleil !

Qu'avant que vos chaudières aient senti la ronce, le tourbillon l'emporte, tant verte qu'enflammée !

Que je me réjouisse en contemplant ma vengeance; que je baigne mes pas dans leur sang !

Psaume LXVIII, 23 :

Que la langue de tes chiens ait sa portion des ennemis, dit Iahveh.

Psaume, LXXIX, 6, 10 et 12 :

Verse ta fureur sur les nations qui ne te connaissent pas, et sur les royaumes qui n'invoquent pas ton nom.

Qu'on sache parmi les nations devant nos yeux qu'il y a vengeance pour le sang qui a été versé.

Rends-leur sept fois dans leur sein leur outrage.

Psaume LXXXIII, 9-17 :

Fais-leur, comme à Madian, comme à Sisara, comme à Jabin près du torrent de Cisson, qui furent détruits à Endor et servirent de fumier au sol.

Leurs princes, rend-les semblables à Oreb et à Zeb, et leurs rois à Zébée et à Salmana...

Mon dieu, rend-les semblables au tourbillon, au chaume poussé par le vent, au feu qui brûle la forêt, à la flamme qui embrase les montagnes.

Ainsi poursuis-les de ta tempête, épouvante-les par ton ouragan.

Remplis leur face d'ignominie, et ils chercheront ton nom, ô Iahveh !

Qu'ils soient confus, qu'ils soient épouvantés pour toujours, qu'ils rougissent et qu'ils périssent !

Psaume XCIV, 1-3 :

Dieu des vengeances, Iahveh, dieu des vengeances, resplendis.

Elève-toi, juge de la terre, rends-leur leur récompense.

Jusques à quand seront-ils dans l'allégresse ?

Plusieurs fois le Juif des psaumes se vante d'aimer es adversaires... Voici encore, psaume CIX, 6-15, omment il les aime :

Prépose sur lui le méchant, et que le Satan se tienne à sa roite !

Qu'il soit déclaré méchant quand il sera jugé, et que sa rière même lui soit imputée à péché !

Que ses jours soient courts ; qu'un autre prenne sa harge !

Que ses fils soient orphelins et sa femme soit veuve !

Que ses fils soient vagabonds, et qu'ils mendient, et qu'ils illent quêtant loin de leurs demeures en ruines !

Que l'usurier jette le filet sur tout ce qui est à lui, et que les étrangers pillent le fruit de son labeur !

Que personne n'étende jusqu'à lui sa bonté, et que personne n'ait pitié de ses orphelins !

Que sa postérité soit retranchée, et que, dans un autre ige, leur nom s'éteigne !

Que l'iniquité de ses pères revienne en mémoire devant Iahveh, et que le péché de sa mère ne soit point effacé !

Qu'ils soient continuellement en la présence de Iahveh, et qu'il retranche de la terre leur mémoire !

Et plus loin, 18-19 :

Il revêt la malédiction comme son vêtement, et elle pénètre comme de l'eau dans son intérieur, comme de l'huile dans ses os.

Qu'elle lui serve de vêtement pour se couvrir, de ceinture dont il soit toujours ceint !

Et, en guise de conclusion, 21 :

Et toi, seigneur Iahveh, agis en ma faveur à cause de ton nom, car ta bonté est grande.

Le psaume CXXXIX contient (22) l'aveu dénué d'artifice :

Je les hais d'une parfaite haine.

Qui sont donc ces ennemis contre lesquels la vengeance de Iahveh est réclamée ?

Ce sont les « méchants », c'est-à-dire, pour les Juifs traditionnalistes, les étrangers et les Juifs hellénisants.

Les étrangers, d'abord, les hommes qui, tant en Judée qu'autour des colonies juives, « oppriment le peuple juif (1) », « les nations qui ne connaissent pas Iahveh, les royaumes qui n'invoquent pas son nom (2) », « les voisins qui outragent Iahveh (3) », ceux « qui ont brûlé les synagogues de Dieu (4) », ceux « qui ont voulu les exterminer d'entre les nations et qu'il ne soit plus fait mention du nom d'Israël (5) », « toutes les nations qui l'ont environné (6) », etc.

Les méchants sont aussi les Juifs hellénisants, les aristocrates qui vivent dans l'opulence, les prêtres orgueilleux qui exploitent le pauvre, « ceux qui se glorifient (7) », qui « s'enferment dans leur graisse (8) », qui « ne rendent pas la justice (9) », qui sont « puis-

(1) Tous les psaumes, *passim*.
(2) *Psaumes*, LXXIX, 6.
(3) *Psaumes*, LXXIX, 12 et *passim*.
(4) *Psaumes*, LXXIV, 8.
(5) *Psaumes*, LXXXIII, 4.
(6) *Psaumes*, CXVIII, 10.
(7) *Psaumes*, LXXIII, 3.
(8) *Psaumes*, XVII, 10.
(9) Toutes les pages des psaumes.

» ; ce sont pourtant les « frères » du pauvre, le la même mère (1) », et, la chose est dite litment, « les princes du peuple juif (2) ».

dis que les ennemis des Juifs traditionnalistes ppelés les « méchants », les Juifs traditionnasont appelés les « justes (sadiq) », les « pieux) », les « saints (qadosh) », les « pauvres (ani) », iumbles (anav) », les « nécessiteux (ebion) ».

procédé est élémentaire. Tout ce qui est Juif tranaliste est bon ; tout ce qui lui est hostile est int. Bon, méchant ; juste, injuste ; saint, perl'usage de ces mots est absolu.

Juifs traditionnalistes, les puritains, les hommes iple, possèdent l'ensemble des vertus qui se rélans la « sainteté » et « l'humilité ». Les autres, traire, leurs ennemis, sont « violents », « sanres », « impitoyables », « persécuteurs », « tyran- », « voleurs », « exploiteurs », « impudents », ents », « la bouche pleine d'insultes », « orgueil- « vantards », « menteurs », « calomniateurs » ; des « langues de vipères » ; ils sont « fourbes », des », « faisant le mal pour le mal », « impies », hémateurs », « pécheurs endurcis » ; ils sont, uprême, « riches », « satisfaits », « heureux », quilles », et, pour couronner le tout, « insen-

base des psaumes, comme de tous les livres ies, est le célèbre pacte conclu entre Iahveh et

umes, L, 20 et LXIX, 8.
umes, CXIII, 8.

Israël. Iahveh a promis la victoire à Israël. Israël réclame de Iahveh l'accomplissement de sa promesse.

— Si tu es puissant, Iahveh, montre-le... Puisque tu nous as fait des promesses, Iahveh, tiens-les... Si tu veux que l'on t'honore, protège-nous, Iahveh.

Souvent le Juif des psaumes avoue qu'il a été « pécheur »; souvent il le nie... Il n'a pas offensé Iahveh; ce sont ses pères qui l'ont offensé...

Quelquefois la mise en demeure se mêle de chicane. Dans le psaume LXXXIX (30-37), le raisonnement suivant est tenu à Iahveh :

— Tu nous as promis ton alliance. Si nous t'offensons en n'accomplissant pas ta loi, châtie-nous. Soit! Mais cela ne t'autorise pas à ne pas remplir tes promesses. Frappe, mais paie.

Le paiement, c'est, pour le Juif des psaumes, la « jouissance de son héritage (1) ». La Palestine était, aux temps du Deutéronome, l'héritage promis par Iahveh à son peuple; maintenant, et depuis les deux Isaïe, il embrasse le monde entier.

Je te donnerai les nations pour ton héritage et les extrémités de la terre pour ta propriété.

Tu les briseras avec un sceptre de fer; tels que le vase du potier, tu les mettras en pièces (2).

Iahveh fera de mes ennemis le marchepied de mes pieds.

Il étendra de Sion le sceptre de ma force et je dominerai au milieu de mes ennemis (3).

(1) *Psaumes*, XVI, 5-6.
(2) *Psaumes*, II, 8-9.
(3) *Psaumes*, CX, 1-2.

Le seigneur écrasera les rois ; il remplira les nations de corps morts ; il écrasera les chefs de la terre (1).

Ils lieront les rois de chaînes et leurs ministres de ceps de fer (2).

Les nations qui n'auront pas été détruites seront soumises et paieront tribut. Car le dilemme proposé aux goïm par les deux Isaïe demeure : se soumettre ou périr.

Iahveh nous établira comme princes sur toute la terre (3).

Iahveh rangera sous nos pieds les peuples (4).

Les rois t'apporteront des présents ; ils viendront se jeter à tes pieds avec des lingots d'argent (5).

Les habitants du désert se courberont devant lui, et ses ennemis lècheront la poussière.

Les rois de Tarsis ét des Iles payeront hommage, les rois de Scheba et de Saba offriront des présents.

Et tous les rois se prosterneront devant lui, toutes les nations le serviront (6).

Les misérables Juifs dispersés parmi les peuples étrangers reviendront triomphalement en Judée.

Iahveh rachètera les exilés et les rassemblera de tous pays, du levant et du couchant, du nord et de la mer (7).

Alors régnera sur le monde un roi descendant de David, qui « dominera d'une mer à l'autre mer, et depuis l'Euphrate jusqu'au bout de la terre (8) ».

(1) *Psaumes*, CX, 5-6.
(2) *Psaumes*, CXLIX, 8.
(3) *Psaumes*, XLV, 16.
(4) *Psaumes*, XLVII, 4.
(5) *Psaumes*, LXVIII, 29-30.
(6) *Psaumes*, LXXII, 9-11.
(7) *Psaumes*, CVII, 2-3, et nombreux passages.
(8) *Psaumes*, LXXII, 8.

Royaume où resplendira la face de Iahveh, où il y aura un « rassasiement de joie, des délices à jamais (1), » où le Juif sera « glorifié et saturé de jours (2) », et tellement « comblé de biens en sa vieillesse que, semblable à l'aigle, sa jeunesse se renouvellera (3) ».

Voilà le rêve. Voici la réalité :

Aie pitié de moi, Iahveh, car je suis défaillant ; guéris-moi, Iahveh, car mes os sont épouvantés (4).

Je m'épuise en mes gémissements, je baigne chaque nuit ma couche, je trempe mon lit de mes larmes (5).

Vois l'affliction où je suis à cause de ceux qui me haïssent (6).

Entends la désolation des affligés, le cri d'angoisse des pauvres (7).

Je suis un ver et non plus un homme, l'opprobre des gens et le mépris du peuple ; tous ceux qui me voient se raillent de moi (8).

Aie pitié de moi, Iahveh, car je suis en détresse ; le chagrin consume mon œil, mon âme et mes entrailles.

Ma vie s'évanouit dans la tristesse, et mes années dans le gémissement ; ma force succombe et mes os se consument.

Je suis devenu un opprobre, même pour mes voisins ; je suis un grand opprobre et un effroi pour mes connaissances ; ceux qui me voient dehors s'enfuient de moi.

(1) *Psaumes*, XVI, 11.
(2) *Psaumes*, XCI, 16.
(3) *Psaumes*, CIII, 5.
(4) *Psaumes*, VI, 2.
(5) *Psaumes*, VI, 6.
(6) *Psaumes*, IX, 13.
(7) *Psaumes*, XII, 5.
(8) *Psaumes*, XXII, 6-7.

Je suis effacé du souvenir comme un mort; je suis un vase de rebut (1).

Ailleurs :

Mes plaies sont fétides; elles coulent...
Je marche tout le jour en vêtement lugubre.
Mes reins sont pleins d'inflammation et il n'y a rien d'entier dans ma chair.
Je suis dans la torpeur et écrasé; je pousse des rugissements dans la tourmente de mon cœur (2).

Le psaume XLII commence avec un mouvement lyrique célèbre.

Comme une biche brame après les ruisseaux, ainsi mon âme brame après toi, ô dieu...

Mais si l'âme du psalmiste brame après son dieu, c'est parce qu'il est opprimé par ses voisins et qu'il attend de son dieu la vengeance. Je cite :

Mes adversaires m'outragent et me brisent les os... ô mon âme, confie-toi à Dieu... que mon dieu soit mon salut (3).

Continuons.

Nous sommes le menu bétail qu'on mange...
L'opprobre de nos voisins, la risée et le jouet des alentours.
Nous sommes un proverbe parmi les nations...
Chaque jour mon ignominie est devant moi et la honte de mon visage me couvre (4).

(1) *Psaumes*, XXXI, 9-12.
(2) *Psaumes*, XXXVIII, 5-8.
(3) *Psaumes*, XLII, 10-11.
(4) *Psaumes*, XLIV, 11-15.

Tacite et Juvénal, plus tard, ne parleront pas autrement du Juif qu'il n'en parle lui-même.

Aie pitié de moi, ô dieu, car les hommes cherchent à m'engloutir ; ils me font la guerre tout le jour ; ils m'oppriment (1).

Sauve-moi, ô dieu, car les eaux me sont entrées jusqu'à l'âme ; et j'enfonce dans un gouffre bourbeux (2).

Quand je prends pour vêtement le vêtement d'affliction, je deviens l'objet de leurs railleries.

C'est de moi que s'entretiennent ceux qui sont assis à la porte, et je sers de chanson aux buveurs de boisson enivrante (3).

Tire-moi de la boue (4).

Tu connais mon opprobre et ma honte et mon ignominie.

L'opprobre me brise le cœur et je suis malade ; j'attendais qu'on me plaigne, mais non (5).

Et le psalmiste ajoute :

Mes ennemis me donnent à manger du fiel et pour ma soif du vinaigre (6).

On comprend alors le cri de ces hommes, au moment où ils se retournent contre leurs ennemis.

Mais que leur table soit devant eux un piège, un filet au milieu de leur prospérité !

Que leurs yeux s'obscurcissent pour ne plus voir, que leurs reins tremblent !

Verse sur eux ton indignation, et que l'ardeur de ta colère les atteigne !

(1) *Psaumes*, LVI, 1.
(2) *Psaumes*, LXIX, 1-2.
(3) *Psaumes*, LXIX, 11-12.
(4) *Psaumes*, LXIX, 14.
(5) *Psaumes*, LXIX, 19-20.
(6) *Psaumes*, LXIX, 21.

Que leurs demeures deviennent désertes, que, dans leurs .entes, il n'y ait point d'habitants !...

Ajoute des iniquités à leurs iniquités, et qu'ils n'entrent as en ta justice !

Qu'ils soient effacés du livre de vie et n'y soient point nscrits avec les justes (1) !

Le juste, c'est toujours le Juif; le méchant, c'est toujours l'ennemi du Juif. Et le juste, le Juif, c'est main-iant l'humilié.

Nous sommes en opprobre chez nos voisins, la risée et le ouet de nos alentours (2).

Mes os s'attachent à ma chair.

Je ressemble au pélican du désert; je suis comme le ibou des masures.

J'ai perdu le sommeil et je suis tel que sur un toit l'oi-eau solitaire.

Tout le jour mes ennemis m'outragent...

Je mange la cendre comme du pain, je mêle mes pleurs mon breuvage (3).

Je m'en vais comme l'ombre quand elle s'allonge; je suis hassé, çà et là, comme une sauterelle (4).

Je suis chétif et méprisé (5).

Nous sommes rassasiés de mépris; notre âme est rassasiée .e moqueries (6).

Iahveh, sois attentif à mon cri, car je suis extrêmement aisérable; délivre-moi de mes persécuteurs, car ils sont plus orts que moi (7).

(1) *Psaumes*, LXIX, 22-28.
(2) *Psaumes*, LXXIX, 4.
(3) *Psaumes*, CII, 5-10.
(4) *Psaumes*, CIX, 23.
(5) *Psaumes*, CXIX, 141.
(6) *Psaumes*, CXXIII, 3.
(7) *Psaumes*, CXLII, 7.

Nous habitons des lieux ténébreux comme ceux qui sont morts dès longtemps.

Et mon esprit défaille en moi; mon cœur se trouble au dedans de moi (1).

Mais la contre-partie de l'humilité du Juif est la toute-puissance de son dieu.

Iahveh, le petit dieu local adoré par David, le dieu national créé de toutes pièces par le souffle patriotique des anciens prêtres de Jérusalem, le sauveur qui a ramené Juda de l'exil et qui a relevé les murs de la ville, le protecteur de l'ardente congrégation juive, est devenu peu à peu pour ces misérables la force unique; et ses louanges coulent intarissablement à travers les psaumes. Iahveh, seul, peut donner la victoire à son peuple. Toute puissance appartient à Iahveh. Non seulement les ennemis des Juifs ne peuvent rien contre Iahveh; non seulement les Juifs ne peuvent rien sans Iahveh; mais ce que les Juifs font ou peuvent faire par eux-mêmes ne compte pas, n'est rien.

Ce n'est pas en mon arc que je me confie, et mon épée ne peut point me sauver; c'est toi seul qui nous sauves de nos adversaires (2).

Si Iahveh ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent y travaillent en vain.

Si Iahveh ne garde la ville, celui qui la garde veille en vain.

En vain vous levez-vous matin; en vain vous couchez-vous tard : Iahveh donne tout autant à son bien-aimé pendant le sommeil (3).

(1) *Psaumes*, CXLIII, 3-4.
(2) *Psaumes*, XLIV, 6.
(3) *Psaumes*, CXXVII, 1-2.

amais la persévérance et la ténacité n'ont été pous-
aussi loin; mais jamais non plus le mépris de
ion personnelle, de l'énergie virile, de la libéra-
humaine, du front relevé, n'a été proclamé aussi
cement. Avec les prophètes, l'âme juive n'avait pas
ore poussé jusqu'au bout l'idée que, seul, Iahveh
t quelque chose; Iahveh était la grandissime figure
dominait l'histoire d'Israël; mais ne fût-ce que par
rébellions et ses blasphèmes, Israël existait encore
té de Iahveh. La lutte durait entre Jacob et le dieu.
ntenant les conséquences de l'esprit judaïque appa-
sent. Le Pacte produit ses effets.

hveh est fort en raison directe de la faiblesse de
peuple, puissant en raison de son humiliation. Le
humble des peuples avait besoin, pour vivre et
mpher, du plus puissant des dieux.

u'y a-t-il à faire pour ces hommes si faibles entre
mains de ce dieu si fort?

'en remettre à lui, entièrement et sans réserve.

out attendre de lui.

e rien attendre d'eux-mêmes.

e rien demander à leur effort.

'abandonner comme la feuille qu'emporte le vent,
ave qu'entraîne le fleuve, la pierre que lance la
de.

t, simplement, observer les ordonnances.

n effet, entre lui et son dieu, le Juif a créé un
te. Donnant, donnant. Le Juif a promis à son dieu
béir à sa loi; en revanche, il s'en remet à lui pour
les choses.

Tous ceux qui me voient se raillent de moi; ils grimacent des lèvres, ils secouent la tête.

Il s'en remet à Iahveh, disent-ils; qu'il le fasse échapper, qu'il le délivre, puisqu'il met son plaisir en lui!

En effet, c'est toi qui me fis sortir du ventre de ma mère, qui me fis reposer en sûreté sur ses mamelles; c'est à toi que je fus remis en sortant du sein maternel; depuis le ventre de ma mère, tu es mon dieu.

Ne te tiens donc pas loin de moi, quand la détresse est proche, quand il n'y a personne pour me secourir...

Iahveh, ne te tiens pas loin; toi, ma force, hâte-toi de me délivrer de l'épée...

Et je raconterai partout ta gloire; je te célébrerai; je te glorifierai... je m'acquitterai de mes vœux envers toi (1).

« Aide-toi, le ciel t'aidera », cela n'est pas un précepte juif, cela est un précepte païen. Cela veut dire, d'abord, qu'il faut que tu t'aides, qu'il faut que tu fasses un effort, que tu sois une activité, que tu veuilles, que tu sois non pas la feuille mais le vent, non pas l'épave mais le flot, la fronde et non la pierre. Le ciel ensuite t'aidera; mais qu'importe, puisque, par ton propre effort, tu as mérité qu'il t'aide.

Israël, au contraire, attend de Iahveh son salut et sa victoire. Il attend dans une féroce et invincible obstination, mais il attend en priant. Et plus il se fera faible, plus il s'en remettra à la grâce de Iahveh; et plus il s'en remettra à Iahveh, plus il sera faible et humilié.

Ainsi se définit, dans le langage religieux, la foi. La foi, les Juifs l'ont eue ardemment; car ils ont cru

(1) *Psaumes*, XXII, 7-25.

ement en leur dieu. Ils ont eu également cette vertu, l'amour, c'est-à-dire, à force de se replier ıx-mêmes, cet amour de sa nation qui engendre ne pour le reste du genre humain, *odium s humani*, dira Tacite. La foi et la haine, mais ıent l'espérance, c'est-à-dire l'espérance que ieu accomplira leurs désirs. Et ils ont créé le ıu des trois vertus théologales : la Foi, l'Espé- et la Haine.

est le livre des cantiques où les Juifs, au com- ment du second siècle, chantaient leur idéal. ıes-uns des psaumes sont antérieurs et datent oque des derniers prophètes; quelques-uns sont ieurs et semblent avoir été écrits pendant les las des Machabées. Mais leur fortune sera e. Composés pour les plus humbles d'entre les cet humble peuple, ils deviendront de plus en n livre national, à mesure que la nation juive se lus humble, — jusqu'au jour où le livre de foi, rance et de haine des Juifs opprimés deviendra de foi, d'espérance et de haine de l'universalité primés.

r en faire, chez les modernes, le livre des âmes s, il suffira d'en oublier les origines historiques. en prenne à la lettre la terminologie; qu'on si « les justes » des psaumes signifient les Juifs rti traditionnaliste populaire et si « les mé- » signifient les Juifs du parti hellénisant et ım; que « les justes » deviennent les croyants, es méchants » les incrédules; et ce livre, né, au

commencement du second siècle, du conflit des deux partis politiques qui divisaient Jérusalem, aura subi la fortune des autres livres juifs, il sera internationalisé.

Les psaumes étaient les cantiques chantés dans les juiveries déjà éparses à travers le monde oriental, par ces humiliés, ces pauvres que hantait le besoin de la vengeance et qui, trop faibles pour en appeler à la révolte, commençaient à ne plus attendre que de leur dieu l'accomplissement de leur rêve sanguinaire. Ils sont nés dans les basses couches de ce peuple opprimé par des aristocrates qui se consolaient dans leur richesse, autant que par les peuples païens qui l'entouraient de leur puissance et de leur mépris. Les prophètes avaient anathématisé ceux d'entre les Juifs qui désertaient les traditions nationales pour se donner aux nouveautés helléniques. Les psaumes sont le livre des Juifs traditionnalistes; mais les Juifs traditionnalistes sont maintenant les humbles, les pauvres, les misérables, les assoiffés de vengeance. Ces gens-là s'appellent « les doux »; c'est qu'ils acceptent leur opprobre et qu'ils ne comptent pas sur leurs bras levés, mais sur leur dieu pour les venger; la continuité tenace et obstinée de leur confiance en fera le succès.

Le sentiment religieux des nations modernes ne s'y est pas trompé. Il suffisait d'adoucir quelques expressions trop évidemment abominables, pour que les âmes pieuses aient pu, depuis saint Paul jusqu'à Luther et jusqu'à nos jours, trouver dans les psaumes

le cantique de l'humiliation qui n'a plus de recours qu'en le surnaturel.

Nous sommes, en effet, arrivés à l'époque où le phénomène de la religion est né dans l'histoire du monde. Pour s'être exaspéré dans son impuissance, le nationalisme juif est devenu la remise désespérée de soi-même entre les mains du surnaturel. Et tel se définit, en première analyse, le sentiment religieux.

Lorsqu'une personne, lorsqu'un peuple, lorsqu'un monde a connu le plus haut orgueil, les plus vastes ambitions, les espérances les plus farouches, et qu'une réalité impitoyable bafoue systématiquement l'orgueil, déjoue sans arrêt les ambitions, contredit indéfiniment les espérances, cette personne, ce peuple, ce monde, s'il a la force de ne pas abdiquer, s'il persiste à vouloir, s'il ne renonce à rien de son âme, ne peut plus que se rejeter dans l'attente de l'événement surnaturel qui réalisera ses espérances, qui, malgré l'univers coalisé, couronnera ses ambitions, qui, brisant d'un seul coup les forces ennemies, fera triompher son orgueil.

Le sentiment religieux, c'est l'âme humaine qui ne veut plus rien attendre que de l'œuvre d'un dieu. L'idée religieuse se fonde sur deux faits : l'impuissance humaine, la toute-puissance divine. La religion, c'est l'impuissance humaine qui s'en remet à la toute-puissance divine.

La religion grecque, la religion romaine furent des cultes, mais ne furent point, à proprement parler, des religions; jamais les Grecs ni les Romains n'abdiquè-

rent dansle surnaturel. Pour créer la religion, il fallut, d'une part, la persistance incommensurable de l'âme juive, et, d'autre part, l'extraordinaire suite de circonstances qui l'opprimèrent sans relâche. La religion est une création du judaïsme.

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES APOCALYPSES

On chercherait en vain, dans la sérénité puissante des littératures grecque et latine, quelque chose qui rappelle les prophètes, les psaumes et surtout les apocalyses.

Dans le monde gréco-romain, la nature règne. Il n'y a pas de surnaturel, puisqu'il n'y a que la nature symbolisée sous des formes humaines. Dès les plus lointaines origines, les dieux d'Homère sont des héros, et ses héros sont des dieux. Parmi l'harmonieux développement des mythes, les énergies se déploient; elles portent des noms de divinités, comme aujourd'hui elles portent des noms scientifiques ; mais elles ne sont jamais que des énergies naturelles. Tandis que les Orientaux s'agenouillent devant un dieu extérieur à la nature et qui la gouverne comme un sultan gouverne son peuple d'esclaves, les philosophes présocratiques cherchent le secret des lois physiques par qui s'organise le cosmos. Socrate découvre l'âme humaine. La métaphysique que Platon échafaude est le chef-d'œuvre de la dialectique. Aristote pose le

fondement de toutes les sciences et écrit, quatre siècles avant notre ère, il y a deux mille et trois cents ans :

« Tout ce qui se produit va d'un principe à un principe (1). »

Sénèque, héritier des savants grecs, dira plus tard :

« Qu'est-ce que le destin ? La nécessité de toutes choses et de toutes actions. Necessitatem rerum omnium actionumque (2). »

Les poètes tragiques grecs n'avaient rien connu de plus beau à présenter à la méditation des peuples que le spectacle des âmes héroïques en lutte avec la fatalité du devenir éternel. Rome apparaît ; elle apporte dans le monde le plus haut type d'humanité, la force et la possession de soi-même, « homo moderatus et gravis », l'homme maître de soi comme de l'univers. Contempler le monde, en surprendre le rythme, aimer la vie, se réjouir du soleil, cultiver la volupté, ne se livrer à aucun de ces excès qui s'appellent la débauche ou l'ascétisme, la peur ou la témérité, et qui sont des diminutions de soi-même, être une âme forte et calme, cueillir les fruits que la terre nous donne, ce fut la sagesse hellénique et la vertu romaine.

Attendre d'un dieu omnipotent l'accomplissement de ses rêves exaspérés, ce fut la piété juive ; et telle la célébrèrent les prophètes et les psaumes. Lorsque ces rêves se furent affolés jusqu'au paroxysme, quand, après avoir attendu plusieurs siècles, on fut à bout de

(1) *Des Parties des animaux*, I. I. 13.
(2) *Questions naturelles*, II. 36.

atience et de colère, alors l'apocalyse intervint et, our que le Juif durât encore, elle lui dit :

— Sache de quelle façon ton dieu te fera triompher emain.

L'apocalypse est une révélation; mais cette révéla-ion se distingue de celles qui abondent dans les pro-hètes et les psaumes. Les prophètes et les psaumes vaient dit aux Juifs :

— Iahveh vous a promis la vengeance et la vic-oire; comptez sur la vengeance et la victoire.

L'apocalypse dit :

— L'événement arrivera dans tant de jours, et de elle et telle façon.

Depuis la mort du grand-prêtre Siméon le Juste, 'hostilité s'était sans cesse accrue, à Jérusalem, entre e parti traditionnaliste populaire et l'aristocratie hel-énisante. Les épisodes de la lutte manquent à l'his-oire jusqu'au jour où elle dégénéra en guerre civile, 'est-à-dire peu après l'année 175, date de l'avène-nent d'Antiochus Epiphane, roi de Syrie. Cette guerre ivile se nomme dans les histoires modernes, israéli-es, protestantes ou catholiques, la « persécution » 'Antiochus Epiphane, la « guerre d'indépendance » es Machabées ; nos sources, l'historien Flavius osèphe (*Antiquités judaïques* et *Guerre des Juifs*) t les deux premiers *Livres des Machabées* (principale-ent le second) ne racontent pas les événements de la ême façon; elles concordent cependant pour no us eprésenter le parti hellénisant faisant appel au roi

Antiochus afin d'écraser le parti traditionnaliste.

Un certain Onias (dit Ménélaüs), frère ou non du grand-prêtre Jésus (dit Jason), se met à la tête du parti hellénisant; remarquons que les Juifs ont à cette époque deux noms, un nom juif et un nom grec. Ménélaüs a le dessous. Il se rend alors, « avec les principaux de son parti, auprès du roi Antiochus et le prie d'entrer en Judée (1) ».

Le premier *Livre des Machabées* n'est pas moins explicite. « En ce temps-là, dit-il, il sortit d'Israël des enfants d'iniquité qui donnèrent ce conseil : Allons et faisons alliance avec les nations... Quelques-uns du peuple allèrent donc trouver le roi Antiochus (2) ».

Antiochus se rendit sans peine maître de Jérusalem, « parce que la faction de Ménélaüs lui en ouvrit les portes (3) »; il fit tuer plusieurs du parti contraire et profita, bien entendu, de l'occasion pour piller la ville.

Maître de Jérusalem, les partisans de Ménélaüs donnent libre cours à leurs tendances hellénisantes. Ils avaient déclaré à Antiochus, dit encore Josèphe, « qu'ils s'étaient résolus à embrasser sa religion et la manière de vivre des Grecs, et ils lui demandèrent de leur permettre de bâtir un gymnase dans Jérusalem. Il le leur accorda. Alors ils ôtèrent de dessus eux les marques de la circoncision, pour ne pouvoir être distingués des Grecs, lors même qu'en courant et en luttant ils

(1) *Guerre des Juifs*, I, 1.
(2) *I Machabées*, I, 12-14.
(3) *Antiquités judaïques*, XII, 7.

étaient nus ; et, abandonnant ainsi les lois de leurs pères, ils ne différaient en rien des étrangers (1) ».

On ne saurait être plus hellénisant.

Les troubles continuèrent. Les Juifs orthodoxes voyaient avec horreur le triomphe des mœurs grecques ; et le gymnase n'était pas ce qui les scandalisait le moins. Les deux partis en vinrent aux mains ; il y eut des batailles dans les rues de Jérusalem.

Au bout de deux ans, le parti hellénisant, gravement menacé par le parti populaire, appela encore une fois à son aide le roi de Syrie. Celui-ci venait d'être arrêté au milieu d'une expédition contre l'Egypte par le légat romain Popilius ; on se rappelle la fameuse anecdote du cercle de Popilius. Antiochus voulut-il, comme on l'a dit, assouvir contre Jérusalem sa colère impuissante ? La chose est possible. Mais il voulut certainement aussi rétablir la paix dans une ville où les émeutes étaient quotidiennes, en exterminant les Juifs anti-hellénisants et en abolissant le judaïsme ; et il y fut invité par les Juifs hellénisants.

La moyenne des Juifs hellénisants ne désirait qu'un certain adoucissement dans les rigueurs de la loi mosaïque ; ils n'entendaient qu'accommoder le culte de Iahveh aux nécessités nouvelles. Mais quand on songe à l'esprit d'exclusivisme féroce, à l'intolérance, aux tracasseries, aux fureurs du parti rigoriste, quand on se représente ces démagogues hurlant après les riches et les puissants, invoquant à tout propos la vengeance

(1) *Antiquités judaïques*, XII, 6.

de Iahveh et d'autant plus forcenés qu'ils parlaient au nom de leur dieu, on ne s'étonne pas que des aristocrates avides de luxe et de plaisir, entichés des modes grecques et décidés à tout pour assurer la continuité de leurs privilèges, aient pu, dans leur exaspération, songer à ruiner pour toujours le fanatisme populaire, dussent-ils détruire le nom même du dieu qui le perpétuait. Et puis, Iahveh ou Jupiter, que leur importait d'adorer l'un ou l'autre, s'ils devaient gagner leur tranquillité au troc? Rappelons-nous que des enfants d'Israël venaient d'essayer d'effacer sur eux les marques de la circoncision. N'avaient-ils pas ouvert un gymnase grec dans la ville sainte? Ne bafouaient-ils pas chaque jour les préceptes de la loi mosaïque? N'allaient-ils pas bientôt « sacrifier aux idoles et violer le sabbat (1) » ? N'avaient-ils pas, enfin, proposé au païen Antiochus d'embrasser sa religion (2)?

Qu'il ait suivi ou dépassé le désir des hellénisants, Antiochus fut terrible. L'armée syrienne entra une seconde fois dans Jérusalem et massacra des milliers de Juifs. Le pillage était de rigueur. La ville fut mise sous un joug de fer. Le roi de Syrie y établit une garnison macédonienne et fit construire une forteresse qui dominait le temple. Enfin, allant ou non au delà de ce que ses protégés lui demandaient, il installa partout des autels aux dieux païens, interdit la

(1) *I Machabées*, I, 45.

(2) *Daniel* lui-même (XI, 30) fait entendre qu'Antiochus marche avec ceux des Juifs qui « délaissaient l'alliance sainte ».

célébration des fêtes et des cérémonies mosaïques, ordonna la destruction des livres sacrés et, abomination suprême, fit ériger dans le temple de Iahveh la statue de Jupiter Olympien. La chose se passa le 15 de kislev, au mois de novembre de l'année 168 avant notre ère.

Jamais pareil danger n'avait menacé le judaïsme. Les espérances tri-séculaires des Juifs semblaient avorter. Le culte juif interrompu, c'était la nation juive effondrée; la statue de Jupiter élevée dans le temple de Iahveh, c'était l'âme juive vaincue par le monde grec. Les misères, les humiliations des siècles précédents n'avaient rien aboli des anciennes promesses, tant que Jérusalem était restée un cœur où le judaïsme continuait à puiser la vie ; maintenant, ce cœur semblait détruit.

L'heure des apocalypses était venue; la première fut celle de Daniel.

Depuis quelque temps, en effet, un bruit courait, à Jérusalem, parmi le peuple, aux abords du temple, dans les synagogues... On venait, disait-on, de retrouver les écrits d'un ancien prophète du temps de Nabuchodonosor et de la Déportation ; Daniel était son nom ; Dieu avait ordonné que ses prophéties restassent scellées jusqu'au jour où les événements prédits allaient s'accomplir ; et ce jour était venu... Et déjà, on avait lu, dans les réunions pieuses, quelques pages de la prophétie : comment le prophète et deux de ses compagnons, bien qu'honorés de la faveur du roi Nabuchodonosor, avaient résisté à ses ordres et refusé

de se souiller à des nourritures interdites par la loi mosaïque, et comment Dieu les en avait récompensés (1).

Il semble possible, en effet, de discerner en quelles circonstances chacune des parties du livre de Daniel fut successivement composée et publiée. Le premier chapitre est évidemment antérieur à la profanation du temple. Qu'y voit-on? De jeunes Juifs qui occupent une haute position à la cour du roi Nabuchodonosor et qui concilient les devoirs de leur charge avec les devoirs de leur religion. Nul doute que ce morceau n'ait été écrit afin d'enseigner seulement aux Juifs qu'ils ne doivent jamais sacrifier celle-ci à celle-là; la persécution n'a pas encore éclaté ; toutefois, la difficulté est grande, pour les Juifs traditionnalistes, de rester fidèles à leur culte au milieu des progrès de l'hellénisme.

Mais l'ère tragique commence ; l'armée d'Antiochus vient d'envahir la ville ; les hellénisants triomphent ; la consternation est générale parmi les hommes du parti traditionnel. Un second livre se répand alors (2) ; c'est, affirme-t-on, un nouveau chapitre des prophéties de l'antique Daniel ; et les misérables Juifs traqués par les hellénisants apprennent, ô stupeur, comment le roi Nabuchodonosor avait eu jadis un songe et comment le prophète Daniel lui avait prédit que son empire passerait, et qu'un autre empire après lui (l'empire des Mèdes) passerait encore, et qu'un troisième (l'empire des Perses) passerait également, et qu'un quatrième (l'empire des Grecs) à son tour serait

(1) *Daniel*, I.
(2) *Daniel*, II.

brisé par la main, non pas d'un homme, mais de Iahveh.

Car dans ces jours-là le dieu des cieux suscitera un empire qui ne sera jamais détruit, et dont la royauté ne sera pas laissée à un autre peuple ; il brisera et anéantira tous les autres empires, et il subsistera lui-même à jamais (1).

Plus affreuse devient la détresse, plus brillantes les vieilles promesses résonnent aux oreilles des Jérusalémites.

A chaque nouveau coup qui frappe le judaïsme, l'auteur des prophéties de Daniel répond par un livre nouveau. La statue de Jupiter Olympien se dresse, au milieu du temple, sur l'autel de Iahveh ; et, ô merveille, un troisième mashal du vieux Daniel surgit... Qu'apprend-on ? Jadis, il y a quatre cents ans, le roi Nabuchodonosor avait ordonné qu'une grande idole, une statue d'or de soixante coudées, fût élevée et que chacun l'adorât ; en conséquence, tous, peuples, nations et langues, étaient tombés à genoux et avaient obéi ; seuls, trois jeunes hommes juifs refusent ; Nabuchodonosor furieux les fait jeter dans une fournaise sept fois chauffée, et le feu ne les atteint pas ; ils se promènent sans dommage au milieu des flammes (2).

Qui n'aurait compris l'allusion ? L'idole érigée par Nabuchodonosor, n'est-ce pas l'idole érigée par Antiochus Epiphane ? En racontant comment les trois jeunes hommes juifs résistèrent au roi de Babylone et en furent récompensés, le poète n'enseigne-t-il pas à ses

(1) *Daniel*, II, 44.
(2) *Daniel*, III, 1-30.

contemporains qu'ils doivent résister au roi de Syrie et qu'ils seront récompensés, à leur tour, de leur sainte rébellion?

Mais la persécution se fait plus terrible; les soldats d'Antiochus secondent, d'un zèle implacable, l'hellénisation de la Judée; non seulement l'autel de Iahveh est aboli et son culte proscrit, mais le culte des dieux grecs est imposé par la force; beaucoup de Juifs jusque-là fidèles aux vieilles traditions nationales se parjurent par crainte; les obstinés se cachent; un flot de honte et de sang monte autour du temple; les Juifs traditionnalistes peuvent se croire perdus; l'hellénisme semble définitivement vainqueur. A ce moment paraît la quatrième prophétie. Dans les synagogues où les Juifs se réunissent en cachette, le nouveau livre est apporté (1), où il est dit que le roi Nabuchodonosor, pour avoir méconnu le dieu des Juifs, est pendant sept années « chassé d'entre les hommes, et il mange de l'herbe, comme les bœufs, et son corps est baigné de la rosée du ciel, jusqu'à ce que sa chevelure lui croisse, comme aux aigles, et ses ongles, comme aux oiseaux ».

Les prophéties se succèdent. Voici le festin du roi Balthasar, fils de Nabuchodonosor, avec ses mille grands seigneurs tous conviés, ses épouses et ses concubines, avec la vaisselle d'or et d'argent volée au temple de Jérusalem; et, tout à coup « s'avancent les doigts d'une main d'homme et ils écrivaient, vis-à-vis

(1) *Daniel*, III, 31 et IV.

du lampadaire, sur l'enduit de la muraille », et Daniel explique :

Compté! Dieu a compté ton règne, et il en a fixé la fin. Pesé! Tu es pesé à la balance, et tu es trouvé trop léger. Partagé! Ton empire est partagé, et il est donné à d'autres (1).

La sixième prophétie de Daniel (2), ainsi que la troisième mais avec moins de bonheur, enseigne aux Juifs qu'ils doivent se refuser à adorer un autre dieu que Iahveh. Ainsi, l'une après l'autre, coup sur coup, comme une suite de défis aux pires calamités et aux pires menaces, les seconde, troisième, quatrième, cinquième et sixième prophéties de Daniel ont surgi du sein du vieux parti proscrit.

A cette époque, la terreur règne à Jérusalem; entourés des bandes d'Antiochus, les hellénisants triomphent au-delà peut-être de ce qu'ils désiraient. Ménélaüs, l'abominable grand-prêtre, laisse le sang immonde du porc souiller le parvis consacré à Iahveh. Mais dès ce jour, avant même que les quatre suivantes prophéties aient paru, les six premières produisent immédiatement leur effet; le vieux parti judaïque se ressaisit, trouve un chef et relève la tête.

Un jour, dans une bourgade de la Judée, des Juifs du parti rigoriste, un certain Mathathias et ses enfants, massacrèrent un Juif hellénisant et une troupe de Syriens accourus à sa défense. Pour échapper au supplice, ils s'enfuirent dans la montagne; d'autres

(1) *Daniel*, v, 5 et 25-28.
(2) *Daniel*, vi.

Juifs du parti opprimé allèrent les rejoindre; le mouvement grandit. Les rebelles trouvèrent leurs ennemis impuissants à les réduire; ils se sentirent en force; la révolte s'organisa, eut une sorte d'armée; Judas Machabée, l'un des fils de Mathathias, en prit le commandement. Antiochus était appelé ailleurs par une autre guerre; le lieutenant qu'il opposa aux Juifs révoltés fut battu; et, en 164, Judas Machabée prit Jérusalem et, solennellement, purifia le temple; mais il ne put forcer la citadelle où tenaient les hellénisants. La victoire resta ainsi indécise entre les deux partis, et la lutte continua avec des alternatives de succès et de défaites.

Les quatre dernières prophéties de Daniel semblent avoir été composées pendant ces premières années du mouvement machabéen. Le poète et le patriote qui se dissimulait sous le masque de l'antique Daniel ne crut pas, en effet, son œuvre achevée tant qu'il y eut des courages à raffermir et à exalter; et, successivement, il lança les quatre grandes visions apocalyptiques, par lesquelles Iahveh dévoilait à son porte-parole, et celui-ci au peuple juif, l'avenir réservé à l'univers.

N'oublions pas qu'avec Daniel nous sommes censés à l'époque de Nabuchodonosor et de la déportation en Babylonie. Le procédé littéraire qui avait servi aux auteurs des livres de Jérémie, d'Ezéchiel, des deux Isaïe, fut repris par l'auteur du livre de Daniel; mais la pseudonymie en est aujourd'hui reconnue par l'unanimité des exégètes tant soit peu indépendants, qui s'accordent à voir dans ce livre ce qu'il est en effet, l'œuvre issue des bouleversements de l'an 168

et des premiers essais de relèvement qui suivirent.

Les quatre grandes visions apocalyptiques de Daniel sont donc quatre séries de prédictions qui partent de l'époque de Nabuchodonosor, s'étendent sur une durée de quatre cents ans et atteignent, comme but final, l'époque de l'écrivain.

L'histoire des Juifs et de leurs maîtres successifs est ainsi racontée depuis Nabuchodonosor jusqu'à Antiochus Epiphane, sous forme de prédictions. Seulement, les prédictions concernant les temps qui suivirent Nabuchodonosor et la Restauration sont vagues et souvent peu exactes, l'auteur du livre de Daniel n'étant pas un historien parfaitement renseigné; elles se précisent au fur et à mesure qu'elles approchent de l'an 164 ; les derniers événements rapportés sont les guerres des Ptolémées et des Séleucides, les faits et gestes d'Antiochus Epiphane, la profanation du temple et l'interruption du culte, puis, dans la dernière, la révolte, les premiers succès et les déboires de Judas Machabée. Là, les soi-disant prédictions s'arrêtent nécessairement et les prédictions véritables commencent, que malheureusement l'événement ne devait pas réaliser ; l'on devine en quoi elles consistent : intervention de Iahveh, anéantissement des ennemis d'Israël, triomphe du peuple juif.

Première vision. — De la mer sortent quatre grandes bêtes que le prophète décrit abondamment; elles sont les quatre empires qui, les uns après les autres, devaient opprimer le peuple de Iahveh.

Mais voici que des trônes furent posés, et l'Ancien des Jours siégea (1) ; son vêtement était blanc comme la neige, et la chevelure de sa tête comme de la laine pure. Son trône était des flammes de feu ; ses roues, un feu ardent. Un fleuve de feu jaillissait et sortait de devant lui. Mille milliers faisaient son service et dix milles myriades se tenaient devant lui. Le jugement siégea, et des livres furent ouverts (2)...

Je regardai alors jusqu'à ce que la bête fût tuée, et son corps périt, et elle fut livrée à l'ardeur du feu. Et quant au reste des bêtes, on mit fin à leur domination, car une longueur de vie leur avait été donnée jusqu'à une époque et à un temps.

Je regardai dans les visions de la nuit, et voilà qu'avec les nuées des cieux vint quelqu'un comme un fils d'homme (3), et il parvint jusqu'à l'Ancien des Jours, et on le présenta devant lui. Et il lui fut donné domination, et gloire, et règne ; et tous les peuples, nations et langues, le serviront. Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera point, et son règne, un règne qui ne sera pas détruit (4).

Seconde vision. — Des bêtes encore qui s'emparent de la terre se battent, s'arrachent l'une à l'autre la domination, jusqu'à ce que la dernière détruise le sanctuaire même de Dieu. Mais, patience ! le lieu saint sera restauré (5).

(1) Iahveh lui-même.
(2) Scène du jugement de Iahveh.
(3) Le roi descendant de David, ou le peuple d'Israël lui-même symbolisé en un homme.
(4) *Daniel*, VII, 9-14.
(5) *Daniel*, VIII.

Troisième vision. — Tandis que Daniel médite sur les prophéties de Jérémie, Gabriel, ange de Iahveh, lui apparaît et lui explique le sens caché des paroles que Iahveh avait prononcées par la bouche de son serviteur à l'époque de Nabuchodonosor et de la prise de Jérusalem. Dans soixante-dix ans, avait dit Jérémie (1), Jérusalem sera relevée et glorifiée. Eh bien, ces soixante-dix ans sont soixante-dix sabbats d'années, soixante-dix semaines ou septaines d'années, c'est-à-dire quatre cent quatre-vingt-dix ans... La première entrée de Nabuchodonosor à Jérusalem est de l'an 599; pour arriver à son compte, l'ange de Iahveh redouble les sept premières septaines, c'est-à-dire les 49 premières années; 49 années retranchées de 490 années, il reste 441 années; or, si nous descendons de 441 années après l'an 599, nous obtenons l'an 158; donc en l'an 158, disons (car les livres juifs ne connaissent pas la rigueur mathématique) aux environs de l'an 158, c'est-à-dire quelques années après la profanation du temple par Antiochus Epiphane, la promesse divine sera accomplie (2).

Cette vision pourrait s'intituler : De l'art d'accommoder les dates... Mais ne sourions pas de la naïve fourberie qui rendait l'espérance à un peuple écrasé.

Quatrième vision. — Le dernier morceau lancé par l'auteur des prophéties de Daniel fut le plus explicite. La guerre entre le parti traditionnaliste et le

(1) *Jérémie*, xxv, 12, et xxix, 10.
(2) *Daniel*, ix. Nous avons suivi le décompte de Reuss, *Bible*, 7ᵉ vol.

parti hellénisant durait interminablement ; le dé
ragement menaçait d'arrêter les traditionnalistes
voix du prophète Daniel, lorsqu'elle annonçait la
vrance proche, devait donner aux Juifs si crueller
éprouvés un gage suprême de véracité. Qu'une
de prédictions précises prononcées quatre cents
auparavant apparussent comme ayant été toutes p
tuellement accomplies, n'était-ce pas la preuve q
prédiction de la délivrance dernière serait par
ment et bientôt accomplie ?

Voici la prophétie.

La troisième année de Cyrus, roi de Perse, un
apparut à Daniel, sur les bords du Tigre, un a
peut-être Dieu lui-même ; car Iahveh semble ici dé

Je vis un homme vêtu de lin et ayant les reins
d'or pur. Son corps était comme une chrysolithe, sa
comme l'aspect de l'éclair, ses yeux comme des torche
feu, et ses bras et ses pieds comme l'apparence de l'a
poli ; et le bruit de ses paroles était le bruit d'une n
tude (1).

A cette vision, Daniel est pris de tranchées ; m
se remet ; puis, il apprend, lui soi-disant conter
rain de Cyrus, et il raconte, sur le mode prophéti
avec un détail de plus en plus précis, l'histoire fu
des Perses, d'Alexandre le Grand, des success
d'Alexandre, spécialement des Ptolémées et des Sé
cides.

... Le roi du nord (2) viendra et il élèvera une terra

(1) *Daniel*, x, 5-6.
(2) Antiochus le Grand, roi de Syrie.

et il prendra une ville forte (1) et les troupes du midi (2) ne résisteront pas... Et il donnera au roi du midi une fille (3).. Et il tournera sa face vers les îles (4) et en prendra plusieurs (5)...

Voit-on l'admiration des Juifs de l'époque de Ménélaüs, pour des prédictions si magnifiquement réalisées? Aussi, quelle confiance lorsque Daniel continue:

En ce temps-là se lèvera Michel, le grand chef, qui se lèvera en faveur des fils de ton peuple (6).

Parmi les anges qui entourent Iahveh et qui sont chargés de protéger chacun un des peuples de la terre, Michel est l'ange protecteur du peuple d'Israël.

Daniel demande au bout de combien de temps arrivera la délivrance. Et l'ange répond :

Depuis le temps où le sacrifice perpétuel aura été aboli, et où l'abomination de la désolation (7) aura été introduite, il y aura mille deux cent quatre-vingt-dix jours (8).

Mille deux cent quatre-vingt-dix jours, trois ans et demi... La prise et la purification du temple par Judas Machabée eut lieu trois ans après la profanation ; Daniel annonce-t-il approximativement la vic-

(1) Sidon.
(2) Les Egyptiens, jusque-là maîtres de Sidon.
(3) Cléopâtre, fille d'Antiochus, mariée au roi d'Egypte.
(4) L'Archipel.
(5) *Daniel*, XI, 15-18.
(6) *Daniel*, XII, 1.
(7) La statue de Jupiter dans le temple de Iahveh.
(8) *Daniel*, XII, 11.

toire de Judas Machabée, ou promet-il que six mois après ce premier grand succès toutes les espérances seront réalisées? Ne cherchons pas une précision impossible; comprenons seulement la portée de la prédiction :

— Depuis le moment où la statue de Jupiter aura souillé le temple jusqu'au moment où Iahveh livrera le monde au peuple juif, il y aura mille deux cent quatre-vingt-dix jours.

A ses compatriotes découragés, au milieu du massacre et du pillage, parmi les alternatives de succès et de défaites, après cette suprême catastrophe de la loi abolie, du culte interrompu, du sanctuaire livré au dieu ennemi, l'apocalypse déclare sereinement que le terme est fixé, que les jours sont comptés, qu'après trois ans et demi la revanche et le triomphe seront apportés par l'ange de Iahveh. Ne nous demandons pas si, une fois les trois ans et demi écoulés, il ne va pas y avoir pour l'âme juive une chute en plein désespoir; des esprits aussi terriblement hallucinés sauront immédiatement s'inventer des explications pour proroger le délai, pour arranger les dates, pour faire partir le compte d'un point de départ différent, pour interpréter le mot semaine par le mot mois, le mot mois par le mot année. Et l'effet aura été produit.

Après les livres des prophètes, et plus qu'eux tous, le livre de Daniel est donc un livre de promesse... Les Juifs posséderont la terre; leur empire détruira les autres empires et ne sera jamais détruit; ce sera un règne éternel. Aucun doute n'est permis; comme

s psaumes, les apocalypses promettent au peuple juif domination universelle; le royaume des saints, sent les traductions; des saints, oui, des Qedoshim, s « consacrés » à Iahveh, c'est-à-dire du peuple de hveh. Comprenons qu'il s'agit, matériellement, de endre, mais de garder à jamais, la place de Nabuodonosor, de Cyrus, d'Alexandre, on dira bientôt César.

Comme la plupart des livres juifs, et mieux qu'eux us, le livre de Daniel est une philosophie de l'hisire ; l'histoire du monde, c'est-à-dire des peuples nnus de l'écrivain, y est présentée comme aboutisnt à un but unique, qui est le triomphe du peuple if. La fortune de cette conception devait être grande; littérature chrétienne l'adoptera ; on se contentera mettre le christianisme à la place du judaïsme ; ssuet ne fera que la renouveler dans le *Discours r l'histoire universelle.*

Ainsi que les prophètes, qu'Ezéchiel, que Zacharie, c les deux Isaïe, et, plus fortement qu'eux, le livre Daniel développe les perspectives terrifiantes et ssérénantes à la fois de l'ère de calamités de plus en is cruelles qui doit, de par la volonté de Iahveh, écéder le triomphe final du judaïsme. Iahveh entend e la détresse soit à son comble au moment où il ndra sauver et glorifier les siens. Quel réconfort ur le Juif vaincu par Antiochus et les hellénisants ! tte ère de terreur préalable se nommera plus tard règne de l'Anté-Christ ; elle sera désormais le prologue obligé du programme apocalyptique.

Le premier des écrivains juifs, l'auteur du livre de Daniel promet la résurrection des morts. Qu'il y ait eu ou non un apport des croyances mazdéennes, la conception de la résurrection était trop logiquement nécessaire dans le judaïsme pour que, originale ou importée, elle ne réussît pas. Les Juifs jusque-là ne s'étaient pas préoccupés de ce qui pouvait suivre la mort; les récompenses et les châtiments étaient de ce monde. Le bonheur récompensait ici-bas la piété; le malheur ici-bas vengeait la loi de Iahveh méconnue. Les extrêmes calamités dont le parti populaire souffrit à l'époque d'Antiochus, portèrent un trop cruel défi à la doctrine du bonheur qui récompense la piété, pour que le peuple juif ne se rejetât pas en des espérances hors la vie. Iahveh allait prochainement délivrer le peuple d'Israël, punir ses ennemis, récompenser ses serviteurs; mais ceux qui ont été massacrés? Ceux-là ressusciteront en leurs corps. Il ne s'agit point d'âme immortelle; les Juifs ne conçurent pas qu'il pût y avoir une âme distincte du corps. Il s'agit de la résurrection des corps, de façon à ce que tous les enfants de Iahveh, ensemble, « brillent comme la splendeur du ciel, comme les étoiles, à toujours et à perpétuité (1) ».

Le livre de Daniel, enfin, et tel sera le caractère principal des apocalypses, est eschatologique.

Dans le langage des théologiens on emploie beaucoup le mot d'eschatologie. Exactement, l'eschatologie

(1) *Daniel*, XII, 3.

signifie la science ou l'étude ou l'annonce des choses dernières. Si le mot était adopté par les savants, on nommerait eschatologie terrestre l'étude des conditions dans lesquelles la terre est appelée à disparaître, soit par le jeu naturel de sa composition chimique, soit par le choc d'une comète, soit par toute autre cause naturelle; mais le mot, presque exclusivement réservé aux questions religieuses, s'entend généralement des conditions surnaturelles dans lesquelles le monde actuel fut supposé devoir finir.

Les livres prophétiques annonçaient déjà comment, par l'intervention directe de Iahveh, les empires païens seraient détruits et remplacés par un empire où les Juifs seraient les maîtres. L'apocalypse de Daniel a ceci de nouveau qu'elle connaît l'ordonnance et la date de l'événement, qu'elle en explique d'avance les péripéties et qu'elle en fixe positivement le jour.

On se rappelle la grande vision du prophète, les cieux s'entr'ouvrant et laissant apparaître, au milieu des flammes, les trônes de Iahveh et de ses anges; et les assises, le jugement des hommes; alors Michel, l'ange protecteur d'Israël, interviendra; lui-même exécutera, de sa propre main, la sentence de Iahveh; les païens seront exterminés, les Juifs glorifiés et l'empire du monde leur sera donné. Grande scène que développeront les successeurs de Daniel et qui deviendra plus tard le jugement dernier des chrétiens, mais qui, ici, au second siècle avant notre ère, est la simple prise de possession du monde par le peuple juif.

Mais quand l'événement aura-t-il lieu? Attendra-t-on

encore des siècles ? Daniel a fait le compte des soixante-dix années, des soixante-dix septaines d'années annoncées par Jérémie, et il a calculé que le terme en était proche. Mais une seule affirmation n'a pas suffi. Ailleurs, et par deux fois, l'ange déclare que la désolation durera « un temps, deux temps, un demi-temps (1) », c'est-à-dire une année, deux années, une demi-année, c'est-à-dire trois ans et demi, une demi-septaine d'années.

Enfin, lorsque Daniel demande positivement :

— Mon seigneur, quand sera l'accomplissement de ces choses ?

L'ange répond :

— Depuis le temps où le sacrifice perpétuel aura été aboli et où l'abomination de la désolation aura été introduite, il y aura mille deux cent quatre-vingt-dix jours.

Voilà l'eschatologie : l'annonce précise, catégorique, du grand bouleversement final qui donnera le monde au peuple juif. L'ancien pacte conclu entre le peuple d'Israël et son dieu produit ses extrêmes conséquences. Pour qu'Israël obtienne de son dieu la gloire, il suffit qu'il se fie à son dieu. Israël est fidèle ; et, d'ailleurs, dans l'excès de ses malheurs, ce peuple pourrait-il écouter des promesses restrictives, des consolations conditionnelles ? La promesse est devenue absolue ; l'accomplissement doit en être immédiat. Avec son temple profané, sa loi détruite, ses rues ensanglantées, ce peuple ne peut plus attendre.

(1) *Daniel*, VII, 25, et XII, 7.

L'apocalypse est la promesse divine au pied du mur.

En sauvant le parti traditionnaliste, le livre de Daniel avait sauvé le judaïsme. Mais la victoire n'était pas complète ; et la lutte continua. Sans doute était-il nécessaire, pour que l'âme juive se perpétuât, qu'elle ne connût jamais la paix où s'endorment les énergies.

Nous avons dit que la plupart des historiens ont laissé aux événements de l'an 168 la dénomination traditionnelle de « persécution » d'Antiochus Epiphane, aux événements de l'époque suivante celle de « guerre d'indépendance » des Machabées. Ces dénominations, au fond tendancieuses, doivent être, sinon corrigées, au moins expliquées ; « persécution » doit s'entendre oppression d'un parti par un autre parti ; « guerre d'indépendance » doit s'entendre révolte du parti opprimé contre le parti oppresseur. Certes, Judas Machabée et ses frères eurent pour ennemis les rois de Syrie ; lorsque Judas Machabée prit Jérusalem, il la prit aux lieutenants d'Antiochus ; plus tard, enfin, ses successeurs conquirent sur les rois syriens l'indépendance de la Judée. Mais ces rois syriens étaient les patrons du parti juif hellénisant ; ces armées syriennes étaient les auxiliaires du parti hellénisant. De leur côté, les Machabées demandèrent et obtinrent le secours des Romains, qui à ce moment pénétraient en Asie ; Judas Machabée, dit Josèphe, fut le premier Juif qui fit alliance avec le sénat de Rome (1). Le parti

(1) *Guerre des Juifs*, I, I.

judaïque s'appuya sur les Romains, comme les hellénisants s'appuyaient sur les Syriens.

Déjà Mathathias, père de Judas Machabée, parcourait le pays « en renversant les autels païens; il ne pardonnait à aucun de ceux qui avaient adoré les idoles et qui étaient tombés entre ses mains, et il faisait circoncire les enfants incirconcis (1) ». Judas Machabée « fit mourir les Juifs qui avaient violé la loi de Moïse (2) ». Nous ne voyons que massacres de populations, avec pillages et incendies. Judas Machabée se jetait, la nuit, à l'improviste, avec ses bandes, sur les villages juifs infidèles à Iahveh; il y mettait le feu et massacrait les apostats. Jonathan, son successeur, exterminait, après chaque victoire, les impies du milieu d'Israël, selon la parole du Deutéronome. Lorsqu'ils s'emparaient d'un pays non israélite, les Machabées imposaient aux vaincus la circoncision. Les ennemis que combattent les Machabées sont les « Juifs impies », plutôt que les Syriens; cette soi-disant guerre d'indépendance ne fut qu'une guerre civile où chacun des deux partis appela l'étranger à son aide, qu'une guerre religieuse fertile en Saint-Barthélemy. Les Machabées n'ont pas droit à l'auréole que la tradition s'est plu à leur accorder; ses héros, le judaïsme les aura, héros et martyrs de la liberté juive, deux siècles plus tard, à l'époque de la grande révolte contre Rome.

La guerre civile se termina, l'an 141, par le triom-

(1) *Antiquités judaïques*, XII, 8.
(2) *Antiquités judaïques*, XII, 9.

phe des Machabées, c'est-à-dire par la victoire des traditionnalistes et l'écrasement des hellénisants. En 141, Siméon, frère de Juda, s'empara du dernier refuge où tenaient encore ses adversaires, qui furent massacrés; il se fit proclamer grand-prêtre et prince des Juifs et fut reconnu comme tel, non seulement par le sénat romain, mais par le roi de Syrie. Mais, pour marquer la fin de la guerre civile, l'écrasement des hellénisants ne marqua pas la fin de la lutte de partis qui déchiraient le judaïsme; et un parti nouveau prit immédiatement la place de celui qui venait de disparaître.

Dès cette époque, en effet, une scission s'était formée parmi les vainqueurs, et l'antique et éternel antagonisme de l'aristocratie et de la démocratie renaissait dans le judaïsme, sous les espèces des Saducéens et des Pharisiens.

Tant à la suite de Flavius Josèphe que sous l'influence du Talmud, on a donné à des questions de controverse religieuse une importance exagérée, quant à l'antagonisme des Saducéens et des Pharisiens; l'historien qui prétend mettre dans leur milieu historique les œuvres du judaïsme ne peut expliquer un antagonisme bi-séculaire par une divergence d'opinion touchant la résurrection. Le parti traditionnaliste, au jour de la victoire, devait subir le sort de tous les partis victorieux; les puissants, les riches, les « arrivés » devaient y former une nouvelle aristocratie, et cette nouvelle aristocratie ne pouvait être, comme l'ancienne, qu'une aristocratie cléricale.

La loi mosaïque ne permettait pas, en effet, qu'il y eût à Jérusalem, à côté du prince, d'autres riches, d'autres puissants que les prêtres; les prêtres régnaient de par la loi; de par la loi, les dîmes et les tributs, perçus partout où il y avait des Juifs, mettaient entre leurs mains la fortune juive, si bien que Siméon avait dû se faire proclamer grand-prêtre en même temps que prince des Juifs. Les Saducéens, quoiqu'issus du vieux parti traditionnaliste populaire, prirent, dans la société juive, la place de l'ancien parti aristocratique; il n'y eut plus d'hellénisants à la manière des Ménélaüs, mais il y eut toujours une noblesse cléricale, opulente, conservatrice et hautaine, tandis qu'au dessous mais en face d'eux, les Pharisiens furent une sorte de bourgeoisie puritaine, pauvre, dévote, puissante par le nombre et par son ascendant sur les basses couches.

Les Machabées, le jour où ils devinrent une dynastie constituée, oscillèrent entre les deux partis, s'appuyant tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Peu à peu, cependant, le vieux parti rigoriste et démocratique reprit le rôle de parti d'opposition qu'il ne devait plus quitter, et l'aristocratie retrouva le rôle logique qui convenait à une caste intéressée, avant tout, à marcher avec l'autorité établie. Toujours amis du pouvoir, les hellénisants avaient été les hommes des rois de Syrie, lorsque ceux-ci étaient les maîtres; lorsque les Machabées furent les souverains reconnus de la Judée indépendante, les Saducéens ne pouvaient manquer d'être avec eux; ils ne pouvaient manquer, plus tard,

de devenir les partisans du gouvernement romain.

La nation juive, sous les Machabées, put sembler constituée ; imposant sa domination aux pays voisins et soumettant enfin Samarie, sa vieille ennemie, elle conquit des frontières qu'avaient à peine rêvées les anciens moshlim des livres mosaïques, le Liban, le désert arabique et la Méditerranée; Jérusalem fut enfin la capitale de tous les territoires promis par Iahveh aux patriarches pères d'Israël; Israël fut enfin réalisé sous l'autorité du roi qui régnait à Jérusalem.

Mais la décadence suivit de près la splendeur. Les Machabées, qui avaient commencé en chefs de bandes finirent en tyrans orientaux. Aucune dynastie asiatique n'échappa à cette fatalité. Les crimes de palais se multiplièrent; l'histoire politique de la Judée se déroula dans les harems; peu à peu, toutes les anciennes misères retombèrent sur le peuple juif.

Il y eut des guerres malheureuses ; de nouveau, le sol de la Judée connut les invasions avec leurs dévastations et leurs carnages. Les guerres civiles éclatèrent entre les descendants des Machabées, chacun appelant à son aide les voisins égyptiens, syriens, arabes et, enfin, les Romains. Cependant, à Jérusalem, les dissensions se faisaient de plus en plus violentes; les émeutes bouleversaient la ville, quand elles n'étaient pas noyées dans le sang. Après les émeutes, les révoltes; et les vengeances atroces du tyran jérusalémite faisant, autour de sa table d'orgie, lentement supplicier ses prisonniers, pendant qu'on égorgeait leurs femmes et leurs enfants sous leurs yeux agonisants.

C'en est fait ; désormais, une ère d'oppression féroce, de calamités et de colères commence pour les Juifs, qui va durer deux siècles. L'histoire juive est une histoire de misère sans cesse croissante ; on a commencé par la domination, point dure encore, des satrapes persans ; puis, les Ptolémées et les Séleucides s'arrachent le pays ; leur domination, une fois la paix rétablie, est encore tolérable ; mais les dissensions déchirent la Judée et elles amènent Antiochus Epiphane et la guerre civile ; les Machabées, souverains nationaux, exercent maintenant sur les Juifs une tyrannie pire que celles des anciens maîtres étrangers ; bientôt, ce sera Hérode, puis les Romains... Terrible destinée d'un peuple qui se proclame né pour l'empire du monde.

Des profondeurs de l'âme juive, de nouvelles apocalypses surgissent, où s'expriment les espérances farouches de ce peuple qu'aucune épreuve ne peut désespérer. Œuvres peu connues, imitées l'une de l'autre, elles intéressent par l'état d'âme qu'elles dénotent.

Le livre de Daniel semble avoir été d'abord suivi par un livre d'Hénoch. Hénoch est l'un des plus anciens patriarches de la Bible, l'un des ancêtres de Noé. Comme Daniel, il trace, dans le cadre d'une histoire universelle, les destinées du peuple juif. Il commence avec la chute des anges. Il termine en annonçant l'assaut général des peuples contre Israël, l'intervention divine, la victoire des saints, la résurrection des martyrs et le jugement de Iahveh.

Jne autre apocalypse est écrite par un Juif d'Alexan-
e. Cette fois, l'écrivain juif, en qualité d'Alexan-
a, emploie, non plus un ancien prophète, mais la
ylle païenne à prédire les destinées du peuple juif.
is le cadre de Daniel subsiste; l'histoire universelle
racontée au point de vue judaïque. Le tableau
ıvre avec la tour de Babel; il se ferme avec le grand
aut final que la coalition de tous les peuples du
nde réserve à Israël, avec l'eschatologie finale et le
mphe d'Israël.

Nous voici au premier siècle. Le défilé des apoca-
ses continue dans les basses couches du peuple
f.

Jn nouveau livre d'Hénoch paraît, avec les mêmes
messes, la même eschatologie.

Puis, les dix-huit psaumes de Salomon. Les malheurs
jour sont le châtiment des péchés d'Israël; mais
avenir glorieux est proche. Iahveh va susciter un
de David qui réalisera les promesses.

L'Ascension de Moïse, peut-être postérieure, est
invective furibonde contre les ennemis d'Israël.
cadre historique imaginé par Daniel est fidèlement
ris; les destinées du monde sont révélées à Moïse
qu'au jour de la catastrophe attendue.

Les Machabées, cependant, en étaient descendus
derniers degrés du crime et de l'abjection; l'heure
naine allait sonner. Depuis un siècle, Rome était
rvenue, de plus en plus assidûment, mais toujours
loin, dans les affaires de la Judée; les légions,
in, apparurent à la frontière palestinienne. Les

aigles, qui avaient vaincu le monde, arrivaient, lentes et terribles, avec la force calme d'une marée qui monte invinciblement.

L'an 63 avant notre ère, Pompée s'empara de Jérusalem. Sans réduire la Judée en province romaine, il la mit sous le protectorat de Rome.

Rome, à cette époque, est maîtresse du monde; sa domination s'étend jusqu'à l'orient; les quelques royaumes qui semblent indépendants, tels l'Egypte, sont moralement conquis. Déjà, tous obéissent. Demain, tous seront provinces romaines. Et, tous, ils acceptent le fait accompli; les Africains sont soumis; les Gaulois vont l'être; les Grecs se sont inclinés; l'Asie Mineure et la Syrie adorent leurs maîtres; l'Egypte aspire à l'esclavage. Mais le plus infime des peuples, seul, ne renonce pas.

Car le propre de l'âme juive était de ne jamais accepter la défaite; de là lui vint sa puissance. L'invasion de l'hellénisme avait exaspéré, au lieu de l'étouffer, l'ardeur de l'âme juive. La puissance romaine ne l'étouffera pas davantage. Pendant que l'aristocratie sacerdotale, repue et amollie, porte un joug qui lui permet la continuité de ses jouissances, l'âme juive se perpétue dans le parti des rigoristes et des puritains, gardiens des antiques traditions. Le Juif ne peut renoncer à ses espérances, à l'héritage du monde qu'il se croit promis.

Ce peuple, qui ne veut pas se laisser réduire, nous étonne; ce peuple, qui met sa confiance dans un secours providentiel, ne nous étonne pas moins. Car

ne juive prétend l'avoir, sa revanche ; mais il t maintenant que le justicier descende du ciel au ieu de la foudre et du tonnerre.

Jn nouveau caractère est né, en effet, dans ces calypses qui ne cessent d'apparaître les unes après autres, au milieu d'un peuple fatanisé; et c'est, s le sens moderne du mot, le messianisme. Nous ns poursuivi l'étude du judaïsme jusqu'aux con- de l'ère chrétienne, sans prononcer les mots de sie et de messianisme. Parmi les significations tiples données à ces deux mots, nous avons pré- n'en retenir qu'une seule, la dernière, que le nent est venu de définir.

es livres bibliques racontent que, dès les temps plus anciens de la royauté en Israël, les rois avaient consacrés au nom de Iahveh par l'onction de ile ; Saül, le premier roi, avait été oint par Samuel. ès les rois, et comme eux, les grands-prêtres, enus les chefs de l'état jérusalémite, furent des ts. L'Oint, dès lors, était le chef suprême, roi ou nd-prêtre, désigné par Iahveh pour régner. Or, en reu, oindre se dit *mashoah;* Oint se dit Mashiah, t-à-dire Messie; un Messie est un Oint. Les Grecs luisirent Mashiah par Χρίστος ; les Latins dirent istus. Les trois mots Messie, Christ et Oint sont c les traductions les uns des autres et signifient illement, à l'origine, celui qui a reçu la consé- ion de l'huile. On voit dès à présent que les deux s Messianisme et Christianisme sont, originelle- t, synonymes, comme les deux mots Messie et

Christ; l'un est une forme hébraïque, l'autre une forme grecque; la Vulgate et Lemaistre de Saci nomment très justement Saül, David, Salomon, Zorobabel, des Christ.

Le Christ, le Messie, l'Oint promis par les livres mosaïques pour régner sur le peuple d'Israël enfin constitué, devait être un roi descendant de David. Celui promis ensuite par les prophètes pour gouverner, paisible et glorieux, le monde enfin conquis, est encore un roi davidique; mais, pour être le chef qui régnera au nom de Iahveh, il n'est pas celui qui conquerra le monde. Il est, simplement, le roi futur de l'ère glorieuse; il jouira des promesses réalisées; il ne les aura pas réalisées.

Qui réalisera donc les promesses de Iahveh? A l'époque des livres mosaïques et des premiers prophètes, on crut que le peuple juif, aidé par son dieu, mais marchant lui-même au combat, pourrait, sous l'égide de son dieu secourant sa propre valeur, vaincre ses ennemis, conquérir son royaume, l'affermir au milieu des nations; on était à l'époque héroïque du judaïsme.

A l'époque suivante, le peuple juif désespère de vaincre par lui-même, même avec le secours de son dieu; il faut que son dieu intervienne de sa personne; sans son dieu, le peuple juif ne peut rien. Telle est la doctrine des prophètes. « Je suis Iahveh, ton sauveur », dit Isaïe (1). Le sauveur qui doit écraser les goïm et donner à Israël l'empire du monde, c'est, dans Isaïe

(1) *Isaïe*, LX, 16.

comme dans Jérémie, dans Michée et dans Zacharie, c'est toujours Iahveh. Il n'en est pas autrement dans les psaumes; Iahveh, dans les psaumes, est seul capable de mener à bonne fin la conquête du monde. Le roi fils de David recueillera de ses mains le monde expurgé de ses ennemis, à genoux devant sa gloire.

Daniel marque une troisième étape. Un ange fera la besogne; un ange détruira l'empire des païens, établira indestructiblement la domination des Juifs.

Chez les successeurs de Daniel, l'Oint vient au premier plan, mais il est identifié avec l'ange de Iahveh; telle est la quatrième et dernière étape de cette longue évolution. Bien qu'ils eussent tous reçu l'onction sacrée, les Machabées, par leur tyrannie, par leur alliance avec l'aristocratie, par leurs crimes et leur avilissement, avaient désappris au peuple à les considérer comme des Oints. Hérode aussi allait être sacré par l'huile sainte; mais la haine du peuple ne put se résigner à lui accorder le vieux titre, profondément national, de Messie. Peu à peu, l'ancienne signification du mot se perdit; peu à peu, on reporta sur l'ange attendu le titre qu'on répugnait à laisser à des souverains de plus en plus détestés. Le Messie cessa d'être un homme; il devint un être surnaturel. Dans les apocalypses qui suivirent celle de Daniel, le Messie est l'ange qui délivrera Israël, qui soumettra ou exterminera le monde païen, qui fondera l'empire juif et réalisera les antiques promesses; et l'on commença à attendre sa venue au milieu des nuées, dans les cieux entrouverts, parmi la foudre. Le messianisme avait sa formule définitive.

Et il faut comprendre que ce fut le va-tout, la
nière carte de ce peuple se raccrochant à la plus
mérique folie pour espérer encore. Quelque ad
tion que l'on ait pour la ténacité d'un peuple q
veut pas mourir et qui désespérément se cré
motifs d'espérer, sachons juger combien une telle
ception condamne tout effort personnel et quelle
cation elle représente de l'énergie humaine aux
du surnaturel.

A l'origine, les Juifs avaient, tels que tous les g
peuples, demandé le secours de leur dieu pou
aider à triompher de leurs ennemis. Et, peu à p
mesure que leur oppression devenait plus grande
leurs ambitions se faisaient plus irréalisables,
leur confiance en eux-mêmes s'effondrait, ils av
compté davantage sur Iahveh. Et puis, ils avaien
par ne plus compter sur eux-mêmes, sur leur f
sur leur énergie; et uniquement ils comptaien
Iahveh. Et puis, cette abdication de soi-même
descendu un degré de plus; les Juifs n'osaient n
plus penser qu'il leur serait permis de collab
autrement que par la prière, à l'œuvre de Iahve
fallut qu'un ange leur apportât du ciel leur victo
Et cet ange est maintenant le Messie promis et att
depuis les temps les plus anciens pour régner sur l
vers.

Voilà le prodige de l'âme juive. Lorsqu'aucun e
ne lui est plus permis, elle trouve de nouveaux m
d'espérer encore; elle n'abdique pas; elle ne ren
pas; elle n'accepte pas son destin; elle s'acharne

son rêve de revanche, sous le pied du Romain maître du monde. Mais il lui faut maintenant, pour espérer, un ange qui descende des hauteurs du ciel, au milieu des Keroubim, dans une fanfare de tonnerres et de foudre.

CHAPITRE III

L'ÉPOQUE ROMAINE

§ 1.

HILLEL ET SHAMMAÏ

Le jour où les Romains s'emparèrent de Jérusalem et de la Palestine (63 avant J.-C.) marque une époque nouvelle dans l'histoire du judaïsme. Le génie grec avait lutté et avait été vaincu ; à son tour, la puissance romaine va se mesurer avec la vieille âme juive.

Le génie grec représentait les noblesses de l'intelligence, l'art, la science et la philosophie; la puissance romaine était faite, au contraire, des noblesses de la volonté, d'esprit militaire et d'esprit de gouvernement. En l'absence de toutes qualités intellectuelles, en l'absence du moindre instinct militaire, du moindre sentiment politique, l'âme juive formula son invincible besoin de vivre et de régner en un fanatisme si forcené qu'elle put, après avoir triomphé de l'intelligence hellénique, se dresser en face de la puissance romaine.

Le farouche nationalisme judaïque avait fait bloc

contre l'invasion hellénique. Contre Rome, il avait deux façons de combattre : l'une, la guerre ouverte, condamnée d'avance à un échec irrémissible; l'autre, a guerre souterraine, seule capable de réussir.

Deux noms, deux hommes, aux environs de l'an un, nous semblent propres à symboliser ces deux méthodes, l'un qui enseigna la patience, l'autre qui prêcha a violence, Hillel et Shammaï. L'homme de la violence, Shammaï, devait l'emporter à Jérusalem, et son parti mena la ville sainte à sa ruine; mais la Dispersion, cet mmense champ d'exil qui se ramifiait de ghetto à ghetto à travers l'empire romain, recueillit la parole le l'homme de la patience, d'Hillel, le maître de saint Paul.

Pendant les vingt-cinq années qui suivirent la prise le Jérusalem par Pompée, la Judée fut ensanglantée par les tentatives des derniers descendants des Machaées pour reprendre ou garder la royauté. La famille es Hérodes entre alors en scène. Iduméens, autrement dit Edomites, Antipater et son fils Hérode le Grand étaient issus d'une race méprisée des hommes e Jérusalem. Tour à tour, ils surent se faire les réatures de Pompée, puis de César après Pharsale, de Cassius après l'assassinat de César, d'Antoine après Philippes et d'Auguste après Actium. L'an 40 avant otre ère, Hérode obtint du sénat le titre de roi de udée ; avec l'aide des légions de Syrie, il conquit son oyaume et, pendant plus de trente ans, il fut un tyran errible et magnifique. Amoureux du faste, il couvrit la

Judée de monuments; il reconstruisit à grands frais l'humble temple que Zorobabel avait édifié au dieu national cinq siècles auparavant et en fit l'une des merveilles du monde. Il n'en fut pas moins fanatiquement haï des Juifs; mais il sut contenir les colères qui grondaient autour de lui. A force d'énergie, de souplesse et de crimes, il régna sur le peuple le plus difficile à gouverner de l'empire romain.

On connaît l'histoire de l'effroyable agonie d'Hérode tourmenté par le soupçon autant que par la maladie, ordonnant des massacres et de son lit de mort faisant égorger l'un de ses fils. Les séditions n'attendaient que sa fin pour éclater. Un jour, on le crut mort; aussitôt, une troupe de Juifs exaltés allèrent arracher l'aigle d'or, emblème sacrilège, placé au fronton du temple; le vieux roi se réveilla pour envoyer au bûcher les séditieux. Mais, dès le lendemain de sa mort, une ère de troubles et de révoltes commença, qui devait aboutir à la grande insurrection de l'année 66 et à la destruction de Jérusalem en 70.

Auguste fit bientôt de la Judée une province romaine. Désormais, des procurateurs gouvernent, qui siègent à Césarée; ce sont Coponius, Ambivius, Rufus, Gratus, Ponce Pilate.

L'historien Flavius Josèphe a tracé des sectes qui, à cette époque, divisaient la Judée, un tableau célèbre, sous lequel nous pouvons retrouver le tableau des classes entre lesquelles s'étageait la société juive.

En haut lieu restaient les Saducéens, aristocratie de la Judée, prêtres vivant du temple, riches, scepti-

ques, puissants et nécessairement hostiles aux vieilles idées judaïques. Instruits et intelligents, ils comprenaient qu'il n'y avait pas moyen de se dérober à l'autorité romaine ; pour conserver leurs richesses, ils exigeaient la soumission à Rome, comme autrefois les aristocrates hellénisants avaient demandé la soumission aux Antiochus. Le vieux rêve judaïque de la revanche veillait-il au cœur de ces repus ? La chose est peu probable ; au moins, rien n'en paraissait. Il s'agissait uniquement de vivre en bonne intelligence avec Rome, avec les Iduméens agréables à Rome, avec les procurateurs, et de continuer à percevoir les dîmes énormes qui chaque année affluaient au temple.

Plus bas, les Pharisiens représentaient la bourgeoisie. Les Pharisiens n'étaient pas des pauvres, mais ils n'étaient pas des riches ; il a été maintes fois expliqué qu'en Orient, où les besoins matériels sont moindres qu'en nos climats, une situation intermédiaire est possible, où l'héritage de quelque humble maison suffit, où un métier peu absorbant laisse du loisir pour l'étude de la loi, pour les nombreuses pratiques du culte, les méditations religieuses et patriotiques. Les Pharisiens étaient les saintes gens que Iahveh s'était consacrées dès l'exode, et, bien qu'ils ne fussent pas effectivement des prêtres, ils étaient ceux à qui la Loi avait dit :

— Vous serez un royaume de prêtres (1).

Se substituant à une aristocratie dégénérée et haïe,

(1) *Exode*, XIX, 6.

les Pharisiens étaient, en réalité, la tête du peuple juif. Ils occupaient, moralement, la place de l'ancienne aristocratie cléricale des temps d'Esdras et du Deutéronome. Ils avaient hérité ses anciennes vertus, son patriotisme, son intransigeance nationaliste; mais ils n'eurent point sa grandeur; étant, non point des créateurs, mais des continuateurs, ils eurent la superstition de l'observance. La tradition qui n'est pas vivifiée par une lente évolution se dessèche; la législation issue du plus ardent besoin de vivre devient, dès qu'elle s'immobilise, une tyrannie; les héritiers des terribles patriotes du quatrième siècle sont de tracassiers formalistes. Mais l'obstination est restée, cette vieille vertu juive, qui tient lieu, à ces hommes, de toutes qualités.

Saducéens et Pharisiens composaient, au commencement du premier siècle de notre ère, le monde juif officiel; au-dessous d'eux était le peuple, masse très pauvre et très fanatique; très pauvre, ou plutôt ne possédant rien, vivant au jour le jour, prête aux besognes sordides quand la faim parlait trop haut, ennemie du travail en tout autre temps, habile seulement à suivre, à travers le farniente des longues journées torrides, son vieux rêve messianique. Très fanatique aussi, enfiévrée par les promesses des apocalypses, ivre d'ambitions secrètes et de colères rentrées, se considérant comme seule héritière d'Israël, elle se consumait dans la rage muette d'attendre depuis si longtemps son jour.

La classe populaire avait une extrême gauche. Flavius Josèphe, historiographe de la Judée bien pen-

sante et courtisan des empereurs flaviens, décrit sous les plus noires couleurs la dernière classe de la société juive. C'était, dit-il, un ramassis de brigands, de mendiants, de voleurs, d'aventuriers, d'assassins, tous fauteurs de désordre. Les soi-disant brigands de Josèphe s'appelaient les Zélotes ou Sicaires; poussant le fanatisme à ses dernières conséquences, ils se donnèrent un jour pour mission, paraît-il, de poignarder tout Juif qui enfreignait la Loi.

Enfin, en dehors de ce monde d'agités, il convient de mentionner les Esséniens ou Essètes, sortes de rêveurs dévôts, d'illuminés, vivant dans la prière et menant la vie ascétique.

Telle était, au premier siècle, avec son extrême droite d'aristocrates saducéens restés Juifs d'extérieur mais justement suspects aux rigoristes et devenus les alliés des procurateurs romains, avec sa droite de Pharisiens conservateurs, sa gauche de fanatiques misérables, son coin d'excentriques Esséniens et son extrême gauche de Zélotes intransigeants, telle était cette société juive que les doctrines d'Hillel et de Shammaï venaient de diviser en deux partis, en deux camps irréconciliables.

Hillel et Shammaï furent des docteurs jérusalémites de l'époque hérodienne, que la tradition montre adonnés à l'interprétation de la loi mosaïque; bienveillant, indulgent et doux, Hillel aurait été partisan de l'interprétation large; Shammaï, partisan de l'interprétation étroite, est l'homme sombre, inflexible et violent. Une anecdote les peint. Un païen dit un jour

à Shammaï qu'il se convertirait au judaïsme, s'il lui apprenait la Loi entière pendant le temps qu'il se tiendrait debout sur un pied. Pour réponse, Shammaï saisit un bâton. A la même demande Hillel répondit :

— Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit : voilà toute la Loi.

Au milieu des passions exaspérées de l'époque, le Talmud ne veut pas qu'ils se soient occupés d'autre chose que d'exégèse et de casuistique. Mais le Talmud ignore l'histoire ; et son silence sur le rôle politique des deux grands docteurs ne prouve rien. Leur renommée donnerait plutôt à croire qu'ils eurent une influence sur les événements de leur temps. Et quel homme, à une pareille époque, aurait pu s'isoler, au cœur du pays juif, dans le jeu des controverses scolastiques ? Si les documents nous manquent sur le rôle politique d'Hillel, la tradition rapporte que Shammaï inspira les Zélotes. Qu'Hillel ait inspiré le parti contraire, les vraisemblances l'indiquent ; les Pharisiens qui déconseillèrent plus tard la révolte contre Rome n'étaient-ils pas des disciples d'Hillel ?

D'ailleurs, interpréter la Loi, n'était-ce pas interpréter le judaïsme ? Il s'agissait, selon le Talmud, d'interpréter les lois mosaïques ; les lois mosaïques, oui ; mais aussi les prophètes, et les psaumes, et les apocalypses, c'est-à-dire cette vaste série de livres, déjà devenus, aux environs de l'an un, livres sacrés, où s'était exprimé le développement de l'âme juive. Interpréter la tradition judaïque, n'était-ce pas, né-

cessairement, conclure à un programme politique?

Quelle était donc, au premier siècle, la tradition du judaïsme?

L'ardent nationalisme des fondateurs de l'état juif, à l'époque d'Esdras, avait exprimé par le culte du dieu national Iahveh le patriotisme farouche qui était la condition de leur existence; et cette conception primitive avait marqué sa voie au judaïsme. Les antiques moshlim qui, au quatrième siècle, composèrent peu à peu les livres de Moïse, à force d'identifier le dieu Iahveh avec la patrie juive, à force de répéter qu'Israël (nous savons pourquoi ils dirent Israël) était le peuple de Iahveh, comme Iahveh le dieu d'Israël, se persuadèrent qu'entre Iahveh et les Juifs un pacte était intervenu, que Iahveh avait promis aux Juifs la libre et paisible jouissance de leur terre moyennant l'observation de sa loi.

En dépit des Ptolémées et des Séleucides tour à tour maîtres de la Judée, les prophètes avaient renchéri sur le pacte. Par un coup de génie, à l'heure où la misère se faisait plus désespérante, à l'heure où la promesse divine semblait près de faillir, les deux Isaïe l'avaient élargie jusqu'à annoncer que Iahveh ne promettait pas seulement la jouissance paisible et glorieuse de la Palestine, mais la domination du monde.

L'âme atroce des chantres des psaumes s'était réconfortée dans la promesse; enfin, comme de nouveau les démentis à tant d'ambitions se multipliaient, les apocalypses, avec le livre de Daniel, étaient apparues. Dans les apocalypses, il n'y a plus de conditions; l'évé-

nement final, le monde soumis, la terre possédée, Jérusalem glorifiée, est annoncé positivement, à une échéance fixe, avec toutes ses circonstances; le Juif n'a plus qu'à attendre dans l'accomplissement dévot des œuvres de la Loi, mais dans la persévérance d'une foi invincible; le jour où, du haut du ciel, le Messie apparaîtra, au milieu des nuages entrouverts, dans la fulguration des tonnerres et des Keroubim, l'œuvre s'accomplira, et les Juifs recevront de ses mains, sans coup férir, parmi leurs ennemis exterminés ou soumis, leur héritage.

Telle était l'attente du peuple juif, lorsque les Romains s'emparèrent de la Palestine.

Une fois de plus, l'accomplissement des promesses était retardé; une fois de plus, la réalité donnait aux espérances un implacable démenti.

Ajoutons que les Romains étaient des maîtres beaucoup plus durs que n'avaient été les Syriens ou les Egyptiens. Et puis, tandis que les Egyptiens et les Syriens avaient laissé les Juifs se gouverner eux-mêmes sous leur suzeraineté, Rome imposait, rois ou procurateurs, des chefs abhorrés. Car les Romains, si tolérants envers les peuples qu'ils gouvernaient, avaient fini par se lasser du fanatisme juif; à sujets ingouvernables, gouvernement tyrannique.

Les espérances des Juifs sombraient dans un abîme de calamités qu'ils n'avaient jamais connues.

Alors se formèrent les deux grands partis de la dernière époque du peuple juif. Il y eut le parti de ceux qui s'exaspérèrent et le parti de ceux qui ne

désespérèrent pas. Il y eut, avec Hillel et Shammaï, deux interprétations de la loi judaïque.

Hillel interpréta :

— Suivre l'exemple de nos pères. Patienter. Se confier aux promesses divines. S'en remettre à Dieu. Attendre. Et tout attendre de lui. Ne rien attendre de soi. Observer les ordonnances. Croire et espérer.

Shammaï interpréta :

— Résister à l'oppresseur. N'obéir qu'à Dieu. Refuser la soumission à l'impie.

Shammaï fut le chef de ceux qui, un jour, se trouvèrent las de souffrir, las d'attendre, las de courber la tête. Mais il rompait la tradition judaïque ; Hillel seul lui demeurait fidèle. Quand ils se révoltèrent contre les Romains, les Juifs se révoltèrent en même temps contre leur passé, leurs livres et leur dieu; ils cessèrent d'être « les pieux » ; par contre, ils devinrent des héros. Pourtant, en les précipitant dans la révolte, le désespoir de ces hommes resta empreint de judaïsme ; on ne renonce pas entièrement à des croyances quatre fois séculaires. Révoltés, les Juifs continuèrent à attendre le Messie qui leur donnerait la victoire; mais, dès qu'ils ne consentaient plus à l'attendre dans la pénitence et la prière, la promesse du grand secours et l'espérance d'une victoire magnifique devenaient une force de plus pour les soutenir dans le combat.

Le parti de la révolte s'était formé sourdement pendant le long règne d'Hérode. Lorsqu'il se manifesta au grand jour, à l'époque des procurateurs, il

comprenait une part notable des Pharisiens, les violents à la façon de Shammaï, ceux que la colère jette hors de leur voie ; mais il fut surtout composé d'hommes du peuple et engloba toute l'extrême gauche des Zélotes.

Le parti de la soumission eut des adeptes jusqu'au dernier jour. Il comprit tous les Saducéens ; ces aristocrates riches et jouisseurs n'espéraient plus grand chose des promesses de Iahveh ; mais la domination romaine leur assurait la vie paisible et heureuse. La majeure part des Pharisiens formaient le noyau du parti ; disciples d'Hillel, ils étaient les hommes de la tradition. Il est certain qu'une fraction importante du bas peuple accepta également la soumission, quitte à se lasser peu à peu et à passer au parti opposé.

Hillel et Shammaï ne devaient pas être les chefs des partis qu'ils avaient inspirés ; tous deux étaient morts lorsque commença l'ère de troubles, de violences et de folie qui conduisit Jérusalem à sa ruine. La scène va maintenant être occupée par une série d'agitateurs, les uns ressortissant à l'école d'Hillel, les autres à l'école de Shammaï, et dont les principaux furent, d'un côté, Jean-Baptiste, Jésus de Nazareth, Theudas, et, de l'autre, Jude le Gaulonite, ses fils et les insurgés de l'an 66.

§ 2.

RENAISSANCE DU PROPHÉTISME

On se rappelle ce qu'avaient été les prophètes au cours des siècles précédents. Dans l'ancien Israël, comme à l'époque d'Esdras, comme à toute époque de l'histoire des peuples de l'Orient, nous avons trouvé des sorciers, sortes de derviches tournants et hurlants, qui disaient la bonne aventure, guérissaient les bêtes et les gens et erraient, craints et vénérés, à travers les campagnes et les bourgades palestiniennes. On imaginait que l'esprit de Iahveh animait ces pauvres fous: et on les nommait, du nom dont les peuples simples nomment partout leurs semblables, des hommes de Dieu. Par un artifice littéraire de la plus féconde invention, les écrivains de la fin du quatrième et du troisième siècle, avaient attribué leurs discours et leurs odes dogmatiques à d'anciens hommes de Dieu légendaires, Osée, Amos, Jérémie, Ezéchiel, Isaïe; et tandis que l'on voyait toujours, au troisième siècle, autour de soi, dans les bourgades et les campagnes, errer ces rebouteurs farouches que marquait le sceau de la folie sacrée, on répétait les hymnes, les vociférations, les épopées, les « prophéties », que l'on attribuait aux ancêtres de ces malheureux et que Iahveh aurait dictées.

Au second siècle, rien n'avait changé; l'auteur du livre de Daniel avait, comme les auteurs des livres de

Jérémie et d'Isaïe, idéalisé la sombre figure du devin populaire pour en faire le prophète Daniel. Après Daniel, quelques auteurs d'apocalypses avaient continué la tradition. Mais l'inspiration faiblissait; d'ailleurs, un canon de livres sacrés s'était constitué; et il devenait plus difficile de faire accepter de nouveaux prophètes. Les hommes de Dieu continuaient à pulluler en Judée, comme dans tout l'Orient; il y avait toujours des sorciers; il n'y avait plus de prophètes en Israël.

Nous voici au commencement du premier siècle de notre ère. Les anciens livres prophétiques sont le breuvage dont s'enivre l'impatience du peuple juif. A cette date, nul ne doute, en Judée et dans les colonies juives, que Jérémie, Isaïe, Ezéchiel, Daniel aient existé et qu'ils aient, au temps des anciens royaumes et de la Déportation, écrit les pages, accompli les actions que leurs livres leur attribuent; et l'on déplore qu'ils n'aient pas eu de successeurs et que, depuis si longtemps, la voix du prophétisme se soit tue. Le culte ardent des anciens livres prophétiques suscita ainsi, sous la pression des événements, des émules réels aux prophètes fictifs. En quelques-uns de ces cerveaux fanatisés l'ambition ne devait-elle pas passer, de reprendre la grande œuvre des anciens tribuns ? L'on imagine aisément que, parmi ces Juifs hallucinés de misères et d'ambitions, plus d'un rêvèrent, dans leur extase, dans leurs rages, de se dresser à leur tour, tels qu'un Jérémie, sous l'inspiration de Iahveh. Mais, au premier siècle, l'impatience, la colère et le désespoir étaient

ırdents pour s'exprimer seulement par le livre ; ıit plus que la parole, il fallait l'œuvre agissante lie et des Jérémie. Du milieu de ces hommes de qui continuaient à errer misérablement en Pa-ɛ, de ces pâles vagabonds, devins et guérisseurs, ɪrtaient toujours au front la folie, marque sacrée ıveh, devaient nécessairement surgir les hommes ɛxhausseraient au rôle effectif de prophètes.

si, au commencement du premier siècle, pour la ère fois dans l'histoire, le personnage que la fic-es écrivains du quatrième et du troisième siècle imaginé, se trouva réalisé ; parmi les humbles teurs et diseurs de bonne aventure de la Pales-les hommes parlèrent au nom de Iahveh, prê-ıt et agirent. Ce qu'une invention littéraire avait un Elie ou d'un Jérémie, un Jean-Baptiste le fut nent. Le rôle qu'on avait imaginé pour un Elisée ur un Isaïc, un Jésus de Nazareth le joua. Il y ıfin, en Israël, autrement que littérairement, des ètes.

on veut concevoir la vie d'un Jean-Baptiste, d'un de Nazareth, d'un Theudas, qu'on se repré-donc des thaumaturges, guérisseurs d'hommes bêtes, errant de bourgade en bourgade, vivant ɛndicité et de maraude, entourés d'une bande ytes recrutés dans les basses classes de la société, ɛrçant la divination en même temps qu'ils sont seurs. Esprits illuminés et qui se croient en rap-vec leur dieu, ils se disent ses porte-parole, -dire qu'ils s'intitulent prophètes, au même titre

qu'ils imaginent la chose pour les grands prophètes classiques, Elie et Elisée, Jérémie, Ezéchiel et Isaïe, leurs modèles.

Mais, à une époque où le judaïsme est triomphant dans toute la Palestine (sauf en quelques pays dissidents, comme Samarie qui venait de recouvrer une semi-indépendance), on ne s'étonnera pas de voir, parmi ces nouveaux prophètes, d'autres hommes que des Jérusalémites. Le pays de Jean-Baptiste est problématique ; Theudas était vraisemblablement Jérusalémite ; Jésus de Nazareth était Galiléen... On a discuté à perte de vue si Jésus de Nazareth était Juif. L'affaire est sans intérêt ; ou, plutôt, elle est très simple. Tous ces hommes, Jean-Baptiste, Jésus de Nazareth, Theudas et ceux dont l'histoire n'a pas conservé les noms, tous étaient si profondément judaïsants qu'il faut dire qu'ils étaient Juifs.

La question de race est insoluble. Il est hors de doute que de grands mélanges de populations s'étaient produits en Galilée ; mais ne s'en était-il pas produit d'aussi grands en Judée même ? La race est quelque chose de fuyant, d'insaisissable ; la tradition seule compte. Depuis trois siècles peut-être, et certainement depuis les premiers Machabées, c'est-à-dire depuis un siècle et demi, la Galilée était judaïsée. Les Galiléens, au premier siècle, pratiquaient le judaïsme, ils vivaient de la vie juive ; ils participaient, sans restriction, de l'âme juive ; ils étaient Juifs (1).

(1) Voir appendice VII.

s des couches inférieures de la société, les nou-
prophètes demeurèrent, ainsi que leurs modè-
ntransigeants démagogues. Comme eux, ils sont
nent orthodoxes; comme eux, ils sont enfiévrés
aine des goïm; comme eux, ils sont hostiles au
acerdoce ; comme eux, ils restent les impitoya-
nnemis de la richesse et du pouvoir.
uelle mission se donnent-ils ? La même, sous
constances nouvelles et avec les visées apocalyp-
en plus, que s'étaient donnée, en leur temps,
ophètes classiques ; c'est-à-dire qu'ils vont pro-
les promesses et les menaces de Iahveh, annon-
prochaine libération d'Israël et l'avènement im-
t du jugement de Iahveh. Ils sont, en deux mots,
écurseurs du Messie. Le Messie attendu devait
on plus un homme, mais un ange ; qu'un Juif
, à cette époque, se dire ou être dit Messie, la
est inimaginable.
re les deux camps, celui d'Hillel et celui de Sham-
qui se partagent la Judée, l'un tout prêt à en
r aux armes, l'autre exhortant à la patience,
omentant la révolte, l'autre promettant l'inter-
n divine, les prophètes agitateurs sont disciples
el. Leur rôle n'est pas de prêcher la guerre sainte,
l'annoncer la prochaine venue du libérateur. Pru-
en face des Romains, ils évitent les paroles com-
ettantes. Mais la force des choses les entraîne
de leur voie; on ne proclame pas impunément,
i des populations surexcitées, les grandes espé-
s de la revanche ; nécessairement, les cœurs

s'exaltent ; des troubles éclatent ; non pas des révo tes ; des échauffourées ; quelquefois des demi-séd tions. Mais cela suffit ; l'autorité romaine est implac ble ; Rome permet tout, sauf le désordre ; aux idé de révolte elle entend opposer des exemples terribles ce n'est pas de la colère, c'est une politique. A la pr mière bagarre, le procurateur prononce l'arrêt de mor

D'autres fois, eux-mêmes, les malheureux agit teurs perdent la tête et tentent la chance d'un coup d force; après avoir suivi les préceptes d'Hillel, ils pa sent un beau jour au parti de la violence ; ils sont d lors confondus avec les insurgés tels que Jude le Ga lonite ; et l'autorité romaine, qui n'a pas épargné l simples fauteurs de troubles, se gardera d'épargne les séditieux. Aucun de ces nouveaux prophètes ne fin autrement que sous l'épée ou sur la croix.

Disons quelques mots des principaux d'entre eu

§ 3.

LES AGITATEURS JUIFS DE L'AN I A L'AN 66

JEAN-BAPTISTE. — Nos sources sont Flavius Jos phe (1) et les légendes évangéliques ultérieures.

Selon Josèphe, Jean, surnommé le Baptiste, homm de grande piété, exhortait les Juifs à s'abstenir de tou

(1) *Antiquités judaïques*, XVIII, 7.

péché et à recevoir le baptême. Josèphe, décidé qu'il était à ne pas parler du messianisme, n'en dit pas plus. Les légendes ultérieures ne laissent pas douter que Jean ait annoncé le prochain avènement du règne de Iahveh. Peut-être fut-il Essénien. Il avait, dit Josèphe, beaucoup de partisans. L'autorité hérodienne, qui subsistait près du Jourdain et qui s'appuyait sur l'autorité romaine, craignit quelque sédition ; elle fit interner Jean à Machéra et le fit décapiter.

Jésus de Nazareth. — Nos sources sont le témoignage de saint Paul dans ses lettres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains (années 56-58), les légendes évangéliques et quelques lignes des écrivains païens du second siècle.

Au premier abord, l'existence de Jésus semble douteuse. L'historien juif Flavius Josèphe, qui écrivit cinquante ans après la date de sa mort, est muet sur son compte ; ou, plutôt, son œuvre ne le mentionne qu'en un passage unanimement reconnu comme interpolé (1). Le grand Juif d'Alexandrie, Philon, qui naquit vingt ans avant Jésus et mourut vingt ans après lui et qui fut l'homme le plus éclairé de son temps en Orient, l'ignora. Le Talmud n'a pas un trait authentique sur lui. Aucun historien latin ou grec du premier siècle ne le connut ; aucun texte officiel contemporain ne subsiste qui signale son existence. Quant aux Evangiles, ce sont des œuvres dogmatiques, et

(1) *Antiquités judaïques*, XVIII, 4.

non des œuvres historiques ; les plus anciens d'entre eux datent, d'ailleurs, de la fin du premier siècle.

Par contre, le silence de Josèphe est peut-être le résultat de la suppression, par des mains chrétiennes, de lignes analogues à celles consacrées aux autres agitateurs, tenues conséquemment pour blasphématoires et qu'aurait remplacées le passage interpolé. On admettrait difficilement, d'autre part, que les légendes évangéliques, quelque dogmatiques et quelque tardives qu'elles soient, n'aient pas un point de départ historique. Enfin, que les textes grecs et latins ignorent Jésus, la chose s'explique si sa carrière a été aussi humble que celle des obscurs agitateurs qui pullulaient alors en Palestine.

La question resterait insoluble, si le témoignage de saint Paul ne se manifestait, à l'analyse, comme irrécusable et n'établissait avec certitude l'existence du prophète nazaréen. Les renseignements biographiques fournis par saint Paul sont malheureusement des plus minimes, et l'étude critique des différentes sources ne permet guère à l'histoire de retenir d'autres indications que celles-ci, savoir : que Jésus naquit en Galilée, qu'il y joua le rôle de prophète dans les mêmes conditions que les autres agitateurs juifs ses contemporains, qu'il se laissa entraîner finalement à l'échauffourée (entrée à Jérusalem et envahissement du temple) qui le fit arrêter, et qu'il fut, de ce chef, condamné au supplice de la croix par l'autorité romaine (et non par l'autorité juive) sous la procurature de Ponce Pilate.

THEUDAS. — Consulter Josèphe (1).

Theudas, l'an 47, pendant que Cuspius Fadus était procurateur de la Judée, persuada à une grande multitude de le suivre jusqu'au Jourdain, en l'attente de l'avènement tout proche du règne de Iahveh.

Fadus envoya une troupe de cavalerie. Theudas fut pris, décapité, et sa tête fut rapportée à Jérusalem.

QUELQUES AUTRES AGITATEURS. — Qu'il y eut un grand nombre d'autres agitateurs, le fait n'est pas douteux. L'histoire a retenu les noms des trois personnages qui peuvent passer pour les prototypes des autres et dont nous venons de dire à peu près tout ce que l'on sait certainement.

Josèphe parle de nombreux « enchanteurs », qui, trompant le peuple sous le prétexte de la religion, le menaient dans les solitudes en lui promettant que Dieu leur ferait voir par des miracles qu'il voulait les affranchir de la servitude. Le procurateur Félix, considérant ces réunions comme un commencement de révolte, envoya contre eux des soldats qui en tuèrent un grand nombre (2).

Un prophète venu d'Egypte entraîne une quantité de Juifs sur la montagne des Oliviers, leur assurant de faire tomber à sa voix les murs de Jérusalem. Félix en tua quatre cents, en fit prisonnier deux cents ; mais l'Egyptien s'échappa (3).

(1) *Antiquités judaïques*, xx, 2.
(2) *Guerre des Juifs*, II, 23, et *Antiquités judaïques*, xx, 6.
(3) *Ibidem*.

Un « imposteur », qui faisait profession de thaumaturgie, emmène une foule de gens dans le désert en leur promettant de les délivrer de toutes sortes de maux. Festus, successeur de Félix, les disperse (1).

Leur carrière est à tous la même, qu'il s'agisse de ceux dont l'histoire a oublié les noms ou de ceux dont les noms ont survécu, comme Jean-Baptiste, Jésus, Theudas. Disciples d'Hillel, et non de Shammaï, ils entendent prêcher pacifiquement la proche venue de l'ère messianique, tel Elie, tel Elisée, tel Jérémie, tel Isaïe, et exhorter le peuple à se préparer au grand événement. Mais l'agitation produit ses effets; la force des choses fait que les troubles naissent; un beau jour, qu'ils le veuillent ou qu'ils soient entraînés, l'échauffourée éclate. L'un, Jésus, fait une entrée sensationnelle à Jérusalem au moment de la pâque, et, avec sa bande, envahit le temple; l'autre, un anonyme, occupe le mont des Oliviers. Aussitôt, l'autorité romaine intervient, et, si le prophète n'est pas tué dans la bagarre, c'est la croix.

Quelles traces ces agitateurs d'un jour laissaient-ils derrière eux? Une fois l'échauffourée vaincue, l'agitateur égorgé ou crucifié, le gros des disciples se dispersait, mais quelques-uns demeuraient fidèles à la mémoire du maître. Flavius Josèphe parle constamment des disciples d'un tel et d'un tel; les livres juifs ne nomment personne sans mentionner quel avait été son maître. Nous ignorons, à vrai dire, si des disci-

(1) *Antiquités judaïques*, xx, 7.

ples survécurent à Theudas; mais nous savons que Jean-Baptiste et que Jésus en gardèrent après leur exécution. Humbles partis, toutefois, condamnés à disparaître rapidement. Pourquoi auraient-ils duré? Aucun d'eux n'avait été vivifié par un maître génial; Jésus avait recommencé Jean-Baptiste; un anonyme continuait Jésus; Theudas suivait.

Le grand homme, le Juif puissant et terrible qui rénova le judaïsme, saint Paul, seul, devait concevoir l'idée nouvelle capable de bouleverser le monde. Nous étudierons plus tard comment une légende qui se répandit sur le compte de Jésus de Nazareth après sa mort fut l'œuf de ce Christophe Colomb. Jésus de Nazareth, après sa mort, passa, parmi quelques disciples qu'il laissa, pour avoir été vu ressuscité. Au milieu des agitations avortées des Theudas, des Jean et de tant d'autres malheureux, quel hasard fit que ce fut Jésus de Nazareth plutôt qu'un autre? Dans une époque aussi horriblement troublée, cette merveille aurait prolongé de quelques années à peine une secte condamnée à périr après les autres, si, dans la croix et la résurrection, l'ardent génie de saint Paul n'avait vu se symboliser et n'avait su exprimer le formidable mouvement d'idées qui sourdement grouillait au fond de lui.

Cependant, autour des prophètes disciples d'Hillel, il y avait les révoltés, disciples de Shammaï.

Flavius Josèphe sait distinguer les uns des autres. « Tandis que les brigands, dit-il, remplissaient Jérusalem de meurtres, les enchanteurs séduisaient le

peuple (1). » « Les uns, dit-il ailleurs, étaient des impies et des perturbateurs du repos public qui trompaient le peuple sous prétexte de religion ; les autres, des meurtriers qui répandaient le sang humain (2). » Chaque jour, en effet, la colère grandissait en Judée ; on désapprenait davantage la vieille patience judaïque.

Dès l'an 4, Jude le Gaulonite et Sadoc avaient refusé obéissance à Rome et pris les armes. Ensuite, et pour ne citer que les principaux épisodes de cette histoire, il y eut l'affaire des étendards. Ponce Pilate avait fait placer l'image de César Tibère sur les étendards jérusalémites. C'était une atteinte sacrilège aux lois mosaïques. Les Juifs se précipitèrent à Césarée, où siégeait le procurateur, avec de si menaçantes prières que celui-ci céda.

Ponce Pilate ayant employé l'argent du temple à des travaux publics, une autre sédition éclata, que, cette fois, il noya dans le sang.

Caligula veut faire placer son image dans le temple; même mouvement populaire qu'au moment des étendards.

Plus tard, deux fils de Jude le Gaulonite, Jacob et Siméon, entraînent les Zélotes à une nouvelle insurrection. Pris, ils subissent le châtiment des révoltés, ils sont crucifiés.

Les années qui précèdent la grande insurrection sont de plus en plus remplies de désordres : actes de

(1) *Antiquités judaïques*, xx, 6.
(2) *Guerre des Juifs*, II, 23.

fanatisme effroyable de la part des Juifs de plus en plus exaspérés ; répression de plus en plus sévère des Romains. Une si grande terreur, dit Flavius Josèphe, régnait à Jérusalem que l'on ne s'y croyait pas en moindre péril qu'au milieu de la guerre la plus sanglante (1).

Dans les autres villes de la Judée, des séditions éclatent entre Juifs et païens, que suivent d'abominables massacres. La plus farouche intolérance règne dans les milieux jérusalémites ; dès qu'ils ne peuvent persécuter autrui, les Juifs crient eux-mêmes à la persécution. Race élue de Iahveh, ils ont droit sur les païens, et les païens n'ont pas de droit sur eux. Le fanatisme judaïque donnait ainsi l'exemple à ces églises pour qui la liberté se définit le droit au privilège, et qui sont persécutées dès qu'elles ne peuvent opprimer leurs adversaires.

Un jour, à Jérusalem, les chefs du parti de la résistance décident que les sacrifices offerts au temple par les païens doivent être rejetés, et ils refusent les victimes offertes au nom de l'empereur. Les hommes de l'autre parti, saducéens et pharisiens, essaient de faire revenir les factieux sur leur résolution ; ils comprennent le péril qui menace la ville ; inutilement ; les factieux, se fiant en leur grand nombre, ne respirent que la révolte (2).

Le milieu du premier siècle marque, en Judée, une des époques les plus troublées de l'histoire ; un vent

(1) *Guerre des Juifs*, II, 23.
(2) *Guerre des Juifs*, II, 30.

de folie furieuse souffle au-dessus de Jérusalem; mais la passion nationale ne cesse pas un instant de revêtir la forme de la passion religieuse; la religion, chez les Juifs, est, jusqu'à la fin, la formule du nationalisme.

Les grandes fêtes qui se célèbrent chaque année à Jérusalem sont toujours l'occasion de troubles. Jérusalem n'est pas une capitale orientale; elle est une ville sainte; on ne pourrait la comparer mieux qu'à la Mecque aujourd'hui. La loi mosaïque a ordonné, pour chacune desgrandes fêtes, que les Juifs viennent au temple, au temple unique de Jérusalem, se présenter devant leur dieu.

> Trois fois l'an tout mâle d'entre vous paraîtra devant la face de Iahveh, votre dieu, dans le lieu qu'il aura choisi: à la fête des Pains sans levain, à la fête des Semaines et à la fête des Feuillées (1).

La loi, jadis faite pour un pays qui comprenait Jérusalem et sa banlieue, reste la loi d'un pays qui comprend la Palestine, sans parler des colonies répandues en tous lieux. Le judaïsme, en effet, se maintient, avec toutes ses ordonnances; il ne renonce à aucun verset de sa Thora; il sait que les devoirs qu'il continue à s'imposer sont des forces qu'il se conserve. Et, à chacune des trois grandes fêtes, d'immenses pèlerinages, où la vie nationale se perpétue sous les espèces de la communion religieuse, se rencontrent dans la ville sainte.

(1) *Deutéronome*, XVI, 16.

Jérusalem, en temps ordinaire, a cent mille âmes ; au moment des fêtes, les pèlerins lui font une population d'un million de têtes exaltées, de cœurs convulsés, de bouches hurlantes. Tout cela s'agite au pied du temple, centre du monde, maison de Iahveh. Les cohortes romaines veillent ; mais les colères autour d'elles grouillent, les fièvres s'attisent ; on ne se rend pas un compte exact de la puissance romaine ; les prophètes prêchent du haut des marches ; les Zélotes se glissent, leur poignard à la main, à travers la foule ; et l'on se redit les promesses inoubliables de Iahveh.

... Mais ces promesses, les affronts vengés, le monde conquis, le judaïsme triomphant depuis l'Euphrate jusqu'aux portes de l'Occident, ces promesses, elles ne doivent s'accomplir que par l'œuvre de Iahveh seul agissant, que par son Messie apparu au haut des cieux dans un cortège de Keroubim. Pour oublier la vieille parole : « Ce n'est pas en ton arc que tu te confieras, ce n'est pas par ton épée que tu vaincras... », pour suivre Shammaï plutôt qu'Hillel, les Juifs de Jérusalem ont condamné Jérusalem. La révolte de l'an 66 aboutit, l'an 70, à la ruine de la ville et de la Judée. En répondant face à face, par la guerre ouverte, à la puissance romaine, les Juifs de Jérusalem auraient, avec Jérusalem, perdu le judaïsme, s'il n'avait été sauvé par les hommes de la guerre souterraine, par les Juifs humbles et patients de la Dispersion.

CHAPITRE IV

L'INVASION

NOTES SUR LA DISPERSION

§ 1.

Lorsque, en l'an 70 de notre ère, après l'un des plus terribles sièges que connaisse l'histoire, l'empereur Titus prit d'assaut Jérusalem, incendia le temple, détruisit la ville et mit fin aux destinées politiques du peuple juif, le judaïsme florissait à travers presque toute l'étendue du monde gréco-romain.

L'expansion des Juifs à travers le monde gréco-romain se nomme la Dispersion ; les Grecs dirent la Diaspora. Nous avons rencontré maintes fois, au cours de cette étude, des épisodes de la Dispersion; il semble utile d'en donner, avant de terminer, un exposé général.

Pour raconter l'histoire de la Dispersion, il faudrait remonter au temps des anciens royaumes hébreux, lorsque les habitants de Samarie, en 721, et ceux de Jérusalem, en 599 et en 588, furent déportés par les rois d'Assour et de Babylone sur les rives du Tigre et

e l'Euphrate. Mais nous n'étudions ici que l'expansion es Juifs dans le monde gréco-romain, et il suffira de onsacrer quelques lignes aux exodes du huitième et u sixième siècle.

A l'époque des grands empires assyrien et babylo-ien, les conquêtes étaient toujours suivies de dépor-ations. Un Salmanasar, roi d'Assour, un Nabucho-onosor, roi de Babylone, s'abattait avec ses hordes rmées sur le royaume de Samarie, sur le royaume e Jérusalem; les campagnes étaient pillées, les villes taient mises à sac, et le vainqueur, en même temps u'il emportait les trésors des temples et des harems, mmenait, en d'immenses troupeaux, la meilleure artie des populations vaincues. On laissait, dans les ampagnes dévastées, parmi les ruines des villes émantelées, les humbles, les faibles, les impotents ; élite de la population, les soldats, les agriculteurs laient avec leurs chefs peupler de lointains terri-ires.

Les déportés samaritains se perdirent dans le chaos es peuples qui grouillaient autour du Tigre, et l'his-ire n'en a pas gardé la trace. Les déportés jérusa-mites, au contraire, conservèrent en Babylonie, sinon ur indépendance, au moins leur nationalité et leurs outumes. La déportation babylonienne fut la première es colonies juives.

Nous savons que, contrairement à l'opinion tradi-onnelle, lorsque Cyrus, roi de Perse, s'empara de abylone, en 538, et permit aux peuples déportés de etourner dans leurs patries, un très petit nombre

de Juifs seulement quittèrent les rives de l'Euphrate pour revenir à Jérusalem. La reconstruction de Jérusalem, la reconstitution du petit état juif, l'œuvre de persévérance et de passion que l'on nomme la Restauration, fut accomplie par les fils des hommes demeurés autour des ruines de la ville.

Les Juifs de Babylonie restèrent en Babylonie; mais Jérusalem fut ou plutôt redevint pour eux la métropole, la ville sainte; quand le temple de Jérusalem fut reconstruit, le grand-prêtre garda sur ces lointains sujets sa suprématie, et, bien qu'ils eussent leur organisation particulière, les Juifs de l'Euphrate acceptèrent, au fur et à mesure qu'elles étaient promulguées, les lois que les prêtres de Jérusalem édictaient au nom de Iahveh, leur dieu patron.

Des communications incessantes existaient entre l'Euphrate et Jérusalem. La route de l'Euphrate à Jérusalem ne va pas directement de l'est à l'ouest; la ligne droite qu'on tracerait de Jérusalem à Babylone traverserait le désert de Syrie, qui est impraticable; les caravanes, aujourd'hui encore, qui partent de Jérulem, montent droit au nord jusqu'à Damas; là, seulement, elles prennent le chemin de l'est; arrivées à l'Euphrate, elles descendent la rive du fleuve jusqu'à l'immense champ de ruines qui fut Babylone. La route ne comporte pas plus de trente jours de marche. Elle fut l'une des plus suivies de l'ancienne Asie; par elle, pénétra à Jérusalem ce babylonisme qui fut le bouillon de culture où l'âme juive commença à se développer; par elle, grâce à de perpétuels échanges

entre la colonie et la métropole, tandis que la métropole envoyait à la colonie l'esprit nationaliste qui était sa création propre, la colonie envoyait à Jérusalem la grande éducation babyloninne qui devait en déterminer la forme.

Pendant cinq siècles, les Juifs babyloniens continueront à servir fidèlement au temple de Jérusalem les dîmes prescrites par la loi mosaïque et à venir en pèlerinage à l'époque des grandes fêtes. Plus tard, lorsque la Judée aura été détruite par les légions romaines, lorsque les colonies juives du monde occidental seront en pleine voie d'hellénisation, la Babylonie demeurera un centre juif à l'abri des nouveautés dangereuses, et la floraison talmudique s'y épanouira en paix.

Le mouvement d'où le christianisme devait sortir se produisit, en effet, dans les colonies juives du monde occidental. On sait quel fut le développement du peuple juif à partir d'Esdras; mais il ne faut pas oublier que, pour s'être donné une âme farouche au point de rêver la conquête du monde, Jérusalem resta longtemps un humble état limité à une ville et à sa banlieue. L'expansion se fit d'abord en Palestine et commença, dès le lendemain de l'époque d'Esdras, au début du quatrième siècle. Les épisodes de cette émigration manquent à l'histoire; mais les plus anciens livres bibliques démontrent l'établissement d'un certain nombre de familles juives hors des limites de l'état de Jérusalem. Et, presque aussitôt, l'exode hors de la Palestine commença.

Au milieu du quatrième siècle, vers l'an 350, peu de temps avant la destruction de la monarchie persane, la déportation fit encore une fois son œuvre. Les Phéniciens s'étant révoltés contre l'empereur persan Artaxerxès Ochus, les Juifs se soulevèrent également; à l'exemple de ses devanciers assyriens et babyloniens, le Perse, vainqueur, expédia en Egypte et en Hyrcanie une multitude de vaincus.

Quelques années plus tard, Alexandre le Grand conquérait le monde asiatique occidental. Il voulait constituer, sous l'hégémonie hellénique, un monde nouveau où s'amalgameraient les petits états que la suprématie persane avait laissés isolés. Après sa mort, ses successeurs, au milieu des guerres qu'ils se livrèrent sans fin, continuèrent son œuvre ; de nouvelles provinces avaient été formées, de nouvelles villes furent créées, et des populations mêlées furent amenées de tous côtés. Alexandrie, en Egypte, et Antioche, en Syrie, furent les principales de ces villes.

Il semble qu'Alexandrie et Antioche aient été en partie peuplées de Juifs. La tradition veut qu'Alexandre et ses successeurs aient tenu à honneur d'y amener, par la persuasion, des hommes de Judée. La vérité est qu'à cette époque les Juifs se répandirent, en plus grand nombre que jamais, dans la plupart des villes palestiniennes et syriennes et dans quelques villes égyptiennes. Le problème est de savoir en quelle mesure l'expansion juive de la fin du quatrième siècle fut l'œuvre de la déportation et l'œuvre de l'émigration volontaire.

Nous savons au milieu de quels effroyables malheurs se débattirent les Juifs pendant la dernière partie du quatrième siècle; peu après la révolte contre Artaxerxès Ochus et l'arrivée d'Alexandre, les guerres des successeurs d'Alexandre dévastent la Judée, cependant que des querelles intestines jettent les unes contre les autres Jérusalem, Samarie, Edom; c'est l'ère abominable que reflètent les premiers des prophètes.

Parmi les événements de cette époque terrible, le fait d'une prise d'assaut de Jérusalem, suivie d'une déportation, semble historique ; il est à peu près certain qu'en 320 Ptolémée Soter s'empara de Jérusalem par la force, après un siège, et qu'il envoya ses prisonniers en Egypte. Après la déportation sous Artaxerxès Ochus, la déportation sous Ptolémée Soter suffit à justifier les imprécations des prophètes; il est probable, cependant, qu'au cours de toutes ces guerres, des razzias emmenèrent encore, tant en Egypte qu'en Syrie, des troupes de prisonniers juifs. A la base même de l'expansion des Juifs autour de la Méditerranée, il est donc impossible de ne pas mettre l'enlèvement violent de familles juives à leurs foyers, par la force des armes, et leur relégation dans les villes égyptiennes et syriennes. Les prophètes nomment constamment les Juifs dispersés hors de Judée, des exilés; ne doutons pas que, parmi ces exilés, un grand nombre n'aient été les exilés de la violence.

Mais il y eut aussi les exilés volontaires. Au milieu des malheurs interminables qui assaillent la Judée pendant la seconde moitié du quatrième siècle, l'émi-

gration devait succéder à la déportation. De grandes masses de Juifs semblent, dès le règne de Ptolémée Soter, avoir émigré volontairement en Egypte aussi bien qu'en Syrie. Des inscriptions datant du milieu du troisième et du deuxième siècle établissent leur présence en Egypte.

La route qui menait de Babylone à Jérusalem se continuait jusqu'en Egypte, et, tandis que quelques-uns des hommes de Jérusalem allaient vers l'orient, d'autres allaient à Alexandrie. Du côté du nord, une autre route menait à Antioche et, de là, en Asie Mineure. Tous ces chemins étaient des voies ouvertes à l'émigration. Non loin de Jérusalem, les ports phéniciens attiraient également les pauvres Juifs qui ne trouvaient plus en Judée les moyens de vivre; Tyr, bientôt, regorgea de ces malheureux. De la seconde moitié du quatrième siècle date le grand départ des hommes de Jérusalem vers l'exil.

Qu'on n'imagine donc pas les Juifs de la Dispersion comme des pionniers allant propager le nom de Iahveh jusqu'aux confins de l'univers. Déportation et émigration, la contrainte brutale et la misère avaient pareillement fait leur œuvre, et les prophètes, à Jérusalem, pleurèrent unanimement les frères arrachés à leur cité; unanimement, ils chantèrent cette seule espérance et cette seule consolation, le retour des exilés.

Loin que les exilés revinssent vers la mère patrie, de nouveaux émigrants sans cesse l'abandonnaient. Croissez et multipliez, avait dit la Loi aux hommes de

érusalem ; et, plus que tout autre peuple, le peuple
uif croissait et multipliait. L'émigration maintenant
e répandait en Egypte, en Orient, en Syrie, en Asie
lineure, dans les îles grecques, plus loin encore. Au
ır et à mesure que nous avançons dans l'histoire, des
ocuments plus nombreux et plus précis nous mon-
ent l'expansion juive autour de la Méditerranée. Le
ouvement, commencé à la fin du quatrième siècle,
continue au troisième ; le désespoir des exilés, leurs
grets, leurs souffrances, les espérances et les pro-
esses de retour remplissent les deux Isaïe ; le troi-
ème siècle est le siècle de l'émigration, et le second
le sera pas moins.

L'exode se poursuivra sans relâche pendant la pé-
ode machabéenne et la période hérodienne. Au plus
rt des guerres machabéennes, la déportation fera
nouveau son œuvre ; Antiochus Epiphane et ses
ccesseurs enverront une partie de leurs prisonniers
ifs en Grèce, où ils s'établiront. Un siècle plus tard,
63, Pompée, après avoir pris d'assaut Jérusalem,
pédiera, dit Flavius Josèphe, cent mille esclaves
ifs en Italie. Mais l'émigration, plus encore que la
portation, continuera à peupler de Juifs les villes
bassin de la Médirarranée, et, chaque année, des
vires partiront des ports phéniciens, emportant
urs lugubres troupeaux humains.

§ 2.

Qu'allait-il advenir de tous ces déportés, de to ces émigrants? Devaient-ils, à mesure qu'ils se d versaient sur le sol étranger, se mêler aux populatio indigènes et, en les influençant sans doute, s'y fond insensiblement? Si cette assimilation s'était produi le judaïsme aurait disparu après la ruine de Jéru lem, et il n'y aurait pas eu de christianisme. Mais c ne se produisit pas; l'élément juif résista à tout n lange; jetés, à travers le monde gréco-romain, au s des villes les plus diverses, les Juifs y conservèr leur individualité. Leur règle fut de ne se mêler jam à des peuples qu'ils considéraient comme païe qu'ils méprisaient, et dont ils étaient méprisés à ca de leur humilité, qu'ils haïssaient, et dont ils étai haïs à cause de leur orgueil séparatiste. Et ils trou rent dans l'inlassable obstination de leur âme la fo nécessaire pour persister.

Dans la pire situation où pussent se rencontrer misérables émigrés, ils surent, en effet, ne rien sac fier de leur farouche nationalité; toujours group étroitement unis, occupant des quartiers distincts da les villes, ils opposèrent à toutes les tentatives d'e vahissement une muraille de fer; ils voulurent rest et ils restèrent, au milieu des populations étranger et hostiles, les hommes qu'ils avaient été dans le pays de Judée; ils maintinrent leurs coutumes, le

tement et leur religion, obtinrent des privilèges, ırdèrent leurs lois et demeurèrent Juifs.

Mais, s'ils avaient conservé leurs institutions et urs usages, ils n'avaient pas conservé leur langue. u premier siècle avant notre ère, le grec (et non pas latin, comme on pourrait le croire) était la langue niverselle du bassin de la Méditerranée. Peu à peu, s Juifs de la Dispersion avaient parlé grec, et la ible, événement considérable, fut traduite en grec. insi le judaïsme, puis le christianisme purent-ils se opager; ainsi, à Alexandrie, le judaïsme se rénova-l au contact de la culture hellénique; ainsi le seul andon que les Juifs de la Dispersion firent dans ır héritage national, l'abandon de la langue hébraï-ie, devait-il contribuer à leur développement.

La date de la traduction des Septante (ainsi nomme-on la traduction grecque de la Bible) est fortement ntroversée. Josèphe raconte que le « Livre de la i » fut traduit sous le règne et par l'ordre de Pto-mée Philadelphe, en 277, ce qui est inadmissible. En 7, il n'y avait pas encore de « Livre de la Loi »; il avait une série de morceaux séparés, non encore unis; les derniers maschal lévitiques étaient à peine hevés. La constitution du « Livre de la Loi » fut euvre du troisième siècle.

D'autre part, la traduction de la loi mosaïque fut treprise pour satisfaire aux besoins des Juifs Alexandrie, lorsque ceux-ci ne comprirent plus ébreu, et non pour obéir au caprice d'un Ptolémée. r, s'il est évident que les deux premières générations

des Juifs d'Alexandrie parlaient hébreu, il est extrêmement probable que la troisième l'entendait encore suffisamment pour n'avoir pas besoin d'une traduction. Les premiers essais de traduire quelques morceaux isolés ne purent être entrepris avant la fin du troisième siècle; la traduction fut continuée lentement et peu à peu, au fur et à mesure que le canon des livres sacrés se fixait à Jérusalem; et, de monument irremédiablement fermé aux populations occidentales, la Bible juive, en se faisant grecque, devint un instrument de propagande à travers le monde gréco-romain.

Grâce à leurs lois, à leurs coutumes, à leur religion qu'ils conservaient, grâce à la règle d'isolement qu'ils acceptaient ou plutôt qu'ils revendiquaient, grâce à leur haine des goïm et à la haine qu'ils inspiraient aux goïm, et malgré l'oubli de leur langue maternelle, ces émigrants, ces déportés, ces misérables exilés, partout et toujours, et de pères en fils, restaient Juifs. Leur nombre devait donc devenir considérable; aucune de ces colonies ne disparaissant, ne s'assimilant, ne se mêlant aux populations, leur importance devait nécessairement grandir sans cesse; peu à peu, le monde gréco-romain devait logiquement se remplir de Juifs... — En fut-il ainsi dans la réalité?

Ecoutons les témoignages.

Première moitié du second siècle. — Le livre d'*Esther*, le plus férocement, le plus sanguinairement judaïque des livres de la Bible, montre les Juifs répandus à travers tout le monde oriental, de l'Egypte

Perse et jusque dans les îles de la mer, et si nom-
ux, si puissants, si dangereux, qu'avec Aman le
nier antisémite apparaît dans l'histoire. Ainsi parle
an :

est un certain peuple, dispersé et séparé entre les peu-
dans toutes les provinces de l'empire, et ses lois diffè-
de celles de tous les peuples (1)...

t Aman ajoute :

s n'observent point les lois du roi, et il n'est point de
érêt du roi de les laisser faire.

e livre d'*Esther* n'est pas de l'histoire ; il importe
istorien par les situations qu'il implique, plus que
les événements qu'il raconte.
coutons la suite des témoignages.

ème époque (milieu du second siècle). — Le Juif
andrin qui écrivit sous le nom de la Sibylle s'ex-
ne ainsi :

oute terre et toute mer est remplie d'eux (2).

nvirons de l'an 1. — Nous franchissons un siècle
lemi ; nous voici à l'époque d'Auguste ; le monde
romain maintenant. Le témoignage est d'un écri-
païen, l'historien géographe Strabon :

s Juifs ont pénétré dans toutes les villes, et il n'est pas
e de trouver, dans le monde habité, un seul lieu qui n'ait
ce peuple et où il ne domine (3).

Esther, III, 8.
Oracles de la Sibylle, III, 271.
Strabon, cité par Josèphe, *Antiquités judaïques*, XIV, 12.

Milieu du premier siècle après J.-C. — Moins cinquante ans après Strabon, Philon, le plus célèbr le plus savant des Juifs alexandrins, rendait un n veau témoignage de l'envahissement du monde gré romain par ses compatriotes. Voici ses paroles :

Jérusalem est non seulement la métropole de la Ju mais de la plupart des contrées. Elle a envoyé, en effet, colonies dans les pays limitrophes, l'Egypte, la Phénicie Syrie, la Célé-Syrie, dans les pays plus éloignés, la P philie, la Cilicie, la plupart des états de l'Asie et jusq Bythinie, aux confins du Pont, en Europe, en Thessalie Béotie, en Macédoine, en Etolie, en Attique, à Argos Corinthe, dans les plus nombreuses et les plus belles par du Péloponèse ; et non seulement elle a couvert de ses é blissements le continent, mais aussi les principales î Eubée, Chypre, la Crète ; je passe sous silence les p au-delà de l'Euphrate, car tous, y compris Babylone et satrapies environnantes, ont, à part un petit nombre d'exc tions, des habitants juifs (1).

Texte extraordinairement important, que vérifi chaque jour les inscriptions nouvellement découvert

Fin du premier siècle. — Flavius Josèphe, écrivit dans les dernières années du premier siècle notre ère, fournit de nombreuses indications sur l'é de la Dispersion à son époque. En Syrie, les habita juifs sont en majorité ; à Antioche, ils ont une sy gogue splendide ; à Damas, ils sont plus de dix m et la plupart des femmes sont judaïsantes ; ils so établis en Mésopotamie, sur tout le littoral de l'A

(1) Philon, *Legatio ad Gaium*, lettre d'Agrippa à Caligula.

re, en Cyrénaïque. En Egypte, ils sont un million.
Nouveau Testament, enfin, n'est pas un moindre
, et les épîtres de saint Paul, notamment, sup-
l'existence de synagogues dans toutes les gran-
lles de l'empire.

e nous reste plus qu'à montrer Rome elle-même
ie par le judaïsme.

emble qu'il y ait eu des Juifs à Rome depuis le
I siècle avant notre ère; d'après l'écrivain Valère-
ne, en effet, le préteur Hispalus, en 139, aurait
sé des Juifs de la ville à cause de leur prosé-
e. Flavius Josèphe, avons-nous dit, raconte que
ée, en 63, expédia à Rome ses prisonniers en
u'esclaves. Mais le premier témoignage contem-
 de l'existence d'une colonie juive en Italie est
le Cicéron ; et ce témoignage est décisif.

éron plaide pour le proconsul Flaccus, accusé
tions en Syrie. Il en arrive à des sommes d'ar-
que les Juifs d'Asie Mineure avaient envoyées au
e de Jérusalem, suivant l'usage de leur religion,
 Flaccus aurait détournées. Alors il s'approche
bunal; il reproche à l'accusateur d'avoir fait plai-
affaire au milieu des degrés auréliens, en plein
,et non dans l'enceinte réservée aux affaires civi-
t d'avoir choisi ce lieu à cause de la foule des
qui devaient s'y trouver.

Tu sais, dit-il à l'accusateur, quel est leur nom-
eur union, leur pouvoir (1)...

icéron, *Pro Flacco*, 28.

Et il annonce qu'il va parler bas, de manière à n'ê entendu que des juges. Plus loin, il félicite son cli d'avoir osé braver ces Juifs qui troublent quelquef les assemblées publiques.

Ainsi, trois années à peine après que Pompée envoyé ses prisonniers juifs à Rome, Cicéron peut pa ler, non seulement du nombre, mais de l'union, ma du pouvoir des Juifs de Rome; et ils passent po redoutables, et ils sont capables d'inquiéter un pr consul. L'établissement des Juifs à Rome est une cho faite plus d'un demi-siècle avant l'ère chrétienne.

Cent ans plus tard, Sénèque, confirmant les témo gnages de Strabon et de Philon, résumera un fait hi toriquement connu de son temps en disant des Jui que « cette nation (la plus scélérate de toutes, ajo te-t-il) a si bien fait que ses pratiques sont maintena établies par toute la terre (1) ».

§ 3.

Les groupements juifs ainsi répandus à travers monde gréco-romain avaient d'abord eu, en tant qu'or ganisation, la forme d'établissements d'étrangers Associations fermées, elles avaient, à l'origine, repré senté l'effort des émigrés pour se défendre et se main tenir au milieu d'un monde hostile. Peu à peu, à mesure que les années s'écoulaient, ces associations s'étaient

(1) Sénèque, cité par saint Augustin, *De Civitate Dei*, VI, 10.

faites durables; l'espoir du retour à la mère patrie devenait de plus en plus chimérique; les émigrés comprenaient qu'ils devaient mourir sur la terre d'exil.

Nous avons dit que, partout et toujours, les Juifs émigrés ou déportés avaient conservé leurs lois, leurs usages, leur religion et d'une façon générale leur mentalité. Une grande évolution allait cependant se produire, par le fait de la Dispersion, dans l'âme juive. En Judée, les Juifs étaient uniquement agriculteurs et pasteurs; l'industrie et le commerce étaient presque nuls; l'esprit juif, tout à son fanatisme nationaliste et religieux, répugnait à la préoccupation du négoce. Le Romain, soldat et administrateur, haïssait et méprisait le négoce; par fanatisme, le Juif eut, originairement, le même mépris et la même haine. Le commerce est anathématisé dans la Bible; les Grecs, au contraire des Romains et des Juifs, étaient nés commerçants; raison de plus pour que le commerce fût odieux à l'intransigeance des prophètes. Il faut nous représenter les Juifs de Jérusalem comme des Orientaux inaptes à tout labeur continu, épris seulement de politique et de religion, usant leurs journées à controverser aux abords du temple, après avoir accompli le minimum de besognes qui les sauvait de mourir de faim. La formule du judaïsme jérusalémite fut toujours celle du Sermon sur la Montagne :

> Considérez les oiseaux du ciel... Étudiez les lis des champs (1)...

(1) *Saint Mathieu*, VI, 26 et 28.

La Dispersion, peu à peu, fit des Juifs les commerçants que le moyen âge et les temps modernes ont connus. Qu'allaient entreprendre, en effet, ces émigrés, ces déportés, dans les villes où, inéluctablement, ils restaient des parias? Les basses besognes, d'abord. Il fallait vivre. La persévérance inlassable qui, à Jérusalem, s'exerçait à résister aux influences anti-nationales, s'exerça, pour les Juifs des colonies, à demeurer Juifs d'abord, mais aussi à monter lentement tous les échelons qui mènent des bas métiers au haut négoce. Aux environs de l'an un, ils en sont encore, sauf quelques exceptions, aux formes les plus humbles du commerce; mais l'évolution est commencée; une sourde activité règne dans les ghettos. La loi mosaïque ne permet-elle pas dans les colonies ce qu'elle interdit à Jérusalem ? L'usure, interdite de Juif à Juif, n'est-elle pas permise de Juifs à goïm? Tandis que Jérusalem est la ville des exaltations politiques et religieuses, les colonies juives sont des fourmilières où un petit monde de miséreux s'agite pour gagner obscurément le pain quotidien.

Mais les générations passent; les fils, les petits-fils des émigrés sont maintenant attachés au sol où leurs pères sont arrivés en maudissant la destinée. On reste Juifs de cœur, de mœurs, de pensée ; pas un instant on ne s'est mêlé aux goïm; on a gardé son individualité ; mais, enfin, on est du pays; par la force des choses, on devient des nationaux; pour tout dire, on a cessé d'être des étrangers. Les communautés juives ne sont donc plus les associations d'étrangers qu'elles

avaient été d'abord ; elles deviennent des sociétés privées. C'est la seconde forme de leur organisation.

Mais ces sociétés privées, formées pour garantir autant les intérêts commerciaux que les intérêts religieux de leurs participants, ont un caractère particulier; elles prennent l'apparence des sociétés purement religieuses. La synagogue, dans chaque ville, en est le centre ; le gouverneur de la synagogue en est le chef. La religion, en effet, est le lien et est l'âme des communautés. L'association des intérêts dans les colonies juives, aussi bien que le nationalisme à Jérusalem, ne sait revêtir d'autre forme que la forme religieuse. Autre trait caractéristique : les communautés juives comprennent maintenant, non seulement des Juifs, mais des judaïsants. Autour des Juifs, quelques hommes du pays ont commencé à judaïser, c'est-à-dire à subir l'influence juive ; ils se sont instruits des choses juives ; ils observent certaines lois juives ; ils vivent de la vie juive. La grande œuvre de propagande est instaurée. Et la synagogue reçoit dans son sein les prosélytes qui viennent à elle.

Des sociétés privées sous forme de sociétés religieuses, ainsi s'étaient organisées, aux environs de l'an un, la plupart des colonies juives ; ainsi s'étaient organisées notamment les colonies juives de Rome. En quelques villes, cependant, les Juifs surent arriver à une organisation supérieure et obtenir une situation assez semblable à celle des corporations que formaient les Romains dans les pays non romains. Les Romains, lorsqu'ils s'établirent ou lorsqu'ils voyageaient dans

des pays non romains, y restaient des privilégiés; indépendants des municipalités où ils se trouvaient, ils conservaient leurs lois et leur juridiction propres. La chose n'étonnera pas de la part des vainqueurs du monde alors connu; elle n'étonnera pas davantage de la part des Juifs, ces éternels vaincus, si l'on se rappelle l'incommensurable force de résistance et de persévérance qui soutint à travers tant d'épreuves ce misérable peuple.

Strabon, dans le texte que nous avons cité plus haut, explique que les Juifs occupaient à Alexandrie et en Cyrénaïque une situation analogue :

> En Egypte, dit-il, les Juifs ont reçu des lieux d'habitation séparés et, dans la ville d'Alexandrie, un quartier considérable a été assigné à ce peuple. A leur tête est placé un ethnarque qui administre les affaires de la colonie, juge les litiges, surveille l'exécution des contrats et des règlements, comme le chef d'un état indépendant (1).

Là, la colonie juive n'avait plus besoin, pour se maintenir, de revêtir la forme d'une association religieuse; la religion était toujours le principe d'union; mais la colonie était devenue une sorte de confédération politique, un état dans l'état; Strabon dit ἔθνος, un peuple à part, vassal plutôt que sujet du gouvernement local. Hâtons-nous de dire, cependant, qu'il ne semble pas que cet extraordinaire état de choses ait existé en dehors d'Alexandrie et de la Cyrénaïque; il s'explique par le très grand nombre des Juifs alexan-

(1) Strabon, cité par Josèphe, *Antiquités judaïques*, XIV, 12.

drins et cyréniens, et sans doute par la faiblesse des derniers rois d'Egypte.

Les Romains n'exigeaient que la soumission et le paiement de l'impôt; en s'emparant de l'Egypte, ils acceptèrent le fait accompli. D'ailleurs, toutes les formes d'organisation des colonies juives, depuis les établissements d'étrangers et les sociétés privées à forme religieuse jusqu'aux confédérations politiques d'Alexandrie et de Cyrène, supposaient également la liberté religieuse. La tolérance romaine avait accordé aux colonies juives, non seulement la liberté religieuse, mais des privilèges. L'empire reconnaissait toutes les religions ; une religion, pour les Romains, était le symbole d'un peuple; en ouvrant l'empire à tous les peuples, ils ouvraient à tous les dieux leur Capitole. Seule, la théorie de la suprématie du dieu patron de la Ville, de Jupiter Capitolin, et bientôt la théorie du culte de l'empereur qui symbolisait pareillement la domination romaine, était inadmissible dans la religion juive. Caligula essaya de l'imposer aux Juifs; ils résistèrent; les Romains avaient un sens politique trop profond pour insister. Le gouvernement romain ne concevait pas de théories à priori ; les nécessités pratiques, les convenances locales primaient les principes abstraits. Les communautés juives furent dispensées, à travers tout l'empire, de célébrer le culte de César.

Un autre privilège les exonéra du service militaire. Le service militaire semblait aux Juifs incompatible avec l'observation de quelques-unes des lois de Moïse,

notamment du sabbat; la politique romaine ne voulut pas exaspérer des fanatiques.

Par un troisième privilège, tant que le temple de Jérusalem exista, les Juifs eurent le droit, non seulement de s'y rendre de toutes parts et par milliers en pèlerinage à l'époque des grandes fêtes, mais d'y envoyer leurs tributs. Ce droit était la conséquence du droit qui leur était laissé d'administrer leurs fonds.

Enfin, les colonies gardaient le droit de juridiction sur leurs membres, c'est-à-dire la possibilité pour chacun des Juifs d'être jugé suivant la loi mosaïque. En regard de ces libertés, de ces privilèges, nous verrons l'empire romain demeurer intraitable dès qu'il s'agit de l'ordre public, et châtier impitoyablement les Juifs en Judée, lorsqu'ils se révoltent, et, dans la Dispersion, lorsque, sous le nom de chrétiens, ils deviennent des criminels de droit commun.

Nous avons sommairement indiqué quelle était, aux environs de l'an un, la situation des Juifs dispersés autour de la Méditerranée ; on a vu leur nombre, le développement extraordinaire de leurs colonies, leur organisation, leurs privilèges. Il reste à déterminer leur rôle moral, social et politique ; ce sera la conclusion de notre étude du judaïsme avant saint Paul.

§ 4.

Le monde romain était alors une splendide mer-

veille de force fière, de puissance sereine. Rome, ainsi qu'avec deux mains ouvertes, couvrait le monde ; ainsi que des doigts étendus, ses grandes routes de pierre, par lesquelles les légions et les préfets descendaient et montaient comme le sang dans les artères et les veines, distribuaient sa volonté implacable, mais sûre d'elle-même, irrésistible parce qu'elle apportait à l'univers la paix, une organisation et la justice.

La paix qu'elle apportait à l'univers était le fruit de quatre siècles d'un effort ininterrompu ; sur le champ de bataille aussi bien qu'au conseil, par l'ensemble des plus hautes vertus militaires autant que des plus hautes vertus civiques, sa force s'était établie assez grande parmi les autres peuples pour créer son droit. De toutes les nations réunies sous sa domination, elle faisait une vaste société ; les guerres de royaume à royaume disparaissaient ; on sentait que le monde, tel qu'un corps harmonieux, allait se mouvoir suivant le grand rythme d'une volonté centrale.

Une dernière fois, l'univers vit le colosse hurler, se débattre, secouer sa crinière ; cela commença à Pharsale et finit à Actium. Le tonnerre sembla déchirer le ciel et bouleverser la terre ; l'éclair traversa le monde, de l'Euphrate aux Colonnes d'Hercule ; tout trembla. Puis, un grand silence se fit ; un calme serein ; un soleil radieux ; un ciel sans nuage ; c'était la paix romaine, « l'immense majesté de la paix romaine (1) ». Mais la paix romaine était une paix armée ; les vieilles légions

(1) Immensa pacis romanæ majestas.

demeuraient, dans leurs camps, le javelot au poing, le bouclier au bras. Les procurateurs pouvaient promener, à travers les peuples, la gravité de leur toge; derrière les faibles escortes qui les accompagnaient, flottait l'ombre des Aigles toujours prêtes à prendre leur essor.

Il ne suffisait pas à Rome d'apporter la paix au monde, elle lui apportait une paix organisée. Le Romain était né administrateur, non moins que soldat; après avoir conquis, il savait garder; jamais d'aussi profondes qualités d'hommes d'état ne se développèrent que chez ce peuple d'hommes graves, au masque dur, au front calme, aux yeux sévères, à l'esprit positiviste, toujours vainqueurs, toujours impitoyables.

Et l'œuvre qui avait pacifié le monde, qui l'avait organisé, se terminait en lui donnant la justice. Nous avons déjà reconnu dans la justice une création romaine; rendre à chacun ce qui lui appartient, *suum cuique*, ce fut une idée née à Rome. Rome, en effet, était une hiérarchie; au-dessus de l'immense multitude des êtres inférieurs, aptes seulement à servir (1), Rome s'élevait, pyramide de roc, avec quelques milliers de citoyens à sa base, avec l'élite de plus en plus fastueuse des chefs, avec, au sommet, l'empereur, l'homme du haut commandement.

A Rome, il n'y avait pas de castes; les places étaient ouvertes à tous, les honneurs et la richesse

(1) Servituti nati.

accessibles à tous. Les étrangers eux-mêmes pouvaient devenir des citoyens, des chevaliers, des magistrats, tolérance qui, plus tard, devait dégénérer en abus ; les légionnaires s'établissaient dans les provinces ; les étrangers refluaient dans la capitale ; les grands affranchis que nous voyons près des Césars, au haut de la hiérarchie, étaient des bâtards de nobles romains et de belles esclaves importées de tous les coins de la terre. Le christianisme, qui n'a pas aboli l'esclavage, a failli rétablir les castes. La grande âme romaine ne connaissait pas de barrières entre les classes; mais elle connaissait l'inégalité des hommes. Les législateurs romains estimaient qu'à chacun appartient sa place, qu'un ordre règne dans l'univers, qu'il y a le chêne et qu'il y a le roseau, qu'il y a le lion et qu'il y a la bête de troupeau, et que la perfection sociale serait acquise si chacun, occupant la place qui lui convient, se glorifiait d'être l'homme de sa situation, de son métier, de sa charge.

L'honneur est la loi des élites ; mais le simple sentiment du devoir professionnel est capable de remplacer les religions défaillantes pour donner au peuple la moralité nécessaire. Rome n'avait pas de religion, au sens moral que nous accordons à ce mot, et jamais plus de vertus ne fleurirent chez aucune nation. Les Anglais ont gardé cet idéal : *the right man in the right place*. Malheur à quiconque se juge déclassé, méprise ses supérieurs et n'accepte pas le poste que la vie lui a confié ! La pratique des vertus quotidiennes est facile, au contraire, autant que l'héroïsme des plus

rares actions d'éclat, à qui s'enorgueillit seulement d'accomplir son devoir professionnel ; et, pour l'enseigner à nos enfants, il suffira peut-être de leur donner, comme aux jeunes Romains, une forte éducation militaire.

Le judaïsme proclamait tous les Juifs égaux ; il faisait du peuple juif un peuple à part, un groupe privilégié, une caste. Les Juifs n'avaient jamais eu d'éducation militaire. L'éducation militaire avait appris aux Romains l'inégalité des hommes et l'accessibilité de tous aux hautes fonctions; la discipline, d'une part, et, de l'autre, comme l'on disait il y a cent ans, que chaque soldat a dans sa giberne son bâton de maréchal. La justice romaine, *suum cuique*, ne se définit pas autrement. Si égalité signifie possibilité à tous de gravir, par leur mérite, la pyramide sociale, très bien! Mais égalité signifie, dans l'esprit de l'esclave en mutinerie, que l'ouvrier de la dernière heure aura la même récompense que celui du matin. Les Romains n'imaginaient pas que les derniers pussent être les premiers, que les humbles dussent manger le pain des forts et que la vie fût un festin auquel tout venant eût le droit de prendre un siège pareil. Et c'est pourquoi, parlant des Juifs, Tacite déclara : « Ce qui est sacré pour nous leur est en horreur; ce qui pour nous est infâme, leur est permis (1). »

Si l'on veut se rendre compte du personnage que jouaient les Juifs dans le grand concert de la paix

(1) Tacite, *Histoires*, v, 4.

omaine, de leur rôle moral, social et politique,il conient d'abord d'interroger les contemporains latins. e jugement des écrivains latins sur les Juifs ne varie as ; et ce n'est pas une chose négligeable que ce conensus d'hommes supérieurs, dont deux au moins, uvénal et Tacite, furent de grands honnêtes hommes des hommes de génie. Le préjugé chrétien a voulu apper de suspicion la sévérité de leur jugement; enan, dans ses *Origines du Christianisme* si tenancieusement chrétiennes, n'hésite jamais entre un as racontar des *Actes des Martyrs* et Tacite; Tacite, our lui, a toujours tort. L'historien indépendant, au ontraire, admet pour considérable l'autorité d'un 'acite; et il ne conçoit pas pourquoi son jugement, cceptable quant aux Germains, devient inacceptable uant aux Juifs, — si ce n'est parce que la religion hrétienne, étant l'enfant de la religion juive, lui doit espect.

Dans le plaidoyer que nous avons cité, Cicéron, faiant déjà le procès du judaïsme, accuse leur religion « d'avoir horreur de la splendeur de l'empire, de la gravité du nom romain, des institutions antiques de la ville ».

Après Cicéron, Horace parle plusieurs fois des Juifs, tantôt pour les représenter comme une bande de convertisseurs forcenés, contraignant les gens à entrer dans leur troupe (1), tantôt pour railler leurs superstitions et le sabbat (2).

(1) Horace, *Satires*, 1, 4.
(2) Horace, *Satires*, 1, 5, et 1, 9.

Perse se moque de la façon dont les misérables Juifs célèbrent le sabbat (1).

Juvénal montre les mendiants juifs n'ayant pour mobilier qu'un panier et du foin (2), et les Juives se faisant marchandes de prédictions au rabais (3). Ici, il résume tous les reproches que l'humanité adresse au judaïsme, mépris des lois romaines, haine des païens, refus de prendre part aux devoirs sociaux :

> Le fils d'un superstitieux observateur du sabbat n'adore que la puissance des nuages et du ciel ; à l'exemple de son père, il n'a pas moins d'horreur pour la chair du porc que pour la chair humaine, et bientôt il se fait circoncire. Elevé dans le mépris des lois romaines, il n'étudie, il ne pratique, il ne révère que la loi judaïque et tout ce que Moïse transmet à ses adeptes dans son livre mystérieux. Il n'indiquerait pas la route au voyageur qui n'est pas de sa secte ; il ne montrerait pas la fontaine à un incirconcis. Et tout cela, parce que son père coula dans l'inaction le septième jour de chaque semaine, sans prendre part aux devoirs de la vie (4).

Suétone attribue à Auguste une plaisanterie sur le sabbat (5). Parmi les superstitions que Sénèque conseille d'éviter, il met l'observance du sabbat (6).

Martial a des plaisanteries pornographiques sur les Juifs (7) ; ailleurs, il fait voir « le Juif dressé à men-

(1) Perse, *Satires*, v.
(2) Juvénal, III, 13-16.
(3) Juvénal, VI, 343, et 547.
(4) Juvénal, XIV, 87-104.
(5) Suétone, *Auguste*, 76.
(6) Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCV.
(7) Martial, VII, 30, 35 et 55.

dier par sa mère (1) »; ailleurs, il s'en prend à la fétidité des habitants du ghetto, et, parmi les pires puanteurs, telle « l'odeur des lagunes d'où la mer s'est retirée, les miasmes épais qui s'élèvent des marais de l'Albula, l'air corrompu d'un vivier où séjourna l'eau de mer, les émanations du bouc paresseux lorsqu'il presse amoureusement la chèvre, les exhalaisons de la casaque d'un soldat émérite accablé de fatigue », il range « l'haleine des observateurs du sabbat (2) ».

Rappelons que Sénèque appelait les Juifs « la nation la plus scélérate de toutes », en disant qu'elle avait « si bien fait que ses pratiques étaient maintenant établies par toute la terre (3) ».

On connaît enfin la célèbre phrase de Tacite où, parlant des chrétiens ici assimilés aux Juifs, il les dit « convaincus de haïr le genre humain (4) ». Les apologistes triomphent de quelques erreurs commises par Tacite quant à l'histoire juive et aux lois juives; si Tacite a pu se tromper sur certains points de l'histoire ancienne et de la législation (périmée à son époque) du petit peuple palestinien, il était mieux renseigné sur les mœurs des Juifs de Rome, ses contemporains. Nous avons cité ce jugement :

> Tout ce qui est sacré pour nous leur est en horreur; tout ce qui est pour nous infâme leur est permis (5).

(1) Martial, XII, 57.
(2) Martial, IV, 4.
(3) Sénèque, cité par saint Augustin, *De Civitate Dei*, VI, 10.
(4) Tacite, *Annales*, XV, 44.
(5) Tacite, *Histoires*, V, 4.

Il parle de leurs institutions « sinistres, fétides, qui ont prévalu par leur perversité ». Il revient sur leur haine pour les autres hommes, sur leur séparatisme obstiné. Plus loin, leurs coutumes sont « absurdes et sordides (1) » ; ailleurs, ils sont « un peuple exécrable (2) ». Si Tacite avait lu l'apocalypse de saint Jean, ses cris de rage contre Rome, ses appels à l'incendie, il n'aurait pas douté que, parmi les hommes capables d'écrire de tels livres, quelques-uns n'aient été capables, bien plus vraisemblablement que Néron, de mettre le feu à la ville.

Rendons justice aux qualités extraordinairement puissantes du peuple juif ; mais ne nous étonnons pas de l'horreur que le ghetto inspira aux Romains des premiers siècles. Son indomptable nationalisme a fait du peuple juif l'un des plus grands du monde ; mais comprenons qu'à l'époque de la Dispersion un Tacite et un Juvénal ne pouvaient le regarder qu'avec mépris et indignation.

Représentons-nous, dans les faubourgs les plus désolés des grandes villes, dans les quartiers obscurs, à l'ombre des abattoirs, au déversoir des égouts, dans les coins que la foule fuyait, où les maisons étaient rares, où l'on ne voyait point d'arbres, point d'eau, point de ciel, les bandes arrivées de Palestine. Quelle acceptation des viles besognes, des coups, de la mendicité, de la saleté et des humiliations ! Mais le Juif émigré en Occident avec ses compagnons syriaques,

(1) Tacite, *Histoires*, v, 5.
(2) Teterrimam gentem, Tacite, *Histoires*, v, 8.

tyriens, égyptiens, n'était point, au fond de son âme, semblable à eux. Tandis que le pâle Tyrien accomplissait sa pauvre vie en d'humbles esclavages, que l'Egyptien se résignait, que tous ces Orientaux se réjouissaient de quelques pastèques gagnées et mouraient jeunes et sans envie, le Juif, au contraire, avait grandi avec l'idée qu'il souffrait, mais qu'il serait vengé, qu'il était humilié, mais que ses maîtres seraient punis ; et son âme s'aiguisait dans la haine et dans l'espérance. Sous les guenilles du miséreux, le Romain sentait palpiter la haine de l'ennemi.

Nous avons vu, en Judée, les deux écoles d'Hillel et de Shammaï partager le judaïsme, l'école de la patience et de la guerre souterraine, et l'école de la révolte et de la guerre ouverte. Tandis que les disciples de Shammaï, l'emportant à Jérusalem, mènent la ville sainte à sa perte, les hommes de la Dispersion restent fidèlement les disciples d'Hillel. Aucun des jugements d'un Tacite et d'un Juvénal ne doit étonner quiconque a compris le livre des psaumes...

Je m'épuise en gémissements...
Je suis un vase de rebut...
Mes plaies sont fétides...
Je suis rassasié de mépris...

Et :

Venge-nous, Iahveh, dieu des vengeances...
Que je baigne mes pas dans leur sang...
Rends-leur sept fois dans leur sein leur outrage...
Heureux qui saisira leurs petits enfants et les écrasera contre le roc...

Elève-toi, juge de la terre... dans leurs bouches brise leurs dents... et que je me réjouisse en contemplant ma vengeance (1)...

Attente farouche de la vengeance, mais non pas révolte qui se prépare, non pas guerre qui s'organise, non pas armes qui s'aiguisent. Le Juif de la Dispersion n'entend pas résister ; il ne pense pas à se soulever ; aucune idée séditieuse n'a jamais traversé le ghetto ; il se courbe ; l'échine est infiniment souple ; les coups de bâton ont beau jeu. De l'orgueil peut-être ; de la fierté point. Il attend de son dieu une victoire que lui-même ne gagnera point. Seulement, voici sa force exorbitante ; il est sûr que, cette victoire, son dieu la lui apportera.

Jusque-là, il veille ; on dirait presque qu'il se résigne ; tous les métiers dédaignés des Latins sont les siens ; il obéit misérablement ; il fait des besognes sales ; il prostitue ses filles et prostitue ses garçons. Il s'humilie d'autant qu'il est sûr d'être vengé demain. Il n'y a rien chez lui du frémissement de l'esclave prêt à la rébellion, des colères généreuses qui depuis longtemps bouleversaient le cœur d'un Spartacus, lorsqu'il brandit enfin cette épée qui fit trembler Rome et que son bras était digne de brandir. Les Juifs de Jérusalem retrouvèrent l'âme de Spartacus ; les Juifs de la Dispersion restèrent les sombres illuminés des apocalypses.

Le Juif de la Dispersion, qui disait tout bas raca

(1) *Psaumes*, passim... Voir plus haut, pages 290 et suivantes.

aux grands seigneurs romains, leur disait tout haut adoni. Et l'esprit de haine et de rancune que son envie répandit à travers le monde, fut une haine sans grandeur et une rancune vile. Il vivait et se soutenait et encourageait les autres avec ceci : Patientez, on vous vengera.

Les livres hébreux n'exhortent point à l'action ; ils ne savent que maudire et prier. Iahveh frappera les riches, parce qu'ils sont riches. Iahveh détruira les splendeurs, puisqu'elles sont splendides. Iahveh brûlera ce qui est beau. Iahveh veut que toute force, toute puissance, toute joie soient broyées; car le Juif est faible, car il est laid, car il est triste. Mais le miracle de l'âme juive était que le cri de haine fût accompagné du cri d'espérance; d'espérance, non; de certitude. Et d'autant plus certaine était cette espérance que, pour la réaliser, ces misérables ne comptaient pas sur eux-mêmes, mais sur un dieu.

Rien n'est plus extraordinaire que le mélange d'humilité basse et d'orgueil indomptable qui fut le propre de l'âme juive. Orgueil, d'un côté, puisqu'il y a une certitude de devenir un jour maître du monde; humilité, puisque l'on ne se fie pas en sa force, mais en celle d'un autre, Iahveh. On songe à l'orgueil du laquais, qui ne peut rien, mais dont le maître est très fort. Cet orgueil dans l'humilité explique l'œuvre de propagande sourde et implacable du judaïsme à travers les bas-fonds du monde romain.

La haine et l'espérance du Juif transpiraient autour de lui. Dans la troupe mêlée des humbles de toutes

nations qui grouillaient dans les carrefours, on remarquait le Juif opiniâtre; on sentait en lui des réticences; on l'interrogeait, et parfois son orgueil avouait le rêve messianique qui l'hallucinait. Peu à peu, la troupe servile s'émerveillait des promesses que leur dieu avait faites aux Juifs. Les années se passaient et la nouvelle se répandait. On devine l'étonnement, l'admiration des pauvres gens auxquels tout à coup on parlait de revanche... Oh ! il était question de revanche pour les Juifs et non pour les autres; mais, tout de même, on savait que, parmi les plus misérables de ces humiliés, une revanche était attendue. Le Juif, au milieu des autres, commença à devenir l'homme qui a un secret, qui chuchote dans l'ombre. Et bientôt on se dit, entre miséreux, que peut-être on pourrait avoir une part de l'héritage promis aux Juifs, et qu'il serait bon de s'affilier aux cultes juifs.

Ainsi se multiplièrent ceux qu'on appela les judaïsants. Etrangers convertis, ou plutôt affiliés au judaïsme, les judaïsants, que nous avons déjà vus se grouper autour des colonies juives, étaient incirconcis et mangeaient des viandes non rituelles; mais ils connaissaient les livres juifs traduits par les Septante; ils écoutaient discourir les Juifs et fréquentaient les synagogues.

Maintenant, la bonne nouvelle se propageait à travers les bas-fonds sociaux; les rancunes s'exaltaient; on parlait d'un changement possible; on citait des mots formels; le dieu des Juifs avait promis. Rien de pareil n'avait été dit au nom des autres dieux;

ni les dieux grecs, ni ceux d'Egypte, ni les dieux orientaux n'avaient jamais promis l'avenir à leurs peuples; mais le dieu des Juifs, lui, s'était engagé, et l'on citait Isaïe, Jérémie, puis le dernier venu des prophètes, le plus précis dans la promesse, Daniel.

Depuis les premiers des prophètes, les Juifs avaient associé à l'idée d'une victoire sur leurs ennemis celle d'une revanche des humbles sur les puissants. Maintenant, ils montraient à voix basse les richesses incalculables des patriciens; ils avaient des mots pour maudire leurs plaisirs, leur luxe; ils exaltaient l'austérité par haine des riches.

Les esprits moins grossiers trouvaient, parmi eux, d'autres arguments; comme certains anarchistes de nos jours, ils entremêlaient de considérations philosophiques les appels aux convoitises; il leur était facile de bafouer l'extériorité d'une religion officielle devenue purement symbolique, d'exalter la religion mystérieuse qu'était le judaïsme. Iahveh n'avait qu'un seul temple, celui de Jérusalem, et pas d'image; pour les Juifs épars dans l'Occident, il était le dieu mystérieux sans temple et sans autel.

Parfois, les chuchotements juifs se répandaient dans les classes élevées; il n'était pas rare de voir des hommes libres, des femmes aussi, des femmes surtout, prêter l'oreille. A l'époque des Césars, le judaïsme avait des adeptes jusque dans le patriciat, tant il est vrai que les classes supérieures ne manquent jamais d'âmes avides de redescendre.

Cette tourbe méprisée d'être obscurs qui pullulaient

dans les bas-fonds de l'empire, était animée du plus ardent, du plus sombre prosélytisme. Ces misérables étaient des prêtres.

— Vous serez pour moi un royaume de prêtres et un peuple saint, avait dit la Loi.

Pour les envoyer prêcher le règne des humbles et la revanche des faibles, Iahveh leur avait dit :

— Vous serez tous prêtres.

— Vous serez tous nobles, avait dit aux Romains leur génie.

L'empire, avec Auguste et Tibère, s'élargissait à la surface du monde; au-dessus de la sourde haine qui montait vers lui de toutes les bassesses, il se répandait en force et en beauté.

Un jour, l'an 19 de notre ère, Tibère, bien que libéral comme tous les Césars, s'effraya d'un envahissement toujours croissant ; il interdit à Rome les cérémonies des cultes orientaux et, en particulier, les rites égyptiens et juifs, et il ordonna que les Juifs fussent bannis d'Italie. Le judaïsme fut interdit à Rome, sous peine d'esclavage perpétuel. L'empire romain avait deviné son ennemi.

Ce fut ce qu'on pourrait appeler la première des persécutions; la seconde, trente ans plus tard, sous Claude, nous conduit à l'apparition du christianisme.

Les Juifs avaient courbé la tête sous l'orage ; ils s'étaient dissimulés, étaient rentrés sous terre, avaient attendu. Mais, peu à peu, ils reparaissaient de tous côtés, comme un grouillement que l'on croit disparu et qui de nouveau fourmille sous les pieds. Tout

était à recommencer ; l'invasion juive reprenait un nouvel essor, à Rome, comme à Alexandrie, comme en Grèce, comme en Asie.

A cette époque, un vent de folie héroïque et furieuse soufflait sur Jérusalem et la Judée ; vingt révoltes partielles préludaient à la grande insurrection de l'an 66. Mais les Juifs de Jérusalem et de la Judée, qui allaient demander à l'épée l'accomplissement de leurs espérances, sortaient de la tradition des prophètes, des psaumes et des apocalypses. Ils devenaient des héros; car jamais héroïsme ne fut plus forcené que celui des hommes qui défendirent Jérusalem contre Titus ; mais ils répudiaient par là même le dogme fondamental du judaïsme, qui est la remise de soi-même entre les mains du surnaturel. Ils oubliaient que les apocalypses, les psaumes et les prophètes avaient prêché qu'il ne fallait rien attendre de son effort, qu'il fallait tout attendre de Iahveh.

Maudit soit l'homme qui met sa confiance en lui-même, avait dit Jérémie.. Béni soit l'homme qui met sa confiance en Iahveh (1).

Ce n'est pas en mon arc que je me confie, reprenaient les psaumes, et mon épée ne me fera vaincre... C'est Iahveh mon espoir, ma force et mon secours (2).

Et dans ces jours, parle Daniel, le dieu des cieux suscitera un empire qui ne sera jamais détruit ; de sa main, il brisera et anéantira tous les autres empires (3).

La tradition judaïque est avec Hillel contre Sham-

(1) *Jérémie*, XVII, 5 et 7.
(2) *Psaumes*, XLIV, 6 et passim.
(3) *Daniel*, II, 44

maï; elle est dans la Dispersion. Là, troupeaux opprimés, on ne lutte pas; on accepte tout; on feint d'accepter tout; on attend, dans le ciel entr'ouvert, la venue du Messie entouré de Keroubim qui accomplira la promesse.

Mais combien de temps aurait duré la persévérance juive? Combien de temps aurait-il fallu au messianisme juif pour achever la conquête des bas-fonds romains? Combien de temps les humiliés du monde romain auraient-ils pu espérer l'avènement du jour de Iahveh?

C'est alors qu'à travers l'empire la nouvelle se répandit tout à coup que le jour de la délivrance était sur le point d'arriver, et que, ô surprise, ô stupeur, non seulement les Juifs, mais les judaïsants et tous les humbles qui viendraient à eux seraient appelés ensemble à prendre leur place au royaume de la vengeance.

Cette nouveauté était enseignée par un Juif de Tarse en Syrie, de son métier fabricant de tentes, Shaoul ou Saul, dit Paul.

APPENDICES

Nous n'avons pas cru possible d'interrompre notre étude par des discussions de détails dont chacune exigerait une étude complète. Nous mentionnerons seulement, en ces appendices, quelques points particulièrement dignes d'attention.

I

« Israel » (page 25). — Un monument égyptien du quinzième ou du quatorzième siècle avant notre ère semble nommer Israël parmi les vaincus du pharaon Méremptah. Sauf un monument assyrien du huitième siècle, l'archéologie ne connaît pas, jusqu'à ce jour, d'autre mention du nom d'Israël. On peut dire que, si le nom d'Israël a été employé avant Salomon, il l'a été de moins en moins après lui et qu'il avait fini par disparaître à l'époque de la ruine du royaume éphraïmite.

Nous nous abstiendrons donc de nommer de ce nom les royaumes d'Ephraïm et de Juda. Aussi bien, une grande confusion règne-t-elle à ce sujet dans la Bible et chez les historiens ; le nom d'Israël y est donné, d'une part, à l'ensemble des deux royaumes d'Ephraïm et de Juda et, d'autre part, au royaume d'Ephraïm pris séparément à l'exclusion du royaume de Juda. Il est, à tous égards, préférable d'adopter pour le royaume du nord la dénomination d'Ephraïm.

Nous réserverons le nom d'Israël à ses deux acceptions

historiques : la première désignant « un certain nombre de tribus établies avant l'an mil dans la Syrie méridionale » ; la seconde désignant, à partir du cinquième siècle, une conception de la « politique jérusalémite » (Voir Ire partie, chapitre III, § 1).

Quant au mot « Hébreux », c'est un terme vague qui, dans la Bible, s'applique quelquefois à l'ensemble des descendants d'Abraham, c'est-à-dire aux Palestiniens, et quelquefois se restreint aux descendants de Jacob, c'est-à-dire aux Israélites. Le mot n'ayant pas revêtu d'acception théorique analogue à celle que reçut celui d'Israël, nous croyons pouvoir l'employer, en lui gardant la seconde de ses deux significations ; nous appelons donc « royaumes hébreux » les royaumes d'Ephraïm et de Juda, bien que le mot ne figure pas dans les inscriptions assyriennes et égyptiennes contemporaines de ces deux royaumes.

II

Esdras (page 52). — La tradition place en 458 l'arrivée d'Esdras à Jérusalem ; plusieurs savants ont reculé l'événement jusqu'au milieu du siècle suivant ; d'autres ont contesté l'historicité du personnage qui reste problématique. Nous avons, dans cette étude, pris Esdras comme l'expression d'une école, d'un état d'esprit, d'un système qui s'est développé à Jérusalem au milieu du cinquième siècle, c'est-à-dire précisément à l'époque assignée au personnage par la tradition.

III

Le Pentateuque samaritain (page 79). — On sait qu'il existe à l'usage du culte samaritain une édition spéciale du Pentateuque dénommée le Pentateuque Samaritain. La date de ce Pentateuque a été controversée ; nous la croyons pos-

érieure à l'époque machabéenne. Les Machabées seuls, en ffet, imposèrent à Samarie la domination juive et conséuemment le culte juif. Après eux, Samarie recouvra une orte d'indépendance, et le culte samaritain devint un chisme du judaïsme; les prêtres de Samarie durent alors onstituer l'édition des livres de Moïse qui leur convenait.

IV

LE PANBABYLONISME (page 98). — Quant à l'influence de législation babylonienne et spécialement du code de Iammourabi sur les lois juives, il n'est pas de question lus à la mode. Il importe pourtant de ne pas trop s'étoner si les lois babyloniennes contiennent, comme les lois iosaïques, le précepte : Tu ne tueras point...

Il ne faut pas oublier, par contre, que l'influence babyonienne s'est exercée sur toute l'Asie occidentale; comme s voisines, Jérusalem doit à Babylone son éducation moale, religieuse, scientifique et sociale. Disons que les législteurs juifs ont connu les lois de Hammourabi, comme tout Orient les connaissait; gardons-nous de dire qu'ils les ont nitées.

La civilisation babylonienne, qui régnait en Palestine ingt siècles avant notre ère, y était en décadence à l'époque à les Israélites s'y établissent et apparaissent dans l'hisire. Elle ne reprit qu'au temps des derniers rois et surtout endant la domination persane. La grande influence babyonienne en Palestine est contemporaine des successeurs 'Esdras. Certains historiens voient dans le babylonisme es livres juifs une marque de leur ancienneté; nous y oyons, au contraire, la confirmation de ce fait qu'aucun 'est antérieur à Esdras.

V

SIMÉON LE JUSTE (page 142). — Les raisons qui ont fait

contester le témoignage de Josèphe et reculer d'un siècle le pontificat de Siméon le Juste semblent peu fondées. Josèphe est formel ; et quant au Siracide, il donne l'impression de parler du grand Siméon, non pas comme d'un contemporain ainsi que l'a voulu Renan, mais comme d'une étoile qui aurait lui bien loin dans le passé au-dessus du temple. Les vraisemblances historiques concordent ; Siméon le Juste, si vraisemblable au commencement du troisième siècle, semble impossible au commencement du second, à la veille de la période machabéenne.

VI

La non-existence des prophètes avant l'ère chrétienne (page 170). — La réalité historique des prophètes, j'entends de personnages ayant joué dans l'ancienne Judée le rôle de prophètes, est la grande erreur, non seulement de l'exégèse classique, mais des exégètes indépendants.

Pour l'exégèse protestante la plus libérale, comme pour la tradition rabbinique, les prophètes auraient été des personnages mi-politiques et mi-religieux (suscités par Dieu, précisent les orthodoxies), sortes de tribuns et de réformateurs religieux, qui, depuis l'époque des anciens royaumes hébreux jusqu'à Esdras, auraient prêché les populations et dont les discours nous auraient été conservés par la pieuse sollicitude des synagogues.

M. Maurice Vernes a fait la preuve que les livres des prophètes étaient les œuvres (pseudépigraphiques comme, d'ailleurs, presque tous les livres de la Bible) d'écrivains postérieurs, non seulement à la Restauration, mais à Esdras. Il en conclut que le prophétisme a été une institution du quatrième et du troisième siècle ; et il définit à son tour les prophètes « des hommes revêtus d'un caractère sacré et exerçant le ministère de la parole inspirée dans les parvis du temple de Jérusalem (1) ». M. Vernes ne s'écarte donc de la tra-

(1) *Du Prétendu Polythéisme des Hébreux*, tome Ier, page 399.

dition qu'en plaçant aux quatrième et troisième siècles une institution que la tradition reportait du huitième au cinquième. Seulement l'exégèse protestante présente une hypothèse erronée, mais concevable, lorsqu'elle pose le développement des institutions sacerdotales comme postérieur au prophétisme; au contraire, l'hypothèse d'institutions prophétiques contemporaines du grand développement sacerdotal jette M. Vernes en de grandes difficultés.

Non contents, en effet, de prendre au sérieux la réalité des prophètes, les exégètes supposèrent des institutions prophétiques analogues aux institutions sacerdotales, un corps de prophètes parallèle au clergé, des écoles prophétiques établies ; et l'on s'évertua à faire l'histoire d'une institution imaginaire.

Les plus hardis supposèrent que le type littéraire des prophètes aurait été l'idéalisation, non pas des sorciers vagabonds que furent les hommes de Dieu, mais de devins professionnels, attachés au temple. Partout, en effet, l'antiquité nous montre des corps réguliers de devins, aussi bien en Egypte et à Babylone qu'en Occident, en Grèce et à Rome. Mais, et c'est l'une des particularités du judaïsme, la seule divination pratiquée dans le temple de Jérusalem fut celle du sacerdoce ; il n'est pas une fois question, dans la Bible, de devins organisés, exerçant une fonction officielle. Le judaïsme ne connut d'autre divination que celle des prêtres, au sommet de la hiérarchie sociale, et, tout en bas, celle des misérables hommes de Dieu populaires.

Mais des critiques pour qui la Bible est non seulement un livre sacré, mais un livre historique, peuvent-ils mettre en doute la réalité de ses personnages? Si les romans de la Table Ronde avaient eu la chance de fonder une religion, leurs héros seraient devenus des personnages historiques.

La thèse de la non-existence des prophètes jusqu'à l'ère chrétienne ne peut être développée que dans un livre d'exégèse. Je veux pourtant appeler l'attention du public sur le silence extraordinaire de la législation juive à propos

du prophétisme en tant qu'institution établie. L'Hexateuque est le corps des institutions judaïques; tout y est, lois politiques, lois civiles, lois morales, lois religieuses, lois ecclésiastiques, lois rituelles; l'Hexateuque n'est pas l'œuvre d'une époque, mais de plusieurs siècles; il embrasse toute l'histoire juive classique. Or, si le mot de prophète y figure quelquefois, on n'y trouvera pas l'ombre d'une réglementation pouvant s'appliquer à une institution prophétique, en face des mille et une lois concernant le sacerdoce; bien plus, il n'y est jamais question du prophétisme en tant qu'institution. D'un ministère tel qu'aurait été celui d'un Samuel, d'un Elie, d'un Jérémie, d'un Ezéchiel, il n'y a pas trace dans cet Hexateuque qui contient tout le judaïsme. Pourquoi ce silence? Parce que le prophétisme n'était qu'une fiction littéraire, parce que, dans la réalité des faits, le prophétisme n'existait pas.

Bien plus, le mot de prophète est employé dans l'Hexateuque avec une acception autre que dans les livres historiques. Dans l'Hexateuque, le nom de prophète est donné aux chefs comme Abraham et Moïse, aux prêtres comme Aaron; le mot ayant fait fortune, les écrivains de l'Hexateuque devaient l'employer; mais un prophète comme Abraham, Moïse et Aaron est tout autre chose qu'un prophète comme Samuel, Elie, Jérémie, Ezéchiel.

J'ajouterai que les livres historiques anciens (*Juges*, *Samuel*, *Rois*) aussi bien que les livres historiques nouveaux (*Chroniques*, *Esdras*, *Néhémie*) ne présentent jamais les prophètes que sous l'aspect théorique d'avertisseurs dogmatiques, et ne donnent jamais le sentiment d'un rôle historique ni d'un corps constitué ayant eu un fonctionnement quelconque. Les livres prophétiques eux-mêmes, à les regarder de près, n'amènent pas une autre conclusion. Quant aux hagiographes, tout le monde sait combien il y est peu question des prophètes.

Par contre, le premier livre des *Machabées* donne des arguments directs contre la réalité du prophétisme, en éta-

qu'à l'époque où il a été écrit non seulement on ne
us de prophètes, mais qu'on n'en connaissait plus
ongtemps (1).

VII

ALILÉENS ÉTAIENT-ILS JUIFS? (page 358). — L'histo-
ius Josèphe, qui ne manque jamais d'opposer les
Samaritains, assimile les « Juifs de Galilée » aux
e Judée » ; voir notamment *Antiquités judaïques*,
Guerre des Juifs, II, 21 ; il parle constamment
éen Jude le Gaulonite comme d'un Juif. La thèse
éens « non Juifs » s'appuie sur un passage du pre-
re des Machabées (V, 23) où il est raconté que
achabée ramena à Jérusalem les Juifs de Galilée.
st invraisemblable et le récit semble tendancieux ;
à Jérusalem des Juifs dispersés est, en effet, l'un
les du programme messianique que le *Livre des*
ées aime à faire accomplir à son héros. Mais Judas
e eût-il véritablement, aux environs de l'an 164,
à Jérusalem une partie des Juifs Galiléens, la
ion de la Galilée aurait eu un siècle et demi pour
e, un siècle et demi pendant lequel la domination
abées s'étendit sur toute la Palestine et put impo-
daïsme en Galilée comme tout autour de la Judée,
amarie.

VIII

GRAPHIE DES NOMS PROPRES. — Nous avions à choisir
isieurs systèmes :
la transposition française traditionnelle : dire
amson, Jérusalem, Samarie.

chabées, IV, 46 ; IX, 27 et 54 ; XIV, 41.

Figurer l'orthographe hébraïque : dire Moshêh, Shimeshôn, Ieroushalaïm, Shomerôn; ainsi a fait M. Ledrain dans sa traduction de la Bible, qui en reste illisible aux non-initiés.

Reuss et la plupart des traducteurs modernes ont, à différents degrés, employé un système mixte : Reuss dit Moïse et Jérusalem, mais il dit Shimeshôn et Shomerôn.

Nous avons pensé qu'il convenait de nous en tenir au premier système, et nous avons, en général, reproduit les orthographes de Lemaistre de Saci.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

LA LOI

DEUXIÈME PARTIE

LES PROPHÈTES

TROISIÈME PARTIE

LES APOCALYPSES

APPENDICES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le trente décembre mil neuf cent cinq

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.

